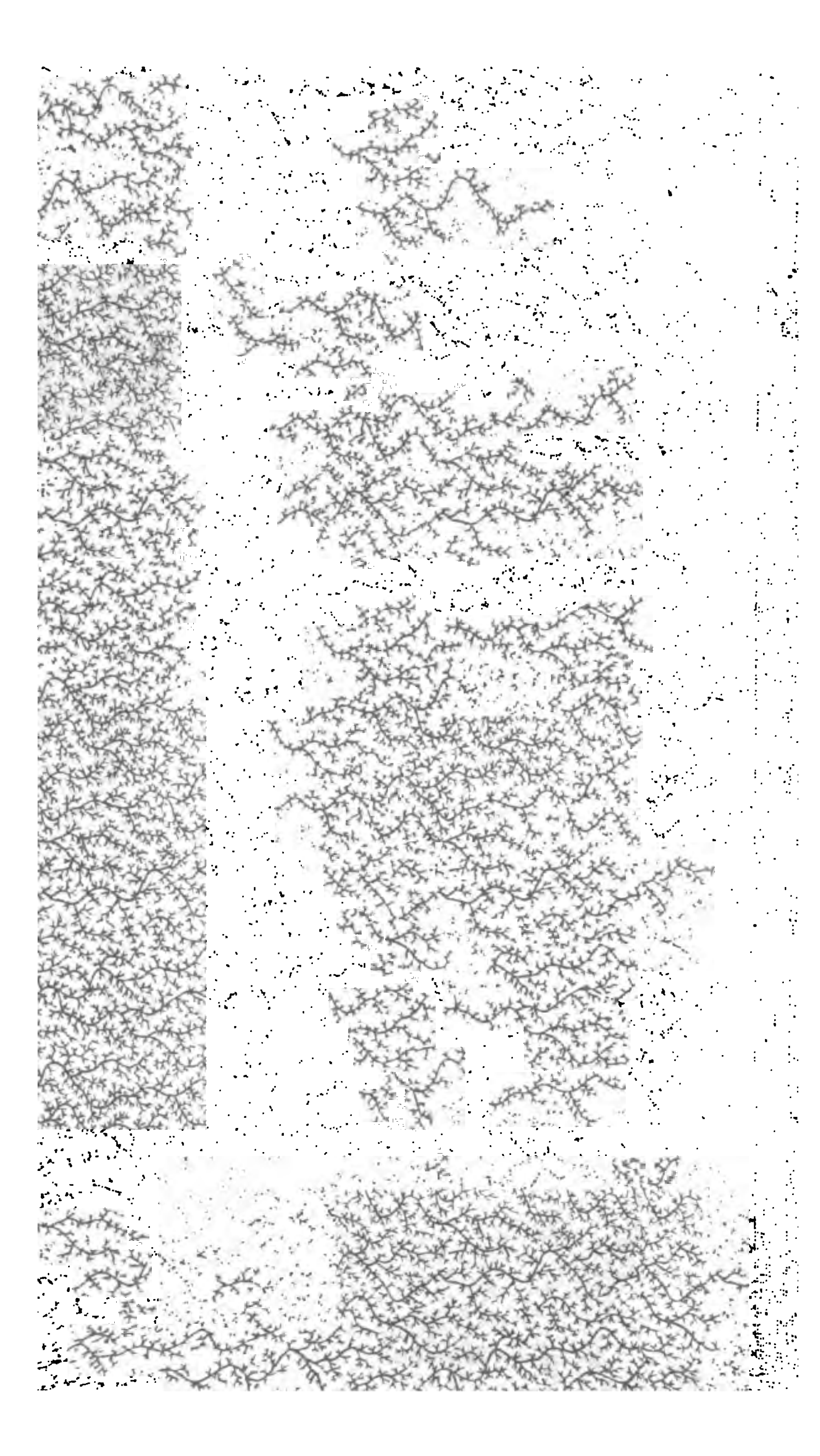
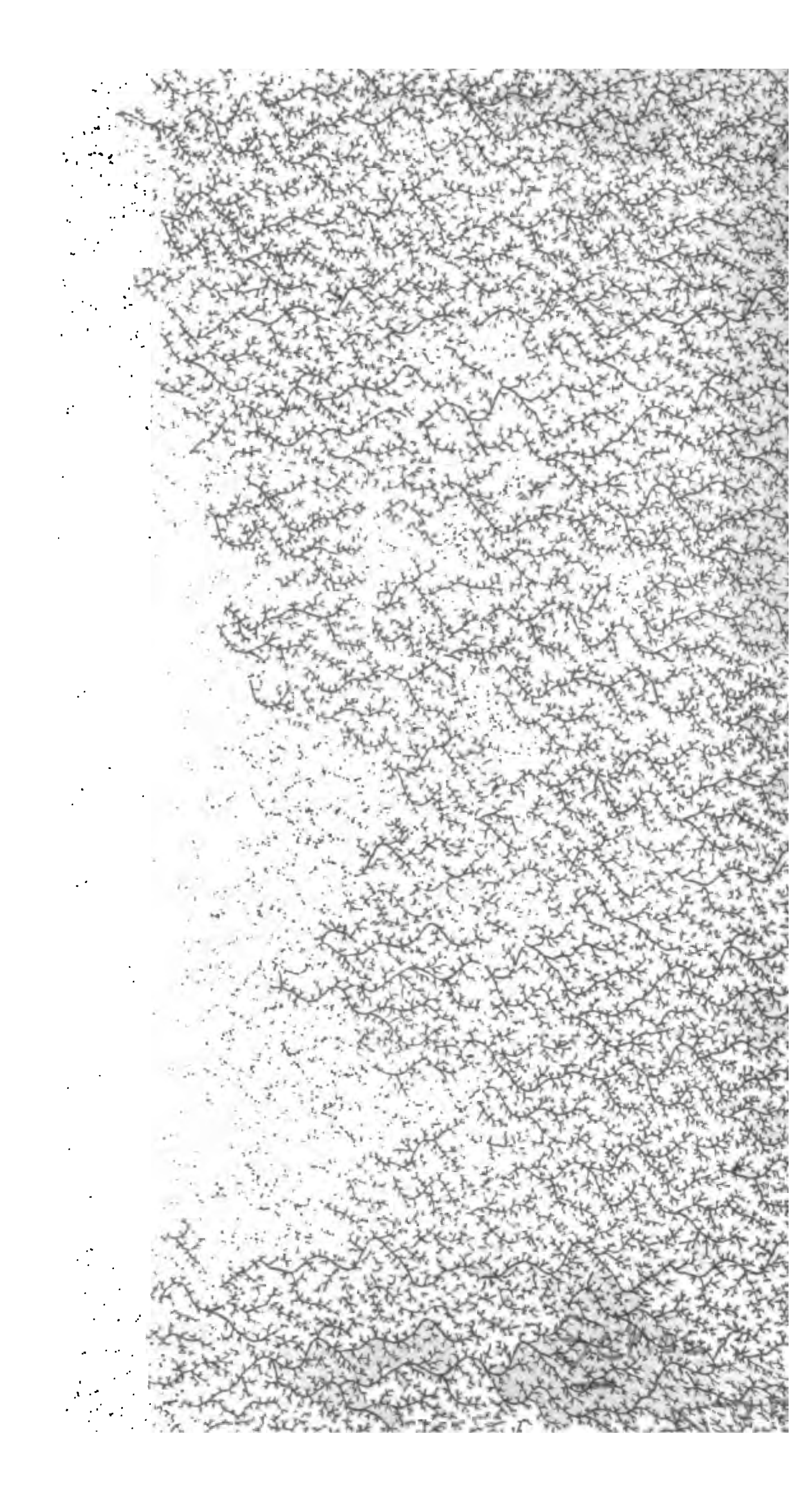
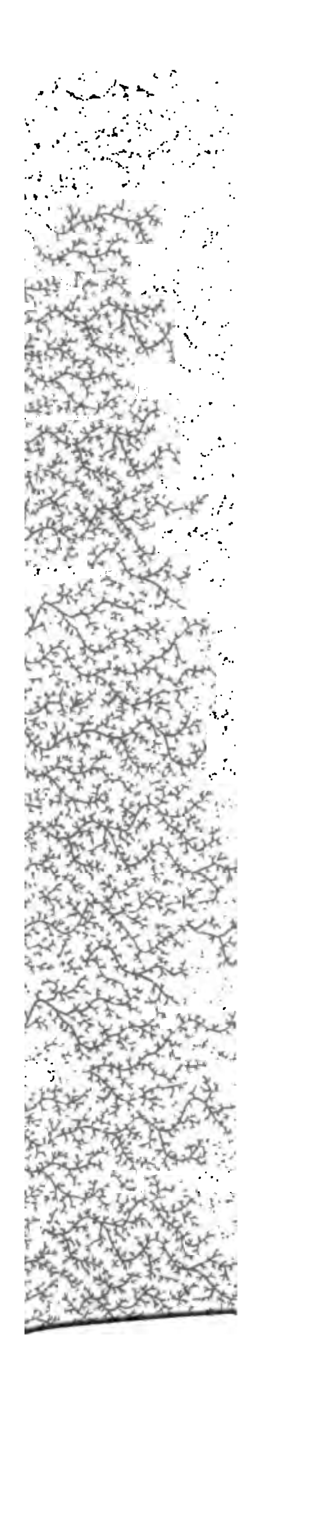
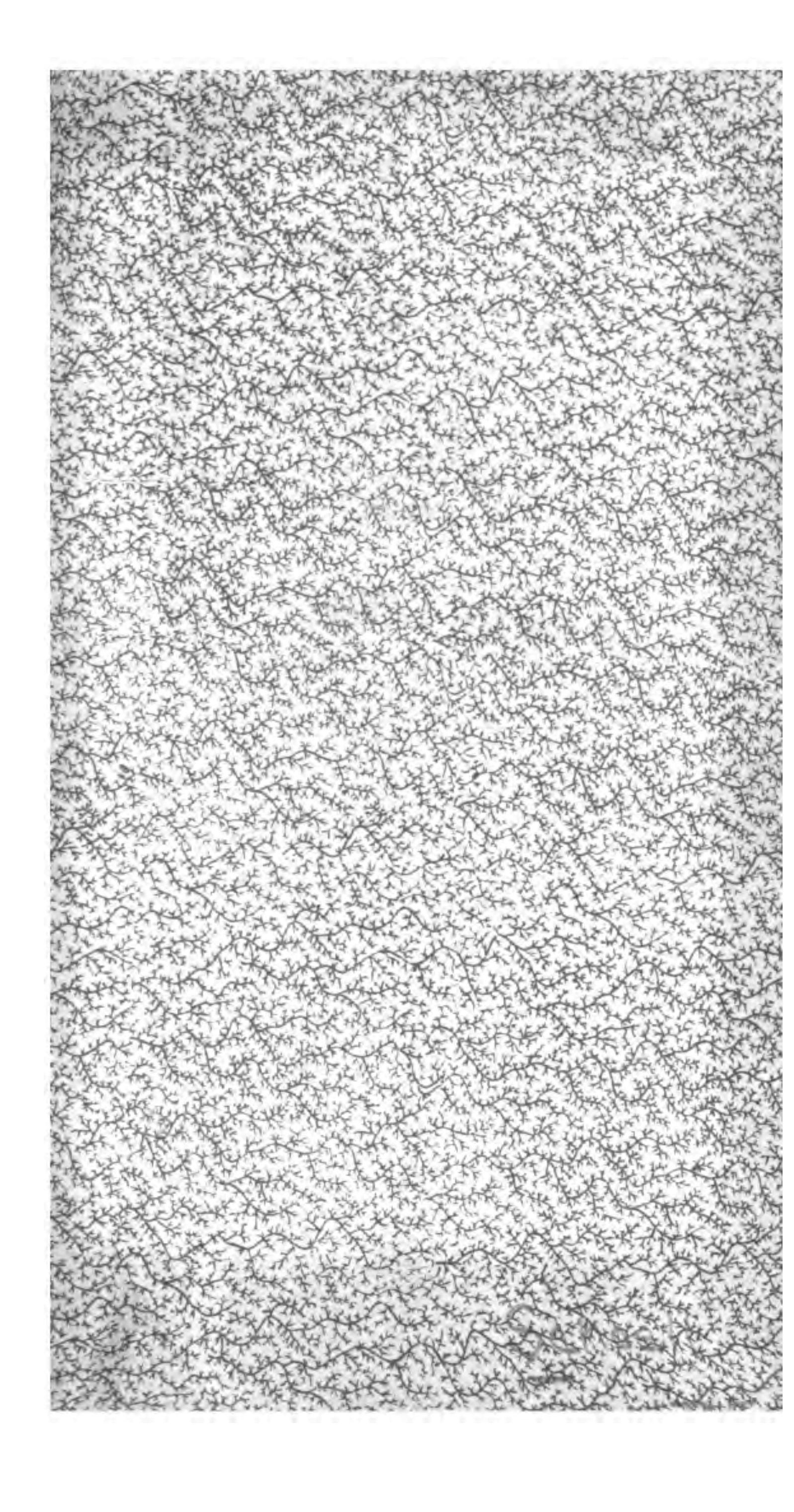












HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PROFANE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA PRISE
DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS;

SUIVIE D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRANSPLANTATION
DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN OCCIDENT.

SECONDE EDITION,

Entièrement refondue sur un nouveau plan, et enrichie
de la partie bibliographique.

PAR M. SCHOELL.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc Feydeau, nº 20.
1825.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

SUITE

DU LIVRE SIXIÈME,

Ou de l'Histoire de la Littérature grecque, depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306 — 1453 après J. C. — DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

CHAPITRE LXXXVIII.

De quelques autres Historiens qui ne font pas partie du Corps des Byzantins.

Nous avons fait connoître les historiens du Bas-Empire depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs; mais il nous reste encore un historien de cette époque que nous n'avons pu faire entrer dans aucune des quatre

classes admises pour ces écrivains, parce qu'en effet il n'a pas écrit l'histoire du Bas-Empire. C'est JEAN XIPHILIN *de Trébisonde*. On l'a anciennement confondu avec un autre individu du même nom, qui fut patriarche de Constantinople depuis 1064 jusqu'en 1075, le même auquel l'impératrice Eudocie eut l'art de soustraire la promesse par laquelle elle s'étoit engagée à ne pas se remarier[1]. Le vertueux prélat paya son tribut à l'humanité en se laissant séduire par l'espoir de voir un de ses frères honoré de la main de la douairière. Le neveu de ce prélat est l'historien dont nous voulons parler : il indique lui-même sa parenté avec le patriarche. L'empereur Michel Ducas chargea Xiphilin, qui avoit pris l'habit religieux, de rédiger un abrégé de Dion Cassius. Jean Xiphilin, en exécutant cet ordre, ne s'astreignit pas à la suite des livres dont son original se compose. Il divisa son abrégé en sections, *τμήματα*, et en consacra une au règne de chaque empereur. Quelquefois il prend sur lui de suppléer et de corriger Dion; mais on lui reproche avec raison d'avoir négligé la chronologie, que Dion observe si scrupuleusement. La partie seulement de son abrégé qui répond aux livres XXXV et suivans de l'original nous est parvenue.

Première édition, Paris, 1551, in-4°, par *Robert Étienne*; en grec seulement. Mais la même année Étienne imprima aussi la traduction de *Guill. Blanc*.

Henri Étienne place le texte et la traduction de Blanc dans ses Varii hist. rom. scriptores, 1568.

[1] Voy. vol. VI, chap. LXXXI.

La meilleure édition est celle de *Fr. Sylburg*, qui plaça aussi Xiphilin dans son Recueil historique, au vol. III. On *le* trouve également dans l'édition de Dion, soignée par *Reimarus*.

Il existe une traduction grecque de l'*Abrégé de l'Histoire romaine d'Eutropius* par un certain Pæanius. Elle porte le titre de Μετάφρασις εἰς τὴν τοῦ Εὐτροπίου ῥωμαϊκὴν ἱστορίαν, et est élégante, et en général assez fidèle, non pourtant au point que le traducteur ne se soit permis de faire à son original quelques légères additions et des retranchemens. C'est ainsi qu'au livre IX, chap. 15, en parlant de Narsès, roi des Perses, il ajoute ces mots : Il a été le grand'père de Sapor et d'Ormisdas, qui vivoient encore dans ma jeunesse. Cette phrase paroît indiquer que Pæanius a vécu à la fin du quatrième siècle, et peu de temps après Eutrope. Suidas cite une métaphrase d'Eutrope par un Lycien, nommé Capito ; cet écrivain est nommé dans un passage d'Étienne de Byzance, et a vécu peu de temps avant Justinien. Sa traduction s'est perdue.

Première édition de Pæanius, dans le Recueil d'Historiens romains de *Fréd. Sylburg*, 1590.

Plus tard, à la suite de l'Eutrope de *Chph. Cellarius*, Zeiz, 1678, in-8°; de ceux de *Thom. Hearne*, Oxford, 1703, in-8°; de *Sigeb. Havercamp*, Leide, 1729, in-8°; et de *Henr. Verheyk*, Leide, 1762, in-8°.

Séparément, 1736, à Lauenbourg, par *Chr.-Fr. Schmid;* 1763, in-8°, à Brunswick; et 1780, in-8°, par *J.-Fr.-Sal. Kaltwasser*, avec les notes des précédens éditeurs, et un Dictionnaire, qui remplace presque une traduction.

Une traduction de Pæanius en grec moderne, par *Neophytus Ducas*, a paru à Vienne, 1807, en 2 vol. in-8°.

Enfin, après tous les historiens grecs profanes du moyen âge, disons un mot de DARÈS *le Phrygien*, et de l'Iliade latine qui porte son nom. Darès le Phrygien, prêtre troyen dont Homère fait mention, composa, dit-on, à une époque où l'on ne s'étoit pas encore avisé qu'on pouvoit écrire autrement qu'en vers, une Iliade en prose qu'Élien assure [1] avoir existé de son temps, sans dire qu'il l'ait lue. On ne peut douter qu'Elien ne se soit trompé, et que ce qu'il a pris pour l'ouvrage du Phrygien ne fût la production d'un sophiste moderne. Quoi qu'il en soit, l'Iliade attribuée à Darès, dont Elien parle, n'existe plus ; mais nous avons un ouvrage latin en prose qui a anciennement passé pour une traduction de cet original grec ; traduction qu'on a quelquefois mise sur le compte de *Cornelius Nepos*, quoiqu'elle soit remplie de solécismes. La vérité est que ce morceau est la production d'un poëte anglois de la fin du douzième siècle, *Joseph*, surnommé, tantôt *Davonius*, parce qu'il étoit né à Exeter dans le Devonshire, tantôt *Iscanus*, d'après l'ancien nom de cette ville, qui est Isca. Cette Iliade, faussement attribuée à Darès, n'est pas même traduite du grec : c'est le plan ou le canevas en prose d'un poëme latin en six chants, que Joseph Iscanus a composé sous le titre *de Bello Trojano*.

L'ouvrage de Darès et celui de Dictys, dont nous avons parlé [2], sont les originaux d'un fameux

[1] Var. Hist. XI, 2.

[2] Voy. vol. IV, p. 106.

roman de chevalerie qui a eu une vogue extraordinaire dans le moyen âge et dans les premiers siècles après l'invention de l'imprimerie. Ces ouvrages étant tombés entre les mains d'un Sicilien, nommé *Guido dalle Colonne*, de Messine, célèbre jurisconsulte et poëte du treizième siècle, il conçut l'idée de leur donner cette teinte romanesque qui pouvoit plaire à son siècle, où la chevalerie avoit acquis son plus grand lustre. En conséquence, il intercala dans le récit des prétendus poëtes de la Phrygie et de la Crète diverses aventures dans le goût de son temps, tels que tournois, défis, duels, etc. Son travail ayant eu beaucoup de succès, il composa, en prose latine, un roman de la guerre de Troie, où il inséra aussi la guerre des Sept contre Thèbes, et l'expédition des Argonautes. Il y confondit l'histoire et la mythologie, les mœurs grecques et arabes, asiatiques et européennes : ses héros connoissent l'alchimie et l'astronomie, le *trivium* et le *quadrivium*, les magiciens, les dragons et les griffons. Son roman, le second de ce genre qu'on ait connu [1], fut traduit dans toutes les langues européennes, et excita un enthousiasme général. Dès lors les grandes maisons d'Europe ne connurent de gloire plus insigne que de descendre d'un des héros de Troie, et les moines dressèrent à l'envi des généalogies composées de noms grecs et romains ayant quelque analogie avec les noms des princes souverains du moyen âge.

[1] Nous parlerons du *premier* roman, à l'occasion de *Siméon Seth*, dans le Chapitre XCV.

CHAPITRE LXXXIX.

De l'Histoire Ecclésiastique.

Après tous les écrivains qui ont traité l'histoire du Bas-Empire, ou qui ont fleuri depuis Constantin le Grand, nous devons parler d'une nouvelle branche qui a commencé dans cette période : c'est *l'Histoire ecclésiastique*.

Eusèbe, cet ami de Pamphile, cet évêque de Césarée, qui a si bien mérité de la chronologie, est le premier écrivain de ce genre qui nous ait été conservé; on peut dire même que son ouvrage est la première histoire sacrée qui ait été entreprise. A la vérité, quelques pères apostoliques, Papias, St Justin *le Martyr*; St Clément *d'Alexandrie*, St Irénée, ainsi que St Tertullien, Anatolius *d'Alexandrie*, St Denys *le Grand*, Origène, et d'autres, avoient recueilli divers faits appartenant à cette histoire; mais ils n'avoient pas pensé à en faire des corps d'histoire complets. Sextus Julius Africanus avoit également placé dans sa Chronologie des faits qui concernoient l'église et la religion. Hégésippus, qui a vécu dans le second siècle, avoit même composé des commentaires en cinq livres *sur les Actes ecclésiastiques*, depuis la passion de notre Seigneur jusqu'au

temps où cet écrivain vivoit : Eusèbe et Photius nous en ont conservé des fragmens. Mais il paroît que cet ouvrage n'étoit pas fait sur un plan général, puisque Eusèbe se vante d'être le premier entré dans une carrière déserte, en entreprenant d'écrire une histoire ecclésiastique.

Puisque nous avons nommé Hégésippe, nous dirons qu'il existe, sous le nom de ce juif converti de la seconde moitié du second siècle, une histoire, de la destruction de Jérusalem, écrite en latin sous le titre *de Bello Judaïco et urbis Hierosolymitanæ excidio*. Elle n'est pas d'Hégésippe; il paroît même que ce n'est qu'une traduction un peu amplifiée de Josephe. Un manuscrit de Milan l'attribue à St Ambroise, et il se pourroit bien que ce prélat en fût l'auteur; au moins croit-on avoir remarqué une grande conformité entre le style de cet ouvrage et les écrits de St Ambroise. Dans tous les cas, l'histoire de la guerre des Juifs est antérieure à la fin du cinquième siècle; car il y est question de l'empire romain en occident comme subsistant encore. Elle est postérieure au commencement du quatrième siècle, puisqu'on y trouve les noms de *Saxons* et d'*Écossois*.

Les fragmens de l'*Histoire ecclésiastique*, ou des Commentaires d'Hégésippe, ont été publiés dans *J.-Em. Grabii* Spicileg. SS. Patrum. Oxon., 1698, vol. II, p. 205; par *P. Halloix*, dans le vol. II, de Scriptor. orientalium vitis, p. 703; et dans *Ant. Gallandi* Biblioth. gr. lat. vet. Patr. Ven. 1788, in-fol., vol. II, p. 59.

L'*Histoire de la guerre des Juifs* a été publiée, comme

ouvrage de S[t] Ambroise, par *God. Hittorp*, Cologne, 1525, in-fol.; 1530, in-fol.; et 1575, in-8°. Cette dernière édition est enrichie de notes de *Corn. Gualther*. On la trouve aussi, toujours sous le nom de S[t] Ambroise, dans le recueil cité de *Galland*, vol. VII, p. 655.

Mais revenons à Eusèbe. Son *Histoire ecclésiastique*, Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, en dix livres, va depuis l'origine du christianisme jusqu'à l'année 324, qui précède immédiatement celle du triomphe de l'église catholique sur l'arianisme. Cet ouvrage ne renferme pas l'histoire du dogme. L'auteur s'est proposé un autre but, qu'il a fixé dans le premier livre. C'est de faire connoître la succession des Apôtres, et les hommes qui, placés à la tête des églises, se sont distingués par leur fermeté et leurs vertus apostoliques, ou qui ont défendu la parole de Dieu par leurs écrits; de signaler les individus qui ont tenté de répandre de fausses doctrines; de décrire les malheurs qui ont fondu sur le peuple juif, pour le punir d'avoir repoussé le Sauveur; ainsi que les persécutions auxquelles les fidèles ont été en butte, et le triomphe que Constantin a procuré au christianisme. Un objet secondaire qu'Eusèbe a eu en vue, quoiqu'il n'en parle pas expressément, c'étoit de transmettre à la postérité des notices littéraires sur les écrivains qui, avant lui, avoient traité des parties détachées de l'histoire sacrée. Mais, ce qu'il s'est proposé surtout, étoit moins d'instruire et d'édifier les fidèles, que de placer entre les mains des gentils un ouvrage qui pût les engager à re-

noncer aux erreurs de leurs systèmes, et aux préjugés de leur éducation. On est fondé, au moins, à lui supposer cette intention, lorsqu'on considère que son livre renferme une foule de choses connues à tous les lecteurs chrétiens, comme tout ce qu'il rapporte de la personne du Sauveur, et de l'authenticité des écritures sacrées; et lorsqu'on fait attention à l'art avec lequel il sait faire valoir le christianisme sans attaquer le paganisme; car toute polémique est exclue de son histoire.

Comme Eusèbe ne parle pas des troubles causés dans l'église par l'arianisme, on en conclut que son histoire n'a pas été écrite dans les seize dernières années de sa vie (car il vécut jusqu'en 340); mais que, rédigée à une époque antérieure au concile de Nicée, elle a été terminée en 324, où il s'arrêta. Ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est que l'évêque Paulinus, auquel il adresse la parole au commencement du dixième livre, étoit mort en 325 [1]. Un autre motif pouvoit engager l'évêque

[1] C'est l'hypothèse de *Martin Haake*, De Byzantinarum rerum scriptoribus liber (Lips., 1677, in-4°), part. I, c. I, §. 222. M. *Ch.-Aug. Kestner*, dans sa Commentatio de Eusebii hist. eccles. auctoris auctoritate et fide diplomatica, Gotting., 1816, in-4°, s'étoit efforcé de prouver que l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe est postérieure à l'année 332; mais il s'est retracté dans son ouvrage intitulé: Versuch einer Schilderung der Agape, Jena, 1819, in-8°, où il avance que cette histoire a été écrite peu de temps avant le concile de Nicée, par ordre de Constantin, qui penchoit alors vers l'arianisme, et dans la vue de cacher aux payens l'influence que l'ordre secret, fondé, à ce que prétend ce savant, par St Clément de Rome, a eue sur l'établissement du christianisme. On peut encore consulter sur Eusèbe *J. Mœller* Diss. de fide Eusebii Cæs. in rebus christ. enarrandis. Havniæ, 1813; et *J. T. L. Danz*, de Eusebio Cæs. ejusque fide hist. recte æstimanda, pars I. Jenæ, 1815.

de Césarée à ne pas pousser plus loin son histoire. C'est qu'il n'étoit pas aussi contraire à l'hérésie des Ariens que les pères du concile de Nicée. Il avoit d'abord penché lui-même vers cette doctrine, et refusé de souscrire au symbole de Nicée. Plus tard, il s'y décida, sans autre motif que sa conviction; mais comme, malgré cette adhésion, il ne s'expliqua jamais sur la foi orthodoxe avec la précision et la sévérité de l'église catholique, on l'a soupçonné d'avoir été entaché de principes au moins semi-ariens. En général, et abstraction faite du dogme sur lequel il n'étoit pas permis d'être indifférent aussitôt que l'Église avoit prononcé, on peut dire qu'Eusèbe fut modéré dans ses opinions, impartial, et judicieux; il n'en est pas moins vrai que quelques parties de son Histoire ecclésiastique doivent être soumises à l'examen de la critique avant d'être admises comme véritables.

Cette histoire a été traduite en latin par Rufin, prêtre d'Aquilée du quatrième siècle; mais cet écrivain y a fait des retranchemens et des additions, et y a ajouté un supplément en deux livres qui va jusqu'à la mort de Théodose le Grand. Ce supplément a été, à son tour, traduit en grec par Gelasius *de Cyzique*[1] vers 476. La traduction latine de Rufin existe; mais la version grecque de son supplément

[1] *Fabricius* dit (Bibl. gr. VIII, p. 445) que l'ouvrage de Rufin fut traduit par St Cyrille de Jérusalem, et se réfère à Photius. Le patriarche de Constantinople parle de cette traduction par ouï-dire, car il ne l'a pas vue; elle ne peut avoir existé, car St Cyrille est mort en 386, et le supplément de Rufin a paru après 395.

est perdue : il a servi à Socrate, comme nous le verrons incessamment. Nicéphore Calliste, compilateur du quatorzième siècle, a incorporé dans son Histoire ecclésiastique la plus grande partie de celle d'Eusèbe.

Il nous reste à indiquer les autres ouvrages d'Eusèbe qui se rapportent à l'histoire ecclésiastique.

Περὶ τῶν ἐν Παλαιστίνῃ μαρτυρησάντων, *De ceux qui* (pendant la persécution de Dioclétien et de Maximin, depuis 303 jusqu'en 309) *ont souffert le martyre en Palestine.*

Λόγος τριακονταετηρικὸς, *Discours tricennal,* c'est-à-dire, Éloge de Constantin, prononcé la trentième année de son règne, en 335.

Περὶ τοῦ κατὰ θεὸν βίου τοῦ μακαρίου Κωνσταντίνου τοῦ Βασιλέως, *Vie de Constantin,* en quatre livres. C'est plutôt un éloge qu'une biographie.

Τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων συναγωγὴ, *Collection des anciens martyrs ;* ouvrage perdu, mais dont beaucoup de fragmens nous ont été conservés par les légendaires des temps suivans.

Une *Vie de Pamphile,* dont il existe un fragment.

Περὶ τῶν κατὰ διαφόρους καιροὺς ἐν διαφόροις πόλεσιν ἀθλησάντων ἁγίων μαρτύρων, *Des saints martyrs qui ont combattu en divers temps, et en différentes villes.*

L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et sa *Vie de Constantin* se trouvent, en grec, dans la collection de *Robert Etienne;* Paris, 1544, in-fol.; et avec la traduction de *J. Christophorson* dans la réimpression de Genève 1612.

Elles se trouvent avec une nouvelle traduction, dans les collections de *Henri de Valois* et de *Guill. Reading.* M. *Ern.*

Zimmermann les a fait réimprimer à Francfort, 1822, en 1 vol. in-8°, formant le premier d'une collection des Pères grecs, qu'il se propose de publier.

La meilleure édition de cet ouvrage seroit celle de *Fréd.-André Stroth*, si elle avoit été achevée : il n'en a paru que le premier volume, Halle, 1779, in-8°.

Le fragment de la *Vie de Pamphile* a été placé par *Papebroch* dans le vol. I, des Acta Sanctorum Junii.

Le dernier ouvrage sur les *Martyrs* a été mis au jour par *Iriarte*, Catalog. codd. mss. bibl. Matr., vol. I, p. 548.

La traduction de l'Histoire ecclésiastique par *Rufin* a été imprimée pour la première fois, sans indication de lieu et de date, peut-être par Conrad Fyner, à Eslingen; ensuite à Utrecht, en 1474, in-fol., par Ketelær et de Lempt; à Rome, en 1476, par Ulric Hahn; et à Mantoue, en 1479, par Jean Schall, docteur en médecine et imprimeur, qui croyoit publier un livre inédit. Elle a été souvent réimprimée depuis, nommément par les soins de *P. Th. Cacciari*, Rome, 1741, 2 vol. in-4°.

Lorsque dans cette histoire il a été pour la première fois question d'Eusèbe, nous avons annoncé le projet de parler d'un de ses ouvrages de théologie. C'est ici le lieu de le faire. Cet écrit, quoique son sujet soit entièrement sacré, renferme une foule de notices précieuses sur la mythologie des peuples anciens, et sur la philosophie des Grecs en particulier. On y trouve aussi nombre de passages tirés de plus de quatre cents auteurs profanes, et dans ce nombre il y en a beaucoup dont les productions sont perdues pour nous.

L'ouvrage d'Eusèbe est intitulé : *Préparation évangelique*, Εὐαγγελικῆς ἀποδείξεως προπαρασκευή. Il est adressé à Théodote, évêque de Laodicée, et

distribué en quinze livres. Préparer les lecteurs à la démonstration des vérités évangéliques par des raisonnemens purement philosophiques, et, en rassemblant une foule de passages tirés des écrivains profanes, faire voir combien le christianisme est préférable à tous les systèmes des payens : tel est le but de l'auteur. Dans les six premiers livres, il prouve la futilité de ces doctrines; les neuf suivans développent les motifs qui ont engagé les Chrétiens à leur préférer le système de théologie des Juifs.

Dans le *premier* livre, Eusèbe rapporte les traditions des Grecs sur l'origine du monde. Il s'occupe ensuite particulièrement de la théologie phénicienne, et c'est à cette occasion qu'il communique le célèbre fragment de Sanchoniathon [1]. Dans le *second* livre, il examine la doctrine religieuse des Égyptiens d'après Manethon, et celle des Grecs d'après Diodore de Sicile, Evhémère, et St Clément d'Alexandrie. Il prouve que celle de Platon n'étoit guère plus conséquente que la théologie populaire, et que les Romains mêmes ont rejeté les interprétations allégoriques que les Grecs faisoient de leur mythologie. Le *troisième* livre fait voir combien les tentatives que des hommes d'ailleurs ingénieux avoient faites pour expliquer les fables égyptiennes et grecques par l'histoire naturelle ou par la morale, ont été infructueuses. Le *quatrième* et le *cinquième* continuent cette démonstration, et prouvent que les objets du culte et des sacrifices des

[1] Voy. vol. IV, p. 115.

Grecs ont été des démons dont Jésus-Christ a purgé le monde. Le *sixième* livre réfute le dogme payen du destin, et celui de l'influence des corps célestes sur les actions humaines.

L'excellence du système religieux juif est démontrée, et la nature de ce système expliquée dans le *septième* livre. Les sources de cette religion sont indiquées dans le *huitième*, où Eusèbe rapporte, d'après Aristéas, l'histoire de la version des Septante. Dans les livres suivans, jusqu'au *treizième* inclusivement, l'auteur s'efforce de prouver que les écrivains grecs ont puisé dans les Saintes Écritures tout ce qu'ils ont dit et enseigné de bon en matière philosophique : tel est principalement le cas de Platon. Les *quatorzième* et *quinzième* livres font voir que, dans les opinions des philosophes grecs, il règne des contradictions évidentes; que la plupart de ces opinions ne s'appuient que de suppositions, et qu'elles fourmillent d'erreurs [1].

Une mauvaise version latine de la Démonstration évangélique, rédigée par *George de Trébisonde*, a été imprimée à Trévise, 1470, in-fol., et réimprimée fort souvent dans la même ville, à Venise, et à Cologne.

Le texte grec fut publié pour la *première fois* par *Robert Étienne*, Paris, 1544, in-fol.

[1] Eusèbe a écrit un second ouvrage, faisant pendant à celui dont nous venons de parler. C'est la *Démonstration de la vérité de l'Évangile*, Εὐαγγελικὴ ἀπόδειξις, en vingt livres, dont dix seulement se sont conservés. Cet écrit est dirigé contre les Juifs, et ses preuves sont toutes tirées de l'Ancien Testament. Il a été imprimé en grec par *Robert Étienne*, Paris, 1545, in-fol.; et avec une traduction latine par *Rich. Montacut*, Paris, 1628, in-fol. Cette édition a été copiée à Leipzig, 1688, in-fol.

Franç. Vigier en donna une seconde édition, Paris, 1628, in-fol. Il corrigea le texte d'après deux manuscrits, et y ajouta une bonne traduction latine. Cette édition a été réimprimée à Cologne (ou plutôt à Leipzig), 1688, in-fol.

Le cinquième siècle produisit plusieurs ouvrages qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique.

PHILOSTORGE, Cappadocien de naissance, entaché des hérésies d'Arius et Eunomius, mais instruit dans toutes les parties des sciences philosophiques, géographiques et astronomiques, écrivit une *Histoire ecclésiastique* en douze livres, allant depuis le commencement des troubles de l'arianisme jusqu'à l'année 425. Photius nous a conservé des extraits de cet ouvrage, auquel il reproche sa partialité pour les hérétiques, et la défaveur avec laquelle il traite tous les catholiques, excepté St Grégoire de Nazianze. D'après ce reproche, il ne faut pas s'étonner que l'ouvrage n'ait pas été perpétué par des copies.

L'extrait que Photius a fait de cette histoire a été publié séparément, argumenté et savamment commenté par *Jacques Godefroi,* Genève, 1645, in-4o; et plus correctement, avec des notes et une nouvelle traduction, dans les collections de *Henri de Valois* et de *Reading.*

Photius nous a également conservé une notice sur PHILIPPE *de Side* en Pamphilie (*Sidetes*), de la même époque, qui composa une *Histoire chrétienne* en trente-six livres, ouvrage prolixe et sans mérite, qui commençoit à la création du monde.

Une autre *Histoire ecclésiastique* d'un prêtre de Jérusalem, nommé HÉSYCHIUS, et mort vers 428, est également perdue.

L'histoire des hérésies fait partie de celle de l'Église. Nous avons un ouvrage célèbre de ce genre de la fin du quatrième siècle, mais qui appartient aussi bien à la théologie ou à la littérature sacrée qu'à l'histoire. Nous allons en parler, parce qu'il a été une des sources où les écrivains que nous aurons à passer en revue ont principalement puisé. Il est d'un des docteurs de l'Église les plus renommés par leur piété et le zèle ardent dont ils étoient dévorés, de St ÉPIPHANE, né en 310 à Eleuthéropolis en Palestine; nommé en 367 évêque de Salamis ou Constance, dans l'île de Chypre, et mort en 403, dans le trajet de Constantinople. Il s'étoit rendu dans la capitale pour engager St Jean-Chrysostome à condamner la doctrine d'Origène, mort depuis cent cinquante ans.

St Épiphane avoit publié en 373 son principal ouvrage, une exposition de la foi catholique, qu'il avoit intitulé Ἀγκυρωτὸν, *l'Ancorat* ou *l'Ancre*, parce qu'il renfermoit les principes auxquels le catholique doit se tenir pour se mettre en garde contre les opinions des hétérodoxes. Deux archimandrites le supplièrent de leur faire connoître les doctrines de tous les hérétiques qu'il avoit nommés dans l'Ancorat. Il composa alors un grand ouvrage, divisé à la fois en trois livres et en sept sections, et contenant une exposition et une réfutation de toutes les hérésies. St Épiphane le pu-

blia, en 375 sous le titre de Πανάριον, *Boîte à médecine*. Il y passe en revue quatre-vingts hérésies, et indique le moyen de se guérir des morsures du serpent de l'hétérodoxie. Vingt de ces hérésies sont antérieures à Jésus-Christ. St Épiphane en forme cinq catégories : le *barbarisme*, qui a existé jusqu'à Noé, et qui est ainsi nommé, parce que les mécréans n'avoient pas de chef; le *scythisme*, jusques après la construction de la tour de Babel, ainsi nommé, parce que Phaleg et Regu se transportèrent alors en Scythie ; l'*hellénisme*, ou la véritable idolâtrie, qui se divisa en beaucoup de sectes; le *samaritisme*, qui se partagea en quatre hérésies, celles des Esséniens, des Sébuéens, des Gorthéniens, et des Dosithéens ; enfin le *judaïsme*, en sept branches, les Saducéens, les Écrivains, les Pharisiens, les Hémérobaptistes, les Nasaréens, les Osséniens, et les Hérodiens.

Ce n'est point ici la place de nommer les soixante hérésies qui ont existé depuis Jésus-Christ, et que le saint docteur réfute d'une manière assez superficielle ; mais, pour donner à nos lecteurs une idée de son livre, nous allons consigner ici sa manière d'expliquer la différence de caractère qu'on remarque entre les quatre évangélistes.

Dieu a donné, dit-il, à chaque évangéliste quelque chose qui lui est propre, de manière que, dans quelques récits, ils s'accordent entre eux, afin qu'on puisse se convaincre qu'ils ont tous puisé dans la même source, en même temps que chacun annonce quelque chose que l'autre a négligé. C'est

ainsi que St Matthieu s'est attaché à donner des détails sur la naissance du Sauveur, et sur sa généalogie; détails qui ont égaré Cérinthe jusqu'à croire qu'il n'a été qu'un homme. Le Saint-Esprit ordonna alors à St Marc d'écrire un second évangile. St Marc étoit un des soixante-douze disciples qui s'étoient dispersés, parce qu'ils ne pouvoient comprendre l'ordre que Jésus-Christ leur avoit donné, de manger sa chair et de boire son sang. Il écrivit son évangile trente ans après St Matthieu; mais comme, tout en indiquant la nature divine du Sauveur, il ne s'expliqua pas assez clairement sur ce point, les hérétiques furent confirmés dans leurs erreurs. Dieu voyant l'origine du mal, le Saint-Esprit força, pour ainsi dire, St Luc de compléter ce qui étoit imparfait dans les deux évangiles. Mais cet écrivain ne put faire revenir ceux qui étoient dans l'erreur. Le Saint-Esprit poussa en conséquence St Jean, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étoit revenu de Patmus, à écrire le quatrième évangile. St Jean n'avoit pas besoin de s'arrêter beaucoup à l'histoire de la vie de Jésus-Christ, qui étoit connue par ses devanciers; il s'appliqua préférablement à dissiper les erreurs qui s'étoient répandues à l'égard de la nature divine du Sauveur.

On ne doit méconnoître que l'auteur de cet ouvrage a fait preuve d'une vaste lecture, et montré beaucoup de soin à réunir toutes les données qu'il trouvoit répandues dans une foule d'ouvrages; mais son Panarion manque absolument d'ordre et

de méthode. Les idées d'Épiphanius sont souvent peu exactes, et son jugement porte à faux. Il a lui-même rédigé un extrait de cette grande composition, et lui a donné le titre d'Ἀνακεφαλαίωσις, *Récapitulation*. Cet abrégé s'est également conservé.

Les trois ouvrages de St Épiphanius dont nous venons de parler (l'Ancorat compris), et son ouvrage des Poids et des Mesures, dont nous parlerons encore, ont été publiés pour la *première fois* par *Jean Oporin*, à Bâle, chez G. Hervag, 1544, in-fol. L'année auparavant il avoit fait imprimer chez le même typographe la traduction de *Janus Cornarius*, in-fol. Ces mêmes ouvrages furent réimprimés plusieurs fois à Bâle et à Paris.

Une édition complète des Œuvres de ce saint fut soignée par *Denys Petau*, qui rédigea aussi une nouvelle traduction; elle parut à Paris, 1622, en 2 vol. in-fol., et a été copiée à Leipzig, sous la date de Cologne, 1682, en 2 vol. in-fol. *Jacq. Thomasius* soigna cette réimpression.

Revenons à l'histoire ecclésiastique proprement dite.

GÉLASE LE JEUNE *de Cyzique* a écrit vers 475 une *Histoire ecclésiastique* en trois livres, ou plutôt une histoire du concile de Nicée, continuée jusqu'à la mort de Constantin le Grand. Il a pris pour base de ce travail les actes du concile, qu'il prétend avoir trouvés dans un manuscrit du temps; mais on a élevé des doutes sur l'exactitude de ce fait. Gélase dit qu'il a complété ce document authentique par ce que rapportent Eusèbe et Rufin; mais on doit être surpris de voir qu'il fait paroître

au concile Rufin, qui n'étoit pas né à l'époque de cette assemblée.

On a quelquefois confondu cet écrivain avec Gélase, évêque de Césarée en Palestine. Photius paroît être tombé dans cette erreur; mais comme ce savant prélat dit que Gélase s'est servi de Rufin, et qu'il ne pouvoit pas ignorer que celui-ci étoit postérieur à l'évêque de Césarée en Palestine, on est autorisé à supposer que Gélase de Cyzique a été effectivement évêque de Césarée, mais de Césarée en Bithynie. Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que dans sa préface il dit que c'est dans cette ville qu'il a composé son histoire. Le troisième livre de cet ouvrage paroît être imparfait.

Edition première, par *Rob. Balforeus*, Écossois; Paris, 1599, in-8°; par *Fréd. Morel*, avec une traduction.

Dans le Σύνταγμα τῶν κατὰ τὴν ἐν Νικαίᾳ ἁγίαν σύνοδον πραχθέντων κ. τ. λ., Commelin, 1604, in-fol.; la traduction de Balforeus y est jointe.

On trouve aussi cet ouvrage, en grec et en latin, dans *Labbei* Collect. Concil., tom. II, p. 105; et dans *Harduini* Collect. Concil., tom. I, p. 395.

Vers le milieu du cinquième siècle, SOCRATE, surnommé SCHOLASTICUS ou l'*Avocat*, élève des grammairiens Ammonius et Helladius qui, après la destruction des temples d'Alexandrie, se sauvèrent à Constantinople, écrivit une *Histoire ecclésiastique* en sept livres, depuis 306 jusqu'à 439. Il avoit d'abord pris pour guide l'ouvrage de Rufin; mais s'étant aperçu ensuite, par les ouvrages de St Atha-

nase et par la correspondance de quelques autres pères de l'église qu'il s'étoit procurés, que le prêtre d'Aquilée l'avoit fait tomber en de graves erreurs, il retoucha et refit les deux premiers livres de son histoire. C'est un ouvrage exact et judicieux, écrit avec simplicité. De sévères orthodoxes lui ont reproché, tantôt de pencher vers les opinions des Novatiens, tantôt de s'être quelquefois laissé entraîner par un certain Sabin, de la secte des Macédoniens, qui avoit rédigé un recueil d'actes des conciles. Les deux reproches sont mal fondés, et prouvent seulement que Socrate n'a pas été aveuglé par l'esprit de parti. Il parle quelquefois, il est vrai, des Novatiens dans des termes favorables; mais quoiqu'il approuve la sévérité de leur discipline, et qu'il montre de l'estime pour leurs écrivains, qui, en effet, avoient du talent; néanmoins, toutes les fois qu'il s'agit du dogme, il les place de niveau avec les autres hérétiques, les Ariens, les Macédoniens et les Eunomiens; et quoiqu'il se soit servi du recueil de Sabinus, on voit qu'il a été en garde contre les jugemens de cet écrivain; car il lui reproche plusieurs fois de la partialité, de l'inconséquence, et il l'accuse même de calomnie. En un mot Socrate avoit toutes les qualités requises pour un bon historien; ses défauts sont ceux de son siècle, au-dessus duquel il n'a pas su s'élever.

Première édition, dans la collection de *Robert Étienne* de 1544; et, avec la traduction de *Christophorson*, dans la

réimpression de Genève de 1612. Le texte et une traduction se trouvent en suite dans les collections de *Henri de Valois* et de *Guill. Reading*.

SALAMINUS HERMIAS SOZOMÈNE, ou, comme d'autres l'appellent, HERMIAS SOZOMÈNE *de Salamine* en Chypre, ou bien, Hermias, fils de Sozomène, étoit probablement originaire de Gaza en Palestine; contemporain de Socrate, il exerçoit, comme lui, l'état d'avocat à Constantinople. Son *Histoire ecclésiastique* est divisée en neuf livres, et va depuis 323 jusqu'en 439. Dans son style il imite Xénophon, et en général il écrit mieux que Socrate, auquel il est inférieur sous tous les autres rapports. Comme tous les deux racontent les mêmes événemens et presque de la même manière, il y a quelque probabilité que l'un d'eux a connu l'ouvrage de l'autre, et, sans le nommer, en a profité. Comme Sozomène étoit plus jeune que Socrate, le soupçon de plagiat repose sur le premier. D'ailleurs, dit Henri de Valois, il faut supposer que le bon écrivain a été copié par le mauvais, plutôt que le contraire. Sozomène a, par-ci, par-là, ajouté quelque chose aux récits de Socrate; mais ses augmentations sont de peu de conséquence, et concernent surtout l'histoire des anachorètes pour lesquels il professe la plus haute admiration. Elle lui fournit matière à des digressions déplacées. Sozomène montre peu de jugement, et commet de graves anachronismes. La plus grande partie de son neuvième livre appartient plutôt à l'histoire politique qu'à celle de l'église.

Sozomène est imprimé, dans toutes les éditions, à la suite de Socrate.

THÉODORET ou plutôt THÉODORIT, né à Antioche vers 393, eut pour maîtres Théodore de Mopsueste et S[t] Jean Chrysostome. En 423 il fut nommé, malgré lui, évêque de Cyrus en Syrie. Le synode d'Éphèse de 449 le condamna comme hérétique, parce que, sans pour cela approuver la doctrine de Nestorius, il avoit écrit contre le concile d'Éphèse de 431. Le concile de Chalcédoine de 451 le réhabilita; mais le soupçon d'hétérodoxie plane sur lui jusqu'à nos jours.

Auteur de divers ouvrages de théologie, Théodorit écrivit aussi une *Histoire ecclésiastique* en cinq livres, qui va depuis 325 jusqu'en 429, époque de la mort de Théodore de Mopsueste. D'après *Henri de Valois*, le but de Théodorit a été de suppléer à ce qui étoit défectueux dans les ouvrages de Socrate et de Sozomène. *Pagi* au contraire pense [1] que ces trois auteurs ont écrit dans le même temps à peu près; que Socrate et Sozomène ont rédigé l'histoire de l'église de Constantinople, tandis que Théodorit, les surpassant beaucoup en érudition, et se plaçant dans un point de vue plus élevé, avoit évité leurs fautes, et donné une histoire plus complète en y comprenant les affaires d'Orient. *Gennadius*, prêtre latin de la fin du cinquième siècle, et auteur d'un livre sur les écrivains ecclésiastiques, dit que l'histoire de Théodorit se com-

[1] Crit. Annal. Baron. ad a. 429.

posoit de dix livres, et alloit jusqu'en 457 : mais il est le seul qui avance ce fait ; aucun autre écrivain ne paroît avoir connu au-delà des cinq livres que nous possédons. Théodorit mérite confiance ; ses opinions sont modérées, et on trouve dans son histoire des faits et des choses que nous ignorerions sans elle.

Il a aussi écrit, sous le titre *d'histoire pieuse* Φιλόθεος ἱςορία, une biographie de trente ermites dont il a personnellement connu dix. Cet ouvrage n'appartient pas par son but à la littérature profane, et nous nous dispenserons d'en parler.

Mais nous devons faire mention de son histoire des hérésies qu'il composa à la demande de Sporacius qui avoit été commissaire impérial au concile de Chalcédoine en 415. Cet ouvrage purement historique porte le titre suivant : Κατὰ πασῶν τῶν αἱρέσεων, ἢ ψεύδους καὶ ἀληθείας διάγνωσις, *De toutes les hérésies ou distinction entre le mensonge et la vérité ;* et est composé de cinq livres. Dans le premier il parle de ceux qui admettent plus d'un Dieu, et de ceux qui n'accordent au fils de Dieu qu'une nature humaine apparente ; dans le second, de ceux qui nient la divinité de J. C. ; dans le troisième de six autres hérésies ; et dans le quatrième des dernières hérésies depuis Arius jusqu'aux Nestoriens et aux Pélagiens ; le cinquième est une exposition succincte de la foi. Cette histoire des hérésies est infiniment préférable à celle de St Épiphane.

Première édition de l'*Histoire ecclésiastique*, Bâle, 1575, par *J. Froben*. Une traduction par *Joach. Camerarius* y

parut en 1536. Cet ouvrage se trouve ensuite dans les collections de *Robert Étienne*, de *Henri de Valois*, et de *Guill. Reading*, ainsi que dans les éditions des Œuvres complètes de Théodorit, dont la meilleure est celle en cinq tomes ou 10 volumes in-8°, que *Jean-Louis Schulze* a publiée, à Halle, en 1769. Elle renferme une traduction.

L'ouvrage *sur les Hérésies* a été publié pour la *première fois* en grec par *Camille Peruscus*; Rome, 1547, in-4°. *Gentian Hervet* en fit imprimer une traduction latine, à Bâle, en 1549. L'ouvrage se trouve dans les éditions des Œuvres de Théodorit.

A la suite de ces trois historiens de l'église, nous croyons devoir dire ici un mot de la traduction latine de leurs ouvrages, qui fut rédigée par Épiphanius *le Scholastique*, au commencement du sixième siècle. Cet avocat fit, à la prière de Cassiodore, son ami, un extrait, en langue latine, de Socrate, Sozomène et Théodorit. Cassiodore lui-même les réunit en un corps d'ouvrage: dans le moyen âge on y joignit la traduction d'Eusèbe par Rufin et la continuation du même prêtre d'Aquilée. Cet ensemble, auquel on donna le nom d'*Historia tripartita* en douze livres, devint le manuel de l'histoire ecclésiastique en Occident.

Première édition, sans date, Paris, in-8°, chez Regnault. Bâle, 1523, par *Beatus Rhenanus*; édition plus correcte. La meilleure est celle qui se trouve dans Cassiodori Opera, édition de *Garet*; Rouen, 1679, in-fol.

Jean d'Égées a écrit une *Histoire ecclésiastique* depuis la condamnation de Nestorius, en dix livres. Photius n'en connoissoit que les cinq premiers livres,

qui alloient jusqu'en 483. Cet ouvrage est perdu. Il en est de même d'une *Histoire ecclésiastique* qui alloit depuis 450 jusqu'en 491, et que cite Évagrius comme étant trop favorable aux Nestoriens. Il en nomme l'auteur ZACHARIE *le Rhéteur*. Nous trouverons parmi les Platoniciens du sixième siècle un Zacharie surnommé le Scholastique, mais qui ne paroît pas être celui dont parle Évagrius. Ce philosophe a été évêque de Mitylène; le rhéteur a occupé le siége de Melitène en Cappadoce. Son histoire ecclésiastique est perdue; néanmoins nous croyons devoir en faire mention ici, parce qu'on dit qu'il en existe une traduction en langue syriaque, et qu'ainsi cet ouvrage pourroit nous être rendu un jour, comme l'a été dans ce dernier temps la Chronique d'Eusèbe.

THÉODORE, qui, au commencement du sixième siècle, fut revêtu de la charge d'ANAGNOSTÈS, ou de lecteur de l'église de Constantinople, fit un abrégé en deux livres des histoires ecclésiastiques de Socrate, Sozomène et Théodorit, et l'intitula Ἐκλογὴ ἐκ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἱστοριῶν. Cet ouvrage existe dans les bibliothèques, mais il n'a jamais été imprimé. Théodore en fit ensuite une continuation ou une *Histoire ecclésiastique* en deux livres, qui alloit depuis 439 jusqu'au temps de l'empereur Justin le Vieux. Cet ouvrage est perdu; il en existe cependant des extraits faits par Nicéphore Calliste, ou, comme l'exprime le titre, dictés par Nicéphore; ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου Καλλίστου.

Cet extrait se trouve dans les éditions des historiens ecclésiastiques que nous avons indiquées.

Une autre continuation de Socrate et de Théodorit fut publiée par Évagrius *d'Épiphanie* en Coelésyrie, qui passa la plus grande partie de sa vie à Antioche, où il exerça l'état de scholasticus ou avocat. Il y rédigea son *Histoire ecclésiastique* en six livres; elle commence au concile d'Éphèse, et finit à l'an 593. Evagrius doit être mort peu de temps après. Il fait preuve dans son histoire d'une grande lecture et de beaucoup de crédulité; mais il est le seul, parmi les historiens ecclésiastiques dont nous avons fait mention, sur lequel ne repose pas le moindre soupçon d'hétérodoxie.

Évagrius se trouve dans toutes les éditions de Théodorit.

Après Évagrius il n'y a plus d'histoire de l'église grecque, car la compilation de Nicéphore Calliste dont nous allons parler, en mérite à peine le nom. Mais nous devons faire mention d'un écrivain qui, à l'exemple de St Épiphane et de Théodorit en Orient, et de Philastrius et St Augustin en Occident, a écrit sur les sectes ou hérésies. C'est Léonce *de Byzance*, surnommé le Scholastique, et différent de Léonce le Scholastique, poëte épigrammatique, son contemporain, et de Léonce de Byzance le Jeune dont nous avons parlé. Celui qui nous occupe dans ce moment a été moine au couvent de Saint-Sabas en Palestine, et a écrit, après l'année 610, un ouvrage *sur les Sectes ou*

les Hérésies, intitulé : Σχόλια ἀπὸ φωνῆς Θεοδώρου τοῦ θεοφιλεστάτου ἀββᾶ, καὶ σοφωτάτου φιλοσόφου, τήν τε θείαν καὶ ἐξωτικὴν φιλοσοφήσαντος γραφὴν, c'est-à-dire *Scholies recueillies de la bouche du pieux abbé et grand philosophe Théodore qui étoit aussi versé dans la science divine que dans celle des gentils.* L'ouvrage est divisé en dix *actions*, πράξεις ou lectures. Léonce s'écarte du plan de St Épiphane et de Théodorit, en ce qu'il donne moins une histoire qu'une réfutation des hérésies. Son ouvrage appartient donc presque exclusivement à la littérature sacrée. Les notices historiques qui y sont entremêlées sont superficielles et incomplètes.

L'ouvrage de Léonce parut pour la *première fois* dans le Recueil de *Lœwenklau* (voy. Introd., p. LXXV); ensuite dans Auctor. Biblioth. Patrum, Paris, 1624, vol. I; et *Gallandi* Bibl. Patrum, vol. XV.

Un célèbre jurisconsulte du quatorzième siècle, CONSTANTIN HARMENOPULUS, a laissé un petit abrégé de l'histoire des hérésies, sous le titre de Περὶ ὧν οἱ κατὰ καιροὺς αἱρετικοὶ ἔδοξαν, *Des opinions hérétiques à différentes époques.* Sans s'astreindre à un ordre chronologique, Constantin donne des notices sur dix-neuf classes d'hérétiques, savoir : les Ariens; les Macédoniens; les Sabelliens; Apollinaire; Eutychès et Dioscore; Paul de Samosate; les Nestoriens; les Monothélites Serge et Pyrrhus; les Origéniens; Pierre Fullon; les Marcionites et les Manichéens; Marcellus, Photinus et Sophronius; les Eunomiens; les Novatiens; les Sabbatiens; les Mon-

tanistes; les Donatistes; les Massaliens, nommés aussi les Enthousiastes et Valentiniens; et les Bogomils.

Cet ouvrage se trouve à la suite de celui de Léonce dans les éditions indiquées.

Au milieu du quatorzième siècle, NICÉPHORE, *fils de Calliste,* surnommé XANTHOPULUS, composa une *Histoire ecclésiastique* en dix-huit livres, qui à côté de bons morceaux tirés d'auteurs perdus, contient un grand nombre de fables.

Il s'est servi pour ce travail de la bibliothèque de l'église de Sainte-Sophie, dans le local de laquelle il a passé une grande partie de sa vie. Son histoire va depuis la naissance de J. C. jusqu'à l'année 610. Il est vrai qu'on trouve les *argumens* de cinq livres de plus qui se seroient étendus jusqu'en 911, mais il paroît que ces argumens sont d'une autre main.

Ce même Nicéphore a laissé des Catalogues en vers ïambiques des empereurs grecs, des patriarches de Constantinople, des pères de l'église, un Abrégé de l'histoire sacrée, et d'autres morceaux tout aussi poétiques.

Enfin, il en existe une *Description de l'église de Notre-Dame à la Source à Constantinople, et des miracles qui y ont été opérés,* Περὶ συςάσεως τοῦ σεβασμίου οἴκου τῆς ἐν Κωνςαντινούπολει ζωοδόχου πηγῆς, κ. τ. λ. C'est la même source minérale que Paul le Silentiaire a chantée sous le nom de Thermes Pythies[1]. Nous ignorons si l'ouvrage de Nicéphore est en prose ou en vers.

[1] Voy. vol. VI, p. 113.

Une traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore, par *Jean Lang*, paroît pour la première fois, à Bâle, en 1560.

Première édition du texte, par *Fronton du Duc* (Ducæus), avec la traduction de Lang, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Du Duc et Lang se sont servis du même manuscrit, le seul qui paroît exister : il est à Vienne.

Le *Catalogue en vers* se trouve dans l'édition des Épigrammes de Theodorus Prodromus, Bâle, 1536, in-8°.

La *Description de l'église de Notre-Dame à la Source* a été publiée, d'après le seul manuscrit connu, qui est également à Vienne, par M. *Ambroise Pamperens*, Vienne, 1802, in-8°. Cette édition, toute grecque, ne nous est connue que par le Dictionnaire de M. *Ebert*; et ce bibliographe dit qu'elle n'est pas entrée dans le commerce. L'éditeur y a joint une Vie de Clément, archevêque des Bulgares, par Théophylacte, qui paroît avoir été inconnue jusqu'alors.

Le dernier historien ecclésiastique est SILVESTER SYROPULUS ou SGUROPULUS, Grand-Ecclésiarque, qui, ayant assisté au concile de Florence de 1439, en écrivit l'histoire. C'est un ouvrage de parti; Syropulus est un ennemi déclaré de l'union des deux églises.

Rob. Creygthon a publié cette histoire avec une traduction, à La Haye, 1660, in-fol.

Avant de terminer le chapitre consacré à l'histoire ecclésiastique, il sera à propos de faire mention ici de quelques *abrégés de l'histoire des conciles* en langue grecque, que nous possédons. Ils sont au nombre de six.

Le premier est de St GERMAIN, qui fut patriarche

de Constantinople de 715 en 730. Il est intitulé, Περὶ τῶν ἁγίων οἰκουμενικῶν συνόδων, *Des saints conciles œcuméniques*, c'est-à-dire des six conciles.

Publié, à la suite du Nomocanon de Photius, par *Henri Justell*, Paris, 1615, in-4°. (L'auteur n'y est pas nommé.) Ensuite dans *Voelli* et *Justelli* Biblioth. canon. Paris, 1661, in-fol., au vol. II; et dans *H[illegible]uini* Concilia, tom. V; de même que par *A. Le Moyne* dans ses Varia Sacra, Leyde, 1685, in-4°, au vol. I.

Le second de ces abrégés fait partie de la lettre du patriarche St Nicéphore adressée au pape Léon III. Il y est question de sept conciles œcuméniques.

Cette lettre se trouve dans les Acta Synodi Ephes., qui ont été imprimés à Heidelberg, 1591, in-fol., et dans d'autres recueils.

Le troisième est de Photius, et s'étend également sur les sept conciles; il fait partie de sa première lettre à Michel, prince de Bulgarie.

Cette lettre se trouve dans la collection de celles de Photius; Londres, 1651, in-fol.

Le quatrième, aussi de sept conciles, est d'un auteur inconnu.

Publié par *Dav. Hœschel*, Augsb., 1595, in-4°; par *Commelin*, à la suite de Gelasii Acta Synodi Niceæ, Heidelberg, 1604, in-fol.; et par *Jean à Fuchte*, Helmst., 1614, in-8°.

Nilus, métropolite de Rhodes, vers 1366, a écrit une Synopsis de neuf conciles; c'est le cinquième abrégé.

Publié par *Henri Justell*, *Voellus* et *Justell*, et *Hardouin*, dans les recueils ci-dessus cités.

Enfin, le sixième et le plus important, le *Synodicon* d'un anonyme qui va jusqu'au huitième concile de Constantinople, tenu en 870, et qui parle en tout de 152 conciles.

Publié, par *Jean Pappus*, à Strasbourg, 1601, in-4°; et par *Fabricius* dans sa Bibl. gr., vol. X, p. 185 de l'ancienne édition; vol. XII, p. 360 de la nouvelle.

CHAPITRE XC.

Des Géographes Byzantins.

Les Grecs de cette période ont fait faire peu de progrès à la géographie. Ils n'ont, ni considérablement augmenté la masse des connoissances qui étoient répandues, ni rectifié ce qu'il y avoit d'erroné dans celles que les écrivains antérieurs leur avoient transmises.

Le célèbre évêque de Césarée, Eusèbe, dont nous avons déjà parlé deux fois, a redigé un ouvrage en deux livres, *Sur les lieux nommés dans les Saintes-Écritures*, περὶ τῶν τοπικῶν Ὀνομάτων ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ. Le second livre, qui traite de la Palestine, nous a été seul conservé; nous l'avons en grec, et dans une version latine dont *St Jérome* est l'auteur. Celle-ci seroit préférable à l'original, à cause des corrections que le saint Père y a faites avec connoissance de cause après un long séjour dans la terre sainte, si elle ne nous étoit parvenue dans un état fort corrompu.

C'est le P. *Bonfrère*, jésuite, qui le premier a fait connoître l'original grec d'Eusèbe, en le plaçant en tête de son Commentaire sur Josué, qui a paru en 1631, et, pour la seconde fois, en 1659, à Paris, in-fol.

Il fut réimprimé plus correctement, avec la traduction de St Jérome, dans le vol. II des Œuvres de celui-ci, par les Bénédictins, Paris, 1693 et suiv., en 5 vol. in-fol., mais sans les notes de Bonfrère.

Une édition plus soignée et plus complète fut donnée par *Jean Leclerc*, Amsterdam, 1797, in-fol.

Enfin, un texte corrigé avec soin se trouve dans le vol. III des Œuvres de S[t] Jérome, édition de *Vallarsi*, Vérone, 1734 et suiv., en 11 vol. in-fol.

Il existe un ouvrage *sur les peuples de l'Inde et sur les Bramanes*, Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων. Les manuscrits l'attribuent à PALLADIUS qui, né en 367 en Galatie, fut nommé en 400 évêque d'Hélénopolis, le même qui composa l'*Histoire Lausiaque* [1]; mais l'auteur de ce livre a été aux Indes, à ce qu'il paroît, et ce qu'on sait de l'histoire de l'anachorète Palladius ne permet guère de penser qu'il ait fait ce voyage.

L'ouvrage de Palladius se trouve dans la Collection latine gnomologique de *Joach. Camerarius.*

Ed. Bissæus, ne connoissant pas ce recueil, l'a publié comme inédit avec une traduction latine, Londres, 1665, in-4°. (En 1668, on a donné un nouveau frontispice à l'édition.)

MARCIEN *d'Héraclée* dans le Pont, qui a vécu au commencement du cinquième siècle, rédigea un Periple, ou une description des côtes de toute la terre. C'étoit un extrait des anciens géographes

[1] L'Histoire Lausiaque, ainsi nommée parce qu'elle est dédiée à un certain Lausus, appartient à la littérature sacrée : c'est une histoire des saints anachorètes.

depuis Hannon et Scylax jusqu'à Ptolémée. La première partie seule de cet ouvrage, intitulée, Περίπλους τῆς ἔξω θαλάσσης, *Periple de la mer extérieure*, s'est conservée en deux livres. Dans le premier, l'auteur décrit les côtes depuis le golfe d'Arabie jusqu'aux Indes, en suivant principalement Ptolémée, mais en le complétant néanmoins par le moyen d'autres sources. Le second livre étoit consacré aux côtes occidentales et septentrionales de l'Europe, et à la côte occidentale de la Libye; mais la description de la dernière est perdue. La seconde partie, en onze livres, est entièrement perdue à quelques fragmens près. Il y avoit décrit les côtes de la mer intérieure ou Méditerranée. C'étoit un extrait d'Artémidore d'Éphèse, complété par les itinéraires des géographes plus modernes. Les fragmens qui nous restent donnent, outre l'introduction, les itinéraires du Pont, de la Bithynie, et de la Paphlagonie.

L'ouvrage de Marcien est important pour la connoissance de la géographie ancienne; il sert à l'intelligence de Ptolémée, et rectifie ses données. Marcien nous a conservé des renseignemens sur d'anciens géographes, par exemple sur Timosthène de Rhodes, qui a été ἀρχικυβερνήτης du second Ptolémée, et dont le Periple de la mer extérieure a été une des sources d'Ératosthène. Enfin il indique avec soin toutes les distances en stades; malheureusement les chiffres sont très-corrompus, soit par la faute du manuscrit qui a servi à la publication, soit par celle du premier éditeur.

Édition première, par *Dav. Hœschel*, à la suite de Scylax, etc.; Vienne, 1608, in-8°.

Dans les Petits Géographes de *Hudson*.

L'ouvrage d'un inconnu, intitulé *Periple, ou mesure de la grande mer*, Τῆς μεγάλης θαλάσσης σαδιασμὸς, ἤτοι περίπλους, fait pendant au voyage de Marcien. La grande mer de cet auteur est la Méditerranée. Il donne les distances d'une ville à l'autre, sur toutes les côtes de cette mer, et celle d'une île à l'autre.

Cet ouvrage a été publié par *Iriarte* dans le Catal. codd. mss. Bibl. Matrit., vol. I, p. 485.

Étienne *de Byzance*, de la fin du cinquième siècle, composa un dictionnaire grammatico-géographique, qu'il intitula Ἐθνικὰ, *des Peuples*; ouvrage plus connu sous le titre de περὶ Πόλεων, *des Villes*, qui lui a été donné plus tard. A l'exception d'un fragment contenant l'article *Dodone*, nous n'en avons qu'un maigre extrait fait par Hermolaus, grammairien de Constantinople du sixième siècle. Étienne non seulement donnoit le catalogue des pays, villes, nations et colonies; mais, à leur occasion, il décrivoit le caractère des peuples, faisoit mention des fondateurs des villes, et rapportoit les mythes de chaque lieu, mêlées d'observations grammaticales et étymologiques : de toutes ces notices, qui auroient été si précieuses pour nous, le compilateur ne nous a rien conservé.

Première édition, par *Alde l'Aîné*, 1502, in-fol. Réim-

primée par les héritiers de *Phil. Giunta*, Florence, 1521, in-8°.

Bâle, 1568, in-fol., par *Guill. Xylander*, édition plus correcte que les deux précédentes.

Le *Fragment de Dodone*, qui se trouve dans un manuscrit provenant de la bibliothèque de Seguier, fut rendu public par *Sam. Tennulius*, Amsterdam, 1664, in-4°. *Montfaucon* en a donné un texte plus correct dans sa Biblioth. Coislin., 1715, in-fol.

Un Juif portugais, *Thomas de Pinedo*, donna le premier une édition grecque-latine d'Étienne, Amsterdam, 1678, in-fol. Il y a joint aussi le fragment et les variantes d'un manuscrit de Perugia, recueillis par *Jac. Gronove*.

Ce dernier fit imprimer séparément le fragment avec des commentaires, Leyde, 1681, in-4° (et dans le Thes. Antiq. græc., vol. VII); et il acheva l'édition complète d'Étienne, commencée par *Abr. Berkel* : elle parut à Leyde, en 1688, in-fol. C'est une édition critique, et la meilleure qui existe. On lui donna un nouveau titre en 1694, en y ajoutant toutefois quelques additions. Il faut y joindre les observations critiques de *Fabricius* et *Gurlitt*, dans la Bibl. gr. de Fabricius, édition de Harless, vol. IV, p. 632.

Le géographe le plus important du moyen âge est l'Égyptien Cosmas, qui fut d'abord négociant, et ensuite moine. Il fit de grands voyages en Éthiopie et dans l'Inde, et mourut vers 550. On lui a donné le surnom d'*Indicopleustès* ; peut-être le nom de Cosmas, sous lequel il nous est connu, n'est-il lui-même qu'un surnom par lequel on a voulu désigner ses travaux cosmographiques. Au moins Photius, qui parle de son livre, n'en nomme pas l'auteur ; il donne à cet ouvrage le titre de *Livre des chrétiens* : dans le manuscrit il porte

celui-ci : Χριϛιανικὴ τοπογραφία, *Topographie chrétienne*, et est divisé en douze livres. Voici le motif de ce titre. Les plus savans parmi les chrétiens, Lactance, St Augustin, St Jean Chrysostome, trouvoient que le système de Ptolémée étoit en contradiction avec quelques passages de la Bible, et quelques-unes de ses parties, par exemple la rondeur de la terre, l'existence d'antipodes, etc.; leur paroissoient absurdes. Ils forgèrent eux-mêmes un système différent, qu'ils pussent opposer à celui des gentils, qui pût expliquer tous les phénomènes du ciel, et fût en parfaite harmonie avec les Saintes-Écritures. Cosmas entreprit de démontrer que la théorie de Ptolémée étoit impie. Sa tentative rappelle que, dans le seizième siècle, le système de Copernic, qui renversa celui de Ptolémée, fut rejeté par le même motif. Quand est-ce que des théologiens imprudens cesseront d'opposer la Bible, qui n'est pas un livre de science, à toute découverte qui se fait en physique et en astronomie?

Suivant Cosmas, la terre habitable est une surface plane, et forme un parallélogramme dont les longs côtés sont le double des autres. Ce parallélogramme est entouré de l'Océan, qui, cependant, s'est frayé quatre *impasses*, les mers Méditerranée et Caspienne, les golfes d'Arabie et de Perse. Au-delà de l'Océan, dans toutes les directions, il existe un autre continent où les hommes ne peuvent plus pénétrer, mais dont ils ont anciennement habité une partie; car vers l'Est étoit placé le Pa-

jadis, et encore aujourd'hui les quatre fleuves qui arrosoient Éden, viennent, par des canaux souterrains, surgir dans la terre postdiluvienne. Après la chute des premiers hommes, Adam fut chassé du Paradis; mais lui et ses descendans restèrent fixés sur les côtes jusqu'à ce que le déluge porta l'arche de Noé dans notre terre. Sur les quatre côtés extérieurs de la terre antédiluvienne s'élèvent des murs perpendiculaires, qui se cintrent ensuite, et vont se rejoindre en voûte: le ciel forme la coupole de cet édifice. Au-dessus de ce ciel est la demeure de l'Éternel et des élus; mais sous la voûte le soleil et la lune achèvent leurs courses journalières. Ces planètes ne peuvent pas tourner autour de la terre; cela seroit impossible, parce qu'elles se trouvent, comme nous, enfermées par les murailles. Elles tournent autour d'une montagne de forme conique, et d'une hauteur incommensurable, qui est placée du côté septentrional de la terre. En achevant cette course, le soleil dispense à la terre le jour et la nuit. En été, il s'élève plus haut, et se rapproche de la cime de la montagne, qui ne peut le cacher long-temps à la terre. En hiver, il descend vers la partie plus épaisse du cône: de là les longues nuits d'hiver. Cosmas trouve moyen d'expliquer par ce système les phases de la lune, les éclipses, et tous les autres phénomènes.

Ce système est exposé, avec plus d'art qu'il n'en paroît susceptible, dans les quatre premiers livres de l'ouvrage de Cosmas. Dans le deuxième, il parle

ancien monument d'Adule [1]. Le cinquième offre une description curieuse du tabernacle construit par Moïse dans le désert, et de tous les ornemens du grand-prêtre. Au sixième livre, Cosmas prouve que le soleil égale tout au plus en grosseur la huitième partie de la terre; ce qui, d'après lui, explique la divergence de la lumière. Le septième livre traite de la durée des cieux; le huitième, du cantique d'Ezéchiel, et du mouvement rétrograde du soleil; le neuvième, du cours des astres. Le dixième est un recueil de citations de Pères de l'église. Dans le onzième, Cosmas donne la description de l'île de Taprobane ou Ceylan, et des animaux de l'Inde. Le douzième, où il accumule ses preuves, n'est pas terminé.

Malgré son ignorance en physique, Cosmas étoit un homme instruit en plus d'une branche des sciences. Son ouvrage est le seul livre géographique un peu étendu qui nous reste de cette époque. Il nous a conservé des passages d'auteurs anciens dont les écrits sont perdus. Les recherches des modernes ont prouvé que les notices qu'il a données sur Ceylan et sur l'Inde étoient assez bonnes.

La Topographie chrétienne n'a été imprimée qu'une seule fois, par le P. *Montfaucon*, dans sa Collectio Patrum gr., vol. II.

Nicéphore Blemmida, moine du milieu du treizième siècle, a laissé trois ouvrages: une *Géographie abrégée*, Γεωγραφία συνοπτική, qui n'est qu'une

[1] Voy. vol. IV, p. 39.

analyse en prose, divisée en chapitres, de la Periégèse de Denys ; un livre intitulé : Ἑτέρα ἱςορία περὶ τῆς γῆς, *seconde Histoire de la terre*, où il traite assez savamment de la forme et de la grandeur de la terre, et des différentes longueurs du jour ; et enfin un troisième, qui porte le titre suivant : Περὶ Οὐρανοῦ καὶ Γῆς, Ἡλίου, Σελήνης, Ἀςέρων, Χρόνου, καὶ Ἡμερῶν, *du Ciel et de la Terre, du Soleil, de la Lune, des Astres, du Temps, et des Jours.* L'auteur y développe son système, d'après lequel la terre est plane.

Les deux premiers ouvrages ont été publiés par M. *Spohn*, Leipzig, 1818, in-4°, d'après des manuscrits que feu *Bredow* avoit copiés à Paris ; le second avoit déjà été imprimé à Augsbourg, en 1605, et MM. *Siebenkees* et *Gœz* l'avoient placé dans leur recueil, le croyant inédit.

Les mêmes deux ouvrages furent aussi imprimés à Rome, en 1819, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Barbarini, par M. *Guill. Manzi*, à la suite de son Dicéarque.

Le troisième ouvrage de Nicéphore est inédit : c'est *Bredow* qui l'a fait connoître dans ses Épistolæ Parisienses.

Voilà tout ce qui a été fourni en fait de géographie par les Grecs du moyen âge. Nous allons indiquer quelques autres ouvrages qui présentent moins d'intérêt encore.

Exposition de toute la terre et des nations. C'est le titre d'un ouvrage du quatrième siècle dont on ne connoît pas l'auteur. Il existe dans une ancienne traduction latine, en style barbare, mais très-littérale, sous le titre de *Veteris orbis descriptio.* On croit qu'il a été originairement écrit

en syriaque, de là traduit en latin. Le grec est de la plume de *Jacques Godefroi*, qui a cru pouvoir d'autant mieux restaurer le texte primitif, que la version étoit plus grecque que latine; il a en même temps fait une nouvelle version latine plus élégante.

Ce savant a publié, à Genève, 1678, in-4°, l'ancienne traduction latine, le texte par lui restauré; et sa nouvelle traduction; l'ancienne se trouve aussi dans le Scylax de *Gronov* et dans les Petits Géographes de *Hudson*.

Jean Phocas, moine crétois de la fin du douzième siècle, a laissé une *Description abrégée des châteaux et des villes situés entre Antioche et Jérusalem*: Ἔκφρασις ἐν συνόψει τῶν ἀπ' Ἀντιοχείας μέχρις Ἱεροσολύμου κάστρων, καὶ χωρῶν Συρίας, Φοινίκης, καὶ τῶν κατὰ Παλαιστίνην ἁγίων τόπων.

Nous avons d'un moine, qui probablement a vécu au douzième siècle, et se nommoit Epiphanius, une *Description de la ville sainte et des lieux saints qu'elle renferme*: Διήγησις εἰς τὸν περιηγητοῦ περὶ τῆς ἁγίας πόλεως, καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἁγίων τόπων.

Perdiccas, Protonotaire à Éphèse, probablement dans le quatorzième siècle, a laissé une *Description des lieux du Seigneur à Jérusalem*: Ἔκφρασις περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις κυριακῶν θεμάτων. Elle est en vers.

Ces trois ouvrages de Phocas, Épiphanius, et Perdiccas, se trouvent dans les Σύμμικτα de *Leo Allatius*.

CHAPITRE XCI.

Des Mathématiciens sous les empereurs grecs, et des Tacticiens.

DIOPHANTE, mathématicien d'Alexandrie, vécut au commencement de cette période, d'après l'opinion la plus généralement adoptée, qui se fonde sur un passage d'Abulpharadge, auteur arabe du treizième siècle. Cet écrivain nomme, parmi les contemporains de l'empereur Julien, Diophantès (pour Diophantus), auteur d'un ouvrage célèbre sur l'algèbre et l'arithmétique [1], et cette donnée paroît avoir été puisée dans le commentateur de Diophante, Muhammed al-Büziani, qui, à la vérité, n'est aussi que de la fin du onzième siècle. Des critiques qui n'ajoutent pas grand poids à ce témoignage, disent qu'il n'existe pas de motif pour fixer une époque précise entre l'année 200 avant Jésus-Christ, et 400 ans après Jésus-Christ. Diophante

[1] Abulpharadge dit, d'après la traduction de Pococke : « Ex iis, etiam Diophantes, cujus liber A, B, quem Algebram vocant, celebris est. » Mais, d'après une observation de M. *Ideler*, communiquée à M. *Otto Schulz*, le texte arabe porte : « Cujus liber Ab-kismet de Algebra et Almokabala celebris est. » Les deux mots *Al-dgebr* et *Almokabala* désignent chez les Arabes ce que nous nommons Algèbre. *Kismet* veut dire division ; mais Ab-kismet n'offre pas de sens ; c'est peut-être le mot grec Arithmétique, estropié.

est certainement postérieur à la première de ces deux dates, puisqu'il cite Hypsiclès; il est antérieur à l'année 400 après Jésus-Christ, parce que, d'après Suidas, la célèbre Hypatia, qui périt en 415, l'a commenté. Il faut observer cependant que le passage de Suidas est peu clair, ou plutôt qu'il présente un double sens, selon qu'on le ponctue, et qu'il paroît que le Diophante (que Suidas appelle aussi Diophantès) qu'Hypatia a commenté, étoit un astronome. Qu'il ait existé un astronome Diophante, ce fait est constaté par quelques épigrammes de Lucillius, contemporain de Néron, où il se moque de sa figure chétive. Il existe une autre épigramme, attribuée à Métrodore, qui fait connoître par une énigme l'âge auquel est parvenu l'arithméticien Diophante : la solution donne 84.

Diophante a écrit une *Arithmétique* en treize livres, dont six seulement nous restent : encore ont-ils éprouvé des altérations qui ont fait penser à quelques savans que nous n'avons qu'un extrait du grand ouvrage de ce mathématicien. M. *Otto Schulz* croit plutôt qu'il a existé plusieurs éditions de l'arithmétique de Diophante, que le copiste avoit sous les yeux, et qu'il a amalgamées. Je dis, le copiste, parce que les cinq manuscrits qu'on connoît dérivent d'un même original, et peuvent être regardés comme un manuscrit unique, excepté qu'un des trois manuscrits du Vatican a divisé l'ouvrage en sept livres, tandis que, dans les autres, il est distribué en six. Il paroît certain que dans le quinzième, et même au commencement du

dix-septième siècle, tous les treize livres existoient encore. Car *Jean Müller*, connu sous le nom de *Regiomontanus*, assure avoir vu un manuscrit complet; et, d'après *Bachet de Méziriac*, le cardinal Perron avoit aussi possédé un exemplaire complet, qui s'est perdu. L'arithmétique de Diophante n'est pas seulement importante pour l'étude de l'histoire des mathématiques, parce qu'elle fait connoître l'état où les sciences exactes se trouvoient au quatrième siècle après Jésus-Christ; elle est intéressante pour le mathématicien lui-même, parce qu'elle lui offre des méthodes lumineuses pour résoudre des problèmes analytiques, préparées avec beaucoup d'esprit. On y trouve même les premières traces de cette branche des sciences exactes qui fût nommée algèbre, en l'honneur de l'Arabe Geber, auquel on en attribue l'invention. Aussi plusieurs savans mathématiciens ont-ils revendiqué cette invention pour Diophante.[1]

Il existé un second ouvrage de Diophante, Περὶ πολυγώνων ἀριθμῶν, *des Nombres polygones*. Lui-même en cite un troisième sous le titre de Πορίσματα, *Corollaires*.

[1] La question de savoir s'il y a eu quelque analogie entre l'algèbre des Hindoux et celle des Grecs paroît négativement décidée par quatre ouvrages traduits du samscrit, que *Henri-Thomas Colebrooke* a publiés dans son livre intitulé. Algebra with arithmetic and mensuration, from the samscrit, etc. London, 1817. Deux de ces ouvrages, Ganitad'haya et Cuttacad'haya, sont de *Brahmegupta*, qui a vécu vers la fin du sixième siècle ou au commencement du septième; les autres, Lilavati et Vija Ganita, sont de *Bhascara Acharya*, du milieu du douzième siècle. Nous empruntons cette note à M. *Otto Schulz*.

Maximus Planudes a écrit des scholies sur les deux premiers livres de l'arithmétique de Diophante; elles sont de peu d'importance.

Guill. Holzmann ou *Xylander* publia, à Bâle, 1575, in-fol., une traduction latine de tout ce qui nous reste des ouvrages de Diophante.

Première édition du texte, par *Cl.-Gasp. Bachet de Méziriac*, Paris, 1621, in-fol.; avec une nouvelle traduction, qui est littérale, sans être barbare, comme celle du professeur de Heidelberg, et avec un excellent commentaire.

Réimpression, à Toulouse, 1670, in-fol., soignée par *Samuel de Fermat*, avec des observations que son père, le célèbre *Pierre de Fermat*, avoit écrites en marge d'un exemplaire de l'édition de 1621, et que les connoisseurs regardent comme excellentes.

Quoique nous n'ayons pas l'habitude de parler des traductions en langues modernes, nous ne pouvons passer sous silence la traduction allemande de l'Arithmétique de Diophante, par M. *Otto Schulz*, professeur de Berlin, qui a paru dans cette ville, en 1822, in-8°, à cause du très-bon commentaire qui y est joint. Il a fait réimprimer, dans le même volume, la traduction des Nombres polygones, par M. *Fr.-Théod. Poselger*, qui avoit paru à Leipzig, en 1810, in-8°.

St Épiphane, évêque de Constance ou Salamis dans l'île de Chypre, dont nous avons parlé, a laissé un ouvrage insignifiant, Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν, *sur les Poids et les Mesures*.

Publié dans les éditions des Œuvres de St Épiphane que nous avons indiquées, et dans *Steph. Le Moyne* Varia sacra, Lugd.-Bat., 1685, in-4°.

PAUL *d'Alexandrie* écrivit en 378[1] une *Introduction à l'astrologie*, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν Ἀποτελεσματικὴν, dont la seconde édition, dédiée à son fils Cronammon, nous est parvenue. Cet ouvrage explique en termes clairs les élémens d'une science très-futile. Il existe des scholies sur l'Introduction de Paul, dont l'auteur indique la date où il les a mises par écrit : c'est l'an 867 de l'ère de Dioclétien, qui répond à l'année 1151 de la nôtre. Un manuscrit nomme l'auteur des scholies APOMASAR. Ce nom paroît arabe. Un nommé HÉLIODORE, qui n'est pas mieux connu, a rédigé un commentaire en cinquante-trois chapitres sur l'ouvrage de Paul : il est inédit.

Édition grecque-latine d'*André Schaton*, Wittenberg, 1586, in-4°.

Un nommé HÉPHESTION *de Thèbes*, d'une époque incertaine, a écrit Ἀποτελεσματικὰ περὶ τῆς ιβ' μορίων· ὀνομασίας καὶ δυνάμεως, *Jugemens sur les noms et la puissance des douze signes du zodiaque*, dont on n'a publié que des extraits, peut-être parce que l'ouvrage complet n'existe plus. On a du même Héphestion une vingtaine d'hexamètres sur les signes sous lesquels certains pays ou certaines villes sont situés. Ils sont tirés d'un ouvrage intitulé : Περὶ τῶν καταρχῶν, *des Principes*.

Les extraits ont été publiés par *Joach. Camerarius*, dans

[1] Il indique lui-même cette date, en disant qu'il a composé son ouvrage l'an 94 de l'ère de Dioclétien.

sa Collection astrologique ; les Hexamètres, par *Iriarte*; Cat. cod. mss. gr. Bibl. Matrit., vol. I, p. 244.

Cléomède, qui a vécu au commencement du quatrième siècle[1] a laissé un traité *de la Théorie sphérique des corps célestes*, Κυκλικὴ θεωρία μετεώρων, en deux livres. C'est proprement une cosmographie, une exposition du système du monde, ainsi que les Stoïciens l'avoient imaginé, plutôt qu'un traité d'astronomie. Cet ouvrage, d'un homme peu fort en astronomie, renferme beaucoup de passages littéralement extraits d'anciens philosophes, non par l'auteur même, mais par Posidonius, dans les écrits duquel Cléomède a puisé la plus grande partie de son ouvrage. Il paroît qu'il n'a jamais été à Alexandrie, car la manière dont il parle d'Eratosthène et d'Hipparque prouve qu'il n'avoit pas lu leurs ouvrages : quant à Ptolémée, il ne le connoît seulement pas.

Une traduction latine de Cléomède parut, en 1488, dans la collection de *George Valla*, et une autre, par *Charles Valgulius*, à Brixen, 1497, in-4°.

Première édition du texte, sans traduction, Paris, 1539, in-4°.

Ensuite dans la collection de *Mart. Hopper*.

Bordeaux, 1605, in-4°, par *Rob. Balforeus*; édition critique, avec version et commentaire.

[1] Cette époque a été prouvée, par M. *Letronne*, dans le Journal des Savans, 1821, p. 713, contre l'opinion de *Hamberger*, *Saxius*, et *Sainte-Croix*, qui placent Cléomède au second siècle, et contre celle de *Bailly*, *Delambre*, et *de la Place*, qui le font remonter jusqu'au siècle d'Auguste.

Leyde, 1820, in-8°, par M. *Jean Bake*; meilleure édition, ayant un texte corrigé d'après des manuscrits, avec la traduction et le commentaire de Balforeus.

PAPPUS *d'Alexandrie*, de la fin du quatrième siècle, fit, sous le titre de *Collections mathématiques*, *Μαθηματικαὶ συναγωγαὶ*, en huit livres, un recueil d'extraits, *Λήμματα*, *Lemmes* ou *Titres*, d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques. Cette compilation prouve de grandes connoissances mathématiques. Elle mérite surtout d'être étudiée par ceux qui font des recherches sur l'histoire des sciences exactes.

La collection de Pappus existe dans les bibliothèques; mais on n'a imprimé que des fragmens du texte grec, et six livres, depuis le troisième jusqu'à la fin de l'ouvrage, dans une traduction latine de *Fréd. Commandini*, mathématicien italien du seizième siècle. Cette traduction a été imprimée à Pesaro, 1588, in-fol., aux frais de Franç.-Marie duc d'Urbin, avec un commentaire de *Guido Ubaldi*, et ensuite revue par *Charles Manolessius*, qui l'a fait réimprimer à Bologne, 1660, in-fol.

Un fragment grec du second livre a été publié par *Jean Wallis*, à la suite de son Aristarque, Oxford, 1688, in-8°, et dans le vol. III de ses Opera mathematica.

La seconde partie du cinquième livre a été publiée par M. *Herm.-Jos. Eisenmann*, professeur à l'école royale des ponts et chaussées, Paris, 1824, in-fol.

Une partie de la préface du septième livre se trouve dans les Prolégomènes de l'Euclide de *Dav. Gregory*, Oxford, 1703, in-fol., et la préface entière dans l'édition d'Apollonius de Perga d'Oxford, 1706, in-8°; quelques lemmes du septième livre dans *M. Meibomii* Dialogus de proportionibus; Hafniæ, 1655, in-fol.

THÉON *d'Alexandrie*, contemporain de Pappus, professoit les mathématiques dans la capitale de

l'Egypte, et appartenoit au Musée de cette ville. Il faut le distinguer du sophiste Théon d'Alexandrie, et du mathématicien Théon de Smyrne[1]. Notre Théon a observé, l'an 365 après J. C., une éclipse solaire et une éclipse lunaire. Nous avons de sa plume un *Commentaire sur les élémens d'Euclide*, sous le titre de conférences, Συνουσίαι, si toutefois cet ouvrage n'est pas d'Euclide même; dans ce cas Théon n'y auroit d'autre part que d'en avoir donné une édition revue. Théon a ensuite composé des *Commentaires*, Ἐξηγήσεις, *sur les tables manuelles de Ptolémée*, *sur l'Almageste* du même écrivain, et sur *le poëme d'Aratus*. Quant au commentaire sur l'Almageste, il faut remarquer que le travail de Théon ne s'étend que sur les deux premiers livres, sur le quatrième, sur une partie du cinquième, sur les livres VI à X, et sur le treizième. Le commentaire du troisième livre est de Nilus Cabasilas; le commencement de celui du cinquième, de Pappus. Il existe à la bibliothèque du roi de France en manuscrit deux traductions latines de ce commentaire, qu'on dit fort exactes; l'une par l'Écossais *David de Saint-Clair*, qui obtint en 1599 une des chaires de mathématiques du collége de France; et l'autre par *Théophile Saint-Urbin*, personnage peu connu.

Le Commentaire de Théon sur Euclide se trouve dans les éditions de ce mathématicien; celui sur l'Almageste n'a été imprimé que deux fois; savoir, dans l'édition de ce dernier ouvrage, donnée par *Sim. Grynæus* et *Joach. Camerarius*,

[1] Voy. vol. IV, p. 325; et vol. V, p. 232.

Bâle, 1538, in-fol., et séparément, avec une traduction françoise par M. l'abbé *Halma*, Paris, 1821. Les deux premiers volumes in-4°, ont paru depuis 1821; savoir, le premier, en trois livraisons, en 1821 et 1822; et le second en 1823. Les Scholies sur Aratus, qui ne nous sont parvenues que fortement interpolées, ont été placées dans les éditions de ce poëte, nommément à la traduction françoise de l'abbé Halma, 1823, in-4°.

Le commentaire sur les Tables manuelles de Ptolémée existe dans les bibliothèques; mais avant 1822 on n'en avoit publié que deux fragmens, savoir : une partie du premier livre, et une table qui porte le titre de Κανόνιον, ou, comme on a traduit ce mot, de *Fastes :* elle a été dressée pour servir à réduire les années fixes des Alexandrins en années *vagues* des Égyptiens[1]. Elle présente en cinq colonnes les noms des consuls romains, la chronologie depuis Alexandre, celle depuis Auguste, les épactes, et le cycle de quatre années servant aux intercalations. A ces colonnes, les éditeurs en ont ajouté une autre, savoir, la chronologie depuis J.C. Le canon commence à l'année 138 après J.C., et se termine à 372 : il renferme par conséquent cent trente-cinq ans. L'année 138 est le commencement du règne d'Antonin le Pieux, à la quatrième année duquel le canon de Ptolémée se termine[2].

Les deux fragmens ont été publiés par *Henri Dodwel* à la suite de ses Dissertationes Cyprianicæ, Oxford, 1682, in-fol., et 1684, in-8°.

[1] On appelle *vagues* les années qui n'admettent pas d'intercalation.

[2] On peut consulter sur ces morceaux de Théon l'ouvrage suivant : Observationes in Theonis fastos græcos priores, et in ejusdem fragmentum in expeditos canones. Amsterdam., 1735, in-4°.

On les a joints à l'édition des Œuvres de S[t] Cyprien, donnée par *Fell*, Oxford, 1685, in-fol.

Le Commentaire entier a été publié, avec les Tables manuelles de Ptolémée, par M. l'abbé *Halma*, dans la troisième livraison de la première partie des Commentaires de Théon, qu'il a publiée depuis 1821.

Théon fut le père d'une femme célèbre, qui a été l'ornement de son sexe par sa beauté, ses vertus et ses connoissances, et dont la mort reprochée par les payens à S[t] Cyrille, quoiqu'on ne puisse pas avec justice l'accuser d'en avoir été immédiatement l'auteur, ne laisse pas d'être une tache dans la vie de ce prélat; parce que le zèle ardent qui l'animoit a soufflé le fanatisme dont cette dame a été la victime. Elle s'appeloit HYPATIA. Après avoir étudié les mathématiques sous son père, elle se rendit à Athènes pour y suivre les cours des plus célèbres professeurs. De retour à Alexandrie elle fut invitée à y enseigner la philosophie. Elle étoit Éclecticienne; mais les sciences exactes étoient la base de toutes ses instructions : elle en appliquoit les démonstrations aux principes des sciences spéculatives. Ainsi elle introduisit la première une méthode rigoureuse dans l'enseignement de la philosophie. Parmi ses disciples étoient Synésius qui fut depuis évêque de Ptolémaïs; il lui conserva, tant qu'il vécut, un souvenir reconnoissant. Oreste, préfet d'Égypte, étoit l'admirateur et l'ami d'Hypatia; il avoit recours à ses conseils dans la situation difficile où il se trouvoit, vivant en une inimitié ouverte avec l'évêque, prélat fougueux, que

Rome a canonisé, parce que les services qu'il a rendus à l'église ont couvert les défauts de son caractère irascible[1]. Hypatia profitoit de l'influence qu'elle avoit sur le préfet, pour faire du bien aux malheureux qui imploroient son intercession; mais elle étoit payenne, et à ce titre les zélés chrétiens redoutoient son influence. Des malveillans excitèrent le peuple contre elle. Un jour qu'elle se rendoit à son école, elle fut arrachée de son char, poussée dans une église, dépouillée de ses vêtemens, et mise en pièces. Ses membres palpitans furent traînés dans les rues, et finalement livrés aux flammes. Ainsi, dans tous les temps le peuple ne connoissoit pas de frein dans sa fureur, quand on avoit excité ses passions. La mort d'Hypatia est de l'année 415. Les commentaires qu'elle avoit écrits sur Diophante l'Astronome, et sur Apollonius de Perga, ont péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Le philosophe Proclus a laissé divers ouvrages de mathématiques, savoir: un *Abrégé d'astronomie*, Ὑποτύπωσις τῶν ἀςρονομικῶν ὑποθέσεων, qui est un précis des systèmes d'Hipparque, d'Aristarque et de Ptolémée; un *Traité de la Sphère*, Σφαῖρα, tiré de Geminus; une *Paraphrase du Quadripar-*

[1] Le philosophe Damascius, qui a vécu un siècle plus tard, accuse l'évêque d'avoir causé la mort d'Hypatia, parce qu'il étoit jaloux du concours qui se formoit autour d'elle quand elle donnoit ses leçons. (Voy. Suidas, v. Hypatia.) C'est sans doute une calomnie. Néanmoins, Socrate (Hist. Eccl., lib. VII, c. 15), après avoir raconté l'événement, ajoute ces mots : « Ce forfait est une tache à la réputation de Cyrille et de l'église d'Alexandrie. »

titum de Ptolémée, Παράφρασις εἰς τὴν τοῦ Πτολεμαίου τετράβιβλον· un *Commentaire sur le premier livre des élémens d'Euclide*, en deux livres, Εἰς τὸ πρῶτον τῶν Εὐκλείδου στοιχείων. On lui attribue aussi des *Scholies* sur le même Quadripartitum dont il a fait une paraphrase; mais, si le fond de ces observations est de Proclus, elles ont été fortement interpolées. Enfin on le regarde comme l'auteur d'un ouvrage astrologique *sur les Éclipses*.

1. La traduction latine de l'*Abrégé d'astronomie* se trouve dans le recueil de *Louis Valla*. Le texte grec a été imprimé à Bâle, 1540, in-4°, et joint, avec une traduction françoise, aux Hypothèses de Ptolémée de M. *Halma*, Paris, 1820, in-4°.

2. La *Sphère* a été publiée par *Alde l'Ancien* dans sa Collection astronomique, et depuis, souvent, à la suite d'Aratus, et séparément par *Jean Bainbridge*, Londres, 1620, in-4°.

3. C'est *Phil. Melanchthon* qui donna la première édition de la *Paraphrase du Quadripartitum*, à Bâle, 1554, in-8°. Elle parut ensuite, avec la traduction de *Léon Allatius*, chez les Elzevirs, Leyde, 1635, in-8°, et 1654, in-8°.

4. Le *Commentaire sur Euclide* se trouve dans l'édition de ce mathématicien, qui a paru à Bâle, 1533, in-fol. *Franç. Barocius* le traduisit en latin, Padoue, 1560, in-fol.

5. L'ouvrage *sur les Eclipses* n'a été publié qu'en latin, et sous ce titre : De effectibus eclipsium solis et lunæ juxta singulas signorum triplicitates et decanos; à la suite de *Jean Schrœteri* Tabulæ astrologicæ, Viennæ Austriæ, 1561, in-8°.

Marinus, disciple de Proclus, a laissé un *Commentaire sur les Données d'Euclide*.

Publié dans les éditions du texte.

Thius, astronome athénien qui a vécu au com-

mencement du sixième siècle, nous a transmis sept observations; lesquelles, excepté l'éclipse du soleil observée par Théon, sont tout ce qui nous reste en ce genre du temps écoulé entre Ptolémée et les Arabes. Ces observations, qui sont des années 479, 498, 503, 509 et 510, sont consignées dans un manuscrit de la bibliothèque du roi de France.

Publiés par *Bouillaud* dans son Astronomia philolaïca; Paris, 1645, in-fol.

Jean Laurentius Lydus, dont il a déjà été question, a publié un ouvrage *sur les Mois*, *περὶ Μηνῶν*. Ce traité a péri; mais il en existe deux abrégés, l'un fait par un inconnu, l'autre par Maximus Planudes. On y trouve beaucoup de renseignemens sur la mythologie et les antiquités des Grecs et des Romains.

C'est à l'aide de deux manuscrits qui se trouvent à Rome, que M. *Nic. Schow* a publié le traité des Mois, Leipzig, 1794, in-8°.

Eutocius *d'Ascalon*, de la même époque, a écrit des commentaires sur trois ouvrages d'Archimède, savoir, sur ceux qui sont intitulés : de la Sphère et du Cylindre, de la Mesure du cercle, et des Centres de gravité, ainsi que sur les quatre premiers livres des Sections coniques d'Apollonius de Perga. Le commentaire du second livre du traité de la Sphère est très-recommandable, parce qu'il contient les plus anciens fragmens de géométrie dont les auteurs nous soient connus : ces frag-

mens se rapportent à la solution du problème de la duplication du cube. Le plus ancien est celui d'Archytas de Tarente. Il y en a un de Platon qu'on ne trouve pas dans ses œuvres: c'est la description d'un instrument pour déterminer deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données.

Le Commentaire sur Archimède est joint à l'édition de ce mathématicien, qui parut à Bâle, 1544, in-fol., et accompagné d'une traduction.

Le Commentaire sur Apollonius se trouve dans l'édition des Coniques, donnée par *Gregory* et *Halley*, Oxford, 1710.

Anthémius *de Tralles* est le nom de l'architecte dont Justinien se servit pour la construction de l'église de Sainte-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Anthémius ne fit cependant que jeter les fondations de cet édifice; il mourut vers 534, et Isidore *de Milet* fut chargé d'achever ce monument. Anthémius avoit des connoissances profondes en chimie et en physique; et si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les auteurs rapportent de ses expériences, on se persuaderoit qu'il composa la poudre à canon, dont la connoissance remonte à la plus haute antiquité parmi les peuples de l'Orient. Il a écrit *sur les Paradoxes en mécanique*, Περὶ παραδόξων μηχανημάτων. Il existe de cet ouvrage un fragment composé de quatre problèmes, dont l'un, tenant à une question historique, mérite que nous nous y arrêtions un instant. L'auteur s'y propose de construire une machine capable d'enflammer avec les rayons solai-

res, à la distance de la portée du trait, la matière combustible; et, avant de donner la solution de ce problème, il en présente un autre qui sert de préliminaire ou de *lemme* pour la construction qu'il a en vue. Convaincu de l'impossibilité d'exécuter ce qu'on demande, par le moyen de miroirs caustiques concaves, il cherche le mécanisme dont a pu se servir Archimède pour brûler les vaisseaux de Marcellus au siége de Syracuse, et montre que l'assemblage de plusieurs miroirs plans hexagones offroit pour cet effet un moyen facile à l'ancien géomètre. C'est au fond l'idée que Buffon a exécutée, mais dont il est le propriétaire, parce qu'il n'a pas connu le passage d'Anthémius.

Ce fragment a été publié par *Dupuy* dans les Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres, vol. XLII, et séparément sous le titre de Fragment d'un ouvrage d'Anthémius sur des Paradoxes de mécanique, revu et corrigé sur quatre manuscrits, avec une traduction françoise et des notes par M. *Dupuy*, Paris, 1774, in-4°.

Un mathématicien et mécanicien de la fin du sixième siècle, Léonce, a écrit une dissertation *Sur la construction de la sphère d'Aratus*, περὶ κατασκευῆς Ἀρατείας σφαίρας. Il s'occupoit à exécuter de pareilles sphères.

Cette dissertation forme la préface des Scholies sur Aratus, et a été publiée avec elles, nommément par M. l'abbé *Halma*.

Il reste d'un anonyme du neuvième ou dixième siècle, un ouvrage intitulé : Διάγνωσις τῆς ἡλιακῆς

σφαίρας τῶν ιβ' εἰδώλων ὅπως ἐν ἑκάστῳ μηνὶ ἀκριβῶς χρὴ διιπτᾶσθαι, *Description du passage du soleil par les douze signes.*

Publié dans le Recueil de *Camerarius.*

Un autre ouvrage anonyme est intitulé, *Ὅσα οἱ πλανώμενοι ἀστέρες ἐν ἑκάστῳ τῶν ζωδίων σημαίνουσι*, *Signification des planètes dans chaque signe du zodiaque.*

Publié dans le Recueil de *Camerarius.*

Les historiens byzantins parlent avec beaucoup d'admiration d'un philosophe ou astronome de la première moitié du neuvième siècle, nommé LÉON *de Constantinople.* Un des nombreux disciples qu'il avoit formés dans cette ville, racontent-ils, pris en guerre par les Arabes, et conduit à Bagdad, étonna le kalife Al-Mamoun par ses connoissances astronomiques ou astrologiques. La surprise du prince Musulman fut bien plus grande, lorsque le savant esclave lui avoua qu'il n'étoit qu'un écolier; elle parvint au comble lorsqu'il ajouta que le maître auquel il devoit une teinture de la science vivoit à Constantinople dans l'obscurité. Le kalife fit inviter le savant à quitter un pays où son mérite n'avoit pas trouvé une récompense, et à se rendre à sa cour, où l'on savoit honorer les sciences. Léon n'osa quitter Constantinople sans la permission de l'empereur. Celui-ci (c'étoit Théophile) lui défendit d'accepter l'invitation d'Al-Mamoun, mais il lui assigna des appointemens, et lui donna

une église pour y faire des leçons publiques, à la place de la cabane où jusqu'alors il avoit coutume de réunir ses écoliers. Le kalife adressa alors à Théophile cette lettre remarquable. « J'ai été tenté d'aller moi-même vous trouver comme un ami, ou plutôt, comme un disciple se rend auprès de son maître. Mais, faisant réflexion que je ne dois pas m'éloigner du poste où la Providence m'a placé, je vous prie de m'envoyer pour peu de temps ce miracle de philosophie, qui fait un des ornemens de vos états. Permettez à Léon de venir passer quelques jours avec moi pour me faire part de ces précieuses connoissances qu'il possède, et dont je suis plus avide que de toutes les richesses de la terre. Je ne pense pas que la différence de religion soit un obstacle à la grâce que je vous demande. Je me flatte plutôt que le rang que je tiens dans le monde me rendra digne de l'obtenir. Vous en retirerez de l'honneur, en m'en procurant à moi-même. La science est un bien de communication; on peut, comme la lumière, la partager sans en rien perdre. Je veux même vous payer votre présent. Je vous promets deux mille livres pesant d'or, et, ce qui est encore d'un plus grand prix, une paix et une alliance éternelle [1]. » Théophile persista dans son refus, mais il ouvrit à Léon une école publique dans le palais de Magnaure, le chargea de l'instruction de la jeunesse, et le combla d'honneurs et de priviléges. Il fut même nommé à l'archevêché

[1] Traduction de *Le Beau* dans l'Histoire du Bas-Empire, vol. XIV, p. 444.

de Thessalonique; mais, s'étant déclaré ennemi des images, il fut obligé de quitter son siége, quand l'hérésie des Iconoclastes fut condamnée, en 849. Il retourna alors à son premier état de professeur d'astronomie à Constantinople. Comme il n'a pas laissé d'ouvrage, nous ne pouvons juger du degré de mérite de cet astronome; car, ni la réputation que son disciple lui avoit faite à Bagdad, ni les éloges que donnent à Léon les historiens, ne sont d'un grand poids à nos yeux. Nous ajoutons plus d'importance à la circonstance que le César Bardas, voulant faire revivre les sciences à Constantinople, se laissa diriger par Léon dans cette entreprise.

MICHEL CONSTANTIN PSELLUS *le Jeune*, auteur extrêmement fécond du onzième siècle, dont nous parlerons encore, a composé entre autres un *Système des sciences mathématiques*; il traite, en quatre livres, de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie, et de l'astronomie, et est intitulé *Σύνταγμα εἰς τὰς τέσσαρας μαθηματικὰς ἐπιςήμας, ἀριθμητικὴν, μουσικὴν, γεωμετρίαν, καὶ ἀςρονομίαν.*

Arsenius, évêque de Monembasie, a le premier publié cet ouvrage, Venise, 1532, in-8°. Il fut réimprimé à Paris, 1545, in-12.

Deux savans le traduisirent à la même époque en latin, *Élie Vinet* et *Guill. Xylander*. Le premier en retrancha cependant la quatrième partie, tant parce qu'elle a un texte très-corrompu, que parce que la matière étoit, comme il dit, au-dessus de sa portée; il la remplaça par la Sphère de Proclus. Sa traduction est jointe aux éditions qui ont été imprimées à Paris; celle de Xylander aux éditions qui furent publiées en Suisse et en Allemagne, entre autres à Augsbourg,

1554, in-8°; Bâle, chez Oporinus, 1556, in-8°; Leipzig, 1590, in-8°.

L'Arithmétique fut imprimée séparément en grec, Paris, 1538, in-4°, chez Wechel; avec une traduction, Paris, 1545, in-8°.

La Musique seule, avec une traduction, se trouve dans *Lamberti Alardi* De Musica veterum liber; Schleusingæ, 1636, in-12.

Manuel Bryenne écrivit au commencement du quatorzieme siècle, *sur la Musique*, Ἁρμονικὰ, en trois livres, dont le premier est un commentaire sur Euclide ou Cléonide; les deux autres commentent l'Harmonique de Ptolémée. Cet ouvrage est remarquable sous deux rapports; d'abord parce que l'auteur s'écarte de Ptolémée en admettant huit espèces de tons, peut-être à cause du ton pour la musique d'église qui étoit déjà introduit de son temps; ensuite parce qu'indépendamment de quelques termes techniques qu'avant lui on ne trouve que dans Euclide et Aristide Quintilien, il se sert de douze termes qui lui sont absolument propres, savoir: Prolepsis, Eclepsis, Prolemmatismos, Eclemmatismos, Melismos, Procrousis, Eccrousis, Procrousmos, Ecrousmos, Compismos, Teretismos, Diastole. Ce sont des dénominations de figures melismatiques, montant ou descendant par degré ou subitement. Les cinq premières sont pour le chant seul, les sept autres pour le chant et des instrumens.

Publié dans le vol. III de *Wallisii* Opera.

Il existe divers ouvrages inédits sur l'arithmé-

tique, l'astrologie, la géographie et l'histoire, par un moine du quatorzième siècle, nommé ISAAC ARGYRUS. Feu *Bredow* se proposoit de publier quelques-uns de ces ouvrages dans les Petits Géographes. Le même moine a rédigé un *Canon paschal*, Πασχάλιος κανών.

Le *Canon* a été publié par *Jacques Christmann*, avec une traduction, Heidelberg, 1611, in-4°; et dans l'Uranologium de *Denys Petau*.

On a aussi dans les bibliothèques un ouvrage inédit de JEAN PEDIASIMUS, ce chartophylax de la Bulgarie dont nous avons parlé : il est intitulé Σύνοψις περὶ μετρήσεως καὶ μερισμοῦ γῆς, *Aperçu de la mesure et de la distribution de la terre.*

GEORGE PACHYMÈRE le Chroniqueur, dont nous ferons encore une fois mention lorsque nous parlerons des philosophes grecs du moyen âge, a fait une *Paraphrase* de l'ouvrage d'Aristote *sur les Lignes insécables.*

Ce Commentaire se trouve, comme ouvrage d'Aristote même, dans les éditions des Œuvres de ce philosophe antérieures à l'année 1590. Dans celle de 1597, il porte pour la première fois le nom de son véritable auteur. Il a été imprimé séparément avec une traduction par *Jacq. Schegk*, Paris, 1629, in-12.

Ferons-nous à NICOLAS *de Smyrne* l'honneur de le nommer à la suite des mathématiciens du Bas-Empire? Cet individu, sur le compte duquel nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignemens, sinon que dans un manuscrit du Vatican il

est surnommé *Arinbasda, Arithméticien et Géomètre, le Rhabda* (Ἀριθμητικὸς καὶ γεωμέτρης ὁ Ῥαβδᾶ), a écrit un opuscule de quelques pages sur *l'Art de compter par les doigts*, Ἔκφρασις τοῦ δακτυλικοῦ μέτρου.

Il est souvent question chez les anciens d'un art d'exprimer les nombres par les mouvemens des mains et des doigts, soit isolés, soit en variant leur direction vers le corps, art qui pouvoit avoir quelque utilité dans les cas où l'on n'avoit pas la possibilité de communiquer sa pensée par écrit. Un passage de ce genre se trouve dans le Miles gloriosus de Plaute, où Periplectomenes fait cette description comique de l'esclave Palæstrio, qui feint de réfléchir sur une ruse, au moyen de laquelle il tirera son maître d'embarras :

Pectus digitis pultat, cor, credo, evocaturus'st foras.
Ecce autem avortit, nisus læva, in femore habet lævam manum.
Dextera digitis rationem computat, feriens femur
Dexterum ita vehementer, quod tactu ægre suppetit.
Concrepuit digitis; laborat, crebro commutat status.
Eccere autem capite nutat : non placet quod repperit.
Quidquid est, incoctum non expromit, bene coctum dabit.
Ecce autem ædificat; columna in mento suffulsit suo[1].

Les commentateurs de Plaute citent à cette occasion l'ouvrage de *Beda, De Loquela per gestum digitorum*, qui dit : « Veteres, cum decem millia significabant, medium pectori lævam supinam admovebant, digitis ad collum erectis; cum viginti

[1] Act. II, Sc. 2, v. 45.

millia, eamdem expansam pectori apponebant; cum trigintia millia, eadem manu prona et tamen erecta pollicem ad cartilaginem medii pectoris adfigebant; cum quadringinta millia, eamdem in umbilico erectam supinabant; cum quinquaginta millia, ejusdem pronæ et erectæ pollicem umbilico applicabant; cum septuaginta millia, eamdem supinam femori item lævo imponebant; cum octoginta millia, eamdem pronam femori admovebant. »

Quintilien fait allusion [1] à cette manière de compter : « Nam gestum poculum poscentis aut verbera minantis, aut numerum quingentorum flexo pollice efficientis, ne in rusticis quidem vidi; » ainsi que Juvenal [2] dans ces vers :

Felix nimirum qui tot per sæcula mortem
Distulit, atque suos jam dextra computat annos.

Les nombres inférieurs à cent étoient exprimés par des flexions et de mouvemens de la main gauche; depuis cent on se servoit de la droite, ainsi que le dit cette épigramme de l'Anthologie:

Ἡ φάος ἀθρήσασα ἐλάφου πλέον, ἡ χερὶ λαιᾷ
Γῆρας ἀριθμεῖσθαι δεύτερον ἀρξαμένη.

Première édition, en grec seulement, par *Fréd. Morel*, Paris, 1614, in-12. Ensuite dans *Possini* Caten. græc. patrum in Marcum, Romæ, 1673, in-fol., p. 449; dans *J.-A. Fabricii* Observat. in varia loca Novi Test. Hamb., 1712, in-8°, p. 159; et dans *J.-G. Schneider* Eclogæ physicæ, p. 477.

[1] Inst. Or. II, 3, 117.
[2] Sat. 10, v. 249.

Ce n'est en général pas aux Grecs que, dans cette longue période, les mathématiques doivent des progrès considérables. Cette science a été cultivée surtout par les Arabes, qui nous ont conservé par leurs traductions plusieurs ouvrages qui sans cela se seroient peut-être perdus. C'est par eux que cette branche des connoissances humaines a été répandue dans l'Occident; ils ont particulièrement perfectionné l'astronomie, qui étoit une de leurs études favorites.

Nous avons encore quelques astronomes grecs à nommer.

Il existe divers ouvrages inédits de Nicéphore Gregoras qui traitent d'astronomie. Tels sont un Traité ou une *Lettre contre ceux qui méprisent cette science*, Περὶ τῶν ὑβριζόντων τὴν ἀστρονομίαν, et un traité *sur la construction d'un astrolabe sur le plan*, Περὶ τῆς ἐν ἐπιπέδῳ καταγραφῆς τοῦ ἀστρολάβου.

Le traité sur l'astrolabe a été publié dans une traduction latine de *George Valla*; Paris, 1557, in-12.

Nicolaus Cabasila, neveu de Nilus Cabasila, et, vers 1350, son successeur au siége de Thessalonique, homme savant et orateur distingué, a écrit un *Commentaire*, Ἐξήγησις, *sur le troisième livre de l'Almageste*.

Imprimé à la suite de Ptolemæi Syntaxis; Bâle, 1538, in-fol.

Théodore Meléténiota, Grand-Sacellaire et

maître des maîtres (διδάσκαλος τῶν διδασκάλων) de la grande église de Constantinople, au douzième siècle, a écrit une *Astronomie* qui est inédite.

L'introduction et le premier chapitre de ce système d'Astronomie ont été imprimés par *Ism. Bouilliaud*, dans son édition du Criterium de Ptolémée, 1663, in-4°; et par *Fabricius*, dans sa Bibl. gr., vol. IX, p. 198 de l'ancienne édition; vol X, p. 401 de la nouvelle.

George Chrysococca, savant mathématicien, philologue et médecin du quatorzième siècle, a traduit du persan un système astronomique, accompagné de tables astronomiques et géographiques. Cet ouvrage est inédit, ainsi que plusieurs autres du même écrivain.

Il existe un traité astrologique d'un auteur inconnu, mais chrétien : c'est un dialogue intitulé *Hermippus*, et divisé en deux livres. On y fait voir qu'à la vérité Dieu n'a pas créé les astres pour qu'ils amènent les événemens; mais qu'ils ont été faits pour les annoncer aux mortels; que les corps célestes sont habités par des êtres intelligens; que l'astrologie ne peut prédire que les événemens qui sont dans l'ordre de la nature, et qu'elle ne connoît pas l'époque de la mort, etc.

Cet ouvrage est inédit. *J.-A. Fabricius*, qui le possédoit, en a fait connoître l'argument dans sa Bibl. gr. (anc. édit.), vol. XII, p. 261.

Des astronomes nous allons passer aux *Tacticiens*, et nous ferons mention d'abord d'un ouvrage

inédit sur l'*Économie de la guerre*, que nous ne connoissons que par une citation de l'auteur de l'Examen des historiens d'Alexandre le Grand, qui dit que ce traité est postérieur au règne de Justinien, puisqu'on y parle de Bélisaire [1].

L'empereur MAURICE, qui monta sur le trône en 582, a écrit un *Art militaire* en douze livres.

Publié, avec la Tactique d'Arrien, par *Jean Scheffer*; Upsal, 1664, in-8°, en grec et en latin.

Vers le milieu du cinquième siècle a existé HÉRON *le Jeune*, savant mathématicien, et maître de Proclus; mais nous n'avons aucun de ses ouvrages. Un autre HÉRON, qu'on appelle *le troisième*, et qui étoit d'Alexandrie, a écrit *des Machines de guerre*, Πολιορκητικά· une *Géodésie*; *de la Défense des Places*, Ὅπως χρὴ τὸν τῆς πολιορκουμένης πόλεως στρατηγὸν πρὸς τὴν πολιορκίαν ἀντιτάσσεσθαι, καὶ οἵοις ἐπιτηδεύμασι ταύτην ἀποκρούεσθαι· un ouvrage *des Termes de géométrie et de stéréométrie*, Περὶ τῶν τῆς γεωμετρίας καὶ στερεομετρίας ὀνομάτων· une *Introduction à la géométrie*, Εἰσαγωγὴ τῶν γεωμετρουμένων, dont il n'a été publié qu'un fragment *sur les Mesures*, qui ressemble beaucoup à l'ouvrage sur la mesure des marbres et bois de Didyme.

L'ouvrage *des Machines de guerre*, et la *Géodésie*, n'ont été imprimés qu'en latin, dans une traduction de *Franç. Baronius*, Venise, 1572, in-4°.

Le *Traité du siége des places* se trouve, en grec et en

[1] Seconde édition, p. 128, note.

latin, mais sans nom d'auteur, dans la Collection de *Thévenot*.

L'ouvrage *sur les Termes de géométrie et de stéréométrie* se trouve, dans les deux langues, dans l'édition du premier livre d'Euclide que *Dasypodius* a publiée à Strasbourg, 1511, in-8°.

Le fragment *sur les Mesures* est inséré dans la Collection des Bénédictins.

L'empereur Léon VI, qui fut surnommé *le Philosophe* ou *le Sage*, et qui régna de 886 à 911, a écrit des *Élémens de tactique*, Τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις, ou Πολεμικῶν παρασκευῶν διάταξις, compilation des ouvrages d'Arrien, d'Élien, et surtout d'Onésandre. Nous aurons occasion de revenir sur ce prince, à l'occasion de la jurisprudence.

Jacques Schegk de Cambridge traduisit en latin la Tactique de Léon VI, et la fit imprimer à Bâle, en 1554, in-12.

Jean Meursius publia le texte grec avec cette traduction, Leyde, 1612, in-4°. Son édition fut aussi jointe, avec un nouveau frontispice, à celle de la Tactique d'Élien, que *Sixtus Arcerius* donna en 1613, in-4°.

Jean Lami fit réimprimer l'édition de Meursius dans le vol. VI des Œuvres de ce philosophe, qu'il publia à Florence, 1745, in-fol.; mais il a rempli les lacunes du texte d'après un excellent manuscrit. La plus forte de ces lacunes se trouve dans le chap. 19, qui traite des batailles navales, et est intitulé : Ναυμαχικά.

C'est ici le lieu d'indiquer les ouvrages de tactique de Constantin Porphyrogenète. L'un est intitulé : Βιβλίον τακτικὸν, τάξιν περιέχον τῶν κατὰ θάλατταν καὶ γῆν μαχομένων, *Tactique contenant l'or-*

dre de bataille par terre et par mer; l'autre, Στρατηγικὸν περὶ ἐθῶν διαφόρων ἐθνῶν, *Art militaire selon les usages des divers peuples.*

La *Tactique* a été publiée pour la *première fois* par *Meursius,* dans le volume auquel il donna le titre de Constantini Porphyrogeniti Opera, Leyde, 1617, in-8°, et réimprimée dans les Œuvres de Meursius, vol. VI, où se trouve aussi le second ouvrage de Constantin.

Un des officiers de ce prince, son *Præfectus cubiculi,* le Patricien Basile, a laissé un ouvrage sur la *Guerre maritime*, Ναυμαχικά.

Fabricius l'a publié dans sa Biblioth. grecque, vol. VIII, p. 136 de l'ancienne édition.

L'empereur Nicéphore II Phocas, qui a été sur le trône de 963 à 969, a fait composer un ouvrage militaire en vingt-cinq ou cinquante-cinq chapitres, intitulé: Περὶ παραδρομῆς πολέμου, *de la Guerre légère.* Il paroît cependant qu'il n'a pas été mis au jour de son vivant; car l'auteur inconnu fait entendre qu'il a écrit sous le règne de Basile II et de Constantin VII. Cet ouvrage fait connoître la manière de faire la guerre des montagnes qui étoit usitée dans le dixième ou onzième siècle.

M. *Hase*, à la suite de son édition de Léon le Diacre, a publié les vingt-cinq premiers chapitres de cet ouvrage, les seuls que renferment trois manuscrits de la bibliothèque du roi de France. Un seul manuscrit, qui est aujourd'hui à Heidelberg, a trente chapitres de plus; mais M. Hase croit qu'ils n'appartiennent pas à cet ouvrage, ou plutôt qu'ils composent un second ouvrage sur le même sujet.

CHAPITRE XCII.

De quelques Historiens de la Philosophie, et des Néo-Platonicieus étrangers à l'école d'Athènes.

Avant de parler des philosophes qui se sont fait un nom depuis que le christianisme fut dominant, nous ferons mention de deux écrivains qui se sont occupés de l'*histoire* de cette science, et qui, ayant vécu au commencement de cette époque, n'ont pu nous transmettre des renseignemens que sur les précédentes périodes.

1. *Histoire des Philosophes.*

Nous avons déjà assigné une place parmi les historiens politiques à Eunapius *de Sardes*. Après avoir étudié à Athènes sous le rhéteur Proæresius, il fit un voyage en Égypte, d'où, pour se conformer au desir de ses parens, il retourna dans sa ville natale. Si nous ajoutons qu'élevé dans le paganisme par le sophiste Chrysanthius, qui avoit épousé une de ses proches parentes, et qui étoit grand-pontife de la Lydie, il fut l'ennemi du christianisme; qu'il a fleuri vers la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième, et qu'il paroît avoir exercé ou au moins étudié la médecine, nous

aurons dit tout ce que nous savons sur sa personne.

Outre sa continuation d'Herennius Dexippus, dont il a été question, Eunapius exécuta une entreprise qui étoit au-dessus de ses forces, celle d'écrire une *Vie des philosophes et sophistes*, Βίοι φιλοσόφων καὶ σοφιςῶν. Cette biographie renferme des notices, quelquefois très-courtes, d'autrefois détaillées, sur vingt-trois sophistes qui ont vécu de son temps ou peu de temps avant lui. Ces notices sont superficielles, parce qu'Eunapius n'étoit pas assez initié dans la doctrine des philosophes pour nous en tracer un tableau fidèle. Son ouvrage est mal écrit, et on lui reproche avec raison des opinions superstitieuses et des préventions contre les chrétiens; il n'en est pas moins la principale source pour l'histoire des Néo-Platoniciens de son époque.

Nous allons faire connoître les philosophes ou sophistes dont se compose la galerie d'Eunapius; cela nous servira à compléter la liste de ceux dont nous avons parlé dans le cours de cet ouvrage.

Après une préface où il parle, avec peu de connoissance de cause, des écrivains qui avant lui ont écrit des Vies des philosophes, et où il divise toute l'histoire de la philosophie en quatre époques ou périodes, φοράς: la première jusqu'à Platon, dont Porphyre avoit écrit l'histoire; la seconde jusqu'à Tibère, sujet des ouvrages de Sotion d'Alexandrie et de Diogène de Laerte; la troisième jusqu'au temps de Septime Sévère; enfin la quatrième, qui est celle du Néo-Platonisme; après cette préface, disons-nous, Eunape entre en ma-

tière. Il dit quelques mots insignifians sur *Plotin*, en se référant à la biographie de ce philosophe donnée par *Porphyre*, et donne des notices un peu plus étendues sur ce dernier, ainsi que sur *Jamblique* : néanmoins les unes et les autres sont insuffisantes pour connoître la vie et la doctrine de ces deux hommes célèbres. Les autres vies se suivent dans cet ordre. *Ædesius de la Cappadoce*, qui professa le néo-platonisme à Pergame. La biographie de ce rhéteur est pleine de choses qui lui sont étrangères. Elle nous fait connoître le Néo-Platonicien *Eustathius*, son épouse *Sosipatra*, et leur fils *Antonin*. Après cela vient *Maxime*, le maître de Julien : à cette occasion, Eunapius nous apprend quelques détails curieux sur l'éducation de ce prince, et parle d'*Eusèbe de Myndus*, le plus sensé parmi les Platoniciens de cette époque. *Priscus* qui, ainsi que Maxime, fut témoin des derniers momens de Julien, et s'entretint avec ce prince mourant de l'immortalité de l'ame[1]. *Julien de Césarée* en Cappadoce, qui professa la rhétorique à Athènes, ou, comme s'exprime Eunapius, dans son style souvent affecté, y tint le sceptre (ἐτυράννει τῶν Ἀθηνῶν). *Proœresius de Césarée* en Cappadoce, dont nous avons parlé. *Épiphanius de la Syrie*, disciple de Julien de Césarée ; Eunapius en donne une notice insignifiante. *Diophante de l'Arabie*, et *Sopolis*, deux

[1] Ipse, cum Marino et Prisco philosophis super animorum sublimitate perplexius disputans..... vita est absolutus. AMM. MARCELL. XXV, 3.

rhéteurs qui ont été les maîtres d'Eunapius, mais que nous ne connoissons pas mieux après avoir lu les articles qui les concernent. Nous n'en saurions pas plus d'*Himerius*, dont il parle ensuite, si nous n'avions d'autres documens sur sa personne et ses écrits. Sa notice sur *Parnasius* est de peu de lignes. *Libanius*. *Acacius de Césarée* en Palestine. *Nymphidianus de Smyrne*, frère de Maximus, probablement de celui d'Éphèse; car il est difficile de concevoir comment un homme né à Smyrne a été le frère d'un autre, qui, d'après Suidas, étoit né, soit en Épire, soit à Byzance[1]. Nymphidianus a été secrétaire de l'empereur Julien. *Zénon de Chypre*, médecin du temps de Julien de Césarée. *Magnus d'Antioche* en Mesopotamie, ou *de Nisibis*, médecin, disciple de Zénon. *Oribasius de Pergame*, le médecin. *Ionicus de Sardes*, médecin, et disciple de Zénon. *Chrysanthius*, le maître d'Eunapius. *Epigonus de Lacédémone*, et *Beronicianus de Sardes*, sur lesquels Eunapius ne nous dit que deux mots.

Il existe quatre éditions des Vies des Sophistes par Eunapius.

La *première*, d'*Adrien Jonghe* (Junius), parut à Anvers, 1568, in-8°, chez Plantin : elle est accompagnée d'une traduction.

La *seconde*, de *Jérome Commelin*, parut en 1596, in-8° : elle a un texte corrigé, et la traduction de Junius.

Paul Étienne l'a réimprimée, mais d'une manière incorrecte, en 1616, in-8°.

Ces éditions étoient faites sur des manuscrits très-défec-

[1] Voy. vol. VI, p. 77.

tueux. Dans le dix-huitième siècle, un célèbre professeur de Helmstædt, *J.-Ben. Carpzov*, s'occupa du projet de donner une nouvelle édition d'Eunapius; mais il mourut sans l'avoir exécuté. Son *Apparatus*, dont on fait grand cas, tomba entre les mains de M. *Morgenstern*, professeur à Dorpat, avantageusement connu par ses travaux sur Platon; ce savant fit espérer qu'il donneroit suite au projet de Carpzov.

En 1807, M. *J.-Fr. Boissonade* entreprit une nouvelle édition, non seulement de la Vie des Sophistes, mais aussi des Fragmens historiques d'Eunapius. L'impression de cette édition, soignée par Pierre den Hengst, à Amsterdam, traîna jusqu'en 1822, que le volume parut en deux parties. M. Boissonade a eu d'excellens matériaux à sa disposition. Il a pu conférer des manuscrits, et employer des collations de manuscrits faites par d'autres savans. On lui a communiqué des observations de *Valckenær*, de *Wagner*, l'éditeur d'Alciphron, de M. *Coray*, et de *Dan. Wyttenbach*. Les dernières sont nombreuses, mais ne s'étendent que sur une partie de la vie des Sophistes : elles forment une section séparée de l'édition. M. Boissonade n'a pas ajouté la version de Jonghe, qui est mauvaise; il ne l'a pas remplacée par une autre, cela n'étoit pas nécessaire : mais on regrette qu'à son excellent Commentaire critique il n'ait pas ajouté des notes historiques, auxquelles Eunapius fournit tant de matières.

HESYCHIUS *de Milet*, surnommé *Illustris*, dont nous avons déjà parlé [1], a écrit, vers 525, un Onomasticon, ou *Tableau des hommes qui se sont fait un nom dans les sciences*, Πίναξ τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν, dont Suidas dit s'être servi. Nous avons sous le nom d'Hesychius, et sous le titre de Περὶ τῶν παιδείᾳ διαλαμψάντων σοφῶν, *Des philosophes célèbres par leur savoir*, un petit ouvrage par ordre alphabétique, qui n'est guère qu'un ex-

[1] Voy. vol. VI, p. 281.

trait assez négligemment fait, soit de Diogène de Laerte, soit de l'Onomasticon perdu d'Hesychius, soit de l'un et de l'autre; car il renferme quelques notices qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui donnent un certain prix à cet opuscule : toutefois ces notices ne rapportent que des opinions ou des dits d'hommes illustres, sans aucune donnée biographique.

Première édition, par *Adr. Jonghe*, avec une traduction; Anvers, 1572, 2 vol. in-8°, chez Plantin.

Henri Étienne fit réimprimer le texte et la traduction à la suite de son Diogène, qui parut en 1695, et, pour la seconde fois, à Genève, en 1616, in-8°.

En 1613, *J. Meursius* donna une édition préférable des deux ouvrages d'Hésychius, savoir, de la Vie des Philosophes, et de l'Origine de Constantinople; Leyde, in-8°. Elle fut réimprimée dans ses OEuvres, Florence, 1746, au vol. VII.

Une dernière et très-bonne édition des deux ouvrages a été publiée, en 1820, à Leipzig, in-8°, par M. *J.-Conr. Orelli.*

2. *Du Néo-Platonisme depuis le quatrième siècle.*

La philosophie de Plotin, de Porphyre et de Jamblique avoit remplacé, vers la fin de la précédente période, tous les autres systèmes qui avoient anciennement trouvé des adhérens parmi ceux qui méditoient sur la nature de la divinité, sur celle de l'homme, et sur les rapports qu'il y a entre le Créateur et les êtres qui lui doivent l'existence. Le triomphe du christianisme dut nécessairement influer sur le sort de cette philosophie. Il paroît que Constantin-le-Grand laissa Jamblique, tant

qu'il vécut, dans la possession de son école; mais après sa mort, l'empereur fit surveiller une doctrine qui s'étoit mise en opposition avec la religion qu'il professoit. Le néo-platonisme cessa alors d'avoir son foyer à Alexandrie; il paroissoit même pendant quelque temps avoir expiré : mais, semblable à ces institutions religieuses ou politiques que, dans d'autres époques, nous avons vu survivre à la suppression dont l'autorité les avoit frappées, et se perpétuer par des associations secrètes, en attendant le temps opportun pour reparoître au grand jour, le néo-platonisme, chassé de son principal établissement, se répandit dans des provinces de l'empire qui ne l'avoient pas connu auparavant, forma en secret des prosélytes, et se prépara à reparoître avec éclat sur la scène du monde, quand les circonstances lui seroient devenues favorables. Ce fut pendant l'intervalle qui s'écoula entre les années 324 et 353 que le principal foyer du néo-platonisme fut en Asie-Mineure, où il fut professé, tantôt ouvertement, tantôt en secret, par ces prétendus philosophes qu'Eunapius nous a fait connoître.

Ce fut alors que fleurit cette élite de *grands hommes* qui forment, d'après l'expression de cet écrivain, la *chaîne d'or du platonisme*, et dont nous ignorerions en partie jusqu'à l'existence sans les éloges emphatiques que leur donne ce biographe peu judicieux. Tels furent ÆDESIUS, EUSTATHIUS, et son épouse SOSIPATRA, et leur fils ANTONIN; PRISCUS, MAXIME *d'Éphèse*, et CHRYSANTHIUS *de*

la Lydie. Eunapius leur adjoint Eusebius *de Myndus* en Carie; mais ce philosophe ne paroît pas avoir mérité d'être nommé dans la société de ces hommes fanatiques; car il rejetoit la théurgie et la magie comme des illusions ou des impostures, et enseignoit une excellente morale, ainsi que nous le voyons par vingt à trente fragmens dont la conservation est due à Stobée. Ce fut par ces hommes d'une imagination troublée, et principalement par Maxime, que Julien fut initié dans les mystères de cette philosophie surnaturelle. Elle releva la tête, lorsque ce prince parvint au timon du gouvernement; mais sa mort prématurée la priva du triomphe que son protecteur lui avoit préparé, savoir de devenir la religion de l'état.

Réintroduite sur la scène du monde, auquel elle s'étoit cachée pendant trente ans, la philosophie platonicienne syncrétique ouvrit une nouvelle école à Athènes. On ne peut assez s'étonner de la tolérance ou de l'aveuglement des successeurs de Julien, qui, pendant près de cent cinquante ans, permirent qu'on enseignât publiquement à Athènes une doctrine qui étoit en opposition évidente avec le christianisme, sans prendre d'autre mesure pour la réprimer que de supprimer les appointemens que les Antonins avoient attachés à la chaire de philosophie de la ville qu'on regardoit comme la capitale de la Grèce, au moins sous le rapport de la littérature.

A côté de ces enthousiastes, de ces ennemis du christianisme, et l'on peut dire de ces antagonistes

de la saine raison, il y eut, dans les premiers siècles qui suivirent Constantin-le-Grand, plusieurs hommes distingués par leurs connoissances et leurs caractères, qui, sans renoncer aux lumières naturelles de leur raison, sans espérer de participer à une science venue d'en haut, cultivèrent la philosophie de Platon. Les pères de l'église voyoient en général avec déplaisir toute philosophie payenne, qui devoit leur paroître insuffisante, parce qu'elle ne conduisoit pas à des résultats certains; et inutile, parce que les questions qu'elle soumettoit à la discussion étoient décidées par l'évangile. Néanmoins il y avoit quelques chrétiens instruits qui, trouvant dans la Bible toutes les vérités qui sont nécessaires pour notre tranquillité, pensoient que la curiosité pouvoit se livrer sans danger à des recherches sur des questions purement spéculatives, et que la foi ne rejetoit pas l'appui que lui offroient les motifs de croyance tirés du simple raisonnement. Ayant à choisir entre les deux systèmes philosophiques qui seuls avoient survécu aux discussions polémiques, le péripatétisme et le platonisme, il étoit naturel qu'ils donnassent la préférence à ce dernier. Ils en faisoient la base de leurs méditations, de manière, cependant, qu'ils n'y prirent que les dogmes qu'ils pouvoient mettre en harmonie avec leurs principes religieux. Ils furent ainsi des philosophes *éclectiques*, mais d'une manière plus sensée que les syncrétistes du troisième siècle dont nous avons parlé, et les enthousiastes d'Athènes du cinquième et du sixième siècle.

D'après ce que nous venons d'exposer, nous allons faire connoître les deux classes de Néo-Platoniciens de cette période : nous parlerons dans ce chapitre de ceux qui, payens ou chrétiens, se préservèrent de l'enthousiasme des successeurs de Plotin, et consacrerons à l'école néo-platonique d'Athènes un chapitre particulier.

Néo-Platoniciens n'appartenant pas à l'école d'Athènes.

Le premier est CHALCIDIUS, auteur d'un *Commentaire sur le Timée de Platon.* Quelques passages de cet ouvrage paroissent indiquer que l'auteur étoit chrétien. Il l'a adressé à un certain Osius. Un évêque de Cordoue de ce nom assista, en 325, au concile de Nicée. Fut-ce l'ami de Chalcidius ? Nous n'avons aucune autre donnée sur l'époque où il a vécu.

Première édition, par *Augustinus Justinianus* ; Paris, 1520, in-fol.

Leyde, 1617, par *Jean Meursius.*

A la suite de l'Hippolyte de *Fabricius*; Hambourg, 1718, in-fol.

Le Platonicien SALLUSTE étoit payen, mais Théodorit atteste qu'il dissuada Julien de persécuter les chrétiens. C'est à lui que ce prince dédia un de ses discours, l'Éloge du Soleil : il le nomma aussi consul. Salluste a composé un petit ouvrage en vingt et un chapitres, intitulé Περὶ θεῶν καὶ κόσμου, *des Dieux et du Monde*, où l'on trouve des choses qu'un chrétien éclairé ne désavoueroit pas.

Voici les titres des chapitres : 1° Quelles doivent être les dispositions d'un écrivain, et des notions communes. 2° Dieu est immuable, sans commencement, sans fin, non corporel, non enfermé en un lieu quelconque. 3° Que la mythologie est d'origine divine. 4° Des cinq espèces de fables ou de mythes. 5° De la cause première. 6° Des dieux du ciel et de ceux du monde. 7° De la nature du monde et de l'éternité : il veut prouver que le monde est incorruptible, et non créé. 8° De l'ame : « il est nécessaire que l'ame soit immortelle, puisqu'elle connoît la divinité ; car rien de mortel ne peut connoître l'immortel. » 9° De la providence, du destin, de la fortune : il fait voir que la Providence gouverne le monde d'après les lois générales de la nature. 10° De la vertu et du vice. 11° Du bon et du mauvais gouvernement : de même que l'ame possède la raison, les passions, et les desirs, de même il existe trois formes de gouvernement : lorsque le gouvernement est conforme à la raison, et entre les mains des meilleurs, on l'appelle monarchie : l'aristocratie est un composé de raison et de passions : les passions prédominent dans la démocratie. 12° De l'origine du mal. Salluste fait voir que le mal n'est pas une chose positive, mais qu'il est purement négatif. 13° Dans quel sens on peut dire que les choses éternelles prennent naissance. 14° Comment on peut dire que les dieux, qui sont immuables, éprouvent la colère, et peuvent être apaisés. 15° Pourquoi on pratique le culte des dieux, qui n'ont besoin de rien. 16° Des

sacrifices et des autres parties du culte qui sont utiles à l'homme plutôt qu'aux dieux. 17° Que le monde est incorruptible de sa nature. 18° Que l'impiété ne fait pas de tort aux dieux. 19° Pourquoi les impies ne sont pas immédiatement punis. 20° Des migrations de l'ame. 21° De la vie à venir.

Quelques savans attribuent cet ouvrage à un autre philosophe du même nom, natif d'Émésa, qui vécut aux cinquième et sixième siècles, et qui, dégoûté de la philosophie platonicienne, fit une tentative pour faire revivre l'ancienne philosophie cynique. Damascius et Suidas parlent de SALLUSTE *le Cynique;* mais ils ne lui attribuent pas le traité des Dieux et du Monde.

Première édition, par *Gabr. Naudé*, avec la traduction de Léon Allatius, et les notes de Lucas Holstenius; Rome, 1630, in-12: contrefaite à Lyon, 1639, in-12.

Thom. Gale plaça cet ouvrage dans ses Opuscula mythologica, etc.

Berlin, 1748, in-8°, traduction françoise de *Jean-Henri-Sam. Formey*, avec le texte grec.

Zurich, 1821, in-8°; édition grecque-latine, par *J.-C. Orelli*, avec les notes de Holstenius, Gale, Formey, etc.

CÆSARIUS, frère de St Grégoire de Nazianze, après avoir étudié à Alexandrie la philosophie et la médecine, exerça cet art à Constantinople avec un succès brillant. L'empereur Julien le nomma son médecin, et questeur de la Bithynie. Après la mort de ce prince, il retourna à Constantinople et remplit les mêmes fonctions sous Valens. Il étoit à Nicée, chef-lieu de sa province, lorsqu'en 368

cette ville fut renversée par un tremblement de terre. Il échappa pour sa personne au danger; mais il ne survécut qu'une année à cette calamité.

On attribue à Cæsarius, mais certainement sans fondement, des *Questions et réponses théologiques et philosophiques*, Κεφάλαια ἐκκλησιαστικὰ, comme Photius les appelle, ou Ἐρωτήσεις καὶ Ἀποκρίσεις. Elles sont au nombre de cent quatre-vingt quinze, et divisées en quatre dialogues. On y trouve des choses qu'un médecin n'auroit probablement pas écrites. D'ailleurs, en parlant de St Grégoire de Nysse, l'auteur donne à ce père de l'église la qualité d'évêque, qu'il n'a obtenue qu'après la mort de Cæsarius. Qu'on ne pense pas, au reste, que cet ouvrage ressemble à un catéchisme; les questions sont souvent étendues, et l'auteur y répond par des traités complets. L'inscription dit que des personnes qu'elle nomme avoient effectivement adressé à Cæsarius ces demandes. La plupart se rapportent à la religion et aux Saintes Écritures: ce sont les questions théologiques dont parle le titre. Voici quelques-unes de celles qui sont qualifiées de philosophiques: Pourquoi n'entend-on pas en hiver le bruit du tonnerre? Quelle est l'origine du feu? Quelle est celle des ténèbres? Le ciel et les astres périront-ils? Pourquoi l'eau ne manque-t-elle pas sur la terre malgré la grande évaporation? La mer est-elle une, ou se compose-t-elle de plusieurs autres mers? De quelle matière sont composés le soleil et les étoiles? Quelle est la figure du ciel; et, si le soleil ne descend pas sur la terre,

comment se couche-t-il? Pourquoi les jours sont-ils plus longs en été, et plus courts en hiver? Si la terre est inanimée, comment peut-elle produire des êtres vivans? D'où vient que les vents n'arrêtent pas le cours des corps célestes? Il faut remarquer que toutes ces questions ne sont pas faites purement et simplement comme des problèmes de physique et d'astronomie; elles sont proposées en tant qu'elles se rapportent à des passages de la Bible, que l'auteur est requis d'expliquer.

Jean Lœwenklau publia cet ouvrage, en latin seulement, dans son édition des Œuvres de St Grégoire de Nazianze; Bâle, 1571, in-fol.

Élias Éhinger fit imprimer à Augsbourg, 1626, in-4°, quatre-vingt-cinq des Questions de Cæsarius, avec la traduction de Lœwenklau.

Elles se trouvent complètes dans Auctarium Bibl. Patrum, tom. I, Paris., 1624; et dans le vol. XI de la Bibl. Patrum, Paris., 1644.

NÉMÉSIUS *d'Émésa,* ainsi surnommé, parce qu'il fut évêque de cette ville de la Phénicie, vers l'an 400, a laissé un ouvrage *sur la Nature de l'homme,* Περὶ φύσεως ἀνθρώπου, en quarante-quatre livres, qu'on a quelquefois attribué à St Grégoire de Nysse, par la seule raison que ce père de l'église a également écrit un livre portant ce titre; mais cette circonstance ne suffit pas pour dépouiller Némésius d'une propriété que les manuscrits reconnoissent. Son traité est une des meilleures productions de l'antiquité chrétienne. Némésius y fait preuve de connoissances physiques, remarquables eu égard à

l'époque où il a fleuri. Il a lu, et avec fruit, tous les philosophes grecs; il juge sainement leurs doctrines, et sait en tirer parti pour éclaircir et pour appuyer les vérités dogmatiques : c'est un penseur qui pénètre par la force de son propre génie dans le labyrinthe tortueux de la métaphysique, et y porte la lumière qu'il a empruntée de l'Évangile. Son style, formé sur de bons modèles, est plus pur que celui de la plupart de ses contemporains.

Dans le premier chapitre, qui est très-long, Némésius explique la nature de l'homme en général, et montre en quoi il diffère des autres créatures. Il règne dans toute la nature un ordre progressif d'après lequel les créatures se perfectionnent. Les choses inanimées sont au dernier degré. Après elles viennent les créatures vivantes depuis le mollusque jusqu'à l'homme. Celui-ci lui-même est susceptible d'un grand perfectionnement. Au commencement il étoit placé dans un état mitoyen entre la mortalité et l'immortalité : car, s'il avoit été mortel, il n'auroit pas été condamné à mourir pour expier le péché; et s'il avoit été immortel, il n'auroit pas eu besoin de nourriture. Aussi les anges tombés, qui avoient été créés immortels, ont-ils conservé la prérogative de leur naissance. Dieu ne vouloit pas qu'avant d'être parvenu à un certain degré de perfection, l'homme connût sa nature; de peur que, voyant combien il lui manquoit, il s'occupât du soin de son corps au détriment de son ame : c'est pour cela qu'il lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la science. Par sa chute il a perdu son droit à l'immor-

talité; mais il la recouvra par la grâce de Dieu. Depuis ce moment il lui fut permis de manger de la chair des animaux. L'homme a un corps, mais tout corps est composé de quatre élémens; il s'ensuit que le corps de l'homme doit éprouver tous les changemens auxquels les élémens sont exposés. L'auteur entre dans des détails sur cette analogie. Mais l'homme ne se suffit pas à lui-même; il a été créé pour la société. Seul de toutes les créatures raisonnables l'homme peut obtenir par le repentir le pardon de ses fautes. La bonté de Dieu lui a accordé ce privilége, parce que sa raison est susceptible d'être troublée par les propriétés animales de son corps. L'homme seul peut apprendre les arts et les sciences; aussi il peut être défini ainsi: un animal raisonnable, mortel, capable d'intelligence et de science [1]. Tous les êtres ont été créés ou pour eux-mêmes ou pour d'autres: dans le premier cas sont les êtres raisonnables; dans l'autre, tout ce qui manque, soit de vie, soit d'une ame. Il s'ensuit que tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'homme, puisque lui seul est là pour en jouir. Les bêtes vénimeuses mêmes servent à son utilité. Némésius termine ce chapitre par une péroraison morale.

Dans le second chapitre il réfute les opinions des anciens philosophes sur la nature de l'ame. Il dit que dans les ouvrages de Platon il y a de bonnes choses sur l'immortalité de l'ame, mais qu'elles sont peu claires, et exigent une étude profonde. Le chrétien trouve la confirmation de cette vérité dans les Sain-

[1] Ζῶον λογικὸν, θνητὸν, νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικόν.

tes Écritures ; quant à ceux auxquels cette consolation est refusée, il suffit de leur avoir prouvé que l'ame n'appartient pas aux choses qui périssent (τῶν φθειρομένων).

Némésius examine dans le troisième chapitre la nature de l'union de l'ame et du corps : elle n'a lieu, ni par *conjonction* (ἕνωσις), ni par *juxta-position* (παρακεῖσθαι), ni par *mixtion* (κρᾶσις). L'ame habite le corps, ὡς ἐν σχέσει καὶ τῷ παρεῖναι, par sa présence et de la même manière que Dieu habite en nous, ou comme nous disons que l'amant est enchaîné à sa maîtresse : il ne l'est, ni corporellement, ni par rapport au lieu, il l'est ἐν σχέσει. L'ame étant incorporelle ne peut être renfermée dans une place quelconque.

Dans les chapitres suivans l'évêque d'Émésa examine la nature du corps et des élémens, et parle des facultés de l'ame, qu'il divise, à l'exemple des philosophes grecs, en imagination, intellect, et mémoire (τὸ ἐκςατικὸν, διανοητικὸν, μνημοσυντικὸν). Il rattache à la doctrine sur l'imagination celle sur les sens. D'après une seconde division des forces de l'ame, il parle du raisonnement et du langage (ὁ ἐνδιάθετος λόγος καὶ ὁ προφορικὸς), et d'après une troisième qui est physique, ou, comme dit une meilleure leçon, *phytique* (c'est-à-dire, tenant au règne végétal, à la nourriture et aux souffrances, τὸ φυτικὸν, ὃ καὶ θρεπτικὸν καὶ παθητικὸν καλεῖται), il distingue dans l'ame la partie *esthétique* ou qui éprouve des sensations, et la partie intellectuelle. Cette division lui fournit l'occasion de parler des penchans, des desirs et des passions,

des actions animales et des parties du corps. Le chapitre XXIV est si remarquable pour l'histoire de la physiologie, que nous croyons devoir le placer ici en entier, dans une traduction littérale. « La pulsation est aussi appelée force vitale. Prenant son origine dans le cœur, et principalement dans le ventricule gauche appelé pneumatique, elle répartit, par les artères, à toutes les parties du corps, la chaleur vitale innée, comme le foie leur distribue la nourriture par les veines. Ainsi, lorsque le cœur s'échauffe, sur-le-champ l'animal entier s'échauffe, et lorsqu'il se refroidit, le corps se refroidit également ; car c'est du cœur que l'esprit vital part pour être distribué par les artères à tout le corps. Ordinairement les veines, les artères et les nerfs sont tous les trois simultanément fendus (συγκατασχίζεται, probablement pénétrés, les uns par le sang, les autres par la nourriture), en commençant par les trois parties qui gouvernent l'animal ; savoir : les nerfs au cerveau, principe de tout mouvement et de toute sensation ; les veines, réservoirs du sang, au foie, qui est le principe du sang et du calorique ; les artères qui renferment l'esprit vital, au cœur, principe de la vie. Ces trois opérations s'entr'aident par leur réunion. Car, les veines portent la nourriture aux nerfs et aux artères, les artères communiquent aux veines la chaleur physique et l'esprit vital. Les nerfs les rendent, aussi-bien que tout le corps, susceptibles de sensations. Ainsi, on ne trouve pas d'artère qui ne contienne du sang mince, ni de veine sans esprit vaporeux. Les artères éprouvent une

diastole et une systole régulières, et ce mouvement part du cœur; mais la diastole attire avec force les plus prochaines veines, le sang même, qui, par la respiration, devient la nourriture de l'esprit vital; par la systole elles chassent les parties rouges du sang vers tout le corps et vers les pores les plus cachés; comme le corps se débarrasse, par l'expiration et par le moyen de la bouche et des narines, de tout ce qu'il y a de fuligineux.» On voit que peu s'en est fallu que Némésius n'eût connu la doctrine de la circulation du sang.

Depuis le chapitre XXIX jusqu'à la fin de l'ouvrage, le philosophe traite du libre arbitre (*αὐτεξούσιον*) et de ses obstacles et bornes, et réfute le système des payens du Destin. Il fait connoître la nature de la Providence divine, qui, loin de s'étendre seulement sur l'ensemble, est tout-à-fait spéciale, de manière cependant qu'elle ne détermine que ce qui ne dépend pas de notre volonté.

Jean Cono publia une traduction latine de l'ouvrage de Némésius, sous le titre de Libri VIII de Philosophia, à la suite de son édition de S[ti] Gregorii Nyss. libri VIII de Homine, Argent., 1512, in-fol. Cono attribuoit cet ouvrage à S[t] Grégoire. Une autre traduction, rédigée par *George Valla*, fut publiée par *Gaudence Merula*; Lyon, 1538, in-4°.

Il existe trois éditions du texte de Némésius.

La *première*, de *Nic. Ellebodius*, Anvers, 1561, in-8°, chez Plantin, est très-incorrecte, mais accompagnée d'une nouvelle version. Cette édition a été copiée dans *Front. Ducæi* Auctar. Biblioth. Patrum, vol. II; Paris., 1624, in-fol.; et dans la Biblioth. Patrum; Paris., 1644, in-fol., vol. XII.

Oxford, 1671, in-8°, par *Jean Fell*, grecque-latine : le texte n'est guère plus correct que celui d'Ellebodius ; mais les observations de l'évêque d'Oxford sont estimées. Copiée dans *Ant. Gallandi* Bibliotheca gr. lat. Patrum, etc. Venet., 1788, in-fol. vol. VII.

La troisième édition est de M. *Ch.-Fr. Matthæi ;* Halle, 1802, in-8°. Il a collationné le texte sur trois manuscrits d'Augsbourg des 11e, 14e et 15e siècles, et sur deux de Dresde des 12e et 15e. Le P. *Ignace Hardt* a de plus conféré pour lui deux manuscrits du 16e siècle, qui sont à Munich. M. Matthæi a recueilli dans son édition tout ce qui se trouvoit de bon dans les deux précédentes éditions, et corrigé la traduction. Cependant, les manuscrits de Paris lui auroient offert encore quelques secours pour la correction du texte ; et il a même négligé les variantes d'un manuscrit données par *d'Orville* dans les notes de son édition de Chariton. Les notes de M. Matthæi se bornent à la critique : Némésius méritoit les honneurs d'un commentaire philosophique.

Némésius d'Émésa eut pour comtemporain St GRÉGOIRE *de Nysse* qui toutefois étoit plus jeune que lui. Fils de Basile, rhéteur et avocat distingué à Césarée en Cappadoce, et frère puîné de St Basile le Grand, il naquit en 331. Après avoir professé peu de temps la rhétorique, il fut nommé, à l'âge de quarante ans, à l'évêché de Nysse en Cappadoce. Sous le règne de Valens, où les Ariens avoient la prépondérance à la cour, St Grégoire fut expulsé de son évêché en 375, et arrêté sous prétexte de mauvaise administration du temporel de l'église. Après avoir passé par bien des tribulations, il fut restitué en 378. Envoyé en Arabie pour prendre des renseignemens sur l'état des églises chrétiennes dans

ce pays, il visita en 380 et 381 les saints lieux en Palestine. Il mourut vers la fin du siècle.

St Grégoire de Nysse est une des trois grandes lumières de l'église qui brillèrent dans la seconde moitié du quatrième siècle; toutefois il jouit moins que St Basile son frère, et St Grégoire de Nazianze son ami, de l'admiration de ses contemporains, parce que ses talens étoient moins apparens, et qu'aimant par caractère une vie retirée et des occupations littéraires, il étoit moins propre aux affaires publiques et moins capable de jouer un rôle sur la scène du monde que ses deux amis. La nature l'avoit doué d'un excellent jugement, et de talens peu communs, qu'il avoit cultivés par des études suivies : c'étoit une tête philosophique, plutôt qu'un grand théologien. Aussi lui a-t-on reproché d'avoir adopté quelques idées hétérodoxes d'Origène.

St Grégoire a laissé de nombreux écrits par lesquels il s'est peut-être rendu plus utile que si son nom avoit retenti dans les disputes dont l'église étoit déchirée. Ces écrits appartiennent à la littérature sacrée; il en est pourtant quelques-uns qui, traitant des matières de philosophie ou de morale, entrent dans notre cadre. Tel est son livre *contre la doctrine du Destin*, κατὰ Εἱμαρμένης. C'est un dialogue entre l'auteur et un philosophe payen, et une des meilleures productions de cet écrivain.

Tel est encore un autre dialogue entre St Grégoire et sa sœur, intitulé Μακρινία, περὶ ψυχῆς καὶ ἀναστάσεως, *Macrinia, de l'ame et de la résurrection*. La mort de St Basile, dont l'évêque de Nysse

étoit vivement affecté, donnoit au frère et à la sœur l'occasion de s'entretenir sur l'immortalité de l'ame. L'auteur y croit, comme chrétien; mais, comme philosophe, il a des doutes. Macrinia les dissipe par des raisonnemens fondés sur des observations physiologiques et psychologiques.

Un troisième ouvrage, περὶ Ψυχῆς, *de l'Ame*, est important pour l'histoire de la philosophie, parce que S[t] Grégoire y rapporte et examine avec connoissance de cause et avec précision les opinions des philosophes sur l'ame; il se sert, pour cette discussion, d'écrits qui ne nous sont pas parvenus.

Les Œuvres de S[t] Grégoire de Nysse ont été publiées, avec une traduction latine, par *Fronton du Duc;* Paris, 1615, 2 vol. in-fol. *Jacques Gretser* y a joint un troisième volume, à titre d'Appendix; Paris, 1618, in-fol. Les trois volumes ont été réimprimés à Paris, en 1638.

Synésius *de Cyrène* est un des littérateurs les plus remarquables du cinquième siècle; né en 378 d'une famille considérée, il étudia à Alexandrie, sous Hypatia et d'autres professeurs, l'éloquence, la poésie, les mathématiques et la philosophie de Platon; il y fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut choisi par les habitans de Cyrène pour présenter à l'empereur Arcadius une couronne d'or qu'ils lui avoient votée. La noble franchise et la prudence qui caractérisent le discours qu'il prononça devant le monarque, furent généralement admirées. Ce morceau s'est conservé; il est intitulé: περὶ Βασιλείας, *de l'Art de gouverner*. A cette époque

Synésius étoit encore payen. Ce ne fut que quelque temps après que Théophile, évêque d'Alexandrie, le persuada de se faire baptiser. Néanmoins, étant déjà chrétien, Synésius resta attaché à la philosophie de Platon, qu'il s'efforça de combiner avec la religion pour laquelle il s'étoit déclaré. Quelquefois, quand il n'y réussissoit pas, la doctrine de l'Académie l'emporta dans son ame sur les vérités de l'Évangile. C'est ainsi qu'il ne put pas se persuader que l'ame de l'homme fût créée après le corps, ni que le monde périroit ; et pendant long-temps il ne crut à la résurrection que dans un sens mystique. Ses opinions hétérodoxes, son penchant pour les occupations littéraires, et la répugnance qu'il éprouvoit de se séparer d'une épouse chérie, furent cause qu'il résista long-temps aux pressantes sollicitations de Théophile, d'accepter un évêché. Enfin en 410 il céda au desir du prélat, et fut consacré évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque. Il paroît être mort avant 431, puisque, parmi les pères du concile d'Éphèse, qui fut tenu cette année, on trouve Evoptius, frère de Synésius, et son successeur à l'évêché de Ptolémaïs.

Les ouvrages de Synésius sont plutôt philosophiques et littéraires que théologiques. Ils sont écrits avec élégance. Lorsque le sujet l'exige, sa diction s'élève et devient quelquefois sublime. Il possède l'art de répandre de l'agrément sur des matières abstraites, en y mêlant des traits mythologiques et historiques, ou des passages poétiques.

Nous avons parlé de son *Discours sur l'art de*

gouverner. Synésius y peint avec beaucoup d'art les qualités d'un bon prince, gouvernant par lui-même, actif et vigilant, avec lesquelles il fait contraster l'administration d'un monarque efféminé, se plongeant dans la fainéantise, et abandonnant les soins du gouvernement aux *Scythes :* c'est ainsi que Synésius nomme les Goths qui avoient trouvé moyen d'acquérir de l'influence à la cour des empereurs. Ce discours jette du jour sur l'état où l'empire d'Orient se trouvoit à cette époque.

Un second ouvrage de Synésius, très-curieux, est intitulé : Δίων ἢ περὶ τῆς καθ' ἑαυτὸν διαγωγῆς, *Dion ou de sa propre vie littéraire.* Il l'a écrit en 404, peu de temps après son mariage, et adressé à son fils à naître. Synésius montre comment, dans la vue de devenir, non un sophiste, mais un philosophe, il s'étoit proposé pour modèle Dion Chrysostome, et, à l'instar de cet écrivain éloquent, exercé dans la poésie et l'art oratoire. La cent cinquante-troisième lettre de Synésius, adressée à Hypatia, fait connoître les motifs qui l'ont engagé à composer cet écrit.

Φαλάκρας ἐγκώμιον, *Éloge de la Calvitie*, parodie d'un Éloge des cheveux de Dion Chrysostome, qui est perdu, à l'exception du commencement que Synésius a inséré dans sa réfutation. Celle-ci est un morceau spirituel, rempli d'allusions mythologiques et historiques, ainsi que d'observations morales.

Αἰγύπτιος, ἢ περὶ προνοίας, *L'Égyptien ou de la Providence*, en deux livres. Sous la fable d'Osiris et

de Typhon, deux frères d'un caractère opposé, Synésius a peint l'état où se trouvoit alors l'empire romain. Dans une petite préface qui est en tête de l'ouvrage, il dit que dans le premier livre il a eu en vue les fils de Taurus, et qu'à la demande de ses amis il a ajouté la seconde partie, afin que le cœur du lecteur y trouvât une consolation des sentimens douloureux dont doit l'avoir affecté le premier. On ne connoît qu'un seul fils de Taurus qui avoit été préfet du prétoire sous Valens; ce fils s'appeloit Aurélien, et fut consul en 400. Le fameux Gainas le fit exiler, mais bientôt Aurélien fut rappelé d'une manière honorable. Les commentateurs supposent en conséquence que, sous le masque d'Osiris, Synésius a peint Taurus, et que Gainas est Typhon, le mauvais génie. L'objet moral que Synésius s'est proposé en écrivant cet ouvrage, est de faire voir que les calamités de l'état n'autorisent pas les plaintes contre la Providence. Au reste, il existe quelques lettres de Synésius adressées à Aurélien, qui prouvent la haute idée qu'il avoit de l'administration de ce fonctionnaire.

Περὶ Ἐνυπνίων, *des Songes*. « C'est, dit l'auteur dans la préface, une manière antique et vraiment Platonique de donner, à ce que la philosophie enseigne de plus grave, la forme d'une bagatelle, afin que les vérités découvertes à la suite de longues recherches ne tombent pas tout-à fait dans l'oubli, sans pourtant les mettre à la portée du vulgaire des hommes, qui ne feroit que les altérer et les corrompre. Tel a été le but que s'est proposé l'auteur

de cette composition. » Synésius y fait des observations, le plus souvent ingénieuses, quelquefois seulement un peu triviales, sur l'origine et la signification des rêves. Il existe des Scholies de Nicéphore Gregoras sur cet ouvrage.

Πρὸς Παιόνιον ὑπὲρ τοῦ δώρου λόγος, *A Pæonius, relativement au cadeau que je lui ai fait*. Pæonius étoit un personnage de la cour de Constantinople qui avoit de l'influence auprès d'Arcadius : Synésius, envoyé par sa ville natale dans la capitale, donna à cet officier un astrolabe qu'il avoit porté avec lui. Il dit dans sa cent cinquante-troisième lettre, adressée à Hypatia, que ce don et le discours qu'il prononça devant l'empereur furent utiles à la Pentapole Cyrénaïque.

Les *Lettres* de Synésius, qui sont au nombre de cent cinquante-quatre, offrent une lecture variée, amusante et instructive. Ce ne sont pas des traités de philosophie ou de morale, auxquels l'auteur auroit donné la forme épistolaire; ce sont de véritables lettres, soit d'amitié, soit d'affaires. Parmi les dernières il y en a plusieurs qui sont importantes pour l'histoire ecclésiastique. Les premières sont remplies de traits mythologiques, de bonnes plaisanteries, d'observations morales et littéraires. Il y en a plusieurs dans lesquelles Synésius parle d'Hypatia, ou qui lui sont adressées. Toutes rendent témoignage du respect qu'il portoit à cette femme infortunée. Dans une lettre à son frère Evoptius, il l'appelle la sainte philosophie qui est chère à la divinité, σεβασμιωτάτην καὶ θεοφιλεστάτην φιλόσοφον. En

lui adressant la parole, il lui donne la qualité de δέσποινα μακαρία, ma bienheureuse maîtresse. Dans une autre lettre il dit : « Toi qui m'as tenu lieu de mère et de sœur et de maîtresse, et qui, sous tous ces rapports, as été ma bienfaitrice ; j'ajouterois un autre titre, si j'en connoissois qui exprimât mieux mon respect. « Μῆτερ καὶ ἀδελφὴ καὶ διδάσκαλε, καὶ διὰ πάντων τούτων εὐεργετικὴ, καὶ ἅπαν ὅ τι τίμιον καὶ πρᾶγμα καὶ ὄνομα. » L'avant-dernière lettre du recueil, dans laquelle Synésius adresse à Hypatia trois de ses ouvrages, appartient aux plus intéressantes. Dans toutes ces lettres on apprend à aimer l'auteur. Dans la quatrième, adressée à son frère, il fait une description tragi-comique de son trajet pour Constantinople. La cent quarante-quatrième, adressée à un de ses amis, soupçonné d'avoir assassiné son frère, est un chef-d'œuvre d'éloquence et de morale. La cent cinquième, dans laquelle il expose les motifs de sa répugnance pour la dignité épiscopale, est remarquable sous plus d'un rapport; elle fait beaucoup d'honneur à la délicatesse de Synésius.

Il nous reste à parler d'une espèce d'ouvrage que cet évêque-philosophe nous a laissé, et qu'il est difficile de définir. Ce sont dix *Hymnes* en iambes de quatre ou cinq pieds. C'est un singulier mélange d'images poétiques, de vérités chrétiennes, et de rêveries platoniques : c'est par la lecture de ces poésies qu'on peut se convaincre que, sur le siége épiscopal encore, Synésius n'a pas renoncé aux doctrines dont sa jeunesse avoit été imbue.

La *première édition* des Œuvres de Synésius, en grec,

et avec les scholies de Nicéphore Gregoras sur le traité des Songes, a été donnée par *Adr. Tournebœuf*; Paris, 1553, in-fol.

Denys Petau les publia plus complètes, et avec une traduction, à Paris, 1612, in-fol. Cette édition fut réimprimée en 1631 et 1632; et, avec les Œuvres de St Cyrille de Jérusalem, en 1640.

Il est surprenant que depuis deux siècles aucun savant n'ait eu l'idée de donner une nouvelle édition de ces ouvrages peu volumineux, et qui, par la variété de leur contenu, offrent tant d'attrait. On n'a même pas réimprimé les ouvrages détachés, si ce n'est les Lettres, dont une édition a été publiée, à l'usage de la jeunesse grecque, à Vienne en Autriche, 1782, in-8°, avec les Scholies du Hiérodiaconus Néophytus, par les soins de *Grégorius Démétreius*, de *Michael Rhapsaniotes* et *Abraamus Chatza*. Ces Lettres se trouvent aussi dans les Collections épistolaires.

Vers le milieu du cinquième siècle, la philosophie de Platon étoit professée à Alexandrie par HIÉROCLÈS, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont il a été question plus haut [1]. Il nous a laissé un *Commentaire* très-estimable *sur les vers dorés de Pythagore*, et un traité *sur la Providence, le Destin, et le libre Arbitre*, Περὶ προνοίας, καὶ Εἱμαρμένης, καὶ τῆς τοῦ ἐφ' ἡμῖν πρὸς τὴν θείαν ἡγεμονίαν συντάξεως. Le but d'Hiéroclès est de montrer l'accord qui règne, à l'égard de ces doctrines, entre Platon et Aristote; de réfuter les systèmes des Épicuriens et des Stoïciens; de confondre ceux qui veulent lire le destin dans la nativité, ou qui croient pouvoir influer sur les déterminations de la Pro-

[1] Voy. chap. LXXXVII.

vidence par des enchantemens ou des cérémonies mystiques; enfin ceux qui ont le malheur de nier la Providence. Nous n'avons de cet ouvrage qu'un long extrait qu'en a fait Photius, et un abrégé rédigé par un inconnu.

Stobée nous a conservé des fragmens d'un ouvrage d'Hiéroclès sur le *Culte des dieux*, Πῶς τοῖς θεοῖς χρηστέον, ou plutôt d'un chapitre appartenant à un ouvrage plus considérable, qui traitoit de toutes les questions de morale. Voici la manière singulière dont ce philosophe se prononce sur le pardon des péchés. « Il faut bien se souvenir, dit-il, que les dieux sont de nature immuable, et ne peuvent changer de résolution; car, comme la constance est la première des vertus, il ne se peut que les dieux en manquent. Il s'ensuit qu'il est impossible d'échapper aux peines qu'ils ont décidé d'infliger; car, si, changeant de résolution, ils soustrayoient à la punition celui qu'ils avoient résolu de châtier, ils cesseroient de gouverner avec justice, et fermeroient toute porte au repentir. Ainsi le poëte a prononcé un jugement téméraire en avançant que la colère des dieux peut être fléchie. » Hiéroclès cite ici un passage connu de l'Iliade [1].

Ce ne sont pas les seuls fragmens d'Hiéroclès que nous devons à Stobée; il y en a d'autres de ses traités *sur la Justice*, *de la Conduite envers les parens*, *du Mariage*, *de l'Amour fraternel*, *de quelle manière on doit employer ses parens*, etc.

[1] Chant XX, v. 493—497.

Il existe, sous le nom d'Hiéroclès, un recueil insipide de *Facéties*, sous le titre de Ἀστεῖα; il n'est certainement pas de notre philosophe. Nous en placerons ici la première, d'après laquelle on pourra juger les autres. « Un écolier, ayant essayé de nager, faillit de se noyer; dès ce moment il jura qu'il ne mettroit plus le pied dans l'eau qu'il n'eût appris à nager. »

Jean Aurispa traduisit en latin le *Commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés*. Sa version fut imprimée à Padoue, chez Barth. de Val de Zocho, 1474, in-4°; ensuite à Rome, par Arn. Pannartz, 1475, in-4°; et dans la même ville, 1493 et 1495, in-4°; enfin, à Bâle, 1543, in-8°.

Première édition du texte de ce Commentaire, par *J. Curterius*, Paris, 1583, in-12, avec une nouvelle traduction. On y joint ordinairement Aurea Pythagoreorum carmina, gr. et lat., auct. Theod. Marcilio; Paris., 1585, in-12.

En 1597, *Fr. Morel* publia, à Paris, in-8°, en grec et en latin, l'Abrégé de l'ouvrage de la Providence, qui s'étoit trouvé dans un manuscrit de Florence.

La *première édition complète des Œuvres d'Hiéroclès* fut donnée, en grec et en latin, par *Jean Pearson*, Londres, 1654 et 1655, en deux parties, petit in-8°. La première renferme les Vers dorés, le Commentaire, et les Facéties d'Hiéroclès: la seconde, l'Abrégé de l'ouvrage de la Providence, ainsi que l'Extrait de Photius, et les Fragmens conservés par Stobée; le tout avec la version de Curterius, et des notes de Sylburg, de Lilius Gyraldus, et de Meric Casaubon. Édition bonne et jolie, réimprimée, d'une manière moins correcte, à Londres, 1673.

Seconde édition, plus complète, par *Pierre Needham*; Cambridge, 1709, in-8°. Sous le rapport de la critique, on lui fait beaucoup de reproches.

Rich. Warren publia, à Londres, 1742, in-8°, une édition critique et très-estimée du Commentaire seulement.

La *première édition des Facéties* fut publiée par *Marquard Freher*, qui toutefois garda l'anonyme, en grec et en latin, à Ladenbourg (Lupduni), 1605, in-8°.

J.-Ad. Schier les fit imprimer à Leipzig, en grec et en françois, 1750, in-8°.

Elles se trouvent dans *Jacq. de Rhœr* Observat. philol.; Groningue, 1768, in-8°.

Un célèbre helléniste, qui a gardé l'anonyme, les a publiées avec une traduction françoise; Paris, 1812, in-8°. Édition fort rare, parce qu'elle n'est pas entrée dans le commerce.

ÆNEAS *de Gaza*, disciple d'Hiéroclès, abjura le paganisme, dans lequel il étoit né, et fut témoin de la persécution que Herméric, roi des Vandales, exerça contre les chrétiens, en 484. Quoique chrétien, il professa le platonisme. Nous avons de ce philosophe un dialogue, intitulé Θεόφραςος, *Théophraste, ou de l'immortalité de l'ame, et de la résurrection des corps*. Les interlocuteurs sont Théophraste et deux Égyptiens. Æneas, sous la personne de Théophraste, défend l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps contre des philosophes qui les nioient. Il explique comment l'ame, quoique créée, peut être immortelle, et prouve que le monde, étant matériel, doit périr. A cette occasion, il mêle la doctrine platonique du Logos et de l'Ame du monde avec le dogme de la Trinité. Il réfute ensuite les objections que Théophraste, un des interlocuteurs, fait contre la résurrection des corps: ce qui le conduit à parler des saints qui

ont rappelé à la vie des corps morts, et à raconter, comme témoin oculaire, le miracle des confesseurs, qui, ayant eu les langues coupées, n'en parloient pas moins distinctement. Cet ouvrage n'est pas sans mérite, quoique la théologie de l'auteur soit un peu superficielle, et que sa crédulité paroisse incompatible avec la philosophie. Il nous reste d'Énée vingt-cinq *Lettres.*

La traduction du *Théophraste* par *Ambrosio Traversari* fut imprimée à Venise, 1513, in-8°.

Édition première; Zurich, 1560, in-fol., par *Jean Wolf*, en grec et en latin.

Ensuite, également dans les deux langues, par *Gasp. Barth;* Leipzig, 1655, in-4°.

La meilleure édition se trouve dans *Gallandi* Bibl. Patr., vol. X, p. 627.

Les *Lettres d'Énée* se trouvent dans les Collections épistolaires d'*Alde* et de *Cujas.*

Nous avons un autre ouvrage dans le genre du Théophraste d'Énée : il a pour auteur ZACHARIE *le Scholastique.* Cet écrivain, ayant étudié la philosophie à Alexandrie, et le droit à Béryte, exerça d'abord la profession d'avocat, et fut ensuite nommé évêque de Mitylène. En cette qualité il assista, en 536, au concile de Constantinople. Son traité sur l'éternité du monde a la forme d'un dialogue, et est intitulé *Ammonius,* Ἀμμώνιος. Voici la raison de ce titre. Zacharie dit que, pendant son séjour à Alexandrie, il disputoit avec Ammonius, fils d'Hermias, et avec un médecin, contre l'éternité du monde, thèse favorite des Platoniciens. Un



disciple d'Ammonius étant venu à Béryte, et y ayant répandu cette doctrine, entièrement subversive du christianisme, on engagea Zacharie à la réfuter. Il le fit par le dialogue dont nous parlons. Il ressemble beaucoup à celui d'Ænéas ; mais la diction de Zacharie, formée sur Platon, est plus fleurie et plus rhétorique que celle de son devancier.

Une seconde production de l'évêque de Mitylène, une *Dissertation contre les deux principes des Manichéens*, Ἀντίῤῥησις τὸν παραλόγισμὸν τοῦ Μανιχαίου διελέγχουσα, telle qu'elle a été publiée en latin seulement, est un ouvrage d'une page ; mais il en existe un manuscrit grec beaucoup plus ample dans la bibliothèque de Munich.

L'Ammonius a été publié, en grec et en latin, par *J. Tarin*, à la suite de Originis philocalia ; Paris, 1619, in-4°.

On le trouve à la suite des Œuvres d'Ænéas de Gaza, édition de *Gasp. Barth;* Leipzig, 1655, in-4°.

Le texte de l'ouvrage contre les Manichéens est inédit. *Franç. Turrianus* l'a traduit en latin : cette version se trouve dans *Henr. Canisii* Thesaur. mon. eccles. et histor ; Antv., 1725, in-fol., vol. V, p. 428.

Indépendamment du Péripatéticien Olympiodore, dont nous aurons occasion de parler, et qui a été le maître de Proclus, il a existé, vers la fin du sixième siècle, un Platonicien de ce nom, qui a laissé des Commentaires sur quatre dialogues de Platon, savoir, le premier Alcibiade, le Phédon, le Gorgias et le Philèbe. C'est dans le premier que se trouve une *Vie de Platon*, renfermant des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Cet Olympiodore étoit

d'Alexandrie, et y jouissoit d'une grande considération, ainsi qu'on le voit par un distique en son honneur, rapporté à la fin de son Commentaire sur le Gorgias. Il est probable que dans cette ville il profita des leçons de Damascius. Les titres des Commentaires d'Olympiodore paroissent indiquer par les mots ἀπὸ φωνῆς, *de la bouche* d'Olympiodore, qu'ils ont été rédigés par des disciples de ce philosophe; mais le baron de Sainte-Croix pense que cette formule, au lieu d'indiquer que les ouvrages ont été dictés, n'a d'autre but que de faire entendre que la doctrine qu'ils renferment est traditionnelle [1].

Nous avons indiqué ailleurs les éditions de la *Vie de Platon*.

Des fragmens du *Commentaire sur le Phédon* se trouvent dans l'édition de quatre Dialogues platoniques de *Fischer*, Leipzig, 1783, in-8°; et d'autres dans l'édition de cinq Dialogues, donnée par *Nath. Forster*, Oxford, 1752, in-8°.

Des fragmens du *Commentaire sur le Gorgias* ont été publiés par *Mart.-Jos. Routh* dans son édition du Gorgias et de l'Euthydème; Oxford, 1784, in-8°.

Le Commentaire, ou les *Scholies sur le Philèbe*, a été publié par M. *God. Stallbaum* dans son édition du Dialogue; Leipzig, 1820, in-8°.

Le *Commentaire sur le premier Alcibiade* fera suite à l'édition du Commentaire de Proclus, que M. *Creuzer* vient de publier.

[1] Magasin encycl., 3e année, vol. 1, p. 195.

CHAPITRE XCIII.

Des Néo-Platoniciens de l'école d'Athènes.

Nous avons dit que la secte des Néo-Platoniciens, qui s'étoient déclarés les ennemis du christianisme, revenue de la frayeur que lui avoit causée la fermeté de Constantin le Grand, fonda, dans la seconde moitié du quatrième siècle, une école publique d'impiété à Athènes. On choisit pour premier professeur, destiné à continuer la *chaîne d'or*, qui n'étoit rompue qu'en apparence, un disciple de Chrysanthius, Plutarque, fils de Nestorius, qu'on ne confondra pas avec Plutarque de Chéronée, qui étoit mort depuis trois siècles et demi. Le Platonicien Plutarque enseigna la doctrine de Plotin, de Porphyre, et de Jamblique, et la science occulte de la théurgie, avec un si grand succès que ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Grand*. Nous ignorons s'il a écrit des livres; car il ne nous est connu que par les éloges que lui prodigue le plus célèbre de ses disciples, Proclus. Il initia dans les secrets de sa philosophie mystique son fils Hierius, Archiades son gendre, et surtout Asclepigenia, sa fille, à laquelle il communiqua tout ce que cette philosophie avoit de plus caché:

elle fut comme la prêtresse des nouvelles Orgies que Plutarque avoit instituées.

Il eut pour successeur Syrianus *d'Alexandrie* ou peut-être *de Gaza,* qui dirigea l'école d'Athènes jusque vers l'année 450 qu'il mourut. Suidas nous donne le catalogue de plusieurs ouvrages que ce philosophe doit avoir écrits, et qui n'existent plus: un Commentaire sur Homère entier, en sept livres; de la République de Platon; de la Théologie d'Orphée; des Dieux d'Homère; de l'Accord entre Orphée, Pythagore, et Platon; des Oracles, en dix livres: mais comme, en parlant des écrits de Proclus, le lexicographe répète les mêmes titres, on ne sauroit décider, s'il s'est trompé la première ou la seconde fois. Il nous reste deux ouvrages de Syrianus, un *Commentaire sur quelques parties de la Métaphysique d'Aristote,* qui a pour principal but de défendre Platon contre les objections des Péripatéticiens, et un *Commentaire sur la Rhétorique d'Hermogène.*

Le texte grec du Commentaire sur Aristote n'a pas été publié. *Jérome Bagolini* a fait une traduction latine de la partie qui s'étend sur les livres III, XIII et XIV, qu'il avoit trouvée seule dans un manuscrit: elle a paru à Venise, 1558, in-4°.

Le Commentaire sur Hermogène se trouve dans l'édition Aldine des Rhéteurs grecs.

Dans le nombre des disciples de Syrianus il faut comprendre Hermias, père de cet Ammonius, d'après lequel Zacharie le Scholastique a nommé un de ses écrits, et dont nous parlerons au chapitre suivant.



Hermias étoit un homme très-laborieux et doué d'une mémoire prodigieuse; mais Damascius, qui a été son disciple, dit qu'il manquoit de logique, et qu'il n'avoit pas un grand respect pour la vérité [1]; cependant, il loue sa probité. Il ne faut pas le confondre avec cet Hermias qui a écrit un traité contre les philosophes: celui-ci étoit chrétien; le père d'Ammonius étoit payen. Il en existe un Commentaire inédit sur le Phèdre de Platon [2].

Le plus célèbre philosophe néo-platonicien, depuis les fondateurs de cette école, Plotin, Porphyre, et Jamblique, fut Proclus, né en 412, à Byzance, mais surnommé *le Lycien,* parce que son père étoit né en Lycie. La philosophie péripatéticienne étoit alors professée à Alexandrie par un homme célèbre, qui toutefois ne nous a pas laissé d'ouvrage, Olympiodore l'aîné. Proclus suivit ses cours; à Athènes, il fut le disciple du Platonicien Syrianus, et d'Asclépigénia, fille de Plutarque, et la seule qui possédât, comme héritage de son père, la totalité des sciences théurgiques, et le secret des grandes Orgies. Il écrivit, à l'âge de vingt-huit ans, son *Commentaire sur le Timée de Platon,* qui est regardé comme un chef-d'œuvre d'érudition. Syrianus le désigna pour son successeur, ce qui lui fit donner le surnom de *Diadochus* (Διάδοχος, *successeur*). Il se jeta aveuglément dans la théologie mystique, fut initié dans les secrets de toutes les sectes orien-

[1] Voy. Phot. Cod. CCXLII.

[2] Voy. Notice sur Hermias, par le baron *de Sainte-Croix*, dans le Magasin encycl., 3e année, vol. III, p. 21.

tales, dont il amalgama les principes, et porta le système néo-platonicien à sa perfection. A une grande facilité, à une mémoire prodigieuse, et à un amour infatigable du travail, il réunit un excellent caractère. Ses mœurs furent pures, et il parvint, suivant le témoignage de ses disciples, à avoir commerce avec les démons, et à opérer des prodiges. Après sa mort, qui eut lieu en 485, ils le vénérèrent à l'instar d'un dieu. Proclus fut un homme très-savant [1] et fort laborieux; mais sa mémoire étoit plus vaste que son jugement n'étoit solide, et il ne se donna pas le temps de combiner ses lectures multipliées; aussi la plupart de ses écrits

[1] *Jean Malala* raconte dans sa Chronique (partie II, p. 120) que, lorsque l'empereur Anastase se vit attaqué dans sa capitale même par le rebelle Vitalien, il ordonna au préfet Marinus le Syrien de faire venir d'Athènes le philosophe Proclus, qu'il vouloit consulter dans l'extrême danger où se trouvoit l'état. Proclus, étant arrivé à Constantinople, remit au préfet une grande quantité de soufre pilé, qu'il lui dit de jeter sur les vaisseaux du rebelle, en lui annonçant qu'au premier rayon du soleil cette poudre prendroit feu, et le communiqueroit aux vaisseaux. *Zonaras*, dans sa Chronique (livre XIV, p. 55), raconte que Proclus incendia la flotte de Vitalien à l'aide de miroirs ardens. Il y a certainement quelques erreurs dans ces récits. Proclus le Néo-Platonicien étoit mort lorsque Anastase monta sur le trône; et nous voyons par Évagrius que Marinus, qui fut préfet sous ce prince, étoit chrétien, tandis que Marinus, disciple de Proclus, étoit payen. Cependant, cette confusion des individus par les historiens ne nous autorise peut-être pas à rejeter absolument les deux récits, qui ne sont même pas en contradiction entre eux. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que l'incendie d'un objet placé à une distance considérable, par le moyen de miroirs, n'est pas impossible; mais ce qui doit nous frapper dans les récits de Malala et de Zonaras est la composition d'un combustible dans lequel entroit comme ingrédient du soufre réduit en poudre. Au reste, le Proclus qui peut avoir rendu ce service n'est pas le nôtre, car son biographe n'auroit pas manqué d'en parler.

offrent-ils une masse énorme de choses mal digérées, ou de morceaux empruntés ailleurs.

Sa philosophie étoit un phantôme créé par l'imagination. A tout ce qu'il y avoit de plus fantasque dans la croyance de ses devanciers, il ajouta toutes les rêveries que, par une interprétation forcée, il avoit trouvées dans les oracles et les fables des premiers poëtes de la Grèce, source abondante, d'après lui, de sciences occultes. Pendant cinq ans il travailla à réunir en un corps les commentaires de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, et de Syrianus, sur les révélations Orphiques, dont la connoissance étoit réservée à ses disciples les plus favorisés. Par un effort de son imagination il sut découvrir une harmonie parfaite entre cette doctrine mystique et la philosophie de Pythagore et de Platon.

Nous allons placer ici les titres des ouvrages de Proclus, avec l'indication des principales éditions qui en ont été données; car il n'existe pas de collection complète de ses œuvres. Nous ne parlerons que des écrits philosophiques : il a été question ailleurs de ceux qui tiennent aux sciences exactes.

Εἰς τὴν Πλάτωνος θεολογίαν, *De la Théologie de Platon*, en six livres. Cet ouvrage est le principal document dans lequel on peut apprendre, non les idées de Platon sur la divinité, mais le système que Proclus avoit forgé, et qu'il attribue à ce philosophe.

Édition de Hambourg, 1618, in-fol., par *Fréd. Lindenbrog* et *Æmilius Portus*, en grec et en latin.

Στοιχείωσις θεολογική, *Institution théologique,* en deux cent onze propositions et démonstrations. Il existe un commentaire inédit sur cet ouvrage, lequel a été rédigé par Nicolas, évêque de Méthone, vers 1190, et une traduction latine, faite dans le milieu du douzième siècle par *Guillaume de Morbeck*, cet écrivain dont nous avons parlé à l'occasion d'Aristote.

Éditions : en latin, sous le titre d'Elementa theologica, par *Franç. Patritius*, Ferrare, 1583, in-4° ; dans les deux langues, avec le précédent ouvrage, Hambourg, 1618.

Περὶ Κινήσεως, *du Mouvement*, en deux livres. Ce traité porte aussi le titre de Στοιχείωσις φυσική, *Institution physique*, et est en partie tiré de la Physique d'Aristote.

Éditions : en grec, Bâle, 1531, in-8° ; et avec la traduction de *Just. Wels*, 1545, in-8° ; en grec avec la traduction d'*Esprit Martin Cunéas*, Paris, 1542, in-4°.

Ὑπόμνημα εἰς τὰ Ἡσιόδου Ἔργα καὶ Ἡμέρας, *Commentaire sur les Travaux et les Journées d'Hésiode.*

Nous avons indiqué, en parlant d'Hésiode, les éditions de ce poëte où se trouvent les Scholies de Proclus.

Χρηστομάθεια γραμματική, *Chrestomathie grammaticale*, en deux livres. C'est une espèce de traité du style, tiré des anciens grammairiens, dans lequel l'auteur faisoit principalement connoître les différens genres de poésies, et les poëtes qui se sont distingués dans chaque genre. Il admet deux grandes divisions de la poésie : le genre historique,

διηγηματικὸν, et le genre imitatif, μιμητικόν. Au premier appartiennent l'épopée, l'élégie, l'iambe ou la poésie satirique, et la poésie lyrique; le genre imitatif se compose des trois espèces de drames. A l'occasion de l'épopée, Proclus donnoit une notice biographique sur Homère : c'est cette *Vie* dont nous avons parlé à l'article du chanteur de l'Iliade. Il traitoit ensuite des poëtes cycliques qui ont parcouru le cercle épique ou mythique, depuis la généalogie des dieux et la cosmologie, jusqu'à la mort d'Ulysse, et le cycle troïque qui renfermoit tout ce qui se rapportoit à la guerre d'Ilium. Il paroît que du temps de Proclus les ouvrages des poëtes de ce cycle, de Leschès, Stasinus, Arctinus, et autres, dont nous avons parlé, existoient encore, et que ce philosophe les a lus. Il donnoit la vie de ces auteurs et les argumens de leurs poëmes, marche que sans doute il observoit à l'égard de tous les poëtes dont il étoit question dans son ouvrage. Arrivé à la poésie lyrique, il nous fait connoître les noms particuliers par lesquels les Grecs désignoient chaque espèce de ce genre [1]. En général, nous devons à Proclus plusieurs notions intéressantes sur la littérature ancienne, et le peu qui nous reste de sa Chrestomathie nous fait vivement regretter la perte des autres parties.

Les fragmens qui ont échappé aux ravages du temps sont de trois espèces. Il y a d'abord les notices extraites de la Chrestomathie que Photius a placées dans sa Bibliothèque: elles sont curieuses; et cepen-

[1] Voy. vol. I, p. 260.

dant, lorsqu'on considère combien elles paroissent peu importantes en comparaison de celles que le patriarche a négligé d'extraire, on ne peut se dispenser de lui reprocher un défaut de tact. Nous avons en second lieu la Vie d'Homère, qui nous a été conservée uniquement parce que des copistes, ou les personnes qui les occupoient, l'ont placée dans quelques manuscrits en tête de l'Iliade. Un troisième genre de fragmens de la Chrestomathie de Proclus est dû au soin que des grammairiens, ou les amateurs auxquels les manuscrits de l'Iliade appartenoient, ont pris de transcrire sur les marges, à titre d'observations ou d'éclaircissemens, des morceaux tirés de la Chrestomathie. Au nombre de ces derniers fragmens sont les argumens de plusieurs épopées des cycles mythique et troyen qui sont perdues, comme les Cypriques de Stasinus, l'Éthiopide, et la Destruction d'Ilium d'Arctinus, la Petite Iliade de Leschès, les Retours des héros d'Augias, la Télégonie d'Eugammon.

André Schott publia le premier les Extraits de la Chrestomathie de Proclus faits par Photius. Cette édition est inconnue aux bibliographes; mais il est certain qu'elle existe, et a paru en Espagne; car *F. Sylburg* dit expressément, tant sur le titre de la sienne que dans la dédicace, qu'elle lui a servi d'original. Ce savant fit réimprimer la Chrestomathie à la suite de son Apollonius d'Alexandrie, à Francfort, 1590, in-4°. L'édition d'*André Schott* lui-même fut réimprimée à Hanau, 1615, in-4°, avec des observations de *Jean Nuñez*.

Nous avons indiqué ailleurs [1] les éditions de la Vie d'Homère.

[1] Voy. vol. I, p. 139.

Les autres fragmens ont été publiés par *Siebenkees* et par M. *Tychsen* dans Bibl. für alte Litt. und Kunst, n° 1.

M. *Gaisford* a réuni le tout à l'édition du Manuel d'Héphæstion, qu'il a donnée à Oxford, 1810, in-8°.

'Επιχειρήματα ιή κατὰ Χριστιανῶν, *Dix-huit argumens contre les Chrétiens.* Proclus s'y efforce de prouver l'éternité du monde, cette thèse favorite du platonisme. Son ouvrage seroit probablement perdu, si *Jean Philoponus* n'en avoit fait une réfutation, où il l'a littéralement inséré.

Εἰς τὸν τοῦ Πλάτωνος Τίμαιον ὑπομνήματα, *Commentaire sur le Timée de Platon*, en cinq livres. Comme ces cinq livres ne commentent qu'environ un tiers du dialogue de Platon, il est possible que l'ouvrage ne nous soit pas parvenu en entier. Il est regardé comme la meilleure production de Proclus, et a en outre le mérite accidentel de nous avoir conservé l'ouvrage de Timée de Locres, parce que, le regardant comme la source où Platon avoit puisé, il le plaça lui-même en tête de son commentaire.

Ce Commentaire se trouve dans les éditions de Platon de Bâle, 1534 et 1556.

Εἰς τὸν Πλάτωνος 'Αλκιβιάδην, *Commentaire sur le premier Alcibiade de Platon.*

Publié pour la *première fois* en 1820; mais en même temps par deux éditeurs; savoir, par M. *Victor Cousin* dans le vol. III de son édition des Œuvres de Proclus, et par M. *Creuzer*, à Francfort, en un vol. in-8°, qui sera suivi d'un second, renfermant le Commentaire d'Olympiodore.

Auparavant, ce savant en avoit déjà fait connoître, à la suite de son Platon, un fragment considérable, traitant de l'*Union et de la Beauté*, περὶ Ἑνώσεως καὶ Κάλλους. Un autre fragment avoit été publié par *Marsilius Ficinus*, mais en latin seulement, sous le titre de *Procli de anima ac dæmone, de sacrificio ac magia*, Venet., 1497 et 1516, in-fol., chez Alde. Ce fragment a été souvent réimprimé.

Εἰς τὴν Πλάτωνος πολιτείαν, *Commentaire sur les livres de Platon de la République*, ou plutôt Recueil de lectures faites à Athènes sur l'ouvrage de Platon.

Il est inédit. *Conr. Gesner* en a extrait plusieurs passages, où Proclus explique, d'une manière philosophique, diverses parties de la mythologie grecque ; et il les a publiés sous le titre de *Apologiæ quædam pro Homero et arte poëtica*; Tiguri, 1542, in-8°.

Εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην, *Commentaire sur le Parménide de Platon*.

Ouvrage inédit. M. *Victor Cousin* a commencé à le publier. Les deux premiers livres forment le quatrième volume de son édition des Œuvres inédites de Proclus, qui a paru en 1821, in-8°.

Εἰς τὸν Πλάτωνος Κρατύλον, *Commentaire sur le Cratylus de Platon*.

Inédit, à l'exception d'un fragment publié par M. *Imm. Bekker*, dans ses Anecd. gr., vol. III, p. 1163. M. *Boissonade* a préparé le Commentaire entier pour l'impression : il devoit entrer dans l'édition de Platon annoncée par MM. *Boeckh* et *Heindorf*.

On a aussi sous le nom de Proclus des *Carac-*

[illegible] *épistolaires*, Ἐπιστολικοὶ χαρακτῆρες, et une *Dissertation des trois genres de poésies*.

Les *Caractères* ont été publiés, sans nom d'auteur, à Paris, chez *Fréd. Morel*, 1577, in-4° ; et, sous le nom de *Libanius*, dans le vol. III de la Collection épistolaire de *Commelin*.

Les *trois Genres de Poésie* se trouvent dans le George Chœroboscus de *Fréd. Morel*; Paris, 1615, in-12.

On trouve parmi les ouvrages de *St Thomas d'Acquin* un opuscule de Proclus intitulé *De caussis;* il est accompagné d'un commentaire rédigé par ce saint. L'original grec de ce livre n'existe pas ; on croit que la traduction latine, commentée par St Thomas, a été faite sur un manuscrit arabe.

Il existe d'autres ouvrages de Proclus que nous ne possédons que dans la traduction latine de *Guillaume de Morbeck.* L'un est intitulé *De la Providence et du Destin, et de ce qui est en nous ;* l'autre, *Des dix doutes relatifs à la Providence;* et le troisième, *De l'existence du mal.* Ce sont trois bons ouvrages.

Ces trois ouvrages latins forment le premier volume des Œuvres inédites de Proclus, par M. *Victor Cousin;* Paris, 1820, in-8°. Ils avoient déjà été publiés par *Fabricius* dans sa Bibl. gr., vol. IX, p. 373. (Vol. VIII, p. 464 de l'ancienne édition.)

On n'a pas encore trouvé les commentaires de Proclus sur le Phédon, le Philèbe, le Phèdre, le Protagoras, le Theétète, et les Lois de Platon, qu'il cite lui-même. En parlant de Syrianus, nous

avons donné les titres de plusieurs ouvrages perdus, que Suidas attribue, tantôt au maître, tantôt au disciple.

Le successeur immédiat de Proclus dans la chaire d'Athènes, en 485, fut MARINUS *de Flavia Neapolis* en Palestine. Il a écrit la Vie de son maître, pour laquelle il a choisi ce titre : Πρόκλος, ἢ περὶ εὐδαιμονίας, *Proclus, ou de la Félicité suprême*, parce que son but étoit de faire voir que Proclus a atteint la cime de la félicité, en réunissant en sa personne les quatre vertus cardinales qui, d'après la doctrine de Pythagore, constituent la sagesse, savoir, la prudence, le courage, la tempérance, et la justice, aux vertus physiques, qui sont la santé, la bonté des sens, la force, et la beauté. Si l'on peut s'en rapporter à Suidas, Marinus écrivit une seconde biographie de Proclus en vers. Si elle a existé, elle ne nous est au moins pas parvenue.

Proclus est de tous les ouvrages de Marinus le seul qui se soit conservé. Ce philosophe avoit également composé des Commentaires sur le Philèbe et sur le Parménide de Platon. Il paroît que, lorsqu'il rédigea le dernier, il étoit un peu revenu de l'enthousiasme qui le remplissoit, lorsqu'immédiatement après la mort de Proclus il en traça la biographie; car, au lieu de se conformer à l'opinion de celui-ci, qui n'avoit vu dans le Parménide qu'une théologie mystique, il s'aperçut qu'il y étoit question des *Idées* platoniques. C'est Suidas qui nous a conservé ce fait curieux.

Première édition de la Vie de Proclus, par *Guill. Xylan-*

der, à la suite de Marc-Aurèle ; Zurich, 1558, in-8°, avec une traduction. Cette édition, très-incomplète, fut réimprimée dans la même ville, en 1599, in-8°.

Le texte défectueux de Xylander fut ajouté à l'édition qu'*Æmilius Portus* donna à Hambourg, 1618, de la Théologie platonicienne de Proclus ; et réimprimée à Lyon, 1626, in-12.

Première édition complète, par *J.-A. Fabricius ;* Hambourg, 1700, in-4° : elle fut réimprimée à Londres, 1703, in-8°, à la suite de la Bibliotheca latina du même savant.

Meilleure édition, Leipzig, 1814, in-8°, par M. *J.-F. Boissonade*. Cet académicien a fait conférer encore une fois le manuscrit qui avoit servi à Fabricius, ainsi que l'original de ce manuscrit, qui est à Florence. M. *Jos. Vernazza*, conservateur de la bibliothèque de Turin, lui fournit une copie figurée de celui qui est à la bibliothèque du roi de Sardaigne.

Après la mort de Marinus la *chaîne d'or* risqua d'être rompue. La philosophie mystique commençoit à perdre la vogue qu'elle avoit eue ; et, quoiqu'il restât un grand nombre de disciples de Proclus, on fut embarrassé de trouver un digne successeur de Marinus. Le plus distingué parmi ces disciples étoit Hegias, probablement petit-fils de Plutarque. Proclus en avoit fait un si grand cas qu'il lui avoit expliqué les oracles chaldéens à un âge où il n'étoit permis à aucun être de pénétrer dans ces mystères. Mais Hegias y avoit trouvé si peu de satisfaction, qu'il devint infidèle au système néo-platonique. Dans l'embarras où cette apostasie avoit mis l'école, la chaire d'Athènes fut confiée à Isidore *de Gaza*.

Isidore étoit un zélé Platonicien, pénétré de la plus profonde admiration pour Proclus, et regardant la théurgie comme une science divine. Mais un zèle aveugle ne pouvoit remplacer les talens et l'érudition qui lui manquoient. C'étoit contre son gré qu'il avoit accepté des fonctions qui étoient au-dessus de ses forces, et contrarioient ses penchans. Après s'en être acquitté pendant quelques années, et avoir, sans doute, vu décliner la réputation de son école, il l'abandonna à Zénodote, et se retira en Égypte, où, sans doute, il trouvoit plus de ressource pour son mysticisme.

A la place de Zénodote d'autres nomment Damascius *de Damas* comme successeur immédiat d'Isidore: ce qui est certain, c'est qu'il fut le dernier professeur du Néo-Platonisme à Athènes. Il avoit fait ses études à Alexandrie sous Ammonius; il les termina à Athènes sous Marinus, Isidorus et Zénodotus. Damascius étoit un homme d'un excellent jugement, qui le préserva de quelques-uns des écarts de ses devanciers, sans pouvoir l'en garantir tout-à-fait. Il aimoit les sciences, et nommément les mathématiques, et s'efforçoit de leur rendre la considération dont le fanatisme de l'école d'Athènes avoit travaillé à les dépouiller. Il a écrit un grand ouvrage intitulé: *Doutes et solutions sur l'origine des choses*, Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν, dont il n'existe que deux fragmens. L'un que Photius nous a conservé, est une biographie d'*Isidore de Gaza*; l'autre traite Περὶ γεννητοῦ, *de ce qui a été procréé*.

Un manuscrit de Munich, qui donne à Damascius le titre de *Diadochus*, comme à un des chaînons de la chaîne d'or, renferme un autre ouvrage également inédit de Damascius. Il est intitulé : *Doutes et solutions sur le Parménide de Platon*, 'Απορίαι καὶ λύσεις εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην[1].

J.-Chph. Wolf a publié la Vie d'Isidore dans ses Analecta gr., vol. III, p. 195. (Voy. Introduction, p. XCIV.) Le second fragment a été placé par *Iriarte* dans son Cat. codd. mss. Bibl. Matrit., vol. I, p. 330.

L'empereur Justinien détruisit enfin l'école néo-platonicienne à Athènes, qu'il regardoit avec raison comme un foyer de doctrines anti-chrétiennes, et par conséquent anti-sociales. Damascius se réfugia alors à Alexandrie; mais la plupart des philosophes syncrétistes qui restoient encore, quittèrent les provinces de l'empire, et cherchèrent un asile chez le célèbre *Khosrou Anushirvan*, roi de Perse, qui avoit la réputation d'aimer les lettres, et qui étoit alors en guerre avec Justinien. Ils n'y trouvèrent pas l'accueil dont ils s'étoient flattés, et profitèrent de la permission qu'ils obtinrent, lors de la pacification entre les deux empires, de rentrer dans leur patrie. Mais le coup étoit porté à la philosophie de Platon; elle ne put pas s'en relever, et, pendant sept siècles, à peine le nom du fondateur de l'Académie fut-il prononcé. Dans le quinzième siècle, les Grecs réfugiés en

[1] Voy. *Ign. Hardt* Elect. Bibl. Monac. codd. gr. mss., dans *Aretins* Beytræge zur Gesch. und Litt., vol. I, p. 24.

Italie, et surtout *Gemistus Pléthon*, en devinrent les prétendus restaurateurs; et la maison de Cosme de Médicis et de son petit-fils Laurent le Magnifique, fut l'asile d'une nouvelle Académie. Ces Platoniciens ne donnoient pas, il est vrai, dans toutes les rêveries de l'école d'Athènes; toutefois ils n'étoient pas exempts d'un certain degré de mysticisme; et leur doctrine convenoit mieux que la sécheresse des Péripatéticiens, leurs rivaux, à l'imagination de la plupart de ceux qui, à cette époque, s'occupoient de la littérature classique. *Bessarion* en devint le principal champion; mais ce fut surtout *Marsiglio Ficino* qui mit le platonisme à la mode, et qui devint l'auteur d'une philosophie qu'on nomma *le Néo-Platonisme moderne*. La vogue qu'eut ce système dans le quinzième siècle ne fut pas de longue durée; il céda bientôt le pas à la philosophie d'Aristote, qui se prêtoit davantage à la spéculation abstraite, ou bien il dégénéra dans ce mysticisme qu'on appelle *philosophie cabbalistique*, et qui est fondé sur le système d'émanation des anciens Juifs d'Alexandrie. Son auteur est le rabbi *Akibha*, rédacteur du livre dit Jezirah, qui, ayant pris part à la révolte de Bar-Cochébas, fut écorché l'an 183 de J. C., âgé de cent vingt ans. Cette philosophie se propagea parmi les Juifs et les Arabes jusqu'à ce qu'un disciple de Gemistus Pléthon, *Jean Pic de Mirandole*, comte de Concordia, la fit connoître à Rome par des thèses qu'il publia en 1486, et ensuite par ses ouvrages. Elle fut portée en-deçà des Alpes par le

Péripatéticiens les plus distingués : il brilla d'autant plus dans l'enseignement de la philosophie d'Aristote, qu'il connoissoit à fond celle de Platon, et qu'il possédoit au suprême degré le don de la parole. Il en existe des commentaires en forme de *Paraphrases* sur les ouvrages suivans du philosophe de Stagire, savoir, quatre en grec : sur les derniers Analytiques ; sur les huit livres de Physique ; sur le traité de l'Ame ; et sur les traités de la Mémoire et de la Réminiscence, du Sommeil et de la Veille, des Songes et de la Divination par le sommeil ; et deux dans des versions latines faites sur des originaux hébreux ; savoir : la Paraphrase de l'ouvrage sur le Ciel, traduite par *Moïse Alatin*, médecin de Spolète ; et celle du livre XII de la Métaphysique, traduite par *Moïse Finz*.

Les quatre Commentaires grecs se trouvent dans l'édition Aldine de Thémistius, 1534, in-fol. *Hermolaus Barbarus* en fit paroître une traduction latine ; Venise, 1480, in-fol.

Le cinquième a été imprimé à Venise, 1574 ; et le sixième dans la même ville, 1558 et 1570, in-fol.

SAINT-NIL *l'Aîné*, issu d'une famille noble de Constantinople, fut Éparque ou gouverneur de cette ville, et se retira ensuite avec son fils dans les déserts du mont Sinaï, où il pratiqua une vie ascétique, et mourut entre 420 et 450. Ses ouvrages, tels que ses *Chapitres parénétiques*, ou Exhortations, s'occupent principalement de morale ; mais comme la morale qu'il enseigne est celle du chris-

CHAPITRE XCIV.

Des Philosophes péripatéticiens de Constantinople, et en général de tous les Philosophes de cette époque qui, n'étant pas Platoniciens, sont regardés comme Péripatéticiens.

La cour de Byzance favorisa la philosophie d'Aristote. Les discussions qui s'élevèrent dans l'Eglise avec les Ariens, les Nestoriens, et cette foule d'hérétiques qui pullulèrent dans l'Orient vers le cinquième siècle, exigeoient qu'on s'exerçât à une philosophie polémique, qui pût fournir des armes pour combattre ceux qui s'éloignoient de la doctrine orthodoxe enseignée par l'Église. La dialectique d'Aristote y parut plus propre que tout autre système. Cependant nous devons rappeler une observation générale que nous avons faite à une autre occasion, c'est qu'à cette époque on ne connoissoit plus que deux systèmes philosophiques, celui d'Aristote et celui de Platon, et qu'on regardoit comme Péripatéticiens tous ceux qui ne professoient pas le platonisme.

Thémistius, qui enseignoit le péripatétisme à Constantinople, dans la deuxième moitié du quatrième siècle, n'étoit pourtant pas chrétien. Nous avons parlé de ce rhéteur célèbre, qui fut un des

disciple de Proclus. Les deux frères enseignèrent, vers 500, à Alexandrie, la philosophie d'Aristote, ou plutôt une philosophie éclectique, qui admettoit plus de principes d'Aristote que de Platon ; car le mélange de ces deux systèmes fut général, et nous avons rangé les écrivains de cette époque parmi les Péripatéticiens ou les Platoniciens, selon qu'ils paroissent avoir penché vers une doctrine plutôt que vers l'autre. Ammonius fut le maître de Zacharie, d'Asclépius, de Damascius, et de Simplicius, qui fréquentoient l'école qu'il avoit ouverte à Alexandrie. On ne peut pas le regarder comme un penseur original; mais il fut très-fort en mathématiques, et l'étude des sciences exactes, qui rectifie le jugement, l'a sans doute préservé des extravagances du Néo-Platonisme.

Ammonius a laissé des commentaires très-estimables sur l'Introduction de Porphyre; sur les Catégories d'Aristote, avec la Vie de ce philosophe; sur son traité de l'Interprétation: et des scholies sur les sept premiers livres de la Métaphysique.

Éditions du *Commentaire sur l'Introduction de Porphyre*, Venise, 1500, in-fol., chez *Calliergus*, en grec ; Venise, 1546, in-8°, par *P. Rosetinus*, chez les Alde, en grec; en latin, par *J.-B. Rasarius*, Venise, 1569, in-fol.

Du *Commentaire sur les Catégories* et de celui *sur l'Interprétation*, Venise, 1503, in-fol.; le titre ne nomme que le second. Des *mêmes*, par les Alde, 1546, en deux parties in-8°, qui font suite à leur édition du Commentaire sur Porphyre de la même année; de manière que cette édition se compose de trois parties.

Du premier seul, Venise, chez les frères *de Sabio,* 1545, in-8°, par. *J.-Bern. Felicianus.*

Du *Commentaire sur l'Interprétation*, seul, en grec et en latin, par *Barth. Sylvanius*, Venise, chez Jean Gryphius, 1549, in-8°; et à Londres, 1658, in-8°.

De la *Vie d'Aristote*, par *Luc. Holstenius*, avec la traduction de *Pierre-Jean Nuñez*, Leyde, 1621, in-8° : sur le titre de cette édition l'ouvrage est attribué à Jean Philoponus.

Les *Scholies sur la Métaphysique* sont inédites.

Aux plus célèbres Péripatéticiens du cinquième et du sixième siècle appartient un écrivain latin, Anicius Manlius Torquatus Sévérinus Boethius, très-connu sous le nom de Boece. Né en 455, il fit de longues études à Athènes, et parvint par la suite à la réputation d'être l'homme le plus savant de son siècle. Il traduisit en latin et commenta les œuvres d'Aristote, et devint en Occident le restaurateur de la philosophie péripatéticienne, dont il fut pendant très-long-temps l'oracle. Sa fin tragique est connue : il fut décapité en 526, innocent du crime dont on l'accusoit. Nous en faisons mention ici, parce qu'un de ses ouvrages de logique les plus estimés, *les Topiques,* en quatre livres, a été traduit en grec par un anonyme, et que cette traduction s'est conservée en partie, ainsi que les scholies d'un autre inconnu sur le même ouvrage.

La traduction des trois premiers livres, et les scholies sur les mêmes, ont été publiées, avec l'original latin de Boece, par *Jean Wegelin;* Augsbourg, 1604, petit in-8°.

Asclépius *de Tralles*, disciple d'Ammonius [1], a laissé des Commentaires sur les six ou sept premiers livres de Métaphysique d'Aristote, et sur l'Arithmétique de Nicomachus de Gérase. Ces ouvrages inédits sont jugés de la manière suivante par un homme qui étoit bien en état de les apprécier : « Les connoissances d'Asclépius paroissent assez étendues, et l'on en pourroit tirer quelques traits utiles ou curieux. Mais il ne faut pas y chercher la sagacité et l'érudition qui rendent si importans les écrits de Simplicius sur plusieurs traités d'Aristote, ni la fidélité et les développemens d'Aphrodisias, ni la clarté et la précision des paraphrases de Thémistius, ni enfin les observations judicieuses d'Ammonius. Asclépius n'avoit pas les vues et les talens de ce dernier, dont il a rendu les idées, en les mêlant avec les siennes [2]. »

Jean Philoponus, dont nous avons déjà eu occasion de parler comme d'un grammairien ou littérateur très-laborieux, étoit disciple d'Ammonius, et enseigna par la suite la littérature et la philosophie à Alexandrie. Il fut éclectique, mais plus péripatéticien que platonicien. On lui a reproché d'avoir mêlé, d'une manière inconvenable, la philosophie à la pureté de la doctrine catholique, et

[1] Asclépius de Tralles fut peut-être chrétien, ainsi que son condisciple Jean Philoponus; mais M. *Buhle* (De libror. Aristot. interpr. gr., p. 296.) se trompe en en faisant un évêque. Observation tirée du Mémoire de M. de Sainte-Croix, que nous allons citer.

[2] Notice des ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles, philosophe du sixième siècle, dans le Mag. encyclop., 5e année, vol. III, p. 359.

d'avoir donné lieu à une hérésie que le concile de Constantinople de 681 condamna, en lui donnant la qualification de *Trithéisme*. Mais, comme les premières traces de cette hérésie se montrèrent dès 578, et que, d'après le récit d'Abulpharadge, Jean se trouvoit à Alexandrie en 640, quand les Arabes firent la conquête de l'Égypte [1], il est probable que ce philosophe ne fut pas l'auteur de l'hérésie condamnée, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il s'y laissa entraîner par une manière trop subtile de disserter sur des matières religieuses. Un de ses ouvrages porte une date certaine, savoir l'an 333 de l'ère de Dioclétien, qui répond à l'année 617 de Jésus-Christ.

Jean Philoponus a écrit des ouvrages de grammaire dont nous avons parlé. Comme théologien il a composé un traité remarquable sur la Cosmogonie de Moïse, qui nous est étranger, et une *Réfutation de l'opinion de Proclus sur l'éternité du monde*, Κατὰ Πρόκλου περὶ αἰδιότητος κόσμου, ou Résolution des dix-huit propositions mises en avant par Proclus pour prouver l'éternité du monde. Les raisons par lesquelles Philoponus combat cette doctrine sont les mêmes que Zacharie et Æneas avoient employées; mais il les a mieux développées.

Photius parle d'un traité de Jean Philoponus, écrit contre celui où Jamblique soutenoit que les dieux habitent réellement les images qui les représentent. Nous avons déjà dit que l'écrit de Jam-

[1] Voy. vol. VI, p. 12.

blique et la réfutation de Jean sont également perdus.

Quelques manuscrits attribuent à Philoponus la Vie d'Aristote qu'on croit ordinairement d'Ammonius. Il a écrit des Commentaires ou des Scholies sur les premiers et les deuxièmes Analytiques, sur les quatre premiers livres de Physique, sur le premier livre des Météores, sur les trois livres de l'Ame, sur les deux de la Génération et de la Mort, sur les cinq de la Génération des animaux, et sur la Métaphysique d'Aristote.

Éditions de la *Réfutation de Proclus*, par *Victor Trincavelli*, Venise, 1535, in-fol. Une traduction latine de *Jean Mahot* parut à Lyon, 1557, in-fol.

De la *Vie d'Aristote*, voy. l'article d'Ammonius.

Du Commentaire *sur les premiers Analytiques*, par *Victor Trincavelli*, Venise, 1536, in-fol. La même année, il en parut trois traductions latines, par *Guill. Dorotheus*, *Lucillus Philaltæus*, et *Alexandre Justinianei* : toutes les trois à Venise.

Du Commentaire *sur les Analytiques postérieures*, Venise, 1504, in-fol., par *Alde l'Ancien*; réimprimé par ses héritiers en 1534. Une traduction latine par *Andreas Gratiolus*; Venise, 1542, in-fol.

Des Commentaires *sur les quatre premiers livres de Physique* et *sur l'Ame*, par *Victor Trincavelli*, Venise, 1535, in-fol. Une traduction du premier par *Guill. Dorotheus*, Venise, 1539; et une meilleure de *J. B. Rasarius*, 1558, in-fol. Une traduction du second par *Gentian Hervet*, et une autre par *Math. Bove*, à Lyon et à Venise, l'une et l'autre en 1544.

Du Commentaire *sur le premier livre des Météores* : à la

suite de celui d'Olympiodore, avec la traduction de *J.-B. Camotius*, Venise, chez les héritiers d'Alde, 1551, in-fol.

Du Commentaire *sur les deux livres de la Naissance et de la Mort*; Venise, 1527, in-fol., par les Alde. Une traduction de *Jérome Bagolinus*, Venise, 1540.

Du Commentaire *sur les cinq livres de la Génération*, Venise, 1526, in-fol.; et la même année une traduction de *Nicolas Petrus*.

Les Scholies *sur la Métaphysique* n'ont été imprimées que dans une traduction latine de *Franc. Patritius*, Ferrare, 1583, in-fol.

Simplicius *de la Cilicie,* disciple de Damascius, accompagna son maître, lorsque celui-ci, après la fermeture de l'école d'Athènes, alla en Perse; il en revint avec lui. Il est le plus savant et le plus clair de tous les commentateurs d'Aristote. Il avoit lu tout ce qui restoit de son temps d'ouvrages des anciens philosophes grecs, et s'en servit pour l'interprétation de la partie historique des écrits d'Aristote. Ses Commentaires sont précieux par le grand nombre de fragmens de ces philosophes et du mathématicien Eudème de Rhodes qu'ils renferment. Simplicius eut des disputes avec les philosophes chrétiens, particulièrement avec Jean Philoponus, au sujet du dogme de l'éternité du monde. Son *Commentaire sur le Manuel d'Épictète* est regardé comme un des meilleurs ouvrages de morale que nous ayons de l'antiquité, et prouve que Simplicius ne se borna pas uniquement à la philosophie péripatéticienne.

Les ouvrages d'Aristote sur lesquels nous avons des commentaires de Simplicius, sont les huit livres

de Physique, les Catégories, les quatre livres du Ciel, les trois de l'Ame.

Éditions du *Commentaire sur le Manuel d'Épictète* :

A la suite du Manuel d'Épictète, Venise, 1528, in-4°, en grec, *première édition*.

En latin, par *Ange Caninius*, Venise, 1546 et 1569, in-fol.

En grec-latin, par *Jér. Wolf*, Bâle, 1560, in-8°; réimprimé, 1568; et à Cologne, 1595, in-8°.

Leyde, 1640, in-4°; édition commencée par *Dan. Heinsius*, qui avoit corrigé le texte d'après des manuscrits; et achevée par *Claude Saumaise*. Cette édition est fameuse dans l'histoire des scandales littéraires. Saumaise ayant, dans la préface même, accusé l'éditeur Heinsius de négligence et de plagiat, l'indignité d'un pareil procédé suscita à Saumaise de nombreux adversaires.

La meilleure édition est celle de M. *J. Schweighæuser*, qui fait partie de ses Epicteteæ philosophiæ monumenta. Outre une infinité de passages altérés ou défectueux que l'éditeur a rétablis à l'aide de plusieurs manuscrits qu'il a collationnés, il a eu le bonheur de remplir une lacune très-considérable dont à peine ses précurseurs s'étoient doutés, quoiqu'ils eussent soupçonné le passage corrompu. Cette lacune provenoit, à ce qu'il paroît, de la perte d'un feuillet dans le manuscrit qui avoit servi de type à tous les autres qui sont parvenus jusqu'à nous, à l'exception d'un seul manuscrit de Paris, où M. *Schweighæuser* a trouvé ce passage. Ce supplément, qui doit être inséré à la page 155 de l'édition de *Heinsius*, entre les mots : τοὺς μυρίους διέσωσε, et ceux-ci : καὶ τῶν Ὀλυμπίων ἐξεκηρύχθη, explique cette dernière phrase qui étoit hors de liaison avec ce qui précède. Il est non seulement, par lui-même, très-beau et rempli d'une excellente morale, mais si singulièrement analogue à la situation malheureuse dont la France croyoit être sortie à l'époque où ce fragment fut découvert, qu'il ne put manquer

de faire une vive sensation à Paris, lorsque M. *Schweighæuser* fils le publia provisoirement. Son père l'inséra depuis au premier volume de son édition de *Simplicius*, ou quatrième de la collection, p. 246 à 250[1].

[1] Qu'il nous soit permis d'interrompre l'aridité d'une nomenclature bibliographique, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage de Simplicius retrouvé par M. Schweighæuser fils. Nous sommes fâchés de ne pas avoir sous la main la traduction qu'il en publia dans le temps. Nous nous voyons obligé de la remplacer par une autre, et nos lecteurs perdront au change. Simplicius a commencé à tracer le portrait du *sage*, et il continue ainsi : « Se trouve-t-il dans un pays dont le gouvernement est corrompu, il se gardera bien de prendre part à l'administration des affaires publiques ; car, s'il le faisoit, il choqueroit ceux qui gouvernent, et leurs principes lui inspireroient de l'horreur : exécuteur de leurs décrets injustes, il faudroit renoncer à la loyauté ou à la pudeur. Convaincu de leur perversité, il n'essayera pas de les corriger par ses conseils ; il se bannira, s'il le peut, de son pays, pour chercher l'innocence ailleurs : c'est ainsi que fit Épictète. Exécrant la tyrannie de Domitien, il quitta Rome, et se retira à Nicopolis. Les circonstances forcent-elles le sage de rester, il se soustraira aux yeux du public, et se renfermera entre ses murs pour sauver sa vertu, et, s'il est possible, celle d'autrui : toutefois il sera attentif à ne laisser échapper aucune occasion où il est du devoir d'un homme de bien de se montrer à ses amis, à sa famille, à ses concitoyens. En effet, il n'existe pas de situation où l'on ait plus fréquemment besoin des conseils et de l'assistance d'un ami fidèle, dont la compassion adoucisse vos peines, et dont le dévouement partage vos dangers. Si ses soins sont couronnés de succès, il en rendra grâce à Dieu, qui lui a permis de rester debout au milieu de la tempête. Mais, si dans ce combat éternel qu'une vie bien ordonnée est obligée de livrer à la vie contre nature ; si dans la lutte entre la modération et l'extravagance il se présente des situations périlleuses ; c'est alors que le moment est venu de faire preuve de vertu : alors ceux qui se laissent abattre par la peur prouvent qu'ils étoient dignes de vivre citoyens d'un état corrompu ; tandis que ceux qui, regardant ces événemens comme des épreuves de leur courage, ressemblant à ces lutteurs qui, dans des jeux publics, augmentent d'ardeur à mesure qu'on leur oppose des antagonistes plus vigoureux, et remercient même les directeurs des spectacles de leur fournir une occasion de montrer leur valeur ; ceux-là, dis-je, trouveront leur récompense, non dans une couronne périssable, mais dans un surcroît de vertu et de sagesse. »

Édition du *Commentaire sur la Physique,* Venise, 1526, in-fol., par les *Alde.* Traduction latine de *Lucillus Philalthæus,* Venise, 1543, in-fol.

Du *Commentaire sur les Catégories,* Venise, 1499, in-fol.; et plus correctement, Bâle, 1551, in-fol. Traduction de *Guill. Dorothée,* Venise, 1541, 1550, 1567, in-fol.

Du *Commentaire sur le Traité du Ciel,* Venise, par les *Alde,* 1526, in-fol. Il faut cependant rappeler ce que nous avons dit, en parlant de Parménide, qu'on pense que les Alde, au lieu d'imprimer le texte original de Simplicius, n'ont donné réellement qu'une mauvaise traduction grecque, faite sur la traduction latine de Guill. de Morbeke. Ce qui est certain, c'est qu'il existe, à Milan, un manuscrit du Commentaire offrant un texte entièrement différent de celui qui a été imprimé, et bien meilleur; de manière qu'on peut regarder ce livre comme inédit. La traduction de *Guill. de Morbeke* a été imprimée en 1540; celle de *Guill. Dorothée* en 1544; l'une et l'autre à Venise, et in-fol.

Du *Commentaire sur le Traité de l'Ame,* Venise, 1527, par les Alde, avec Alexandre d'Aphrodisie. La traduction de *Jean Faseolus,* Venise, 1543, in-fol., est faite sur un manuscrit plus complet. Une autre traduction, rédigée par *Évangéliste Lungus,* a été imprimée plusieurs fois à Venise.

Olympiodore *d'Alexandrie, le Jeune,* qu'il ne faut confondre, ni avec les deux Platoniciens de ce nom, ni avec un Péripatéticien qui fut maître de Proclus[1], a fleuri dans la seconde moitié du sixième siècle; il a laissé un Commentaire sur la

[1] Parmi les différens individus qui ont porté le nom d'Olympiodore, il faut en remarquer surtout cinq; savoir: 1° l'Historien; 2° Olympiodore l'Aîné, le Péripatéticien, maître de Proclus; 3° Olympiodore l'Aîné, le Platonicien, du cinquième siècle, dont nous n'avons pas d'écrits; 4° Olympiodore le Jeune, le Platonicien, de la fin du sixième siècle; et 5° Olympiodore le Jeune, le Péripatétitien, dont il est question dans le texte.

Météorologie d'Aristote, divisé en cinquante et une leçons.

Édition : Venise, 1551, in-fol., par les *Alde*, avec la traduction de *J.-B. Camotius*.

On place à la même époque, c'est-à-dire, vers 560 environ, Priscien *de la Lydie*, qui a commenté ou paraphrasé le traité de Théophraste sur le Sens, l'Entendement et l'Imagination.

Éditions : Traduction latine de *Marcilius Ficinus*, Venise, 1497 et 1516. Le texte grec dans l'édition de Théophraste, donnée par *Joach. Camerarius*, Bâle, 1541, in-fol.; et dans le traité du même philosophe sur le Sens, publié par *Victor Trincavelli*, Venise, 1536, in-fol.; de même que dans l'édition de ses Caractères, publiée par *Henri Etienne*, Paris, 1557, in-8°.

Jean *de Stobi*, ville de la Macédoine, ordinairement nommé Jean Stobée, ou même Stobée seulement, est compté parmi les Péripatéticiens, par la raison que nous avons indiquée au commencement de ce chapitre. C'est un des écrivains de cette période les plus utiles et des plus précieux pour nous; mais toutes les circonstances de sa vie nous sont inconnues, et nous ignorons jusqu'au siècle où il a vécu. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est qu'il est postérieur à Hiéroclès d'Alexandrie, puisqu'il nous a laissé des extraits de ses ouvrages; et, comme il ne cite aucun écrivain plus récent, on peut supposer qu'il n'a pas vécu très-long-temps après lui. On peut tirer la même induction d'une autre circonstance. A l'ex-

ception de St Grégoire le Théologien, Stobée n'allègue pas un seul écrivain chrétien; et l'on peut même douter de l'exactitude de cette citation, vu que c'est une main étrangère qui a marqué les noms des auteurs en marge du manuscrit. Il y a dans ce silence une affectation dont on peut conclure qu'il étoit payen. Mais le paganisme disparut entièrement dans l'empire romain, au moins dans la classe instruite, avec le sixième siècle. Stobée ne doit par conséquent pas être d'une époque postérieure.

Stobée avoit beaucoup lu; il avoit pris l'habitude de lire la plume à la main, et d'extraire de tous les livres ce qui lui paroissoit le plus remarquable. Ayant recueilli ainsi un grand nombre de matériaux, il les disposa ensuite, dans un ordre systématique, à l'usage de son fils, de l'éducation duquel il paroît avoir fait sa principale occupation. C'est ainsi que prit naissance un recueil distribué en quatre livres, qu'il publia sous le titre d'*Anthologie ou choix d'extraits, sentences et préceptes*, Ἀνθολόγιον ἐκλογῶν, ἀποφθεγμάτων, ὑποθηκῶν. Cet ouvrage nous est parvenu, mais sous une forme un peu différente, qui a embarrassé les commentateurs. Nous avons bien trois livres d'extraits rassemblés par Stobée; mais ils forment dans les manuscrits deux ouvrages distincts : l'un composé de deux livres, l'autre n'en formant qu'un seul. On donne à l'un le titre d'*Églogues* (c'est-à-dire d'extraits) *physiques, dialectiques et moraux*; et à l'autre celui de *Discours*, en latin *Sermones*. Mais

dans les manuscrits il existe quelque confusion à cet égard. Quelques-uns, qui ne renferment que les Églogues, disent seulement premier ou second livre de Stobée, sans ajouter une désignation plus précise. D'autres donnent à chacun des deux ouvrages le titre d'Anthologie. Dans les Églogues et les Discours, l'auteur paroît s'être proposé deux objets différens. Les Églogues sont pour ainsi dire un ouvrage historique, parce qu'elles font connoître les opinions des auteurs anciens sur des questions de physique, de philosophie spéculative et de morale, tandis que les Discours ne sont qu'un ouvrage de morale. C'est à cause de cette diversité que quelques personnes croient que les Églogues n'ont jamais fait partie de l'Anthologie, mais qu'originairement elles ont constitué un ouvrage particulier, et que le troisième et le quatrième livre de l'Anthologie se sont perdus. Cette hypothèse nous paroît contraire à la description que Photius fait de l'Anthologie de Stobée. « Le premier livre, dit-il, est entièrement physique ; le commencement du second est strictement philosophique (λογικὸς), mais la plus grande partie est morale. Le troisième et le quatrième ne s'occupent presque que de morale et de politique. » Il nous paroît, en conséquence, qu'on a tort de partager les extraits de Stobée en deux ouvrages, et que nous possédons véritablement sous deux titres une Anthologie en quatre livres ; seulement les copistes ont réuni en un seul corps le troisième et le quatrième livre.

C'est aussi par Photius que nous apprenons le

but de l'auteur; car nous ne possédons pas le commencement du premier livre, où il étoit sans doute indiqué. Stobée avoit consacré cette partie à un éloge de la philosophie, qui étoit suivi d'un précis historique des anciennes sectes philosophiques, et de leurs doctrines sur la géométrie, la musique, et l'arithmétique : nous n'avons que la fin de ce chapitre, où il est question de l'arithmétique. Le but de Stobée étoit, dit Photius, d'ériger une colonne qui pût servir de jalon à son fils Septimius pour se diriger dans le cours de la vie. Le premier livre est distribué en soixante chapitres ; le second en quarante-six ; mais nous n'en possédons que les neuf premiers. Le troisième livre, ou le premier des Discours, étoit, du temps de Photius, composé de quarante-deux, et le second de cinquante-huit chapitres. Dans les manuscrits, ces cent chapitres ne forment qu'un seul livre; mais, en coupant plusieurs discours, les copistes en ont fait cent vingt-cinq, ou plutôt cent vingt-sept[1].

Chaque chapitre des Églogues, et chaque Discours, a un titre particulier, sous lequel l'auteur a arrangé les extraits, en commençant dans la règle par les poëtes, et passant de là aux historiens, aux orateurs, aux philosophes, aux médecins. La source de chaque extrait est désignée en marge. Pour qu'on puisse se faire une idée des trésors que les recueils de Stobée renferment, nous allons placer ici les titres de quel-

[1] Dans l'édition de Gesner dont nous nous servons, les chiffres 38 et 39 sont doubles. Nous ignorons si cette erreur provient des manuscrits.

ques chapitres. Les suivans sont du premier livre des Eglogues : de Dieu et de la Providence ; du Destin ; de la Fortune ; du Temps et de ses divisions ; de la Matière ; de l'Idée ; des Corps ; des Formes ; des Couleurs ; du Monde ; des Astres ; du Soleil ; de la Lune et des Comètes ; du Tonnerre ; des Nuages ; des Vents ; de la Figure de la Terre ; de l'Homme ; de l'Ame ; des Sens ; etc. Les neuf chapitres du second livre qui nous restent, traitent : de l'Ignorance dans laquelle les hommes se trouvent relativement aux choses sacrées ; de la Dialectique ; de la Rhétorique ; de la Poétique ; du Caractère du Discours ; de la Morale ; des choses qui sont en notre pouvoir ; que l'on n'est pas méchant malgré soi. Voici quelques titres des Discours moraux dont se compose le deuxième ouvrage : de la Vertu ; de la Méchanceté ; de la Prudence ; de la Tempérance ; du Courage ; de la Poltronerie ; de la Justice ; de la Vérité ; de la Franchise ; de la Flatterie ; de l'Oisiveté ; de la Calomnie ; de la République ; de la meilleure Forme de Gouvernement, savoir, de la Monarchie ; de l'Agriculture ; des Arts ; du Mariage ; des Enfans ; de la Noblesse ; de la Richesse ; de la Santé ; des Médecins ; de la Mort ; etc.

Les extraits sont tirés de plus de cinq cents auteurs, tant poëtes que prosateurs, dont les ouvrages sont en très-grande partie perdus depuis long-temps. Nous pouvons dire qu'il y a à peine un auteur nommé dans le cours de notre Histoire de la littérature, comme étant du nombre de ceux dont il ne nous reste que des fragmens, qui ne soit cité dans la compila-

tion de Stobée. Les poëtes dramatiques sont surtout dans ce cas; et presque tous les vers qui nous restent des poëtes comiques sont empruntés, soit de Stobée, soit d'Athénée. Aucun poëte n'a fourni à Stobée autant de matériaux qu'Euripide; il y a dans les Discours plus de cinq cens sentences ou tirades de cet auteur, cent cinquante de Sophocle, et au-delà de deux cens de Ménandre. Il est naturel qu'il y ait moins de citations de poëtes dans les Églogues, parce que leurs ouvrages fournissent plus de sentences morales que de propositions physiques ou philosophiques.

Quant aux écrivains en prose que Stobée a compulsés, il faut observer qu'il suit à leur égard une double marche. Tantôt il expose en peu de mots et sommairement les opinions des philosophes, tantôt il donne des morceaux empruntés mot à mot de leurs ouvrages. Les résumés, assez fréquens dans les Églogues, sont plus rares dans les Discours; et cela provient encore naturellement de la diversité de l'objet que le rédacteur a eu en vue en composant les uns et les autres, les Églogues devant former comme un corps de doctrine, tandis que les Discours sont une espèce de manuel de morale. Il n'y a d'ailleurs pas de liaison entre tous les extraits, pas plus dans les Discours que dans les Églogues : ainsi le titre des premiers est assez mal choisi. Les extraits se suivent sans transition. Pour ce qui regarde les auteurs de la première classe, c'est-à-dire ceux dont les opinions ne sont que résumées, on peut demander si Stobée a puisé dans les sources

mêmes, ou s'il n'a fait que copier ou extraire quelque ouvrage renfermant un travail de ce genre. Il est évident qu'il a eu sous les yeux l'ouvrage de Plutarque sur les Opinions des Philosophes; mais nous avons déjà remarqué [1] que ce précis d'histoire philosophique ne nous est pas parvenu tel qu'il étoit sorti des mains de son auteur, et que nous n'en avons que les sept premiers livres. Jean de Stobi, au contraire, possédoit l'ouvrage entier de Plutarque, et c'est encore un motif de plus pour que nous nous félicitions que le temps nous ait conservé les extraits de Stobée [2].

Dans la partie de ces extraits dont nous parlons, c'est-à-dire dans celle où il ne fait que rapporter sommairement les opinions des philosophes, sans insérer des fragmens de leurs ouvrages, il cite, outre les auteurs dont Plutarque s'est servi, les écrivains perdus, que nous allons indiquer brièvement.

Apollodore Cépotyrannus, l'Épicurien : il cite sa Φυσικὴ τέχνη.

Critolaus de Phasèle, le célèbre Péripatéticien.

Euryphon de Cnide, médecin, contemporain

[1] Voy. vol. V, p. 91.

[2] Nous nous servons de la Commentatio de fontibus Eclogarum Joannis Stobæi, que M. *Heeren* a insérée dans son édition, mais en complétant cette notice par les écrivains dont il y a des extraits dans les *Sermones*. Nous ne pouvons cependant pas indiquer, comme a tâché de faire M. Heeren, tous les morceaux inédits d'auteurs dont nous avons d'ailleurs les ouvrages, lorsque Stobée n'a pas donné les titres de ceux où il a puisé : il faudroit pour chacun de ces auteurs une recherche à laquelle ne peut se livrer qu'un nouvel éditeur des Discours de Stobée.

d'Hippocrate, mais son aîné, qui a écrit Γνῶμαι Κνίδιαι, *des Sentences de Cnide*.

Diodore d'Iasus, le dialecticien de l'école de Mégare.

Diodore de Tyr, disciple de Critolaus, et célèbre Péripatéticien.

Diotimus de Tyr et *Épidectus*, deux philosophes inconnus.

Hestiée de Perinthe, disciple de Platon.

Ion. Stobée cite son opinion sur la nature de la terre. Le poëte tragique Ion a composé plusieurs ouvrages en prose, et entre autres une Cosmologie. Suidas dit qu'il a aussi écrit sur les Météores. Il est vrai que les commentateurs sont d'avis que, dans ce passage, le lexicographe s'est laissé induire en erreur par le scholiaste d'Aristophane, qui dit que, dans ses Dithyrambes, Ion a souvent parlé des Météores [1].

Antiphane, philosophe inconnu.

Mnésarque, fils de Pythagore.

Périandre, un des sept Sages.

Philippe d'Oponte, disciple de Platon. Stobée est le seul qui nous ait donné des renseignemens sur ses ouvrages astronomiques.

Speusippe et *Xenarque* le Péripatéticien.

La seconde classe d'écrivains en prose dont Jean de Stobi s'est servi, celle dont il a extrait des fragmens entiers, souvent fort longs, est plus nombreuse; et, parmi ces écrivains, il y en a beaucoup dont les ouvrages nous sont parvenus, tels que Démosthène,

[1] Voy. vol. II, p. 71.

Hérodote, Plutarque, Thucydide, Xénophon, Aristote, et surtout Platon, qui seul lui a fourni plus de deux cens passages. Il seroit sans objet de nous y arrêter; mais nous allons indiquer les ouvrages dont le temps nous a privés. Cette nomenclature servira en même temps à compléter notre histoire, et à faire apprécier l'importance du recueil de Stobée.

Eschine le Rhéteur. Dans les Églogues il n'y a qu'une seule ligne d'Eschine, sans que celui-ci soit particulièrement désigné; et cette ligne ne se trouve dans aucun des ouvrages que nous avons du philosophe ou du rhéteur : mais, indépendamment de quelques passages connus, les Discours nous donnent deux fragmens, à la vérité de peu d'étendue, de la harangue du rhéteur Eschine contre Démarchus, que nous ne possédons pas.

Agathon de Samos. Un ouvrage de cet écrivain sur la Scythie est cité par Plutarque. Stobée nous a conservé un petit fragment du second livre de son traité des Fleuves.

Agatharchide de Samos. Dans les Discours, Stobée a placé un fragment du quatrième livre de ses Persiques, où il raconte l'aventure d'Agésilas, frère de Thémistocle, absolument pareille à celle de Scævola rapportée par Tite-Live. Des traditions analogues se trouvent quelquefois chez différens peuples : témoin l'histoire de Guillaume Tell, dont l'original vient du nord de l'Europe. Stobée est le seul auteur qui cite Agathyrsidas, dont l'époque est inconnue.

Agésilas, un des historiens grecs de l'Italie, est

cité par Plutarque. Stobée en rapporte cette seule maxime : « La bravoure est inutile sans la justice ; et, si tout le monde étoit juste, il ne faudroit pas de bravoure. »

Anaximène. Dans les Églogues et dans les Discours, Stobée nous a conservé plusieurs fragmens fort estimables d'Anaximène, sans autre désignation. Ces morceaux sont moraux, et écrits en dialecte commun. Il n'est pas probable qu'Anaximène de Milet, qui appartient aux philosophes physiciens ou à l'école d'Ionie, ait écrit sur la morale; d'ailleurs il a écrit en dialecte ionien, ainsi que Diogène de Laerte le dit expressément. D'après ces considérations on pourra attribuer ces morceaux à Anaximène de Lampsaque, qui ne fut pas seulement un historien éloquent, mais aussi un philosophe.

Antipater de Cyrène, disciple d'Aristippe. Nous pouvons sans doute regarder ce philosophe comme l'auteur de deux fragmens très-curieux qui se trouvent dans les Discours sous le nom d'Antipater. L'un est un éloge du mariage, le second donne des règles sur le choix d'une épouse.

Apollonius de Tyane. Stobée rapporte plusieurs fragmens de lettres de ce philosophe qui manquent dans la collection originaire, telle qu'elle nous est parvenue.

Archelaus. Dans les Discours, Stobée a placé un fragment de quelques lignes tiré de l'ouvrage d'un Archelaus, des Fleuves. Il existe plusieurs individus de ce nom qui ont écrit sur diverses parties de la nature; mais l'ouvrage des Fleuves n'est cité nulle

part. Peut-être provient-il d'Archelaus, dernier roi de Cappadoce, sous Auguste et Tibère, qui a aussi écrit sur des Pierres précieuses, περὶ λίθων.

Archytas de Tarente. Les Discours et les Églogues renferment une vingtaine de fragmens longs et instructifs tirés des ouvrages de ce philosophe. En général, ce recueil est riche en morceaux de l'école d'Italie, et nous devons à Stobée à peu près tous les débris de cette école qui ont traversé les siècles. Nous faisons cette observation une fois pour toujours, et nous nous bornerons à nommer les Pythagoriciens dont il reste des fragmens.

Arésas de la Lucanie, ancien Pythagoricien.

Aristæon, Pythagoricien, auteur d'un ouvrage sur l'Harmonie, peut-être identique avec Aristée, gendre du fondateur de l'école d'Italie.

Aristide. Stobée rapporte le récit du combat des Thermopyles, tiré des Persiques d'Aristide. Plutarque cite le même ouvrage. C'est ce Milésien qui a inventé un nouveau genre de contes[1], et écrit une histoire de l'Italie et de la Sicile.

Ariston d'Iulis, le Péripatéticien. Fragmens de ses Similitudes érotiques et d'un autre ouvrage désigné par le simple titre de Commentaires.

Aristonymus, l'élève de Platon. Une douzaine de fragmens, sauvés par Stobée, est tout ce qui nous en reste. Ces fragmens sont de peu d'étendue; mais il paroît que les Tomaria de cet écrivain, qui étoient une espèce d'*ana,* sont la source où il a puisé beaucoup d'apophthegmes et d'historiettes qu'on

[1] Voy. vol. IV, p. 305.

trouve répandues dans son recueil sous le nom des personnes qui en sont les héros.

Aristote. Après Platon, Aristote est l'écrivain en prose dont Stobée a tiré le plus de morceaux; car leur nombre approche de quatre-vingts, dont la moitié à peu près se trouve dans les Églogues, sans indication des ouvrages d'où ils sont tirés; ce qui en rend la recherche d'autant plus difficile, que l'auteur en rapporte quelquefois le sens plutôt que les paroles. Dans les Discours, au contraire, il suit une autre marche, en donnant de véritables extraits, littéralement, et citant les sources. Nous n'avons de l'ouvrage du Stagirite sur les Vertus et les Vices que les fragmens de Stobée.

Aristoxène de Tarente. Les Églogues contiennent un fragment de son traité sur les Nombres; les Églogues et les Discours en donnent plusieurs de ses Thèses pythagoriciennes. Nous ne connoissons ces ouvrages que par Stobée. Jamblique cite seulement le second.

Arrien. Il y a plusieurs extraits du Stoïcien Arrien, et entre autres un morceau qui ne se trouve pas dans les ouvrages de ce philosophe qui nous sont parvenus : il appartient probablement à la partie des Dissertations qui s'est perdue [1]. Dans les Églogues il y a aussi deux fragmens considérables du traité d'Arrien sur les Comètes. Nous avons parlé de la diversité d'opinions qui a lieu relativement à l'auteur de ce livre.

[1] M. *Heeren* remarque que ce fragment, qu'on lit dans les Églogues, I, ch. 4, v. 50, a échappé à M. *Schweighæuser*.

Apollodore. Stobée cite Apollodore le grammairien, et nommément son ouvrage *des Dieux;* mais il donne deux fragmens de la Physique d'*Apollodore Ephillus* le Stoïcien.

Bion, probablement celui *de Proconèse.* Deux fragmens de son traité de l'Esclavage.

Bryson, ancien Pythagoricien.

Buthérus de Cyzique est nommé par Jamblique parmi les célèbres Pythagoriciens; mais ce biographe ne dit pas à quelle époque il a vécu. Il a écrit *des Nombres.* Stobée donne dans les Églogues un fragment de cet ouvrage, dont aucun autre écrivain de l'antiquité ne fait mention.

Callicratide, ancien Pythagoricien.

Callisthène. Les Discours renferment trois extraits de trois auteurs du nom de Callisthène. L'un est celui d'Olynthe, l'historien de la Macédoine; l'autre est Callisthène de Sybaris, d'une époque inconnue, qui a composé une Histoire de la Galatie; le troisième a écrit des Métamorphoses. Dans le morceau de ce dernier est raconté un événement arrivé en Phrygie, qui est l'archétype de l'histoire du dévouement de Décius.

Charondas. Stobée nous a conservé dans ses Discours le préambule de la constitution donnée par Charondas aux Catanéens; il renferme une déclaration, non des droits, mais des devoirs des citoyens envers dieu et leurs concitoyens.

Chrysermus de Corinthe, d'une époque inconnue, a écrit *des Fleuves,* ouvrage dont un petit fragment se trouve dans les Discours. Il y en a un

autre tiré des Persiques d'un écrivain du même nom, mais dont la patrie n'est pas nommée. Plutarque en cite d'autres livres historiques.

Chrysippus. La philosophie du Portique est exposée avec un soin particulier dans le recueil de Stobée, et Chrysippe a été sa principale source: mais il n'y a, ni dans les Églogues, ni même dans les Discours, un seul passage qu'on puisse regarder comme un extrait littéral; de manière qu'on reste douteux si ce que Stobée dit est pris dans les écrits de Chrysippe ou dans Plutarque.

Clinias, ancien Pythagoricien.

Clitophon de Rhodes, historien d'une époque inconnue. Les Discours donnent un fragment de ses Indiques, et un autre de son Histoire.

Cornélianus. Le traité de Phrynichus sur les atticismes est dédié à Cornélianus, qui fut secrétaire de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. Phrynichus le loue comme un rhéteur *antique*; Stobée a placé dans ses Discours quatre lignes d'une harangue de Cornélianus contre une certaine Béronice.

Cratès. Ce philosophe est une seule fois cité, sans extrait.

Crispinus. Deux lignes d'un écrit de ce philosophe inconnu, dirigées contre un certain Dionysius.

Criton, ancien Pythagoricien.

Démaratus, d'une époque incertaine, a laissé entre autres une histoire de l'Arcadie, et Τραγῳδούμενα, c'est-à-dire, *Fables pour la tragédie*. Nous avons un fragment de chacun de ces ouvrages. Le premier est l'original de l'histoire des Horaces et des Curiaces.

Démétrius de Phalère. Outre une tirade contre la lâcheté, et une sentence en une seule ligne, Stobée nous a conservé, dans le troisième Discours, le recueil des apophthegmes des Sept Sages, attribué à ce rhéteur.

Démocrite. Il y a dans les Discours une soixantaine de sentences de ce philosophe en une ligne ou deux, qui, probablement, sont tirées des Préceptes, Ὑποθῆκαι, de ce philosophe, cités par Eusèbe[1]. D'autres sont empruntées de son traité de la Tranquillité d'ame. Il est certain que Stobée s'est servi de cet ouvrage, puisque, dans le Discours CI, il en donne le commencement dans les mêmes termes qu'on le lit dans Sénèque[2].

Démonax le Cynique, connu par Lucien. Stobée en donne plusieurs apophthegmes, et, comme dans les Discours il cite une fois pour autorité les *Petits volumes* d'Aristonyme, il se peut que le recueil de ce compilateur a été en général son autorité pour ce genre de fragmens.

Didyme, le Pythagoricien du premier siècle, dont nous avons parlé.

Diogène de Sinope. Stobée a recueilli beaucoup d'apophthegmes de ce Cynique, dont il cite une fois les Diatribes; mais il est probable qu'il n'a pas voulu parler d'un ouvrage *de* Diogène, mais d'un ouvrage *sur* Diogène.

Diotogène. Quoique Jamblique ne fasse pas seulement mention de cet écrivain, nous l'avons

[1] Præp. Evang. 27, p. 782.
[2] De tranqu. an. c. 12.

placé[1] parmi les anciens Pythagoriciens, parce que ses ouvrages de la Sainteté et du Gouvernement sont écrits en dialecte dorien.

Dorothée, un des historiens d'Alexandre le Grand, mais d'une époque postérieure, puisque Plutarque cite un de ses ouvrages pour un fait relatif à Marius. Stobée a extrait de son Histoire de la Sicile l'anecdote connue de Phalaris et de Périllus, que Michel Apostolius a tirée de la même source[2].

Ecphantas de Syracuse, ancien Pythagoricien.

Epandride, auteur entièrement inconnu, dont Stobée rapporte deux apophthegmes.

Epicure. Les ouvrages de ce philosophe n'ont pas fourni à notre auteur beaucoup de morceaux dignes de figurer dans une collection destinée à former le cœur d'un fils. Les sentences qu'il a reçues paroissent tirées des Κύριαι δόξαι.

Erasistrate. Stobée nous a conservé une seule proposition de ce médecin, savoir, que la principale cause des maladies gît dans la surabondance ou la corruption des humeurs.

Euclide. Sous ce nom Stobée nous a conservé un fragment sur le Sommeil, un peu poétique; mais qui néanmoins pourroit provenir d'un médecin. Galien cite un Euclide, médecin, surnommé *Palatianus*.

Euryphémus (ou *Euryphamus* en dorien) *de Syracuse*, un des anciens Pythagoriciens.

[1] Voy. vol. II, p. 314.
[2] Proverb., cent. XX, prov. 13.

Eurytus de Tarente, de la même catégorie.

Eusèbe de Mynde. Stobée rapporte près de trente morceaux de morale d'Eusèbe, sans autre désignation, et M. Heeren suppose que cet Eusebius étoit un Stoïcien de l'école d'Epictète; mais il paroît hors de doute que ces passages appartiennent à Eusèbe de Myndus dont parle Eunapius.

Gaiüs. Un fragment qui porte ce nom paroît être pris de la défense d'un accusé que l'auteur prétend avoir été poussé au crime par un penchant irrésistible. Les sept autres fragmens, conservés par Stobée, sont aussi tirés de plaidoyers. Il paroît donc qu'ils sont du célèbre jurisconsulte.

Gœus. Une seule sentence de cet écrivain inconnu.

Grégoire le Théologien. Stobée a conservé deux petits fragmens de St Grégoire le Thaumaturge. C'est l'unique écrivain chrétien dont il s'est servi, et l'on ne conçoit pas ce qui peut lui avoir mérité cette préférence.

Héraclite d'Éphèse. Plusieurs fragmens de son traité de la Nature.

Hermarque de Mitylène. Une seule sentence de cet Épicurien qui, au moins dans les éditions, est faussement nommé Hermaque, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs.

Hermès Trismegiste. Stobée a inséré plusieurs passages de cet écrivain pseudonyme dans le premier livre des Églogues, un seul dans le second, et trois dans les Discours [1].

[1] Sous ce dernier rapport M. *Heeren* se trompe en disant qu'il ne s'en trouve pas dans les Discours.

Hermolaus ou *Hermolochus*. Auteur inconnu dont Stobée nous a conservé un fragment sur les peines de la vie.

Hiéroclès le Néo-Platonicien. Nous devons à Stobée une foule de morceaux très-étendus de ce philosophe.

Hipparque, un des anciens Pythagoriciens.

Hippodame de Milet. Nous avons parlé de la discussion littéraire à laquelle trois fragmens portant ce nom ont donné lieu.

Hypéride. Il y en a cinq ou six fragmens; mais Stobée n'indique pas de quelle harangue il les a pris. Parmi ces morceaux il y en a un que nous citons, parce qu'il appartient aux mœurs du temps. « Une femme ne doit se montrer dans les rues, dit-il, que parvenue à un âge tel que ceux qui la rencontrent puissent demander : qui est son fils? mais jamais : qui est son époux? »

Hypsœus. Trois fragmens de cet écrivain inconnu.

Jamblique. Des fragmens très-considérables de son traité de l'Ame et de ses Lettres.

Juncus. Plusieurs morceaux étendus de l'ouvrage de cet écrivain inconnu, de la Vieillesse.

Métopus, ancien Pythagoricien.

Métrodore. Quelques fragmens insignifians d'un des quatre philosophes de ce nom.

Modératus de Gadès. Les Églogues offrent un seul fragment de ce Néo-Pythagoricien sur les Nombres; il n'y en a pas dans les Discours.

Milon. Sous ce nom, Stobée donne dans les

Éologues un fragment sur la foudre, et les manuscrits disent qu'il est tiré de sa Physique. Cet écrivain est inconnu.

Musonius Rufus. Les Discours renferment beaucoup de morceaux, et plusieurs d'une étendue considérable du recueil qu'Asinius Pollio a fait des *dites* de ce philosophe.

Nicias de Malles. Dans les Discours un fragment de l'ouvrage de ce médecin sur les Fleuves.

Nicolas de Damas. Nous devons à Stobée des fragmens curieux tirés de son ouvrage sur les Coutumes ou Mœurs singulières.

Nicostrate. Dans les Discours un fragment sur les mariages, ou sur les qualités qu'il faut rechercher dans les femmes; morceau très-curieux dans lequel il y a des observations physiognomoniques, et des règles pour juger du caractère d'une femme d'après le son de sa voix. Philostrate parle d'un Nicostrate de la Macédoine qui a fleuri sous les Antonins, et dont on admiroit le style; il ne nous paroît pas qu'on puisse le regarder comme l'auteur de ce morceau. Il est dans le genre des anciens Pythagoriciens, et nous serions portés à croire qu'au lieu de Nicostratus, il faudroit lire Nicostrata, si le morceau étoit écrit en dialecte dorien. Nicostrata étoit cette dame à laquelle est adressée la lettre de Thécano sur la Jalousie.

Obrimus, orateur inconnu. Des fragmens de trois plaidoyers dans les Discours.

Ocellus. Les fragmens de ce Pythagoricien, conservés dans les Églogues, sont écrits en dialecte

dorien : observation importante par la raison qui a été exposée ailleurs.

Onatas,
Pempélus,
Perictyone, } anciens Pytagoriciens.

Phavorinus d'Arles. Quelques fragmens agréables, mais de peu d'étendue, que Stobée aura tirés d'un recueil ; car il est probable que la lecture des ouvrages mêmes de ce Platonicien lui auroit fourni plus de matériaux. Voici quelques bagatelles conservées par Stobée. « On raconte qu'un jeune homme amoureux fut envoyé à la campagne par son père, qui vouloit lui faire oublier sa passion. Au bout de quelque temps il se pendit, après avoir écrit une lettre où il disoit que l'agriculture étoit une chose qui ne finissoit pas, parce que, après avoir semé pour récolter, il falloit récolter pour semer. » — « Quelle est donc cette passion qui s'est emparée de moi ? Ceux qui s'y connoissent disent que c'est l'amour. Oh ! le démon mal avisé, qui s'empare d'un corps qui n'est pas assez fort pour lutter contre lui ! Je me rends, ô Amour ! je me reconnois vaincu, je ne puis combattre contre toi ! » — « Platon et Pythagore ont eu raison de dire que la vieillesse n'est pas près de la mort ; elle est près du commencement d'une vie heureuse. »

Philolaüs de Crotone, un des anciens Pythagoriciens.

Platon. De tous les écrivains dont Stobée s'est servi, Platon est celui qui lui a fourni le plus de matériaux. Il en rapporte environ trois cens frag-

mens, dont un grand nombre d'une étendue considérable ; il y en a qu'on ne trouve pas dans nos éditions.

Plutarque. Il y a une centaine de passages tirés des œuvres morales de ce philosophe, principalement du traité des Opinions des philosophes ; mais un nombre considérable de notices sont prises dans Plutarque, sans qu'il soit nommé. Dans les Églogues et dans les Discours il y a plusieurs fragmens empruntés d'ouvrages perdus, comme ceux qui portent les titres suivans : de l'Amitié ; s'il est utile de connoître l'avenir ; contre la Volupté ; contre la Richesse ; si les Femmes doivent être instruites ; de la Calomnie ; contre les Forces corporelles ; de la Divination ; de la Beauté ; de la Noblesse.

Polyen. Dans les Discours il y a deux fragmens de cet écrivain, dont l'un est dit tiré de son Histoire de la Macédoine. C'est probablement ce même Polyen d'Athènes qu'Eusèbe cite [1] comme un historien ; mais on ignore absolument quand il a vécu.

Polus le Lucanien, un des anciens Pythagoriciens.

Porphyre. Ce philosophe est un des écrivains en prose dont Stobée s'est le plus servi dans les Églogues physiques ; il lui a fourni beaucoup moins de matériaux pour la partie morale. Les quatre ouvrages des Statues, du Styx, des Facultés de l'Ame, et de sa Liberté, dont il a fait des extraits, sont perdus.

Posidonius. Dans les Églogues physiques les

[1] In. Chron. lib. I, p. 25. Thes. temp.

opinions de ce philosophe sont quelquefois rapportées; mais il ne paroît pas que l'auteur les ait tirées de ses ouvrages mêmes.

Pythagore. Même observation, avec la différence que c'est dans les Discours qu'il est cité, et non dans les Églogues.

Rufus, disciple d'Épictète. C'est uniquement par Stobée que nous connoissons Rufus, au moins comme philosophe.

Scythinus. Diogène de Laërte rapporte qu'un certain Scythinus versifia l'ouvrage d'Héraclite *de la Nature*. Le fragment de Scythinus, qu'on lit dans les Églogues, pourroit bien avoir appartenu à cet ouvrage; mais il est en prose. Néanmoins, comme les iambes sont si fréquens dans la langue grecque, qu'un ouvrage écrit en ce genre de vers diffère peu de la prose, il seroit possible que quelque grammairien, en le copiant, eût fait disparoître les légères traces de poésie, pour avoir un ouvrage en prose, de même que nous avons vu qu'il est arrivé de Babrias. Au reste, le fragment de Scythinus est si corrompu qu'on pourroit dire qu'il a éprouvé une altération essentielle sous la main des copistes. Scythinus étoit originaire de Téos, et a écrit une histoire on ne sait de quel pays. On ignore également l'époque où il a vécu.

Sérinus, écrivain inconnu. A en juger d'après ce que Stobée en a tiré pour ses Discours, il avoit composé un recueil d'*Ana*.

Simon le Corroyeur. Extrait d'une de ses lettres à Aristippe.

Sopater. Dans les Discours on trouve un extrait très-étendu d'une lettre de Sopater à son frère Hermétérius : c'est une instruction sur la manière dont il devra remplir les devoirs d'une charge importante à laquelle il venoit d'être nommé. On seroit tenté de croire que le Sopater, qui étoit dans le cas de voir son frère placé à un poste élevé, est ce Néo-Platonicien, disciple de Plotin et de Jamblique, dont les talens avoient tellement charmé Constantin, qu'il put, pendant quelque temps, jouer auprès de ce prince le rôle de favori, jusqu'à ce que quelque imprudence, ou, comme prétend Eunapius, la superstition et la lâcheté de Constantin causèrent sa mort; on seroit tenté, disons-nous, de regarder ce Sopater comme l'auteur de l'instruction adressée à Hermétérius, si l'on y trouvoit la moindre trace de la présomption qui paroît avoir caractérisé ce philosophe, ou des extravagances de l'école où il a été élevé. Indépendamment de ce Sopater, il a existé un sophiste de ce nom, dont nous avons parlé.

Sosiadès. C'est aux Discours de Stobée que nous devons la conservation de l'ouvrage de cet écrivain sur les Sept Sages [1].

Sosistrate. Stobée nous donne quelques extraits de son ouvrage sur la Chasse, et de son Histoire de la Thrace. On ne sait si l'auteur est ce citoyen de Nisa dont parle Strabon, comme d'un de ses contemporains, ou un autre qui étoit de Phanagore.

[1] Voy. vol. II, p. 287.

Sotadès. Sous le nom de ce prosateur inconnu il se trouve quelques sentences dans les Discours.

Sotion. Les Discours renferment plusieurs extraits de Sotion, dont quelques-uns sont pris de son ouvrage *de la Colère.* Celui des trois Sotion, qui a probablement composé ce livre, est le Néo-Pythagoricien d'Alexandrie, qui fut le maître de Sénèque. Les autres extraits peuvent aussi bien être empruntés de la Succession des philosophes du Sotion d'Alexandrie, qui a vécu sous Ptolémée VI, que de la Corne d'Amalthée du Péripatéticien.

Sthénidas de Locres,
Télès,
Théagès,
Théano,
} anciens Pythagoriciens.

Théodore. Stobée donne dans les Discours trois fragmens de l'ouvrage de Théodore ὑπὲρ ἐλπιδοφορίας.

Théopompe. Un seul fragment insignifiant de cet historien.

Thésée, historien d'une époque inconnue. Il a écrit une Vie des hommes illustres, et des Corinthiaques, ouvrage cité par Suidas. Stobée a conservé deux fragmens qui peuvent être empruntés du premier livre.

Thrasyllus de Mende. Un passage de ses Égyptiaques, qui prouve que ce Néo-Platonicien étoit fort superstitieux.

Timagoras. Stobée donne un petit fragment de son ouvrage sur les Fleuves. Nous connoissons

deux Timagoras, celui de Géla, qui fut disciple de Théophraste et de Stilpon [1], et l'Épicurien [2].

Trophilus, auteur d'un recueil de Choses merveilleuses, dont Stobée nous a conservé quatre fragmens qui se rapportent à l'histoire naturelle.

Xénocrate. Un seul fragment de ce disciple de Platon, sans indication de l'ouvrage d'où il est tiré.

Zaleucus. Stobée nous a conservé dans ses Discours le préambule des lois de ce Locrien, comme il a aussi fait pour Charondas. Ce préambule recommande la religion et le respect des dieux, des parens, des lois, et des magistrats. Il y est ordonné que celui qui voudra proposer l'abrogation d'une loi paroisse devant le peuple la corde au cou, et meure, si sa demande est rejetée.

Zénon de Citium. Il paroît que Stobée a tiré de l'ouvrage de Plutarque, ou de quelque autre recueil, tout ce qu'il dit du fondateur du Portique.

Les *Églogues physiques et morales*, furent publiées pour la *première fois*, en grec et en latin, par *Guill. Canter*, Anvers, chez Plantin, 1575, in-fol. Cette édition fut réimprimée à Genève, 1609, in-fol., avec les Discours, qui avoient paru dans l'intervalle, ainsi que nous le dirons.

Cependant, le manuscrit qui avoit servi à *Canter* étoit dans un état pitoyable; non seulement il fourmilloit de fautes, mais il y avoit une quantité de lacunes, et des pages entières transposées défiguroient le sens. Quelque défectueuse que fût l'édition de *Canter*, elle étoit devenue extrêmement rare. M. *Tychsen*, qui fut ensuite professeur à Gœttingue, ayant trouvé à l'Escurial un bon manuscrit de cet ouvrage, le col-

[1] Diog. Laert. II, p. 113.
[2] Voy. vol. V, p. 165.

lationna, et remit son travail à M. *Heeren*, qui dès-lors mit le projet d'une nouvelle édition au nombre des objets du voyage littéraire qu'il alloit entreprendre. Il collationna ou consulta les manuscrits qu'il trouva à Augsbourg, au Vatican, à Naples, à Milan, et à Paris. Le fruit de ses peines fut une édition, qui, la première, donne un texte pur de cet auteur : elle parut à Goettingue, 1792, en 2 vol. in-8°. La division des chapitres, dans laquelle *Canter* avoit porté du désordre, y est rétablie ; des notes courtes, mais suffisantes, rendent compte des motifs qui ont déterminé M. *Heeren* dans le choix des différentes leçons ; les variantes sont rejetées à la fin de l'ouvrage ; la traduction de *Canter* est corrigée ; l'édition est pourvue de tables fort utiles ; enfin, il n'a manqué à cette excellente édition qu'un libraire disposé à lui donner un extérieur agréable.

Les deux derniers livres de l'Anthologie, ou les *Discours* (Sermones), ont été publiés, pour la *première fois*, par *Victor Trincavelli*, Venise, 1536, in-4°, sous le titre de Collectiones sententiarum, gr.

Conrad Gesner donna trois éditions des Discours, sous le titre de Joannis Stobæi Sententiæ ; savoir : à Zurich, en 1543 ; à Bâle, 1549 ; et à Zurich, 1559 ; toutes in-fol. Ce savant a ajouté une traduction latine, et à sa troisième édition une table des auteurs ; mais il a fait dans le texte des altérations arbitraires, qui sont cause que ses éditions sont fort décriées. Dans la première il copia le texte de Trincavelli ; mais chaque fois qu'il y remarqua une différence d'avec les textes imprimés des auteurs extraits, il le corrigea d'après ceux-ci ; grande maladresse, puisqu'un des fruits que la critique peut tirer de recueils dans le genre de ceux de Stobée, est précisément la comparaison de leurs leçons avec celles des manuscrits qui ont servi pour nos éditions. Il se permit aussi des transpositions et des changemens ; de manière qu'au lieu d'une nouvelle récension, il donna un texte vraiment interpolé. Pour sa seconde édition il eut un manuscrit que lui prêta *Don Diégo Hortado de Mendoza*, am-

bassadeur d'Espagne à Venise, manuscrit qui se trouve aujourd'hui à Madrid; mais non seulement il laissa subsister les fautes de sa première édition, il en commit de nouvelles en faisant des changemens arbitraires : il négligea les bonnes leçons, et omit même des passages entiers de son manuscrit.

La confusion, causée par Gesner, fut augmentée par *André Wechel*, qui, en réimprimant l'édition de Zurich à Francfort, 1581, in-fol., y mêla les extraits de Saint-Maxime et d'Antoine Mélissa.

Franç. Favre, libraire de Lyon, rémédia à ce dernier inconvénient dans l'édition qu'il fit imprimer à Genève, 1609, in-fol., sous le titre de Sententiæ ex thesauris Græcorum delectæ, etc. (Voy. vol. I, Introd., p. LXIV.) Il y donna bien aussi les recueils des deux moines; mais il les fit imprimer à part, se contentant d'indiquer les endroits où leurs Sentences pourroient être intercalées. Au reste, il réunit dans le même volume les Discours et les Églogues de Stobée; de manière que c'est, jusqu'à nos jours, la seule édition complète de Stobée, donnant à la vérité le texte défectueux de Canter et le texte interpolé de Gesner, les seuls qu'on eût jusqu'en 1792 et 1822 [1].

Hugo Grotius publia à Paris, 1623, in-4°, les passages de poëtes seulement conservés par Stobée; il les corrigea d'après un manuscrit de Paris, et y ajouta une traduction. Le volume porte ce titre : Dicta poetarum quæ apud Joannem Stobæum extant.

M. *Nic. Schow*, à Copenhague, entreprit la restitution du texte des Discours, et conféra dans ce but plusieurs manuscrits pendant un voyage qu'il fit en Italie. Son travail, étant entièrement fini, devint la proie des flammes dans l'incendie du château de Copenhague, en 1779, à l'exception du manuscrit des vingt-sept premiers Discours,

[1] Cette édition, imprimée à Genève par un libraire de Lyon, est souvent appelée édition de Lyon : il paroît qu'il en existe des exemplaires avec la date de 1608.

accompagné de petites notes critiques, que M. Schow avoit déjà envoyé pour être imprimé à Leipzig. Ce savant ayant, après son malheur, coupé toute correspondance avec le libraire, celui-ci publia, en 1797, en 1 vol. in-8°, ce qui avoit été imprimé, et tel qu'il l'avoit reçu, c'est-à-dire, sans préface, sans prolégomènes, sans commentaire critique. Il en résulte que le lecteur se trouve sans instruction sur les marques qui accompagnent le texte de M. Schow, et qui indiquent sans doute les manuscrits où chaque leçon a été puisée, ainsi que sur le mérite des manuscrits mêmes, et sur les principes suivis par M. Schow. Il n'en est pas moins évident que le texte a beaucoup gagné en pureté, principalement dans les morceaux prosaïques; mais il y reste un grand nombre de leçons corrompues, probablement parce qu'elles se trouvoient déjà dans les manuscrits dont Stobée s'est servi. L'édition de M. Schow a un autre défaut, c'est que, se bornant à son propre travail, il a négligé les matériaux que renferment les ouvrages de plusieurs savans de différens pays; il y auroit trouvé des corrections dignes d'être recueillies.

En 1822 parut une nouvelle édition des Discours de Stobée, portant ce titre : Joannis Stobæi Florilegium. Ad mss. fidem emendavit et supplevit *Th. Gaisford.* Oxoniæ, 1822, 4 vol. in-8°. Nous ne connoissons cette édition que par ce que M. *Chr.-Dan. Beck* en dit dans Allgem. Repertorium der neuesten in- und auslænd. Litteratur; 1823, vol. I, p. 42. Voici un extrait de ce morceau :

« Quoique cette édition ne remplisse pas tous nos desirs, parce que le travail de M. Gaisford est un peu superficiel, elle nous fournit cependant un texte infiniment meilleur des Discours de Stobée que nous n'en avions depuis les interpolations de Gesner. Il auroit beaucoup gagné en pureté, quand même M. Gaisford se seroit contenté de faire réimprimer l'édition de Trincavelli; mais il a eu d'autres secours littéraires. »

Nous allons indiquer brièvement ces secours : 1° Le ma-

nuscrit nº 1984 de Paris, qui a fourni beaucoup de corrections et de supplémens : toutefois il y manque de bons passages, qu'on ne trouve que dans la classe de manuscrits qui a servi à Trincavelli. Le manuscrit nº 1984 de Paris est absolument pareil à celui de Mendoza, dont Gesner s'est si mal servi. 2º Le manuscrit de Paris, nº 1985, du 16e siècle. Le copiste paroît avoir ajouté des passages tirés des auteurs allégués. 3º Le manuscrit nº 2091, très-moderne, qui avoit servi à Grotius. 4º Le manuscrit d'Is. Vossius, à Leyde, décrit par Valckenær, Diatr. in Fragm. Eurip., p. 198. 5º Des extraits que Ruhnken avoit fait faire d'un manuscrit de Florence. 6º Deux manuscrits d'Oxford, assez modernes. 7º Un exemplaire de l'édition de Genève, sur lequel Grotius avoit collationné deux manuscrits de Paris. 8º Un exemplaire de l'édition de Grotius, corrigé et augmenté par ce savant même. 9º Des exemplaires de différentes éditions, avec des remarques écrites par Gataker, Valckenær, Saumaise, Tyrwhitt, Wakefield.

M. Beck reproche à M. Gaisford la même faute que nous avons reprochée ci-dessus à M. Schow ; savoir, d'avoir négligé les observations renfermées dans des ouvrages imprimés, et même les variantes de M. Schow. Son édition est pourvue de bonnes tables. Il promet de donner aussi les Églogues. Le premier volume de l'édition de M. Gaisford, vient d'être réimprimé à Leipzig, 1823, in-8º.

AGAPETUS, diacre de Constantinople, dans le sixième siècle, a écrit un ouvrage *sur les Devoirs du Prince*, Σχέδη βασιλικὴ κεφαλαίων παραινετικῶν περὶ τοῦ καθήκοντος τοῦ καλοῦ ἄρχοντος, ordinairement cité sous le titre de *Scheda regia*, c'est-à-dire, Tablettes royales. Il est dédié à Justinien, et divisé en soixante-douze chapitres, dont les initiales forment cette phrase dédicatoire : Τῷ θειοτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ Βασιλεῖ ἡμῶν Ἰουστινιανῷ Ἀγαπητὸς ὁ ἐλάχιστος

διάκονος. On y trouve autant de préceptes sur l'art de gouverner, très-concis et fort sensés, mais ne renfermant aucune pensée profonde.

Éditions : *première*, Venise, 1509, in-8°, gr. lat., chez *Zach. Calliergus*.

Cologne, 1527, in-4°, chez *Euchar. Hirschhorn* ou *Cervicornus*, en grec seulement.

Dans les collections de *Frobenius*, *Camerarius*, *Gesner*, *Grynæus*; et, à la suite de Nili Admonitiones, ed. *Steph. Schoning*, Franeker, 1608, in-8°.

Bâle, 1633, in-8°, par *Bern. Damke*.

Paris, 1635, in-8°, par *Pierre Guerin*, en grec et en latin.

Berlin, 1643, in-4°, en grec et en latin, par *J. Bercovius*.

Leipzig, 1669, in-8°, avec les notes de *Jacq. Brunon*, publiées par son fils *Jacq.-Pancrace Brunon*.

Leipzig, 1733, in-8°, par *J.-Aug. Grœbel*, avec les notes de *Brunon* père et fils.

Cet ouvrage se trouve aussi dans *Ans. Banduri* Imp. Oriental., vol. I, et dans *Gallandi* Bibl. Patrum, vol. VI.

Nous arrivons à un des hommes les plus remarquables du huitième siècle, à celui qui le premier composa un système complet de dogmatique, et donna ainsi à la religion la forme d'une science, appelée théologie. C'est St Jean *de Damas*. Sa vie, écrite par *Jean de Jérusalem* [1], son contemporain, est une légende plutôt qu'une biographie, et l'on ne peut y avoir recours que le flambeau de la critique à la main. St Jean naquit à Damas

[1] Il ne faut pas confondre ce Jean de Jérusalem avec St Jean de Jérusalem, successeur de St Cyrille, en 386. Quant à St Jean de Damas, il faut le distinguer de Jean de Damas, dit Mesuès, médecin du 13e siècle.

vers la fin du septième ou au commencement du huitième siècle. Son père Serge paroît avoir été trésorier du kalife Abd'ul Melik I. Un moine latin, nommé Cosmas, l'instruisit dans les langues, la philosophie, les mathématiques et la théologie. Son biographe prétend qu'après la mort de Serge, Jean, son fils, fut revêtu de la première charge de l'état, et qu'il fut nommé Πρωτοσύμβουλος, premier conseiller, ce qu'on peut traduire par principal ministre. Au milieu de ses occupations politiques, le zèle dont il étoit animé pour la religion ne se ralentit pas. Ayant eu connoissance de l'édit que l'empereur Léon III l'Isaurien rendit en 726, pour défendre le culte des images, il écrivit contre ce prince. Léon III s'en vengea, en calomniant le ministre auprès du kalife, son maître. Il fut condamné à avoir la main coupée. Jean de Jérusalem assure que la sentence fut exécutée; mais que la sainte Vierge lui remit la main pendant la nuit. La religion n'a pas besoin de ces légendes, qui ne servent qu'à fournir des armes à ses ennemis. Le fait est que Saint Jean de Damas, ayant éprouvé quelques désagrémens à la cour du kalife, alla s'enfermer dans la *Laure* de St Sabas en Palestine, où il passa sa vie dans la société de son ancien condisciple *Cosmas* que les Grecs désignent par l'épithète de *Mélodos*, à cause des cantiques sacrés qu'il composa. Il s'y occupa de travaux littéraires, et son dernier écrit est celui qu'il publia contre le synode de Constantinople, tenu en 754.

Le principal de ses ouvrages est sa Dogmatique,

Ἔκδοσις ἀκριβὴς τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, *Exposition exacte de la foi orthodoxe,* résultat des discussions théologiques qui, pendant plusieurs siècles, avoient occupé les docteurs de l'église grecque. C'est la base de la croyance orthodoxe des Orientaux, qui s'est arrêtée à ce livre sans y rien ajouter. Mais en portant dans la théologie la philosophie péripatéticienne que S[t]. Jean avoit sans doute cultivée parmi les Arabes, il devint le précurseur de la philosophie scolastique. C'est le seul rapport sous lequel nous avons cru devoir faire mention de ce livre, qui nous est étranger par son contenu. S[t] Jean s'y est montré aussi profond penseur que savant distingué. Cet écrivain est certainement un phénomène dans le temps où il a vécu, et il paroît bien plus brillant lorsqu'on le compare aux théologiens d'Occident, ses contemporains, qui, étrangers à la philosophie, à la connoissance des langues sacrées, et à l'exégèse, ne sortoient pas du cercle tracé par les pères de l'église.

Un second ouvrage, plus étendu encore, fait pendant à la Dogmatique; c'est un recueil d'extraits dogmatiques et moraux des Saintes-Écritures comparées aux ouvrages de l'église. S[t]. Jean lui a donné le titre de *Parallèles sacrés,* Ἱερὰ παράλληλα. Ce recueil a un intérêt littéraire à cause des ouvrages perdus dont il donne des fragmens.

S[t]. Jean de Damas nous a laissé un ouvrage purement philosophique, Κεφάλαια φιλοσοφικὰ, *Chapitres philosophiques* ou *dialectiques,* d'après les ouvrages d'Aristote et l'Introduction de Porphyre;

car l'auteur déclare lui-même que c'est une pure compilation. On n'y trouve pas d'idées nouvelles; mais c'étoit certainement un livre utile dans le temps où il a paru.

On trouve cet ouvrage dans les éditions des Œuvres de S[t] Jean de Damas, dont il y en a deux : Paris, 1619, in-fol., par *Jacques Bill;* et, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., par *Mich. Lequien.* Cette dernière a été contrefaite à Venise, 1748, 2 vol. in-fol.

Une *Anthologie de lieux communs*, Κεφάλαια θεολογικὰ, ἤτοι ἐκλογαὶ ἐκ διαφόρων βιβλίων τῶν τε καθ' ἡμᾶς καὶ τῶν θύραθεν, divisée en soixante et onze chapitres, a été rédigée par S[t] MAXIME, qui fut d'abord premier secrétaire de l'empereur Héraclius, ensuite moine et abbé du couvent de Chrysopolis dans les environs de Constantinople, et placé, par l'église grecque, au nombre des confesseurs, parce que, ayant résisté à toutes les tentatives qu'on fit pour l'engager à se prononcer pour les Monothélites, il fut exilé en Colchide, qu'on appeloit alors Lazique, où il mourut en 662. L'Anthologie de S[t] Maxime diffère des Discours de Stobée en ce que le saint abbé y a fait entrer aussi des morceaux tirés de la Bible et des écrivains ecclésiastiques, tandis que Stobée n'a connu que des auteurs payens.

Conrad Gesner a, le premier, publié les extraits de S[t] Maxime dans sa collection de 1546.

Voyez ce que nous avons dit ci-dessus, p. 159, des éditions de Stobée de 1581 et 1609.

Enfin, on trouve cet ouvrage dans les Œuvres de S[t] Maxime, édition de *Franç. Combefis,* Paris, 1675, 2 vol. in-fol.

Un troisième recueil du même genre a pour auteur ANTOINE, surnommé MELISSA ou l'*Abeille*, moine grec du huitième siècle [1]. Ce recueil est divisé en deux livres et cent soixante-seize titres.

Il se trouve dans les éditions des Discours de Stobée de 1581 et 1609.

Nous plaçons parmi les philosophes l'empereur BASILE *le Macédonien*, qui régna de 867 jusqu'à 886, à cause d'un traité sur l'Art de gouverner, Κεφάλαια παραινετικὰ, *Chapitres d'exhortation*, qu'il a écrit pour son fils Léon. Cet ouvrage se compose de soixante-six chapitres, dont les initiales forment cette phrase : Βασίλειος ἐν Χριστῷ Βασιλεὺς Ῥωμαίων, Λέοντι τῷ ποθημένῳ υἱῷ καὶ συμβασιλεῖ. Heureux le prince qui peut avec vérité dire à son fils, comme Basile : « Ayez toujours devant les yeux l'exemple de votre père, et tâchez d'y conformer toutes les actions de votre vie ; car celle de votre père n'a pas été la vie d'un fainéant dans la paix, ni d'un lâche dans les combats : en tout ce que j'ai fait, je me suis proposé un but, savoir, que mes actions puissent vous servir de modèle. Je regarde la paresse comme un vice ; le travail fait la gloire d'un prince. » L'histoire confirme les éloges que Basile donne à son gouvernement ; mais elle ajoute qu'il ne commença à montrer des vertus qu'après s'être frayé le chemin du trône par des intrigues et des crimes. « Tous les avantages physi-

[1] D'après *Saxius ;* d'autres le placent au commencement du deuxième siècle.

ques, dit-il ailleurs, n'ornent pas un prince à l'égal de la vertu. La beauté et les grâces sont détruites par l'infortune et par l'âge. Les richesses engendrent l'oisiveté et les voluptés. La force du corps peut donner de la supériorité, mais elle trouble l'ame. La vertu élève ceux qui la pratiquent, au-dessus des richesses et de la noblesse; elle aide à exécuter les entreprises qui paroissent les plus difficiles. »

Dans un autre chapitre ce monarque dit : « Dieu vous destine un trône; regardez donc l'empire sur lequel vous régnerez comme un dépôt sacré qui est confié à votre garde, et veillez à son salut. Loin de vous tout ce qui seroit indigne d'un dépositaire fidèle. Puisque vous avez été jugé digne de commander aux autres, tâchez aussi de leur être supérieur en vertu : la vertu est préférable à la naissance. S'il arrivoit que, placé au-dessus des autres par votre dignité, vous fussiez surpassé en vertu, vous ne seriez prince que dans des choses subordonnées, mais vous ne seriez pas roi en ce qui est le principal; bien au contraire vous ne seriez placé que dans un rang secondaire. Vous cesseriez d'être un maître légitime[1] du moment où vos sujets vaudroient mieux que vous : montrez-vous donc véritablement le souverain, c'est-à-dire, le plus vertueux de tous. »

Dans le quatorzième chapitre nous lisons ce qui suit : « Si vous voulez éprouver la bonté et la clémence de Dieu, soyez bon et clément envers vos sujets; car, quoique vous ayez été choisi pour être le maître des autres, vous n'êtes pourtant vous-

[1] Mot à mot : Vous seriez un bâtard, νόθος.

même qu'un serviteur. Nous sommes tous soumis à un maître dont la volonté gouverne l'univers. Nous avons tous une origine commune, un peu de boue; et néanmoins nous voyons quelquefois qu'une poignée de poussière s'élève au-dessus du reste. Vous, mon fils, qui n'êtes qu'une poignée de poussière que le vent a portée un peu plus haut, n'oubliez pas que vous avez été formé de boue; et sachez que, quoique vous ayez été élevé au-dessus de la terre, vous y retomberez. Si vous ne l'oubliez pas, jamais il ne vous arrivera de mépriser cette poudre qui se trouve sous vos pieds. Rappelez-vous sans cesse vos fautes: le souvenir de vos propres imperfections prévaudra sur celui du mal que d'autres vous ont fait.»

Le fils auquel ces conseils sont adressés est ce Léon VI dont le nom est inscrit plusieurs fois dans les pages de l'histoire de la littérature grecque.

Éditions: Paris, 1584, en 2 parties, in-4°, l'une grecque, l'autre latine, par *Fréd. Morel.*

Bâle, 1633, in-8°, par *Bernard Damke,* avec Agapetus.

Paris, 1637, in-12, en gr. et en lat., par *Jean Paradis.*

Gœttingue, 1674, petit in-12, en gr. et en lat., par *Juste de Dransfeld.*

Enfin, en grec et en latin, dans *Banduri* Imp. Orient.

C'est par un dernier effort que la nature, avant la décadence entière des lettres et des sciences à Constantinople, paroît avoir produit MICHEL-CONSTANTIN PSELLUS *le Jeune*[1], né en 1020. Il fut pro-

[1] On l'appelle le Jeune pour le distinguer de MICHEL PSELLUS d'Andros, contemporain de Photius. Ces deux Psellus ont été confondus, et divers ouvrages attribués au Jeune seroient peut-être avec

fesseur de philosophie à Byzance, où il jouissoit de la plus grande considération et de beaucoup d'influence, sous les empereurs Constantin Monomaque, Michel le Stratiotique, Isaac Comnène, Constantin Ducas, l'impératrice Eudocie et ses fils. Sa conduite politique ne fut pas sans blâme; et si la plus grande partie du mal qu'on en dit doit être mise sur le compte de l'esprit de parti, toujours est-il sûr que c'est lui qui conseilla les atrocités qu'on commit contre Romain IV Diogène revenant de sa captivité. Psellus fut le maître de Michel VII, auquel il inspira un si grand amour des lettres, que, parvenu au trône, ce prince s'abandonna au charme de l'étude, au détriment des affaires publiques. Après la mort de ce prince, et de son successeur Nicéphore Botoniate, Psellus fut disgracié, et se rendit dans un monastère, où il vécut jusqu'au commencement du douzième siècle. Il embrassoit toutes les sciences; théologien, historien, philosophe, mathématicien, orateur, et médecin, il a acquis le surnom de πολυγραφώτατος. Il reçut, par l'empereur, le titre de φιλοσόφων ὕπατος, *prince des philosophes*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs n'ont pas été imprimés. Nous ne parlerons ici que de ceux qui traitent de matières de philosophie; et, comme il n'existe pas d'édition des œuvres complètes, ni

plus de justice mis sur le compte de l'Aîné, dont il sera question p. 199 de ce volume, quoiqu'il ne soit pas bien sûr qu'il ait composé quelque ouvrage, si ce n'est un poëme pour se justifier du reproche que lui fit Constantin VI, son ancien élève, de ne pas être sincèrement chrétien. Allatius cite ce poëme qui n'a pas été imprimé.

même des œuvres philosophiques de cet écrivain fécond, nous indiquerons chaque fois les éditions des ouvrages détachés.

Paraphrase du traité d'Aristote sur l'Interprétation.

Éditions : par *Alde l'Ancien*, en grec, dans sa Collection de Péripatéticiens ; Venise, 1503, in-fol. (Voy. Introd., p. XLIX.)

Avec la traduction de *Jacques Foscareni*, et avec d'autres ouvrages, Venise, 1532, in-8°, et Paris, 1541, in-12.

Bâle, 1542, in-8°, *chez Robert Winter*, en grec et en latin, avec d'autres ouvrages.

Abrégé du traité de Porphyre des cinq Voix.

Venise, 1532, avec la traduction de *Jacques Foscareni*. (Voy. ci-dessus.)

Paris, 1540, in-12, en grec.

Paris, 1541, in-12, } Voyez ci-dessus.
Bâle, 1542, in-8°, }

Introduction aux six Modes de philosophie.

Venise, 1532, in-8°, } Voy. ci-dessus.
Paris, 1541, in-12, }

Synopsis ou *Tableau synoptique de l'Organon d'Aristote.*

Wittenberg, 1597, in-8°, avec la traduction d'*Elie Ehinger*.

Commentaire sur les oracles des Chaldéens de Zoroastre, et Précis de la doctrine des Chaldéens.

Dans *Franc. Patritii* Nova philosophia de Universo, Ferrariæ, 1591, in-fol., et dans les éditions des Oracles Sibyllins.

Commentaire sur les huit livres de physique d'Aristote. C'est un des ouvrages que quelques personnes attribuent à Psellus l'Aîné.

Ce Commentaire n'a pas été imprimé en grec. *Fréd. Turrisani* en publia une traduction faite par *J.-B. Camotius*, Venise, 1554, in-fol., chez *Paul Manuce.*

Des facultés de l'Ame, περὶ Δυνάμεων τῆς Ψυχῆς. Il y expose très-bien la doctrine de Platon et surtout d'Aristote.

Paris, 1619 (et, avec un nouveau titre, en 1624), in-4°, par *Jean Tarin*, à la suite de Origenis Philocalia, mais sous le titre de Δόξαι περὶ Ψυχῆς, et comme l'ouvrage d'un anonyme.

Διδασκαλία παντοδαπή, *Doctrine variée*, en cent quatre-vingt-treize demandes et réponses, ouvrage dédié à Michael Ducas. C'est l'écrit philosophique de Psellus le plus important. Après plusieurs questions purement de théologie, l'auteur en propose qui tiennent à la philosophie, et il termine par des matières de physique et d'astronomie. Dans toutes ces discussions, il rapporte surtout les opinions des anciens philosophes; mais il le fait avec beaucoup de discernement. Sa manière de voir se rapproche de celle d'Aristote. Parmi les questions métaphysiques, les plus intéressantes roulent sur l'ame, sur les vertus, dont il en admet six, savoir, une physique, une morale, une politique, une épurante, une théorétique, et une théurgique; sur le temps, le destin, le mouvement, etc.

Les onze premiers chapitres et le treizième furent publiés, en grec et en latin, par *Jean Wægelin*, Augsb., 1611, in-8°. *Fabricius* en donna une édition grecque-latine complète, à ce qu'il croyoit, dans le vol. V de l'ancienne édition de sa Bibliothèque grecque, après l'opuscule d'*Allatius* sur les Psellus. Quoique son texte ne soit distribué qu'en cent cinquante-sept chapitres, il s'étoit cependant persuadé que ces chapitres renfermoient l'ouvrage entier, et qu'il existoit seulement différentes manières de le distribuer. C'étoit une erreur, car la comparaison avec un manuscrit qui est à Turin a fait voir que dans l'édition de Fabricius il manque trente-cinq livres. C'est à cause de cette imperfection du texte que Harless ne l'a pas joint à la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque.

Jean Italus florissoit sous Michel Ducas, et fut revêtu de la dignité d'*Hypatos* après la disgrâce de Psellus son maître. C'étoit un sophiste et un brouillon, sur lequel on peut lire des détails dans l'Alexiade d'Anne Comnène. Il a composé divers traités de rhétorique et de philosophie, qui sont quelquefois cités sous le nom d'Hypatus. La bibliothèque du roi de France possède les ouvrages inédits suivans de ce Péripatéticien :

Quatre-vingt-treize *Réponses à des questions* proposées à l'auteur par plusieurs personnes, et entre autres par Michael VII Parapinace, et Andronic I Ducas. C'est un recueil de petites dissertations sur les définitions métaphysiques et la philosophie d'Aristote.

Commentaire sur les livres II, III et IV des *Topiques* d'Aristote.

Traité de Dialectique, adressé à Andronic I

Ducas, et divisé en deux sections, savoir, des syllogismes et des problèmes.

Abrégé de Rhétorique.

Commentaire sur le livre d'Aristote de l'*Interprétation*[1].

George Pachymère, ce Protecdique de l'église de Constantinople, dont le nom se trouve parmi les historiens du Bas-Empire, a laissé une paraphrase de toute la philosophie d'Aristote, qui se compose de douze livres et deux cent trente-huit chapitres. Il n'en a été publié que trois parties, qui portent les titres suivans :

1° Ἐπιτομὴ τῆς Ἀριστοτέλους λογικῆς, *Abrégé de la logique d'Aristote*. Une subdivision de cette partie est intitulée : *Des six définitions et de la division de la philosophie.*

2° Περὶ ἀτόμων γραμμῶν, *des lignes insécables.*

3° *Abrégé de la philosophie d'Aristote.*

George Pachymère est auteur d'une paraphrase de S[t] Denys l'Aréopagite.

Il existe aussi en manuscrit, à la bibliothèque du roi de France, des Déclamations et des Progymnasmata de George Pachymère.

Les *six définitions* furent publiées avant les autres parties. *Jacq. Foscareni* les plaça dans l'édition de quelques ouvrages de Psellus, qu'il donna en grec et en latin ; Venise, 1532, in-8°. (Voy. ci-dessus, p. 170.)

Jacques Camerarius dans son édition des Catégories d'Archytas, 1564, in-8°. (Voy. vol. II, p. 310.)

[1] Voy. dans les Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi de France, vol. IX, part. II, p. 149, une note de M. *Hase*.

L'*Abrégé de Logique* fut publié, en latin, par *J.-B. Rasarius,* Paris, 1547, in-8°, chez Vascosan. Le même libraire fit imprimer, l'année suivante, dans le même format, le texte grec. Ce même ouvrage fut publié par *Ed. Bernard,* Oxford, 1666, in-8°, en grec et en latin, sous le titre de Pachymeræ de sex philosophiæ definitionibus et de quinque vocibus ac decem prædicamentis compendium, una cum Pachymeræ compendio in reliquos Organi Aristotelici libros.

Frobenius imprima à Bâle, en 1560, in-fol., la traduction latine de l'*Abrégé de la philosophie d'Aristote,* par *Ph. Bech.* L'original avec une traduction fut publié par *J. Wœgelin,* Augsbourg, 1600, in-8°, sous le nom de GREGORIUS ANEPONYMUS[1].

L'ouvrage des *Lignes insécables* se trouve dans les éditions d'Aristote, auquel il a été attribué.

La *Paraphrase de St Denys* a été publiée dans l'édition des Œuvres de ce père, donnée par G. Morel, 1562, in-8°.

EUSTRATIUS, métropolitain de Nicée vers 1117, a écrit à un âge avancé, et dans les douleurs d'une maladie, des Commentaires savans sur la Morale Nicomachéenne, et sur les Analytiques d'Aristote: c'est une princesse qui lui avoit demandé ce travail, probablement l'épouse d'Alexis Comnène.

Les livres I, VI, IX et X du *Commentaire sur la Morale d'Aristote* ont été imprimés, en grec, dans la Collection péripatéticienne de Paul Manuce de 1536. (Voy. Introd.) En 1541, *Jean-Bernard Felicianus* publia à Venise, in-fol., une traduction latine de la même collection; il s'étoit servi pour la rédiger, non de l'édition de Paul Manuce, mais de manuscrits; et ces manuscrits diffèrent de ceux qui avoient

[1] *Fabricius* ni *Harless* ne connoissent cette édition; ils disent que l'original grec est inédit. J'en dois la connoissance au Lexique bibl. de M. *Ebert.* L'édition existe à la bibliothèque du roi de Saxe, à Dresde.

servi à l'imprimeur. Outre le Commentaire sur les livres I, VI, IX et X, ils lui attribuent aussi ceux des livres II, III et IV, qui, d'après Paul Manuce, sont d'Aspasius. Au reste, la traduction de Félicien a été souvent réimprimée.

Le Commentaire sur le second livre des Analytiques se trouve dans la Collection Aldine des Péripatéticiens de 1534.

MICHEL *d'Éphèse*. Sous ce nom il existe des Commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote. L'auteur est inconnu. Quelques savans ont cru que c'étoit Michel Psellus le Jeune. Leo Allatius suppose que ce Michel d'Éphèse n'est autre que l'empereur Michael Ducas lui-même, qui a été disciple de Psellus. Quant à ses Commentaires, on n'a publié qu'une partie de ceux qui expliquent l'Ethique Nicomachéenne.

Dans le Recueil de Paul Manuce dont nous venons de parler, le commentaire sur le livre V est seul attribué à Michel d'Éphèse; mais un manuscrit de la bibliothèque de Paris, cité par Montfaucon (Catal. bibl. Coisl., p. 220), le nomme aussi l'auteur des Commentaires sur les livres IX et X, qui dans le manuscrit de Paul Manuce est donné à Eustratius.

NICÉPHORE BLEMMYDA, moine de Constantinople, du milieu du treizième siècle, qui a écrit sur la procession du Saint-Esprit et sur d'autres points de controverse entre les deux églises d'Orient et d'Occident, mais en faveur de l'union que desiroit Théodore Lascaris II, son ancien élève, laissa aussi deux *Abrégés*, ou plutôt un abrégé en deux livres, l'un de *logique*, l'autre de *physique*, Εἰσαγωγικὴ ἐπιτομή· βιβλίον α´ περὶ λογικῆς, βιβλίον β´ περὶ φυσικῆς. A la suite des chapitres il y a des tables synopti-

ques des matières qui y sont traitées. La logique est divisée en quarante, la physique en trente et un chapitres.

Un ouvrage inédit de ce moine porte le titre Ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν βασιλέα, ou de *l'Institution d'un prince.*

Jean Wœgelin a publié les deux Abrégés, en grec et en latin, en 4 vol. pet. in-8°, qui ont paru comme autant d'ouvrages séparés, à Augsbourg, 1605, 1606 et 1607 [1].

Théodore Metochita, d'abord moine et archidiacre du palais impérial, ensuite, et depuis 1314, grand-logothète ou grand-chancelier de la cour de Byzance, et allié à la famille impériale par le mariage de sa fille Irène avec le César Jean; destitué en 1328, par suite d'une de ces révolutions qui étoient si fréquentes à Constantinople, et relégué à Didymotique en Bithynie, finit ses jours en 1332 dans le monastère de Chora, qu'il avoit fondé ou restauré. C'étoit un homme aussi distingué par la beauté de sa figure que par son éloquence. Il jouissoit d'une telle réputation d'érudition qu'on l'appela une bibliothèque vivante; mais sa réputation comme homme d'état est ternie par le rôle très-équivoque qu'il joua dans les démêlés entre Andronic II et son petit-fils Andronic le Jeune; et comme écrivain il ne sauroit être loué sous le rapport de sa diction.

[1] M. *Ign. Hardt* (Elect. biblioth. Monac. codd. gr. mss. dans *Aretins* Beytræge zur Gesch. und Litteratur, vol. V, p. 150) cite une édition de l'Abrégé de la physique, imprimée à Leipzig, 1784. Je n'ai pu me procurer ni ce livre ni aucun renseignement sur son existence.

Théodore Metochita a fait une *paraphrase* de la Physique d'Aristote, de son livre de l'Ame, de ses *Parva Naturalia,* et de sa Météorologie, ainsi qu'un ouvrage en cent vingt chapitres, qui est intitulé : *Mélanges de philosophie et d'histoire,* Ὑπομνηματισμοὶ καὶ σημειώσεις γνωμικαί. On trouve dans cette compilation des extraits de plus de soixante-dix écrivains grecs. La partie historique et poétique est plus recommandable que ce qui a rapport à la morale. Les plaintes de l'auteur sur les infortunes qu'il a éprouvées se répètent trop souvent. Son style est affecté, et souvent mal à propos poétique.

On a faussement attribué à Théodore une *Histoire romaine* depuis Jules-César jusqu'à Constantin le Grand, qui n'est autre chose que le troisième livre de la Chronique de Michel Glycas [1].

La *Paraphrase* a été publiée en latin seulement, Bâle, 1559, in-4°, chez Nic. Bryling. La traduction est de *Gentien Hervet.* On l'a réimprimée à Ravenne, 1614, in-4°.

Fabricius a donné dans sa Bibl. gr.[2] les titres de cent vingt chapitres des *Mélanges.* Deux fragmens de cet ouvrage ont été publiés, d'après un manuscrit de Paris, par *Jean Bloch,* Copenhague, 1790, in-8°. Ils traitent de la constitution de Carthage et de Cyrène. M. *J.-C. Orelli* les a réimprimés dans le supplément de son édition de Nicolas de Damas, Leipzig, 1811, in-8°; et M. *F.-Gu. Kluge* a inséré le fragment qui traite de Carthage dans son Commentaire sur les passages d'Aristote, qui ont le même objet.

L'ouvrage entier a été préparé pour la publication par *Chr.-God. Müller,* ci-devant recteur du gymnase de Zeitz, d'après un manuscrit du seizième siècle conservé dans la

[1] Voy. vol. VI, p. 374.

[2] Vol. X, p. 417. (Vol. IX, p. 218 de l'ancienne édition.)

bibliothèque de cette ville, et la collation de deux manuscrits de Munich, qui sont des quinzième et seizième siècles. M. Boissonade lui fournit aussi des variantes de deux manuscrits de Paris. Müller étant mort avant l'impression, M. *Théoph. Kiessling* y ajouta une préface, et fit paroître l'ouvrage à Leipzig, 1821, in-8°.

Il existe dans les bibliothèques une foule d'ouvrages inédits de ce même NICÉPHORUS GRÉGORAS dont il a été question lorsque nous avons parlé des historiens. Ils sont en partie théologiques, en partie philosophiques, rhétoriques, grammaticaux, etc. Il y a aussi dans le nombre beaucoup de lettres inédites, à l'exception d'une seule lettre adressée τῷ ἐπὶ τῆς τραπέζης, *au Préfet de la table impériale*, c'est-à-dire au grand-duc de Russie; car les grands-ducs avoient été décorés de ce titre, non, comme dit Grégoras [1], par Constantin le Grand (on sait que la dynastie de Rurik a commencé dans le neuvième siècle seulement), mais probablement par Constantin VI, sous lequel la grande-duchesse Olga vint à Constantinople pour y recevoir le baptême. Le prince auquel cette lettre s'adresse étoit Iwan Danilowitsch ou son fils Simon. Elle traite de matières philosophiques.

Cette lettre a été rendue publique par M. *Fr.-Xav. Berger* dans *Aretins* Beytr. zur Gesch. und Litter., vol. IV, p. 609.

LEO MAGENTENUS ou MAGENTINUS (sans prénom), métropolitain de Mitylène vers 1340, a écrit des commentaires sur l'ouvrage d'Aristote de l'Interprétation et sur les premiers Analytiques.

[1] Chron., lib. VII, c. 5, §. 5.

Édition du *Commentaire sur l'Interprétation* dans la Collection de Péripatéticiens d'*Alde* de 1503, Traduction de *J.-B. Rasarius*, Paris, 1544, in-fol. Traduction de *Jos. Leustrius*, Paris, 1554, in-fol.

Édition du *Commentaire sur les premiers Analytiques*; à la suite de celui de Jean Philoponus, Venise, 1536, in-fol., chez Zanetti. Traduction de *J.-B. Rasarius*, Venise, 1544, in-fol., chez Scotus.

Tels sont, parmi les Grecs, les écrivains qui s'occupoient de la philosophie d'Aristote. Dès le huitième et le neuvième siècle, elle avoit passé chez les Arabes. Le khalif Al Mansour fit traduire, dans sa langue maternelle, les ouvrages d'Aristote; mais, par un singulier mélange de la barbarie de son siècle, et de l'amour pour les sciences qui caractérisa ce prince, il ordonna que les originaux de ces traductions fussent brûlés. Dans les siècles du moyen âge, où la différence des principes religieux et de la langue avoit tiré une ligne de démarcation bien marquée entre les Grecs et les Latins, ce fut par les Arabes que la philosophie d'Aristote fut portée dans l'Occident. *Al Kendi* (Abou-Yousef Jacob ebn-Eschak), du commencement du neuvième siècle; *Al Farabi* (Abou-Nasr Mohammed ebn-Tarchan), son disciple; *Avicenna* (Abou-Ali Al-Hosaïn ebn-Sina Al Schaiich Al Raiis), mort en 1050; *Al Gazel* (Abou-Hamed Mohammed ebn-Mohammed ebn-Achmed), mort en 1127, et le plus célèbre de tous, *Averroès* (Aboul-Walid Mohammed ebn-Achmed ebn-Mahommed ebn-Roshd), de Cordoue, mort en 1217, furent les principaux commentateurs d'Aristote. Comme adhérent de la

philosophie d'Alexandrie, se distingua *Thophaïl* (Abou-Bekr ebn-Thophaïl), de Séville, le maître d'Averroès. La philosophie d'Aristote, propagée en Occident par les Arabes, y donna naissance, dans le onzième et le douzième siècle, à la philosophie scholastique, mélange barbare de philosophie et de dogmatique, des principes des Stoïciens et de la dialectique d'Aristote, qui domina jusqu'au seizième siècle dans l'Europe Occidentale; car l'Orient, où se maintint la philosophie péripatéticienne, à la vérité dégénérée, n'en fut pas infecté. C'est lors de la renaissance des lettres et du bon goût, et par la connoissance que les Italiens firent, par le moyen des réfugiés grecs, avec la philosophie péripatéticienne et avec celle de Platon, ou plutôt avec les systèmes que les Grecs appeloient ainsi, que la philosophie scholastique fut remplacée par l'étude des bons ouvrages de l'antiquité classique; elle prépara et consolida la grande révolution du seizième siècle.

La philosophie péripatéticienne en particulier trouva un zélé protecteur dans la personne du pape Nicolas V, qui, en même temps que les Médicis se déclarèrent les protecteurs du platonisme, encouragea la traduction des ouvrages d'Aristote, et, en rendant ainsi les sources du péripatéticisme accessibles à tout le monde, devint le restaurateur du vrai péripatéticisme. *George de Trébisonde*, un des réfugiés grecs qui se fixèrent en Italie, devint le champion de cette philosophie contre le platonisme, et *Pierre Pomponatius* de Mantoue, mort en 1526, traita diverses questions de méta-

physique, et forma de célèbres disciples, tel que le cardinal Hercule Gonzague, Paul Jovius, Jules-César Vanini, etc. En Allemagne, ce fut surtout *Philippe Mélanchthon* qui, par ses discours et ses écrits, nommément par ses élémens de dialectique, de physique et d'éthique, répandit le goût de cette philosophie et l'étude des écrits d'Aristote, comme fit en Espagne le célèbre *Jean-Genesius Sepulveda* [1]. Dans ce pays, ainsi qu'en Portugal, les Jésuites en furent les ardens promoteurs, et nous devons au collége de Coimbre un des meilleurs commentaires des œuvres d'Aristote [2]. *Jacques le Febvre* et *Jean-Louis Vives*, le dernier originaire de Valence en Espagne, tous les deux morts en 1537, le premier âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, portèrent sa philosophie en France; *Erasme de Rotterdam* et *Conrad Gesner*, en Hollande et en Suisse. Un grand nombre des meilleures têtes du seizième siècle s'occupoient de cette philosophie; et l'on peut dire avec vérité qu'elle fut mieux connue alors en Occident, qu'elle ne l'avoit été aux Grecs qui l'avoient portée en Italie; car on l'étudia avec l'esprit de critique qui, inconnu à ceux-ci, s'étoit réveillé parmi les Latins dans les sources mêmes, tandis que, depuis bien des siècles, les Grecs ne la connoissoient que par les commentateurs.

[1] Voy. *Sepulvedæ* Opera, accurante regia historiæ Academia, Matriti, 1780, 4 vol. in-4°. Sepulveda mourut en 1572.

[2] Commentarii Collegii Coimbricensis a Soc. Jesu in Aristotelis libros.

La philosophie d'Aristote eut aussi ses adversaires. Sans parler de la dispute sur la préférence que méritent, soit Aristote, soit Platon ; dispute dont *George de Trébisonde* avoit donné le signal, et à laquelle les restaurateurs de la littérature grecque en Italie, dans le quinzième siècle, prirent une part si vive ; sans parler aussi des attaques auxquelles cette philosophie fut exposée de la part de ceux qui ne la connoissoient que comme Averroès l'avoit expliquée, tel qu'*Alexandre Achillinus* de Bologne, l'antagoniste de Pomponatius ; cette philosophie eut des adversaires qui lui portèrent des coups du côté où elle étoit le plus foible. En Italie, *François Patrizzi*, mort en 1597, combattit avec beaucoup d'esprit et de critique l'authenticité des écrits attribués à Aristote[1]. Si son raisonnement ne produisit pas sur les hommes impartiaux tout l'effet qu'il auroit pu faire, c'est que Patrizzi porta dans une discussion purement littéraire une animosité répréhensible, en accueillant les traditions les plus fabuleuses pour noircir le caractère moral d'Aristote. En France, *Pierre de la Ramée*, mort en 1572, une des victimes de la Saint-Barthélemy, donna[2] le signal d'une guerre sur la méthode aristotélique, qui, malgré les efforts

[1] *Fr. Patritii* Discussiones Peripateticæ, Basil., 1511, in-fol. Nova de universis philosophia, Ferrariæ, 1591, in-fol.

[2] Dans ses Institutiones dialecticæ, et par les Animadversiones Aristotelicæ. Les deux ouvrages parurent à Paris, 1543, in-8° ; et réunis dans une seconde édition, 1548, et dans une troisième, 1556.

d'*Antoine Gouvea*[1], et le fanatisme de *Jacques Carpentier*[2], finit par arracher à Aristote le sceptre des écoles en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, et en Allemagne. Le *ramisme* fut soutenu en France par *Omer Talon*; en Allemagne, par *Thom. Freigius* de Fribourg, *Franç. Fabricius* de Düren, *Jean Sturm* de Scheida, et *David Chytræus* (Kochhaf) d'Ingelfingen; en Angleterre, par *Guill. Temple*.

[1] *Ant. Goveani* Opera juridica, philologica, philosophica, edita a *Jac. Van Vaassen*, Roterod., 1766, in-fol.

[2] *Jacques Carpentier* avoit envoyé les bandits qui jetèrent Ramus (c'est le nom latinisé) par la fenêtre de la chambre où il s'étoit caché. Les disciples de cet Aristotélicien fanatique maltraitèrent le corps de son antagoniste, le traînèrent par les rues de Paris, et le jetèrent finalement dans la Seine. Les principaux ouvrages de Carpentier portent les titres suivans : *Jac. Carpentarii* Descriptio universæ artis disscendi ex Aristotelis logico Organo collecta, Paris., 1564, in-4°. Descriptio universæ naturæ ex Aristotel., Paris., 1562, in-4°. Platonis cum Aristotel. in universa philosophia comparatio, Paris., 1529, in-4°.

CHAPITRE XCV.

De quelques Ouvrages grecs dont les originaux sont écrits dans des langues orientales.

Un grammairien nommé Michael Andreopulus, qu'on place dans le milieu du quinzième siècle, est regardé comme le traducteur de soixante-deux fables, attribuées à un philosophe persan, nommé Syntipa, contemporain de Cyrus. Michel Andreopulus les a traduites en grec, sous le titre de Παραδειγματικοὶ λόγοι, ou d'*Exemples*, non du persan, mais du syriaque. Ces fables, au nombre de soixante-deux, ressemblent à celles qui passent sous le nom d'Ésope; leur langage n'est ni pur ni élégant. On remarque dans le grec des expressions qui ne se trouvent, ni dans d'autres écrivains, ni dans les lexiques.

M. *Ch.-Fr. Matthæi* a publié ces fables d'après deux manuscrits grecs qu'il avoit trouvés à Moscou. Il les a accompagnées d'une traduction et d'observations, dans lesquelles, faute de connoître les termes de la basse grécité, il a quelquefois hasardé des conjectures peu vraisemblables. Son édition a paru à Leipzig, 1781, in-8°. (Voy. aussi vol. I, p. 141.)

Les Fables de Syntipa nous fournissent l'occa-

parler d'un manuscrit grec de la bibliothè-
roi de France, dont nous devons la con-
:e au Nestor des savans françois, M. *Dacier*[1].
ıuscrit du seizième siècle porte le titre sui-
Ιρόλογος τοῦ λεγομένου Συντίπα τοῦ φιλοσόφου,
ϊεὶς ἐκ τῆς συριακῆς βίβλου, c'est-à-dire, *Pro-*
'u philosophe Syntipa, traduit du syria-
ne espèce d'argument, qui paroît être du
ur, expose ainsi le sujet : « L'histoire du
he que nous avons écrite, concerne Cyrus,
Perse; son fils légitime; Syntipus, précep-
jeune prince; les sept philosophes du roi;
le ses femmes, également méchante et sans
On y verra de plus les calomnies et les
s inventées par cette marâtre pour perdre
le Cyrus.» Après ce préambule, on lit un
vertissement dans les termes suivans : «Le
Iusus a écrit le premier cette histoire. »
roman dans le genre des Mille et une Nuits,
it encore dans celui du Décaméron de Boc-
C'est un enchaînement d'historiettes mises
bouche, tantôt de la femme du roi qui veut
e jeune prince, tantôt des sept conseillers
qui veulent le sauver. Les ruses dont les
se servent pour tromper leurs maris, sont
re de tous les récits des sages; la reine,
onde en contes que tous les philosophes

res de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XLI,
manuscrit semblable se trouvoit à Moscou, ainsi que nous
la préface que M. *Matthæi* a mise en tête de ses Fables

réunis, oppose à chacun de leurs exemples un exemple contraire.

On ne peut pas douter que l'ouvrage n'ait été, sinon composé, au moins interprété par un chrétien : outre qu'il n'y est jamais question de Dieu qu'au singulier, la plupart des maximes qu'on y trouve sont tirées de l'Évangile, et Jésus-Christ y est nommé une fois.

Le prologue dit, comme nous l'avons remarqué, que l'auteur de cet ouvrage étoit Musus le Perse; mais un écrivain arabe l'attribue à Sendebad ou Sendebar, qualifié ailleurs de chef des sages de l'Inde, qui, d'après les traditions orientales, vivoit environ un siècle avant l'ère chrétienne, et fut l'auteur du *livre des sept conseillers, du précepteur, et de la mère du roi.* L'original indien a été successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, et en grec. Le style de la traduction grecque paroît indiquer un écrivain du onzième siècle, et il est probable que ce roman a été apporté en France au retour de la première croisade. *Du Cange* le cite sous le nom de *Syntipas,* parmi les auteurs grecs non imprimés dont il a fait usage pour son glossaire de la basse grécité.

Ce roman a été imité sous le titre de *Dolopathos*, ou *Roman des sept sages,* par un moine de l'abbaye de Haute-Salve, dont l'ouvrage, écrit en latin, a été traduit dans la *langue romane* par *Hebers,* surnommé *le Clerc,* sous le règne de Louis VIII, ou, au plus tard, de Louis X. C'est une imitation plutôt qu'une traduction.

C'est ici encore le lieu de parler d'un ouvrage de morale, ou d'un Recueil de fables orientales, dont nous devons la connoissance à SIMÉON SETH, protovestiaire de la cour de Constantinople au onzième siècle. Ce dignitaire fit, par ordre d'Alexis Comnène, une traduction grecque du livre arabe, intitulé *Colailah va Dimnach*, ou *Kiélilé va Dimné*, d'après les noms de deux chacals (θῶς), demeurant à la cour du roi Lion, qui jouent un rôle dans les deux premiers chapitres de l'ouvrage; noms que Seth a traduits par Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, c'est-à-dire, *le Vainqueur et l'Investigateur*. On pourroit rendre ce titre de la manière suivante: *l'Homme de bien et l'Intrigant.* D'après l'opinion commune, l'original de ce livre est indien, et a été composé, il y a plus de deux mille ans, sous le titre de *Sagesse de tous les siècles*, par un bramin nommé Pilpay, ou Bilpay, ou Bidpay, et traduit du persan par ordre de Nushirvan ou Cosroès, qui envoya, dit la préface, son médecin Parzroé (Bezrouïah) dans l'Inde pour y faire ce travail. Le khalife Mansor fit traduire l'ouvrage du persan en arabe par Abou'l-Hassan. De la langue arabe il passa en d'autres langues.

Un savant allemand, qui a fait une étude particulière des langues orientales, feu le baron de *Diez*, a rendu très-probable l'hypothèse d'après laquelle l'origine indienne de l'ouvrage est une invention de l'auteur qui a écrit en persan-*pehlvi*[1],

[1] On sait qu'il faut distinguer quatre langues persanes : le *zend*, ou l'ancienne langue éteinte, dans laquelle est écrit le Zend-Avesta

c'est-à-dire, du sage Buzri Djoumhour, grand-vézir de Noushirvan, ce puissant monarque du sixième siècle, dont la domination s'étendoit depuis la Transoxiane jusqu'en Arabie et en Égypte, depuis l'Indus jusqu'aux côtes de la Syrie. Dans le huitième siècle, cet original persan fut, dans cette supposition, traduit en arabe à la demande d'Abou-Djaffer, second khalife Abbaside, par l'imam Hussein Abdoullach ben-Moukamma, qui, probablement, est l'auteur du titre ci-dessus indiqué de l'ouvrage. Sur cette traduction arabe, Ebou-Hassan Emir-Nassr, roi de Perse, de la dynastie des Samanides, qui résidoit à Nisabour, dans le dixième siècle, fit faire, par le poëte Roudeghi, une traduction néo-persane en vers. Dans le douzième siècle, un sultan Ghaznavide Ebou-Mouzaffer Bekhram-Schah fit retoucher et refondre l'ancienne traduction arabe par Ebou-Maala Nassrallach, qui y ajouta beaucoup de descriptions et de morceaux d'éloquence orientale, et une foule de comparaisons et de métaphores. Il conserva néanmoins l'ancien titre de *Kiélilé va Dimné*.

Cette seconde traduction arabe fut la base sur laquelle Housseïn ben-Aly-Elwaïz, surnommé Kiaschifi, fit un nouvel ouvrage persan, à la de-

de Zoroastre; le *pehlvi* ou la langue des habitans de la Basse-Médie ou Parthie, qui a donné, presque sans interruption, pendant neuf siècles, des maîtres à la Perse : cette langue devint ainsi la langue de la cour jusqu'au troisième siècle après J. C.; le *parsi*, ou la langue des habitans de la province de Fars, qui, sous les Sassanides, devint la langue de la cour, et le resta jusqu'au milieu du septième siècle; et le *nouveau persan*, ou ce mélange de parsi et d'arabe qui, depuis la conquête des Arabes, a pris la place de l'ancien idiome.

mande de l'Emir Sucheili, gouverneur de Héra, sous le règne de Housseïn-Beïkra, qui fut sultan du Khorasan, depuis 1470 jusqu'en 1505. Kiaschifi donna à sa production le titre de *Enwari Sucheili*, c'est-à-dire, de lumière de Sucheili. Sous sa plume l'ouvrage fut beaucoup étendu.

Sous le règne de Soliman I, Wassi-Ali-Djélébi, mouderis ou professeur à l'école d'Andrinople, fondée par Murad II, traduisit l'ouvrage de Kiaschifi en turc, ou plutôt il lui donna une toute nouvelle forme, et l'intitula *Houmaïoun Namé*, c'est-à-dire, *livre royal*. On regarde ce livre comme le chef-d'œuvre de la littérature turque[1].

La traduction grecque de Siméon Seth, qui est proprement la seule qui nous intéresse dans ce moment, a été faite sur la première traduction arabe. Ainsi Seth nous a transmis l'ouvrage dans sa simplicité primitive. Toutefois il paroît avoir retranché des passages qu'il n'entendoit pas, comme, d'un autre côté, il s'est permis d'y ajouter, par exemple, des vers d'Homère. Il est probable aussi qu'il a mal rendu le sens de quelques morceaux. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est un des plus curieux et des plus intéressans du moyen âge. Il renferme dans une diction simple un grand nombre de préceptes de morale et de pudeur, appuyés par des exemples. Voici le cadre dont l'auteur se sert pour rendre sa morale aussi amusante qu'instructive. « Un roi des Indes demanda à son philosophe

[1] *H.-Fr. v. Diez* über Inhalt und Vortrag, Entstehung und Schicksale des kœnigl. Buchs; Berlin, 1811, in-8°.

de cour de lui enseigner par des exemples comment on doit se conduire dans différentes situations de la vie. Montrez-moi, lui dit-il, par exemple, comment il peut arriver qu'un intrigant, après s'être insinué dans les bonnes grâces de deux amis, trouve moyen de les brouiller, et de changer leur amitié en haine. Racontez-moi des exemples d'une amitié à toute épreuve. Comment se garde-t-on d'un ennemi qui feint d'être votre ami? Comment perd-on par la négligence un bien acquis avec peine? Sur quelles vertus les trônes sont-ils appuyés, de la patience, de la prudence, ou de la générosité? Le philosophe répond à chaque question par une suite d'histoires ou de fables, dont l'une naît de l'autre, parce qu'il a soin de les mettre dans la bouche de ses interlocuteurs. Les acteurs de la plupart de ces fables sont des animaux; mais les fables elles-mêmes ne ressemblent pas aux apologues Ésopiques. La vérité ne jaillit pas du récit d'une action simple, d'une réponse naïve, d'un trait piquant. Les animaux de Buzri-Djoumhour agissent comme des hommes; ils raisonnent longuement comme des philosophes, et ils prouvent chacune de leurs thèses par le récit d'une autre histoire. Aussi la plupart de ces fables commencent-elles par ces mots: Λέγεται γὰρ, *car on dit que*.... Malgré l'uniformité que cela donne à cette composition, on la lit avec intérêt à cause de la multiplicité des faits et des bons sentimens qui règnent dans l'ouvrage, ou des remarques pratiques qui sont mises dans la bouche des animaux.

Veut-on connoître quelques-unes de ces remarques? Une souris avide de richesses dit : « Ah! qu'il a eu raison celui qui a dit que les richesses sont nécessaires pour la vie, et que sans or on ne peut réussir en rien. En vérité, pour échapper à la pauvreté, ne craignez pas de vous précipiter au milieu des monstres de la mer! Jamais un petit ruisseau n'atteindra le but vers lequel il tend, savoir l'Océan. Celui que persécute la pauvreté affronte mille périls; dans sa hardiesse il ne ménage ni la vie ni l'espoir d'une existence à venir. Si vous manquez du nécessaire, vous tombez dans la tristesse, et devenez odieux aux autres : alors votre chagrin augmente, vous perdez jusqu'à la raison, et ne savez pas prendre de bons conseils [1]. Ce n'est pas tout : les mêmes qualités qu'on loue dans les riches sont blâmées dans les pauvres. Le pauvre est-il brave, on le dit téméraire ; est-il généreux, il passera pour prodigue; est-il bon, on le taxe de foiblesse; seroit-il le plus sage des hommes, on le déclarera le plus déraisonnable; parle-t-il, il bavarde; se tait-il, c'est un sot [2]. »

« Deux espèces d'hommes, dit-il ailleurs [3], sont faits pour vivre avec les princes : les intrigans qui répandent autour d'eux des largesses, et les hommes incapables qui, par leur nullité même, échappent à l'envie. L'homme de bien qui veut conserver sa

[1] Μισούμενος ἐπὶ πλέον λυπεῖται, καὶ λυπούμενος οὐκ εὐφρονεῖ· οὐ φρονῶν δὲ εὖ, τὰ συμφέροντα αὐτῷ οὐκ ἐργάζεται.

[2] Section III, p. 214.

[3] Section X, p. 420.

probité doit nécessairement échouer dans une telle entreprise; car il est l'objet de la haine des amis et des ennemis du prince : de ceux-ci, parce qu'ils voient qu'il est plein de zèle pour ses intérêts; de ceux-là, parce qu'il approche de plus près de sa personne. »

Enfin, qu'on nous permette de placer ici une historiette dans le goût oriental. Dans un premier moment de colère, un roi a ordonné la mort de son épouse. Le repentir suit promptement une action si barbare. Le ministre, qui a secrètement sauvé la reine, ne croit pas que le moment soit déjà venu de détromper le roi. Voici le colloque qui s'établit alors entre le roi et le ministre.

Le roi. Falloit-il qu'une seule parole qui m'est échappée t'engageât à une action si cruelle?

Le ministre. L'homme sage ne prononce pas une seule parole qu'il puisse être tenté de rétracter.

Le roi. Ah! combien m'afflige le sort d'une épouse si fidèle.

Le ministre. Deux classes d'hommes ne s'affligent jamais : ceux qui font le bien, ceux qui ne font pas de mal.

Le roi. Je ne verrai donc plus une épouse tendrement aimée!

Le ministre. Deux classes d'hommes ne voient pas : les aveugles et les imprudens. Les premiers ne distinguent pas les objets éloignés, les autres ne discernent pas le bien du mal.

Le roi. Jamais je n'ai assez joui d'un objet si aimable.

Le ministre. Deux espèces d'hommes n'ont jamais assez joui : les avares et les voluptueux.

Le roi. Faut-il donc pour toujours en être séparé ?

Le ministre. Il faut se séparer des méchans et de ceux qui ne sont pas maîtres de leurs sens.

Le roi. Que mon palais va être désormais désert!

Le ministre. Quatre choses sont désertes : un fleuve manquant d'eau, un royaume sans roi, une femme sans mari, et celui qui est privé de la faculté de discerner le bien du mal.

Le roi. Tu mérites le plus grave châtiment.

Le ministre. Trois hommes méritent un châtiment : celui qui offense l'innocence ; celui qui, invité à un repas, ne vient pas ; et celui qui s'empare du bien d'autrui.

Le roi. Il falloit retenir ce mouvement.

Le ministre. Trois hommes doivent se retenir : celui qui va commettre une mauvaise action ; celui qui gravit une montagne ; celui qui mange du poisson.

Le roi. N'est-ce pas me montrer du mépris que de répondre ainsi ?

Le ministre. Ceux-là méprisent le roi qui parlent sans réflexion ; ceux qui répondent sans avoir été interrogés ; ceux qui raisonnent de choses qu'ils n'entendent pas ; enfin, les esclaves riches qui ne défendent pas leur maître.

Le roi. Tu as perdu l'esprit.

Le ministre. Ceux-là ont perdu l'esprit qui veulent endoctriner un imbécile ; qui contredisent l'homme

sage; qui sont affectés des sots discours d'autrui, qui les imitent; qui comptent sur la fidélité des courtisanes; qui confient leurs secrets à un infidèle.

Le roi. Tu en as agi injustement.

Le ministre. Les suivans agissent injustement : le menteur, qui ne fait pas ce qu'il dit; le jeune homme qui s'abandonne à ses passions; celui qui aime une courtisane; celui qui se laisse gouverner par la volupté; et un roi qui entreprend une chose importante sans conseils.

C'est ainsi que continue le dialogue, que nous interrompons ici pour ne pas abuser de la patience de nos lecteurs.

Siméon Seth a aussi traduit du persan en grec une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, qui, à ce qu'il paroît, devint l'original ou le modèle du premier roman de chevalerie que l'Europe ait produit, de la fameuse *Histoire et Vie de Charlemagne et de Roland*, composée avant le douzième siècle, et attribuée à Turpin, qui fut archevêque de Rheims du temps de Charlemagne. Ce n'est pas que l'auteur de ce roman ait connu la traduction de Siméon Seth, mais il en circuloit une version latine, intitulée *Historia Alexandri magni, regis Macedoniæ, de prœliis*, qui, dès les premiers temps de la typographie, a été imprimée plusieurs fois[1], et traduite en plusieurs langues. Dans le roman attribué à Turpin, les exploits

[1] La première édition est in-fol., sans indication d'année et de date, mais imprimée, probablement vers 1473, par Nic. Ketelaer et Gerard de Leempt, à Utrecht.

que l'Orient fabuleux raconte d'Alexandre sont attribués à Charlemagne, le héros de l'Occident. Ce roman a été à son tour le modèle de la Chronique du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, composée, vers 1138, par Godefroi de Monmouth, et peut-être de l'Histoire d'Amadis des Gaules, qui devint pour l'Espagne ce que Charlemagne fut pour la France, et Arthur pour l'Angleterre, le héros auquel les romanciers suivans attachèrent le principal fil de leurs fables. L'histoire d'Alexandre a probablement aussi fourni l'idée du premier poëme françois d'une certaine étendue, qu'un Normand, nommé Alexandre, composa vers 1200; ce poëme, dont le titre est *Alexandre*, offre de nombreuses allégories qui se rapportent à Philippe-Auguste. C'est ainsi qu'un médecin de Constantinople, du onzième siècle, en employant quelques momens de loisir à l'amusement de la Cour où il vivoit, donna naissance à un des genres de littérature les plus riches et les plus agréables de l'Europe [1].

Il existe plusieurs traductions hébraïques, italiennes, espagnoles et latines inédites de Colaïlah va Dimna. Une traduction latine, faite, dans le treizième siècle, sur l'hébreu, par un Juif baptisé, *Jean de Capoue*, fut imprimée, sans date, entre 1470 et 1480, sous le titre de Directorium humanæ vitæ, alias, parabolæ antiquorum sapientum, in-fol. Un prince réputé pour sa sagesse et sa vertu, *Ebérard*, duc de Wurtemberg, la traduisit en allemand, et la fit imprimer

[1] Voy. *Le Beuf*; Examen critique de trois histoires fabuleuses dont Charlemagne est le sujet, dans le vol. XXI des Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, p. 136.

à Ulm, 1483, sous le titre de Beyspiele der Weisen von Geschlecht zu Geschlecht. Ce volume a été souvent réimprimé dans le quinzième et le seizième siècle. Une traduction espagnole parut à Burgos, 1498, in-fol., sous le titre de Exemplario contra los ingaños y peligros del mundo. Elle a été l'original de la version italienne d'*Agnolo Firenzuola*, qui fut imprimée à Florence, en 1548, et réimprimée plusieurs fois depuis. Une autre traduction italienne, d'*Ant.-Franc. Doni*, parut pour la première fois à Venise, 1552, in-4°; et une troisième à Ferrare, 1583, dont l'auteur a pris les deux chakals pour l'auteur arabe, qu'il appelle Lelo Demno.

Une traduction angloise, faite sur celle de Doni, parut à Londres, 1570, in-4°; et une hollandoise à Zwoll, en 1623, in-8°.

La première traduction faite sur la version grecque de Siméon Seth, qui étoit encore inédite, est de *Pierre Poussine*: elle est jointe à l'édition de George Pachymère, Rome, 1666, in-fol., qui fait partie de la Collection Byzantine. Le texte grec n'a été imprimé qu'une seule fois, à Berlin, 1697, in-8°. Cette édition a été soignée par *Séb.-Godefr. Starke*. Il s'est servi d'une copie faite par *Lucas Holstenius*, qui est à Hambourg.

La première partie du *Livre royal* d'Ali Dchelebi a été traduite en françois par *Galland*, et publiée, après sa mort, sous le titre suivant: Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman, traduites d'Ali Dchelebi ben-Saleh. Elle a été réimprimée dans le Cabinet des Fées, avec la suite par *Cardonne*.

CHAPITRE XCVI.

Des Sciences naturelles sous les empereurs de Constantinople.

L'histoire naturelle et toutes les sciences en général qui ont la nature pour objet étoient dans la décadence la plus absolue, et nous n'avons pas un seul auteur marquant à citer dans cette longue période.

St Épiphane, cet évêque de Constance ou de Salamis en Chypre dont nous avons fait mention parmi les mathématiciens, réclame aussi une place parmi les naturalistes, à cause d'un ouvrage de théologie, mais qui tient à la minéralogie. Il est intitulé, Περὶ τῶν δώδεκα λίθων, *des douze Pierres*, c'est-à-dire des douze pierres précieuses qui ornoient le rational du grand-prêtre des Juifs. L'auteur décrit les couleurs et la nature de chacune de ces pierres, et indique le pays où on la trouve; il raconte, sur les propriétés chimiques des pierres elles-mêmes, des choses plus miraculeuses qu'exactes. St Épiphane ne fait preuve dans cet opuscule, ni d'érudition, ni de jugement.

L'ouvrage est authentique. Il n'en est pas de même d'un autre qu'on attribue aussi à l'évêque de Constance, mais qui est plus ancien que ce prélat,

puisqu'Origène et Rufin le citent. Il est intitulé; Φυσιολόγος, διεξελθὼν περὶ τῆς ἑκάστου φύσεως τῶν θηρίων τε καὶ τῶν πετεινῶν, *le Physiologiste ou de la nature de chaque animal et de chaque oiseau.*

Éditions de l'ouvrage *sur les Pierres précieuses* : avec la traduction latine de *Jola*, dans *Conr. Gesner*, De omnium fossilium genere, Zurich, 1565, in-8°; et, sans le texte, dans une ancienne traduction, d'après laquelle il paroît que l'ouvrage que nous avons en grec n'est qu'un abrégé, Rome, 1743, in-4°, par les soins de *Franc. Foggini.*

Du *Physiologiste*, avec une traduction latine de *Gonzalez Ponce de Léon*, Rome, 1587, in-4°, avec de bonnes gravures en bois, dont les planches ont aussi servi à Plantin pour la réimpression qu'il a faite à Anvers, 1588, in-8°. En 1795, M. *Ol.-Gér. Tychsen* a publié, d'après un manuscrit de Vienne, un ouvrage en langue syriaque, auquel il a donné le titre de Physiologus Syrus, seu Historia animalium XXXII in S. S. memoratorum. Il y a une si grande ressemblance entre ce livre et celui de S[t] Épiphane, que l'un paroît une traduction de l'autre.

Un certain ADAMANTIUS a écrit une *Physiognomonique*, Φυσιογνωμικὰ, en deux livres, qui est principalement extraite d'Aristote et de Polemon. Elle est adressée à Constance, probablement celui auquel Honorius donna en 417 en mariage sa sœur Galla Placidia. Socrate raconte[1] que sous le gouvernement d'Atticus, qui occupa le siége patriarchal de Constantinople depuis 406 jusqu'en 426, un médecin juif, nommé Adamantius, se convertit au christianisme et se fixa à Alexandrie. C'est sans doute l'écrivain dont nous parlons.

[1] Hist. Ecclés., VII, 13.

Éditions : Paris, 1540, in-12; Bâle 1544 et 1556, in-8°, avec la traduction de *Jacq. Cornarius*.

Dans l'édition d'Élien de Rome, 1545, in-4°, et dans la collection de *Franz*.

A l'occasion d'Adamantius nous parlerons d'un autre petit ouvrage physiognomonique d'un inconnu, intitulé : Τὰ γνωμικὰ φυσικὰ τοῦ ἀνθρώπου, *de la Physiognomonique de l'homme*.

Cet opuscule a été publié par M. *Boissonade* dans son édition de Marinus, Leipzig, 1814, in-8°, p. 130.

Théophylacte Simocatta, du septième siècle, dont nous avons déjà parlé, a composé un ouvrage sur l'histoire naturelle, sous le titre de *Questions naturelles*, Ἀπορίαι φυσικαί. C'est un livre tissu d'absurdités.

Publié à Leyde, 1596, in-12, en grec; et par *André Rivinus* (Bachmann), dans les deux langues, Leipzig, 1653, in-4°.

Michel Psellus, dit *l'Aîné*, natif de l'île d'Andros, disciple de Photius, fleurit vers 860. On croit que plusieurs écrits qui passent sous le nom de Psellus le Jeune, ont eu l'aîné pour auteur. On lui attribue un ouvrage *sur la Vertu des Pierres*, περὶ λίθων δυνάμεων, qui appartient plutôt à la médecine qu'à l'histoire naturelle, et un traité inédit *sur la Foudre et le Tonnerre, ainsi que sur d'autres Météores*, lequel se trouve à la bibliothèque de Munich[1].

[1] Voy. *Ign. Hardt* Elect. Bibl. Monac. codd. gr. dans *Aretins* Beytr. zur Gesch. und Litter., vol. V, p. 367.

L'ouvrage de Psellus *sur les Pierres* a d'abord été publié, en latin, par *Cl. Anchantherus,* sous le titre de Nomenclator gemmarum quæ magis in usu sunt, etc. Typis Othomarianis, 1594, in-8°. *Ph.-J. Maussac* le donna le premier en grec, avec une traduction, à la suite de l'ouvrage de Plutarque, *des Fleuves,* Toulouse, 1615, in-8°. Il reparut, avec quelques corrections de *J.-Et. Bernard,* à Leyde, 1745, in-8°.

Il existe un petit traité sur les *Couleurs vertes*, ὑπὲρ πρασίνων, d'un certain Geminus, auteur parfaitement inconnu d'ailleurs.

Ce petit traité a été publié par *Iriarte,* Cat. mss. bibl. reg. Matrit., p. 429.

Cassianus Bassus, surnommé *Scholasticus*, natif de Maratonymus qui étoit probablement un village de la Bithynie, rédigea par ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogennète, un recueil d'extraits de différens auteurs des deuxième, troisième et quatrième siècles après J. C., qui avoient écrit sur *l'agriculture*. Cet ouvrage porte le titre de *Geoponica*, Γεωπονικά, et est divisé en vingt livres qui traitent : 1° des connoissances préliminaires qui sont nécessaires au cultivateur, savoir, de celles de la température de l'air, du lever et du coucher des astres, et des effets que produit l'atmosphère; 2° des choses qui sont utiles à la terre, et des diverses plantes céréales; 3° des travaux de chaque mois; 4° de la culture de la vigne; 5° de diverses choses relatives à la vigne; 6° des vendanges et de la fabrication du vin; 7° des soins qu'exige le vin; 8° de l'art de préparer différentes espèces de

vins et de vinaigres; 9° de la culture de l'olivier et de la fabrication de l'huile; 10° du verger; 11° de la culture des fleurs; 12° de la culture des plantes potagères; 13° des reptiles et autres animaux qui font du mal aux plantes; 14° des pigeons; 15° des sympathies et des antipathies naturelles, et des abeilles; 16° de l'éducation des chevaux, ânes et chameaux; 17° de l'éducation des bœufs; 18° de celle des moutons; 19° des chiens, des lièvres, des cerfs et des cochons, ainsi que de la salaison des viandes; 20° des poissons.

Les auteurs dont Cassianus Bassus a pris les matériaux de son ouvrage, sont pour la plupart grecs; il les nomme régulièrement en tête des chapitres, et rapporte leurs propres expressions, suivies de ses observations, mais sans distinguer celles-ci de ce qu'il a emprunté ailleurs, ce qui est un grave inconvénient.

Nous allons indiquer par ordre alphabétique, les auteurs grecs dont Cassianus a compulsé les ouvrages: cette liste nous fournira l'occasion de compléter nos notices littéraires.

Sextus Julius Africanus. Une quarantaine de fragmens de ses *cestes*, sur l'agriculture, la plantation des vignes, etc. On se fera une idée de la superstition de cet écrivain, par la recette qu'il donne pour empêcher que le vin ne tourne. On inscrira, dit-il, au fond du tonneau les mots du psautier que la Vulgate a traduits ainsi: « Gustate et videte, quoniam suavis est dominus.» Pour se gorger impunément de vin, on prononcera au

premier verre le vers 170 du 8[e] livre de l'Iliade : « Trois fois Jupiter tonna du haut de l'Olympe. » Africanus donne aussi des préceptes pour des choses moins utiles que curieuses, et qui peuvent amuser un cultivateur ; par exemple sur le moyen de forcer les fruits à prendre la forme d'un animal quelconque, ou d'un visage humain ; de produire des grenades sans pepins, des figues de deux couleurs, etc.

Vindanius Anatolius *de Beryte*. Cet écrivain est tantôt cité sous le nom d'Anatolius, tantôt sous celui de Vindanius, quelquefois il est nommé Berytius. Photius cite les Géorgiques d'Anatolius[1] ; c'est la seule donnée certaine que nous ayons pour fixer l'époque où il a vécu. C'est peut-être ce même Anatolius de Béryte, dont parle Eunapius dans la Vie de Proœrésius, et qui est mort en 360 ; plutôt qu'un autre Anatolius, également de Béryte, qui a été un des jurisconsultes de Justinien. Les morceaux que Cassianus a empruntés de ses Géorgiques, décèlent un économe expérimenté. Ils sont tout-à-fait pratiques, et enseignent la manière d'éprouver la qualité du terrain, l'influence de la lune sur les plantations, l'époque où il faut sarcler les vignes, etc.

Apsyrtus *de Pruse*, médecin vétérinaire, qui a servi dans les armées sous Constantin le Grand, et écrit sur l'Hippiatrique.

Apuleius, probablement l'auteur de l'Ane d'or, qui étoit originaire de Madaura en Afrique, et a écrit en latin : il paroît néanmoins qu'il a aussi

[1] Cod. CLXIII.

composé quelque ouvrage en langue grecque, d'où Cassianus a pris les fragmens qu'il en rapporte. Il le nomme quelquefois le Romain.

ARATUS *de Soles*. Cassianus en a extrait différens pronostics tirés de l'état de la lune et des astres.

ARISTOTE. Le rédacteur des Géoponiques cite Aristote pour lui faire dire que les vautours sont fécondés par le vent, et pondent au bout de trois ans. Cette fable est tirée des prétendus Géoponiques de ce philosophe.

DAMOGERON. Auteur absolument inconnu, dont les Géoponiques renferment quinze fragmens.

DÉMOCRITE. On trouve dans notre recueil quelques fragmens de la Géorgie de Démocrite, qu'il faut regarder comme authentiques, parce qu'ils sont cités par Pline, Columelle ou Athénée. D'autres sont évidemment d'un auteur très-moderne. Tel est celui où Démocrite dit qu'aucun serpent n'entrera dans un pigeonnier, si aux quatre angles et au-dessus de la fenêtre on y inscrit le nom d'Adam.

DIDYME *d'Alexandrie*, qui entre autres avoit aussi composé un traité de l'Agriculture en quinze livres, dont Cassianus Bassus nous a sauvé environ soixante-dix fragmens.

CASSIUS DIONYSIUS *d'Utique*, qui a fleuri environ soixante ans avant J. C., traduisit en grec les vingt-huit livres de Magon de Carthage sur l'Agriculture, en les réduisant à vingt. Il en reste un seul fragment sur les douze vents.

Les vingt livres de ce traducteur furent réduits

à six par DIOPHANE *de Nicée*, contemporain de Cicéron. Une vingtaine de morceaux de cet abrégé se lisent dans les Géoponiques.

FLORENTINUS, du commencement du troisième siècle, a écrit de l'agriculture : Cassianus Bassus en a extrait environ quatre-vingts fragmens.

Il n'en a pris que quatre dans FRONTO. Cet écrivain est inconnu, à moins qu'il ne soit celui que Suidas appelle un rhéteur d'Émésa, contemporain de Philostrate et d'Apsinès.

Trois fragmens des Hippiatriques d'HIEROCLÈS, de ce préfet de la Bithynie, qu'on regarde comme l'auteur de la persécution des chrétiens sous Dioclétien.

Un fragment d'HIPPOCRATE *de Cos*, médecin vétérinaire de l'époque de Constantin le Grand.

JUBA *le Jeune*, fils de Juba, roi de Numidie, le même dont nous avons parlé. Pline, Plutarque Athénée, citent les ouvrages de ce prince; le premier dit qu'il trouva dans le mont Atlas la plante qu'en l'honneur de son médecin, fils d'Antonius Musa, il appela Euphorbie, et sur les vertus de laquelle il écrivit un opuscule [1]. Cassianus Bassus cite cet écrivain une seule fois, en parlant de l'éducation des abeilles.

LÉONTINUS. Nous savons par Photius qu'un individu de ce nom a écrit sur l'agriculture; mais l'époque où il a vécu est incertaine.

NESTOR *de Larande*, poëte du troisième siècle dont nous avons parlé.

[1] Hist. Nat., XXV, 7.

OPPIEN et ORPHÉE, sont cités dans les Géoponiques.

PAMPHILE *d'Alexandrie*, grammairien de l'école d'Aristarque, auteur d'un ouvrage sur l'agriculture.

PAXAMUS, d'une époque inconnue, qui a écrit sur l'art de la cuisine (Ὀψαρτυτικά), sur l'agriculture, et sur l'art de la teinture (Βαφικά). Une vingtaine de morceaux du second ouvrage se trouvent dans les Géoponiques.

PELAGONIUS, écrivain entièrement inconnu, dont il y a trois fragmens.

PHILOSTRATE. Cassianus Bassus cite une seule fois *l'histoire* de cet écrivain : il s'agit probablement de celui dont l'histoire de l'Inde et celle de la Phénicie sont citées par Josephe, et qui par conséquent a été de près de deux siècles antérieur au sophiste Philostrate.

PLATON, PLUTARQUE, et PYTHAGORE ou les Pythagoriciens, sont cités quelquefois. Cassianus donne un seul extrait de PTOLÉMÉE.

Sous Marc-Aurèle il existoit deux frères du nom de QUINTILIEN, distingués par les prénoms de GORDIANUS ou CONDIANUS, et de MAXIMUS, distingués par leurs richesses, leur érudition, leurs talens militaires, et par l'harmonie qui régnoit entre eux. Ensemble ils furent nommés consuls en 151 ou 154; ensemble ils obtinrent le commandement contre les Scythes; ils se réunirent pour écrire un traité sur l'Agriculture; et le féroce Commode eut soin qu'ils fussent aussi unis dans la mort; car il les fit mourir, parce qu'il supposoit qu'ils devoient être

mécontens[1]. Cassianus Bassus a emprunté seize morceaux de leur ouvrage.

Sotion. On ne sait lequel des divers écrivains de ce nom a été compulsé par l'auteur des Géoponiques.

Tarentinus, écrivain inconnu, mais postérieur à Anatolius, qu'il cite : il est cité lui-même par Celsus et Dioscoride, et il n'existe aucun motif de ne pas admettre que son nom fût Tarentinus, puisque d'après Suidas ce nom a été porté par plusieurs personnes sans qu'elles fussent de Tarente. Il existe quinze fragmens de cet écrivain dans les Géoponiques.

Théomneste, médecin hippiatrique, cité par Pline, mais d'ailleurs inconnu.

Zoroastre. Nous avons parlé des ouvrages attribués à cet ancien Perse.

Avant de quitter les Géoponiques de Cassianus Bassus, nous dirons qu'il existe un ouvrage sous le même titre, écrit en grec moderne par *Agapius de Candie*, moine du mont Athos, dans le dix-septième siècle[2].

Nous avons trois éditions de Géoponica : elles ont été précédées par la publication de la traduction de *Jacq. Cornarius*, qui parut à Venise, chez Jacq. Burgofranco, 1538, in-8°; et a été réimprimée à Bâle, 1540, in-8°, par Froben; et à Londres, 1540 et 1543, in-8°.

La *première édition* du texte, soignée par *Jean-Alex. Brassicanus*, fut imprimée à Bâle, par Rob. Winter, 1539, in-8°.

[1] Voy. Xiphilin, p. 819.

[2] *Villoison* a fourni des renseignemens sur cet ouvrage dans le vol. VIII de la nouvelle édition de *Fabricii* Bibl. gr., p. 23.

Cambridge, 1704, in-8°, en grec et en latin, par *Pierre Needham*, qui a traité son texte d'une manière fort arbitraire.

Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°, par *J.-N. Niclas*. Première édition critique, renfermant un texte corrigé sur des manuscrits, la version revue, des index qui en rendent l'usage fort commode, et de bonnes notes.

A l'occasion de l'Agriculture, nous pouvons parler de la *Chasse*.

Il existe plusieurs ouvrages grecs sur l'éducation des chiens, des faucons et des oiseaux en général. Un de ces traités, qui s'occupe des faucons, est attribuée à DEMETRIUS PEPAGOMENUS, médecin de Michel VIII Paléologue. Il porte le titre de Ἱερακοσόφιον, *art d'élever les faucons*. Un autre, sans nom d'auteur, est intitulé: Ὀρνεοσόφιον ἀγροικικώτερον, *Art d'élever la volaille à la campagne*. Un troisième, qui porte simplement le titre de Ὀρνεοσόφιον, doit avoir été rédigé par ordre de l'empereur Michel. Un Κυνοσόφιον, ou *Art d'élever les chiens*, porte le nom de PHAEMON *le Philosophe*, personnage inconnu.

Ces trois ouvrages se trouvent dans la Collection de *Rigaut*.

Le Cynosophion avoit été publié dès 1545, in-8°, à Wittenberg, par *André Goldschmidt* (Aurifaber) : il a été réimprimé, avec les notes de *Rudbert à Moshaim*, à Leipzig, 1654, in-8°.

La *Chimie* étoit beaucoup cultivée à Alexandrie et à Constantinople; mais on entendoit sous ce nom

l'alchimie ou l'art de faire de l'or. Un médecin du septième siècle, ÉTIENNE *d'Alexandrie* ou *d'Athènes*, a laissé un ouvrage sur ce prétendu art, περὶ Χρυσοποιΐας, en neuf livres, qui est adressé à l'empereur Héraclius. Cet ouvrage, qui se trouve à la bibliothèque du roi de France, est inédit.

On trouve une traduction de cet ouvrage dans la Collection de *Pizimente*.

CONSTANTIN MICHEL PSELLUS *le Jeune*, cet infatigable polygraphe, a laissé entr'autres un ouvrage sur *l'Art de faire de l'or*, qui est également inédit.

La traduction latine se trouve également dans la Collection de *Pizimente*.

Ce ne sont pas les seuls ouvrages sur la pierre philosophale qui nous aient été conservés. Il existe dans plusieurs bibliothèques, et nommément dans celles de Paris et de Vienne, des recueils manuscrits d'ouvrages de chimie, composés par les Grecs du Bas-Empire. *Léon Allatius* se proposoit de les mettre au jour, mais il mourut avant d'avoir exécuté ce projet. Une de ces collections les plus riches est celle de la bibliothèque du roi de France. Nous allons indiquer quelques uns des ouvrages qu'elle renferme [1].

Explication des signes de l'Art divin, et du Livre qui enseigne à faire de l'or, Ἑρμηνεία τῶν

[1] Voy. le Mémoire d'*Ameilhon* dans le vol. V, p. 358, des Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, et le vol. XII, p. 747 de l'ancienne édition de *Fabricii* Biblioth. gr.

σημείων τῆς ἱερᾶς τέχνης καὶ χρυσοῦλου βίβλου. Plusieurs de ces signes sont hiéroglyphiques, peut-être même ont-ils une origine égyptienne. Ducange a puisé dans cet ouvrage pour la rédaction de son Glossaire du moyen âge; mais il n'a pas employé tous les mots inconnus qui s'y trouvent, et il règne beaucoup de fautes dans cette partie de son travail.

Lexique alphabétique de l'Art divin, Λεξικὸν κατὰ στοιχεῖον τῆς ἱερᾶς τέχνης, πρῶτον ἑλληνιστί. Les anciens chimistes ne cachèrent pas seulement leur savoir au vulgaire en se servant de signes ou caractères hiéroglyphiques : pour y jeter un double voile, ils s'étoient fait un langage mystique. C'est ainsi, par exemple, que le vert de gris étoit appelé dans leur argot sperme de Vénus.

Sur l'Art occulte des Philosophes, Περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μυστικῆς τέχνης, poëme en deux cent soixante-neuf vers ïambiques, par le philosophe HÉLIODORE, personnage inconnu [1].

Fabricius a publié ce poëme dans sa Bibl. gr., vol. VI, p. 790 de la troisième édition; vol. VIII, p. 119 de celle de *Harless*. C'est d'après cette indication qu'il faut corriger les chiffres ci-dessus, p. 79.

Commentaire de SYNÉSIUS *le Philosophe sur le livre de Démocrite*, εἰς βίβλον Δημοκρίτου ὡς ἐν σχολίοις. L'auteur quelconque (car il ne faut pas penser au philosophe Synésius dont nous avons parlé) rend compte d'une conversation avec un prêtre de Sérapis sur l'ouvrage de Démocrite des Choses physiques et mystiques.

[1] Voy. p. 79 de ce volume.

Imprimé par *Fabricius* dans sa Biblioth. gr., vol. VIII, p. 233 de l'ancienne édition.

Un certain Zosime *de Panopolis* en Thébaïde, ou de Thèbes en Égypte, a écrit, d'après Suidas, un ouvrage de chimie, χυμευτικὰ, en vingt-huit livres. Les manuscrits de Paris et de Vienne renferment divers traités détachés de Zosime, qui ont peut-être appartenu à cette composition volumineuse, tels que le traité de la Vertu de la composition des eaux, celui de l'Art sacré et divin de composer de l'or et de l'argent, celui sur l'Art de construire les cheminées, etc.

Il existe de ce même écrivain cinq ouvrages, intitulés : Περὶ ζύθων ποιήσεως, *de l'Art de faire la bière ;* une *Recette pour la teinture du cuivre, écrite sous le règne de Philippe*, Βαφὴ τοῦ παρὰ Πέρσαις ἐξευρημένου χαλκοῦ γραφεῖσα ἀπὸ ἀρχῆς Φιλίππου, une autre recette pour celle du fer, une troisième *pour faire des crystaux*, Ποίησις κρυσαλλίων, enfin sur *la lessive de la calamine*, Καδμείας πλύσις.

Ces cinq opuscules ont été publiés par un célèbre médecin d'Allemagne, *Chr.-God. Gruner,* sous le titre suivant : Zosimi Panop. de zythorum confectione fragmentum, Solisb., 1814, in-8°. Ce que ce volume renferme de plus curieux, est une histoire savante et complète de la bière chez toutes les nations. Les recettes pour la teinture du cuivre et du fer ont aussi été publiées, d'après le manuscrit de Vienne, par *Schneider* dans ses Eclogæ physicæ, partie des notes, p. 95 et 96.

Pelagius, *de l'Art divin et sacré.*

Cet ouvrage a été publié, en latin, dans la Collection de *Pizimenti.*

Il se trouve de plus, dans ces manuscrits, des

ouvrages du même genre attribués à OLYMPIODORE, à PAPPUS, à HIEROTHEUS, à PSELLUS, à la reine CLÉOPATRE, à COMARIUS, à AGATHODÆMON.

Enfin il existe plusieurs ouvrages sur la *Chrysographie*, περὶ χρυσογραμμίας ou l'art d'écrire en lettres d'or, et la composition de la liqueur dont on se servoit pour cela.

Un ouvrage de ce genre a été publié par *Montfaucon* dans sa Palæogr. græca, Paris, 1808, in-fol., p. 5; et réimprimé par *Fabricius*, Biblioth. gr., vol. XII, p. 772 de l'ancienne édition.

Rien de plus fameux que le *Feu grégeois*, dont se servoient les empereurs de Byzance dans leurs guerres. C'est à CALLINICUS *d'Héliopolis*, qui a vécu vers la fin du septième siècle sous l'empereur Constantin III Pogonat, qu'on attribue l'invention de ce moyen de destruction. La recette du feu grégeois se trouve dans l'ouvrage d'un certain MARCUS dit *le Grec*, du onzième ou douzième siècle, dont il ne reste qu'une traduction latine.

L'ouvrage de Marc le Grec a été publié à Paris, 1804, in-4°, par feu *Laporte de Theil*. Nous allons répéter ici ce que nous avons dit en 1808, dans le Répertoire de littérature ancienne, sur les circonstances qui donnèrent lieu à cette publication.

Les journaux annoncèrent, en 1804, que le baron d'*Aretin*, à Munich, avoit découvert dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit latin du treizième siècle, contenant un traité sur le feu grégeois, qui non-seulement en donnoit la recette qu'on croyoit perdue, mais qui renfermoit aussi un procédé pour la fabrication de la poudre à canon, conforme à celui que l'on suit encore de nos jours.

Cette annonce fixa l'attention du ministre de l'intérieur du gouvernement françois. On lui fit remarquer que parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris il existoit un traité des Feux propres à détruire les ennemis, composé par un Grec, nommé *Marcus* : il chargea feu *Laporte du Theil* de lui rendre compte de ce que son traité pouvoit contenir.

Ce savant, croyant que le meilleur moyen de s'assurer si le *liber ignium* contenoit quelque chose d'utile ou de nouveau étoit de le faire imprimer en entier, se chargea de sa publication.

Il observe, dans l'avertissement, que l'auteur de cet ouvrage, dont la bibliothèque possède deux manuscrits, l'un du quatorzième, et l'autre du quinzième siècle, est absolument inconnu. Il donne le texte tel qu'il l'a trouvé, en latin, sans traduction, avec quelques variantes. Dans les notes, l'éditeur cite les passages d'*Albert le Grand, Jérome Cardan* et *J.-C. Scaliger,* qui paroissent indiquer que ces auteurs ont eu connoissance de l'ouvrage de Marcus.

Le baron *d'Aretin* n'a pas publié le manuscrit de la bibliothèque de Munich : on sait cependant que ce manuscrit renferme également l'ouvrage de Marcus, et qu'il est antérieur de plus d'un siècle au plus ancien des deux manuscrits de Paris. Il se trouve une si grande différence entre les deux manuscrits de Paris et celui de Munich, qu'on peut croire que ces manuscrits proviennent de deux traductions différentes de l'original grec.

Quant au feu grégeois, Marcus le Grec, qui en a publié la recette, dont la cour de Constantinople faisoit un secret d'état, connoissoit parfaitement, comme son ouvrage le prouve, la fabrication de la poudre à canon et sa *détonnation;* mais, quoique le titre de son livre annonce que son objet n'est que la destruction des ennemis, rien cependant n'indique qu'il ait eu connoissance du *moyen de destruction* qu'offre la poudre à canon. Il n'en parle que comme d'une composition propre à produire une *explosion* et un *bruit ;* et l'on sait, en effet, que les Arabes s'en servoient

pour des feux d'artifice. *Roger Bacon*, moine anglois, qui a vécu vers la fin du treizième siècle, apprit cet usage de la poudre par la lecture des livres arabes (voy. Tableau des révolutions de l'Europe, par *Koch*, vol. II, p. 29 de la première édition de 1807; vol. I, p. 353 de la seconde, et vol. I, p. 241 de la troisième de 1823); et ce n'est qu'au commencement du quatorzième siècle que les Mahométans, dans leurs guerres avec les Espagnols, l'employèrent à lancer des pierres et des boulets. Lorsque par de nouvelles recherches on aura fixé, d'une manière plus certaine, l'époque où Marcus a vécu, on devra peut-être lui revendiquer l'honneur d'avoir le premier annoncé aux Européens cette fabrication qui a eu une si grande influence sur le sort de toutes les nations.

On trouve, dans un journal qui paroissoit en Allemagne sous le titre d'*Abeille du Nord*, 1802, vol. II, n° 53, des détails intéressans sur de nouveaux essais de reproduire le feu grégeois.

CHAPITRE XCVII.

De la Jurisprudence sous les Empereurs grecs[1].

Parmi les anciens Grecs, la jurisprudence n'a pas formé une science particulière : la connoissance du droit entroit nécessairement dans l'éducation de tout citoyen destiné à prendre part un jour aux affaires publiques. Ce fut parmi les Romains, dont la législation étoit en général plus compliquée, et chez lesquels la justice étoit enveloppée dans des formes multipliées, que la connoissance du droit devint le domaine d'une classe d'hommes qui en faisoient une étude particulière, et se transmettoient souvent la masse des connoissances juridiques comme un patrimoine de famille.

Lorsque la Grèce fut conquise par les Romains, le peuple vainqueur y introduisit ses lois; mais nous ne trouvons pas que les Grecs se soient distingués dans l'étude de cette législation. Ce n'est que lorsque les empereurs eurent transféré à Constantinople le siége de leur domination, que cette ville devint en même temps le centre de la jurisprudence romaine et la résidence des principaux

[1] Voy. *J.-Aug. Bachii* Historia jurispr. rom., IV libris comprehensa. Ed. VI nov. observat. auxit *Aug.-Corn. Stockmann*, Lips. 1807, in-8°.

jurisconsultes. Aussi, avant le quatrième siècle après J. C., ne trouvons-nous qu'un seul jurisconsulte qui ait écrit en grec. Il étoit de l'Occident et s'appeloit HERENNIUS MODESTINUS. Il fut disciple d'Ulpien, et précepteur de l'empereur Maximin le Jeune. Il reste des fragmens de son ouvrage écrit en grec, sur les *Excuses légales*, Εὑρηματικά. On les trouve dans les Pandectes [1].

L'autorité des jurisconsultes avoit été très-grande à Rome depuis les temps d'Adrien jusqu'à ceux d'Alexandre Sévère, parce que les empereurs non seulement les honoroient, mais les consultoient fréquemment, et demandoient leurs décisions dans les cas les plus importans. Mais, depuis la mort d'Alexandre, cet usage cessa entièrement. Les princes, jaloux de leur puissance législative, exercèrent eux-mêmes le droit de donner les décisions que leurs devanciers avoient eu coutume de demander aux jurisconsultes. Dès lors les *Constitutions impériales* devinrent la principale source du droit romain. Ce n'est que sous le règne de Constantin le Grand que nous trouvons de nouveau quelques jurisconsultes marquans, et une école florissante à Béryte en Syrie. Deux jurisconsultes de cette époque firent la première collection des constitutions ou édits des empereurs, qui, jusque-là n'avoient existé qu'isolés et détachés. Ils s'appeloient GREGORIUS ou GREGORIANUS, et HERMOGÈNE. Gre-

[1] Voy. *Henr. Brencmann* de heurematicis diatribe, s. in Herennii Modestini librum singularem, περὶ Ἑυρηματικῶν, commentarius; Lugd.-Bat., 1706, in-8o.

gorius comprit dans son recueil les lois publiées depuis Adrien jusqu'à Constantin; Hermogène en fit un supplément. Cette collection, faite par autorité privée, étoit cependant citée en justice.

La première collection officielle fut rédigée par les soins de Théodose le Jeune. Ce prince chargea huit jurisconsultes de réunir en corps de lois les constitutions impériales publiées depuis le Code de Grégorien et d'Hermogène, c'est-à-dire les constitutions données par Constantin et ses successeurs. Ce *Code Théodosien* fut promulgué l'an 438 de J. C., dans l'empire d'Orient, et sanctionné par Valentinien III, qui régnoit en Occident. Les lois que ces deux princes publièrent après la promulgation du Code Théodosien, y furent ajoutées par forme de supplément, et sous le titre de *Novellæ constitutiones*. Le Code Théodosien ne nous reste pas en entier; quelques-unes de ses parties ne nous sont connues que par l'abrégé qui en a été fait par ordre d'Alaric, roi des Visigoths.

Avant de continuer l'histoire de la jurisprudence romaine, nous devons faire une observation. Ainsi que les Codes Grégorien et Hermogénien, le Code Théodosien est rédigé en latin, parce que, dans le cinquième siècle, la langue latine étoit la langue officielle dans toute l'étendue de l'empire: dans cette même langue ont été rédigés quelques autres codes dont nous allons parler. Cette circonstance ne nous empêchera pas de donner un précis historique de ces ouvrages dans un tableau de la littérature grecque. Un motif puissant nous y au-

torisé : le plus célèbre de ces codes, quoique écrit en latin, non seulement a été publié par un prince auquel l'empire d'Occident n'étoit pas soumis, mais il a même été promulgué à une époque où cet empire n'existoit plus. Mais revenons à notre objet.

L'école de Béryte continua de fleurir dans le cinquième siècle : elle produisit trois célèbres professeurs, HÉROS PATRICIUS, qui écrivit un commentaire sur les trois Codes, HÉROS EUDOXIUS, et DOMNINUS.

La publication du Code Théodosien avoit bien remédié à un inconvénient dont souffroit la jurisprudence romaine, en réunissant en corps les constitutions impériales, qui jusqu'alors étoient éparses; mais il existoit un autre mal plus grand, et qui portoit la confusion dans cette science. A côté des lois publiées par les empereurs, il se trouvoit une innombrable quantité de décisions des anciens jurisconsultes (*responsa jurisperitorum*) auxquelles l'usage avoit donné force de loi; et ces décisions non seulement étoient dispersées, mais même souvent elles se contredisoient dans les points les plus essentiels.

L'empereur JUSTINIEN résolut de mettre fin à cette confusion, et de former un corps complet du droit romain. Avant de mettre la main à une œuvre aussi salutaire, il fit faire, par son chancelier TRIBONIEN, assisté de dix autres jurisconsultes, une nouvelle collection de toutes les constitutions impériales depuis Adrien jusqu'à lui. Elle fut promulguée en 529, sous le titre de *Code Justinien*. Ceux de

Gregorianus, d'Hermogène, et de Théodose, furent alors abrogés.

Tribonien et seize jurisconsultes employèrent trois années à extraire de près de deux mille volumes les décisions des anciens jurisconsultes, surtout ceux qui avoient vécu sous les empereurs, à les classer dans l'ordre de l'édit perpétuel, et à en faire disparoître les contradictions. Ce grand système de droit civil fut nommé *Pandectes* (de πᾶν, tout, et δέχεσθαι, contenir), parce qu'il contenoit toute la jurisprudence romaine; et *Digeste*, parce que toute la masse de ces lois s'y trouve classée dans un ordre méthodique. Les Pandectes sont divisées en cinquante livres, subdivisées en quatre cent vingt-deux titres et neuf mille cent vingt-trois lois. Chaque loi porte le nom de son auteur. Le Digeste fut promulgué en 533; et, dès lors, toutes les décisions des jurisconsultes, non reçues dans cet ouvrage, furent déclarées n'avoir plus aucune autorité en justice. Cependant les décisions reçues dans les Pandectes n'eurent pas toutes force de loi. Les Pandectes ne sont pas un code de lois, mais un système de jurisprudence composé par autorité publique; les règles et les interprétations qu'il renferme ne changèrent pas de nature, et continuèrent à ne valoir que comme telles; seulement dès ce moment les décisions des jurisconsultes non reçues dans ce recueil perdirent toute autorité, et il ne fut plus permis de les citer en justice. Au reste le but du législateur est exprimé dans trois constitutions ou rescrits qui sont con-

servés dans le nouveau Code[1]. Il est remarquable que Justinien ajouta aux Pandectes deux ordonnances, dont l'une défend aux copistes de les écrire en abréviations, et l'autre aux commentateurs de les interpréter, si ce n'est littéralement.

Pendant qu'on travailloit à la rédaction de cette vaste compilation, il se présenta des cas où les décisions et les opinions des anciens jurisconsultes étoient tellement en contradiction, qu'il fallut s'adresser à l'autorité souveraine pour qu'elle décidât entre elles. Telle fut l'origine des *Cinquante décisions* que Justinien donna dans cet intervalle.

En même temps qu'on travailloit à la rédaction des Pandectes, Justinien fit faire par Tribonien, Théophile, et Dorothée, des élémens de tout le droit romain, distribués en quatre livres. Cet ouvrage, pour base duquel on prit celui de Caïus, jurisconsulte du temps d'Adrien, fut nommé *Institutes*, et fut promulgué avec le Digeste.

Depuis la publication du Code Justinien, il avoit été donné beaucoup de nouveaux rescrits par l'empereur; d'ailleurs, les cinquante décisions dont nous avons parlé exigeoient une révision de ce code. Elle fut faite par Tribonien, et le nouveau code fut promulgué en 534 sous le titre de *Codex repetitæ prælectionis*. Dès-lors le premier code fut abrogé.

Enfin, depuis l'année 535 jusqu'en 559, l'empereur Justinien publia encore diverses constitutions qui, sous le titre de *Novelles*, ou νεαραὶ διατάξεις,

[1] Tit. XVIII. *C. de vetere jure excludendo.*

ont été ajoutées au corps du droit romain[1], ainsi que treize *édits* qui concernent des intérêts locaux. La plupart des Novelles ont été écrites en grec; mais peu de temps après Justinien, à ce qu'il paroît, un anonyme traduisit toutes les Novelles en latin: cette version littérale est connue sous le nom des *Authentiques*, et a force de loi dans les pays où le droit romain est introduit, parce qu'à l'époque où ce droit fut ressuscité en Occident, le texte grec n'avoit pas encore été retrouvé. Le nombre des Novelles est de cent soixante-huit; mais les anciens glossateurs n'en connoissent que quatre-vingt dix-sept, et les autres ont été ajoutées par les éditeurs modernes qui les ont trouvées dans divers manuscrits. Par la dénomination d'Authentiques on désigne aussi des extraits des Novelles qui ont été ajoutés, par forme de notes, aux articles du code auxquelles elles dérogent.

Le texte grec des Novelles a été imprimé pour la première fois à Nuremberg, chez Petréius, 1531, in-fol., accompagné de la traduction de *Grégoire Haloander* (Hoffmann); et copié à Paris, 1542, in-8°, par Guillard. Le manuscrit qui a servi à Haloander étoit très-défectueux.

Henri Étienne imprima en 1558, in-fol., une édition plus correcte et plus complète. *Henri Scrimger* la dirigea. La traduction y manque.

Telles sont les parties qui composent proprement le corps du droit romain, *corpus juris civilis;* mais on y a ajouté par la suite le livre des fiefs

[1] On ignore si Justinien lui-même a fait recueillir les Novelles, ou si c'est après sa mort qu'on en a formé une collection.

des Lombards, qui est étranger à cette jurisprudence, et plus encore à la littérature grecque.

Nous indiquerons quelques éditions du corps du droit romain. La *première* se compose des parties détachées que Rubeus ou *Jacq. le Rouge* imprima à Venise, de 1476 à 1478, in-fol.

Édition de *L. Le Mire,* avec la glosse, Paris, chez Guillard, 1548 à 1550, 6 vol. in-4°. Chez le même, sans glosse, 1552 8 vol. in-8°.

Édition de *L. Russard,* Lyon 1561, 2 vol. in-fol.

Les éditions de *Denys Godefroi;* savoir : 1° Lyon ou Genève, 1583, in-4°; réimprimée entre autres à Paris, 1627, en 2 vol. in-fol., chez Vitray, et à Venise, 1819, in-4°; 2° sans notes, Lyon, 1589, in-8°; 3° avec la glosse, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol., et 1627, 6 vol. in-fol.

Édition de *Simon van Leeuwen,* Amsterdam, 1663, 2 vol. in-fol., belle, mais fautive.

Édition très-recherchée à cause de la beauté du caractère, mais extrêmement incorrecte, Amsterdam, Dan. Elzevir, 1664, 2 vol. in-8°.

Édition de *G.-Ch. Gebauer* et *G.-A. Spangenberg,* Gœtting, 1776 à 1797, 2 vol. gr. in-4°.

Une édition vraiment critique manque.

Nous allons nommer les principaux jurisconsultes qui ont fleuri du temps de Justinien, et après lui jusqu'au règne de Basile le Macédonien, qui monta sur le trône en 867.

A la tête de tous ces savans, il faut placer Tribonien, le principal conseil de Justinien dans la rédaction et la publication de ses codes. Il parvint aux plus hautes dignités de la cour, fut *maître des offices,* questeur du palais et consul honoraire : sa réputation de probité n'est pas aussi intacte que

celle de son érudition est grande; et si, au bout de tant de siècles, la postérité est indifférente au caractère personnel d'un homme de lettres dont les travaux lui sont encore utiles, elle ne sauroit être indulgente envers un homme d'état qui avoit entre ses mains le sort de tant de millions d'individus.

Théophile, antécesseur ou professeur à Constantinople, un des auteurs des Institutes, a laissé une *Paraphrase* de ce livre en langue grecque [1], ouvrage utile et important pour la connoissance du droit romain. Il avoit aussi écrit dans la même langue un *commentaire sur les Pandectes*, dont il reste des fragmens.

Une ancienne traduction latine de la Paraphrase de Théophile a été imprimée à Mayence, en 1468, sur parchemin, par *Pierre Schoyffer de Gernsheim*. Elle a été souvent réimprimée depuis; mais la meilleure édition est celle de *Jean van de Water*, Utrecht, 1714, in-4°, accompagnée des commentaires de *Théodore Marcilius* et de *Marc-Antoine Muret*.

Première édition du texte grec, par *Viglius ab Aytta Zuichemius*, Bâle, chez Frobenius, 1534, in-fol. Comme le titre *De justitia et de jure* manque dans tous les manuscrits, Viglius l'a ajouté en l'empruntant aux Basiliques.

Copiée, la même année, à Paris, par *Christ. Wechel*, qui

[1] Les anciens critiques n'étoient pas d'accord sur l'époque où a vécu l'auteur de la Paraphrase des Institutes. *Cujas*, *Jacques Godefroi*, et d'autres, ont pensé qu'il est de beaucoup postérieur à Justinien. Ceux qui le regardent comme un contemporain de ce prince se partagent en deux classes. Les uns le distinguent de ce Théophile qui a été le coopérateur de Tribonien; les autres soutiennent que ces deux Théophile ne sont qu'une seule et même personne. Ce dernier système a été prouvé jusqu'à l'évidence par *Guill.-Otto Reiz* dans le vol. V du Thes. jur. civ. de *Meerman*.

en a corrigé les nombreuses fautes, à la place desquelles il en mit d'autres.

Louvain, 1536, in-4°, par *Redger Rescius*; édition correcte.

Une traduction, rédigée par *Jacques Curtius*, parut à Anvers, 1536.

Éditions de *Louis Le Mire*, avec la traduction de Curtius, Lyon, 1580, in-12, et 1581, in-4°.

Genève, 1587, in-4°, par *Denys Godefroi*, avec la traduction. Cette édition a été réimprimée à Paris, 1598; à Lyon, 1608; à Genève, 1620.

Paris, 1638, in-4°, et en 1657, par *Ch.-Ant. Fabrot*, gr. lat., mais fautive.

L'édition la plus correcte et la plus complète est celle de *Guill.-Otto Reiz*, La Haye, 1751, 2 vol. in-4°. Elle renferme toutes les notes des éditions antérieures, avec une nouvelle traduction, un glossaire, et les fragmens de Théophile.

Un collègue de Théophile, Thallelæus, a commenté en grec les Pandectes, le Code et les Novelles. Son travail paroît s'être conservé dans les Basiliques; il en existe d'ailleurs des fragmens, savoir : le Commentaire sur les titres du Digeste et du Code : *De advocatis, s. de postulando*, et *de procuratoribus et defensoribus*.

Ces fragmens ont été publiés avec une version et des notes savantes par *Ruhnken*, sous le titre de Thallelæi, Theodori, Stephani, Cyrilli, et aliorum auctor. gr. commentarii in titt. D. et Cod. de postul. seu de advocat. et de procurat. et defens. Ex codd. mss. bibl. L. B. nunc primum edidit, lat. gr. et castig. D. Ruhnkenius, Hag. Com. 1752, in-fol.; et insérés aussi dans *Meermanni* Thes. juris, t. III et V.

Stephanus ou Étienne, avocat de Constanti-

nople, un de ceux qui ont travaillé au Digeste, l'a paraphrasé en grec. Il existe des fragmens de cette traduction.

Dorothée et Anatolius, tous les deux antécesseurs à l'école de Béryte; Théodore, qui le fut à celle de Constantinople[1]; Isidore; Athanasius, avocat à Emésa; Philoxène, et Anastase, ont écrit sur diverses parties du corps de droit. Il ne reste des fragmens que des ouvrages de Théodose, et de Philoxène : on les trouve dans les Basiliques.

Les fragmens de Stéphanus et de Théodose se trouvent dans la collection de *Ruhnken*, dont le titre se trouve p. 223.

Cubidius ou Gobidas, auteur d'un Ποινάλιον, c'est-à-dire, d'un droit criminel, dont il reste des fragmens inédits, Heros Amblichus, Léo Anamarzeus, Bestès, ont écrit des commentaires et des Glosses qui sont rapportés dans les Basiliques.

Il existe aussi une collection de *lois militaires*, Νόμοι ϛρατιωτικοὶ, qui porte le nom de Rufus. Quelques critiques ont pensé que c'est celui d'un jurisconsulte du septième siècle, par lequel Justinien II a fait faire cette compilation, car il paroît constant qu'elle doit son origine à cet empereur. D'autres disent que ces lois ont été appelées lois de Rufus, d'après *P. Rutilius Rufus*, consul de la République, l'an 649 de Rome, qui en est le rédacteur[2].

[1] Il ne faut pas le confondre avec Théodore d'Hermopolis.

[2] Voy. la Vie de P. Rutilius Rufus, par *Ant. L'Oisel*, Paris, 1600; et dans *Meermani* Thes. juris, vol. I.

Simon Schard a publié ce recueil, sans nom d'auteur, en grec et en latin, Bâle, 1561, in-8°, à la suite d'Eustathius. Il se trouve dans le recueil de *Leunclavius*, vol. II, p. 249.

Justinien II fit aussi compiler une collection de *Lois rustiques*, Νόμοι γεωργικοὶ, qui s'est conservée.

Suallenberg publia les Lois rustiques, à la suite du Manuel de Constantin Harmenopulus, à Paris, 1540, in-4°. Elles se trouvent aussi dans l'édition d'Eustathius de *Simon Schard*, Bâle, 1561, in-8°; dans le recueil de *Leunclavius;* et beaucoup mieux à la suite de l'édition du Manuel de Constantin Harmonopulus, donnée par *Reitz* en 1780.

On croit que dans le septième siècle a été rédigé le recueil des *Lois nautiques des Rhodiens*, peut-être par Docimus, dont il existe un avis sur leur emploi. Quant à ces lois mêmes, on les attribue à Tibère, Adrien, Marc-Aurèle, Pertinax, et à Septime-Sévère : mais c'est une pure fiction.

Publiée avec l'Eustathe de *Schard*, et dans les recueils cités.

Vers le milieu du sixième siècle, un avocat d'Antioche fit un travail qu'on doit regarder comme l'origine du droit canon. Ce jurisconsulte est Jean *d'Antioche*, surnommé *Scholasticus*, à cause de la profession qu'il exerça d'abord dans sa ville natale. Il se fit ensuite prêtre et fut nommé *Apocrisiarius* de l'église d'Antioche à Constantinople[1]. C'étoit l'époque où l'on disputoit beaucoup dans l'Orient sur l'incorruptibilité du corps de J. C.

[1] On appeloit ainsi une espèce d'agent ou de chargé d'affaires que chaque grande église entretenoit à la cour impériale.

Le patriarche Eutychius s'étant déclaré contre cette doctrine, Justinien le fit enlever par des soldats, et déposer par une réunion d'évêques. Jean d'Antioche fut élu à sa place en 564, et gouverna l'église de Constantinople jusqu'à sa mort en 578. Étant encore simple prêtre à Antioche, il redigea une *Collection de canons de conciles*. Il ne fut pas le premier qui eut l'idée d'un pareil travail: en se fondant sur un passage de Socrate [1], quelques ecrivains ont cru que cet honneur appartenoit à SABINUS, évêque d'Héraclée en Thrace au commencement du cinquième siècle; mais Socrate parle, non d'un recueil de *canons*, mais *d'actes* synodaux, de lettres écrites par les synodes ou adressées aux synodes. Si Sabinus ne rédigea pas de collections de canons, il est certain néanmoins qu'avant Jean d'Antioche il en existoit, car il en cite luimême plusieurs, dont il ne nomme pas les auteurs. Jean d'Antioche se distingua de ses devanciers par la richesse de ses matériaux, et par l'ordre systématique dans lequel il les rangea. Il y mit quatre-vingt-cinq canons dits des Apôtres, vingt du concile de Nicée, vingt-cinq de celui d'Ancyre, quatorze de celui de Néo-Césarée, vingt et un de celui de Sardique, vingt de celui de Gangres, cinquante neuf de celui de Laodicée, six de celui de Constantinople, huit de celui d'Éphèse, vingt-sept de celui de Chalcédoine, et soixante-huit canons de St Basile. Le tout est distribué dans cinquante titres.

[1] Hist. Eccles., l. I, c. 8.

En réunissant ainsi les canons des conciles, Jean d'Antioche n'avoit pas formé un corps complet de droit ecclésiastique. Par la Novelle CXLI, Justinien avoit bien donné force de loi aux canons ecclésiastiques, mais lui-même avoit publié un grand nombre de constitutions sur des affaires ecclésiastiques. Il falloit mettre en harmonie les canons et les constitutions. Tel fut l'objet d'un second travail entrepris par Jean d'Antioche, et auquel il donna le titre de Νομοκάνων, *Nomocanon*, mot qui dès-lors a servi pour désigner tout recueil de ce ce genre. Dans celui de Jean, comme dans son recueil de canons, les matières sont divisées en cinquante titres; sous chacun les canons sont seulement cités, mais les constitutions impériales sont verbalement relatées.

Les deux collections de Jean d'Antioche ont été publiées, avec la traduction de *Chph. Justellus*, par *Guill. Voellus* et *Henri Justellus*, dans le vol. II de la Bibliotheca juris canonici veteris, Paris., 1661, in-fol.

Cependant le grand nombre de constitutions qui avoient été promulguées par les successeurs de Justinien, les interprétations diverses et contradictoires des jurisconsultes sur les lois existantes, et les variantes qui s'étoient glissées dans les traductions grecques de ces lois, exigèrent, au bout de quelques siècles, une nouvelle révision du corps de droit; et les besoins des sujets de l'empire paroissoient demander un code qui fût rédigé dans leur langue, et qui eût un texte authentique. L'empereur Ba-

SILE *le Macédonien* ordonna de l'entreprendre; et, en attendant qu'il parût, il publia, probablement en 876, conjointement avec ses fils Constantin (ou Alexandre [1]) et Léon, qu'il avoit nommés ses collégues, une espèce de *Manuel*, *Πρόχειρον τῶν νόμων*, ἢ Ἐκλογαὶ, rédigé par NICÉTAS le questeur ou patricien, et deux autres patriciens, dont l'un s'appeloit également NICÉTAS, et l'autre MARINUS. Cet abrégé, composé de quarante titres existe en manuscrit, nommément à la bibliothèque du Vatican. Il a été quelquefois confondu avec un autre abrégé, également intitulé Ἐκλογὴ (mais non Πρόχειρον), qui a été rédigé par ordre de Léon VI: cette erreur doit être attribuée aux copistes, qui non seulement ont changé les titres, mais augmenté la confusion en plaçant en tête d'un de ces deux ouvrages la préface qui appartient à l'autre. Ce qui les a trompés, c'est le nom de Constantin, fils de Léon VI, qui se trouve accolé au nom du dernier dans le Manuel rédigé par son ordre, tout comme le nom de Léon est réuni à celui de son frère aîné, Constantin, dans le Manuel de Basile leur père. Nous reviendrons incessamment sur le Manuel de Léon.

Une partie du Manuel de Basile, composée de vingt-huit titres, a été publiée par *Marq. Freher,* dans la collection de *Leunclavius*, vol. II, p. 79, mais comme appartenant au Manuel ou à l'*Églogue* de Léon et Constantin, sans exprimer le titre de Πρόχειρον ou Manuel, ni nommer Basile. Cepen-

[1] Cet Alexandre ou Constantin, fils de Basile d'un premier lit, mourut avant son père. Basile eut de sa seconde épouse, Ingérine, un autre fils également appelé Alexandre, qui, en 911, succéda à son frère Léon.

dant ce jurisconsulte y a joint la véritable préface de Basile, qui commence par ces mots : Le maître et le créateur de l'univers, etc.

Basile ne vécut pas assez long-temps pour voir la fin du travail de révision dont il avoit chargé un jurisconsulte que Mathieu Blastarès, dans l'ouvrage dont il sera question, appelle SABBATHIUS, tandis qu'un écrivain beaucoup plus ancien, l'auteur du Manuel de Romain Lécapène, le nomme SYMBATIUS. L'un et l'autre lui donnent le titre de PROTOSPATHARIUS, c'est-à-dire de commandant de la garde impériale. Ce travail, long et difficile, ne fut achevé qu'au commencement du règne de Léon VI, dit le Philosophe, qui succéda seul à Basile en 886; Constantin, son frère aîné, étant mort avant le père. Il fut promulgué sous le titre de Βασιλικαὶ διατάξεις, c'est-à dire *Constitutions impériales* ou *Basiliques*; et, environ vingt-cinq ans après, Constantin VI Porphyrogenète, fils de Léon VI, se vit obligé, par les changemens que la législation ne cessoit d'éprouver, à la publication d'une nouvelle révision qui est nommée τῶν Βασιλικῶν ἀνακάθαρσις, *Basilica repetitæ prælectionis*. C'est cette seconde édition proprement qui est connue sous le titre de *Basiliques*. Ce recueil de lois est distribué en six volumes ou τεύχη, et en soixante livres; de là on l'appelle, tantôt Ἑξηκοντάβιβλος, et tantôt Ἑξάβιβλος, l'ouvrage aux soixante ou aux six livres.

Les Basiliques sont un corps de droit romain en langue grecque, extrait des Institutes, des Pandectes, des Codes et des Novelles de Justinien,

ainsi que des Constitutions impériales postérieures à ce prince, des interprétations des jurisconsultes qui avoient obtenu une certaine autorité dans les tribunaux, et des canons des conciles. On y trouve en même temps le droit civil et le droit ecclésiastique des Grecs; ces deux droits ayant été dans une union intime, par l'autorité que les empereurs Byzantins conservoient sur l'église; tandis qu'en Occident il s'est successivement formé un droit canon particulier, ayant une source différente de celle de la législation civile.

Voici la marche que les rédacteurs de cette vaste compilation ont suivie. Après avoir réuni toutes les lois relatives aux mêmes matières qui sont répandues dans les diverses parties du corps de droit Justinien, ils commencent chacun de leurs titres par les fragmens des anciens jurisconsultes qui ont été placés dans le Digeste; ils donnent ensuite les constitutions du Code, et les dispositions des Institutes et des Novelles qui ont confirmé ou complété ce qui est ordonné par le Digeste. Dans ce travail ils ont souvent supprimé le nom des jurisconsultes, et toujours les titres de leurs ouvrages, et même ceux des constitutions impériales. Ces rédacteurs se sont sans doute servis des traductions grecques des différentes parties du corps de droit qui existoient de leur temps; ces traductions étoient de trois espèces: les unes étoient littérales, *κατὰ πόδα*, les autres abrégées, *κατ' ἐπιτομήν*, les troisièmes étoient des périphrases plutôt que des versions. Les rédacteurs employèrent alternativement

ces trois sortes de traductions ; néanmoins ils paroissent s'être servis de préférence d'un abrégé pour le Digeste, et d'une paraphrase pour le Code. Ils ont aussi tiré partie des autres compilations dont nous avons parlé ci-dessus, telles que les lois Rhodiennes , les lois géorgiques, les lois pénales de Rufus.

Une chose peut nous étonner, c'est que ni Léon VI ni Constantin VI n'aient donné force de loi à ce recueil composé, par leur ordre et sous leur autorité, dans la langue que parloient leurs sujets. Après sa confection, le corps de droit Justinien écrit en latin, continua seul d'avoir autorité dans toutes les provinces de l'empire d'Orient. Néanmoins une intime connoissance des Basiliques est indispensable à ceux qui étudient le droit romain. Il est même remarquable que, quoique les Basiliques ne renferment pas tout ce qui est contenu dans le droit de Justinien, on y trouve cependant quelques fragmens de décisions d'anciens jurisconsultes, et beaucoup de constitutions impériales, qu'on chercheroit vainement dans le corps de droit. Aussi *Cujas* et *Ant. Le Conte*, ont-ils complété certains titres des Digestes à l'aide des Basiliques.

Il n'existe aucune édition complète des Basiliques. Le premier qui les a fait connoître fut *Viglius Zuichem* : il en parle dans la préface de son édition des Institutes de Théophile, publiée en 1534. *Gentian Hervet* en fit imprimer quatre livres (XLV à XLVIII), et des fragmens de deux autres (XXVIII et XXIX), en latin, Paris, 1557, in-fol. Son édition n'en contient pas plus, quoique le titre porte : Libri VIII Βασιλικῶν διατάξεων.

Jacques Cujas publia ensuite une traduction du livre LX, qui contient le droit criminel, et que M. d'Arquien, ministre de France près la Porte, avoit apporté de Constantinople. Elle parut à Lyon, 1596, in-fol.

Denys Godefroi réunit les éditions de Hervet et de Cujas, et les fit imprimer, avec des additions et corrections d'*Ant. Le Conte,* par Wechel, à Hanau, 1598; et une seconde fois, 1606, in-fol.

Jacques Cujas avoit aussi préparé une traduction des livres XXXVIII et XXXIX, que Viglius avoit trouvés à Venise. Elle fut publiée après sa mort par *Charles Labbé,* Paris, 1609, in-fol.

Enfin, le chancelier *Séguier* chargea *Ch.-Annibal Fabrot,* célèbre jurisconsulte d'Aix en Provence, de donner une édition grecque-latine des Basiliques, telles qu'elles se trouvoient, à la bibliothèque du roi de France, dans quelques manuscrits, dont l'un avoit appartenu à Cujas [1]. Fabrot n'y trouva que les livres I, III, V, VII à XV, XX à XXIX, XXXVIII à XLII, XLV à XLVIII, et LX; ainsi en tout trente-trois livres en entier, et six mutilés, savoir, II, VI, XVI à XVIII, et XXX. Quant aux livres manquant, il tâcha de les restituer, aussi bien que possible, par l'Abrégé des Basiliques, et par les Scholiastes qu'il compulsa. Son édition parut à Paris, en grec et en latin, en 1647, en 7 vol. in-fol. Quelque soin que Fabrot ait apporté à cette publication, elle n'a pas entièrement satisfait les critiques. On re-

[1] Une lettre de *Peiresc,* publiée par M. *Fauris S. Vincens* dans les Annales encyclopédiques de Millin, 1817, vol. I, p. 272, accuse Cujas d'avoir, après la mort de Le Conte, en 1586, escaladé la bibliothèque de ce jurisconsulte pour y prendre nuitamment des manuscrits qui s'y trouvoient, et entre autres un manuscrit complet des Basiliques, en 3 volumes, provenant de la bibliothèque de la reine Catherine de Médicis, qui s'étoit approprié celle de son parent, le maréchal de Strozzi, tué au siége de Thionville. Ce même manuscrit, mais un peu mutilé dans les livres XXV à XXVII, est à la bibliothèque du roi de France.

proche aussi à sa traduction de se ressentir de la précipitation avec laquelle elle a été faite.

Comme les livres XLIX à LII se trouvèrent plus tard dans un manuscrit qui appartient aujourd'hui au roi de France, *Gér. Meerman* les publia, avec la traduction de *Guill.-Otto Reitz*, dans le vol. V de son Thes. juris civ. et canon.; et on les réimprima séparément à Leyde, en 1765, in-fol., comme supplément à l'édition de Fabrot.

Ainsi vingt-trois livres sur les soixante, savoir, II, VI, XVI à XIX, XXX à XXXVII, XLIII, XLIV, LIII à LIX, n'ont pas encore vu le jour. On assure cependant qu'ils existent à la bibliothèque du roi de France. Leur publication est fort à desirer[1].

Les Basiliques ayant paru, Léon le Philosophe, promulgua, depuis 889 jusqu'en 911, plusieurs *nouvelles ordonnances*, Ἐπανορθωτικαὶ καθάρσεις, dans lesquelles il corrigea et modifia le droit de Justinien. Il en reste cent treize, dont plusieurs ont force de loi dans les pays régis par le droit romain[2].

Publiées, par *Henri Scrimger*, à la suite de Justiniani Novellæ, etc., Paris, 1558, in-fol., chez Henri Étienne. Le

[1] On peut consulter, pour tout ce qui concerne les Basiliques, *Jos.-Mar. Suarezii* Notitia Basilicor. ad Urbanum VIII, P. M., Romæ ; 1637. Cette dissertation fort rare a été réimprimée dans l'édition de Fabrot; et dans *Simon van Leeuwen* Corp. juris civilis, Amst., 1663, in-8°. *J.-A. Fabricius* la fit aussi réimprimer, mais avec des notes, dans le vol. XII, p. 467, de sa Bibl. gr. (anc. édit.). M. *Chr.-Dan. Pohl*, syndic du magistrat de Leipzig, en donna, à Leipzig, 1804, in-8°, une édition excellente, dans laquelle il a redressé une foule d'erreurs commises par Suarez.

[2] Voy. *Gasp.-Achat. Beck* liber singularis de Novellis Leonis, earumque usu et auctoritate, ed. *C.-F. Zipernick*, Halle, 1779, in-8°.

même imprimeur mit au jour, 1560, in-4°, la traduction de Henri *Agylæus*. Cette édition est fort rare.

Le même prince fit faire des recueils des *Lois militaires*, *τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις*, et des *Lois de la marine*, Ναυμαχικά.

Publiés, en latin, par *Jean Chegh*, Bâle, 1554, in-4°; et, en grec-latin, par *Jean Meursius*, Leyde, 1612, in-4°.

Après avoir fait paroître les Basiliques et une partie des Novelles dont nous avons parlé, et par lesquelles plusieurs parties de l'ancienne jurisprudence avoient souffert des altérations, Léon VI s'aperçut que les livres élémentaires du droit, qui se trouvoient entre les mains de la jeunesse appliquée à l'étude des lois, n'atteignoient plus leur but. En conséquence il fit rédiger un nouvel *Abrégé* ou Ἐκλογὴ du droit romain, qui fut promulgué en son nom et en celui de son fils Constantin VI, qu'il s'étoit associé à l'empire. Cette publication doit avoir eu lieu entre le 9 juin et le 1er septembre 911, si le calcul de M. *Krug*, d'après lequel Constantin fut couronné le 9 juin 911 est exact, comme il le paroît [1]. On ne sait pas précisément qui a été le rédacteur de l'abrégé. Un manuscrit qui est à Leipzig, nomme Rufus, Pinalius et Rhodio (Ῥούφου καὶ Πιναλίου καὶ Ῥοδίονος ἐπιδιορθώσεως τῶν φίλων); mais il paroît qu'en les disant auteurs de l'ouvrage, le copiste a voulu indiquer plutôt les sources où il a été puisé : ces sources étoient, d'après lui, les lois militaires de Rufus, les lois pé-

[1] Krit. Versuch zur Aufklær. der byzant. Chronologie, S. Petersb., 1810, in-8°, p. 82.

nales de Jean Cubidius, et les lois navales des Rhodiens[1]. Nous avons déjà remarqué que cet abrégé a été souvent confondu avec le Manuel de Basile, qui, dans quelques manuscrits, porte aussi le titre d'Ἐκλογή. La préface de l'abrégé de Léon, commence par ces mots : Τὸν μέγαν καὶ φύσει ἀληθῆ θεὸν καὶ σωτῆρα ἡμῶν Ἰησοῦν χριςὸν διαπαντὸς ἐπικαλούμενοι. Le contenu de cette préface convient à l'ouvrage en tête duquel elle est placée ; il ne cadre pas au Manuel de Basile, en tête duquel quelques manuscrits l'ont mal à propos transportée. Les manuscrits ne sont pas d'accord sur la division de l'abrégé. Dans quelques-uns le nombre des titres est de quarante, dans d'autres, de vingt-huit seulement. Cette différence provient uniquement du caprice des copistes et des personnes qui les faisoient travailler : ils ont, tantôt, arbitrairement réuni sous un même titre plusieurs matières divisées, tantôt partagé le même chapitre en plusieurs titres.

L'Abrégé de Léon VI n'a pas été imprimé. *Leuwenklau*, qui croyoit en donner une partie, l'a confondu avec le Manuel de Basile.

Romain Lecapène, que Constantin VI Porphyrogenète se donna pour collègue en 919, fit rédiger, probablement par Cosmas qui portoit le titre le *Magister*, un *Abrégé des lois*, que quelques auteurs citent à tort sous le titre de Manuel de Constantin ; car ce prince, uniquement livré aux

[1] A la place de ces mots : ἐπιδιορθώσεως τῶν φίλων, le manuscrit de Vienne a : ἐπιδιόρθωσις εἰς τὸ φιλανθρωπότερον.

études, avoit abandonné à son collègue le soin de gouvernement. L'abrégé, Ἐκλογή, de Romain, divisé en cinquante titres, est inédit.

Les successeurs de ces princes, surtout ALEXIS et les autres empereurs de la maison des Comnène ont publié un grand nombre de nouvelles constitutions; mais on n'en a pas composé de recueil.

Passons maintenant aux jurisconsultes grecs qui ont vécu depuis le milieu du neuvième siècle, époque où commença la décadence de la jurisprudence romaine dans l'empire d'Orient. Un grand nombre de ces jurisconsultes fit des commentaires et des glosses sur les Basiliques, et leurs scholies ont été publiées par les éditeurs de ces dernières. Les noms de ces commentateurs sont presque tout ce que nous en savons. C'est un JEAN *de Bryenne*, un proconsul CALOCYRUS, un DOXAPATER, un EUSTATHIUS surnommé *le Romain* et *Magister*, un PATZUS, un PYTHIODORE, un SALOMON et un BAPHIUS, un GARIDAS qui a vécu sous Michel VII, un CONSTANTIN *de Nicée*, et enfin NICOLAS HAGIOTHÉODORETUS, qui fut archevêque d'Athènes sous Manuel Commène, vers 1155.

Un commentateur des Basiliques, CYRILLE, avoit donné à son travail la forme d'un dictionnaire qui est souvent cité sous le titre d'*Index*, et paroît avoir été une espèce de table raisonnée des matières. *Fabrot* a pensé que nous en avions encore une partie dans une espèce de Glossaire qui se trouve dans quelques bibliothèques, sous le titre de Ῥωμαϊκῶν Λέξεων συναγωγή, ou sous ce

lui de *αἱ καταγραφόμεναι* Λέξεις Ρωμαϊκαὶ *ἐν τοῖς νόμοις*, *Recueil de mots latins* ou *Mots latins qui se trouvent dans les lois*. Ce savant s'est trompé : les rédacteurs de ce recueil s'étoient proposé un autre but que celui de l'Index. *Herennius Modestinus*, auteur du premier livre de jurisprudence grecque que nous connoissions, se plaint [1] de la difficulté qu'on éprouvoit en voulant rendre en cette langue des termes de droit romain. Pour diminuer cet inconvénient, quelque jurisconsulte s'avisa de rédiger le recueil dont nous parlons, dans la vue d'expliquer les mots latins que les auteurs grecs d'ouvrages de droit s'étoient vus obligés de conserver, parce qu'ils n'en trouvoient pas de synonymes en leur langue.

Les *Glosses nomiques* recueillies par *Labbé* ont été publiées à Paris, 1606, in-8°, sous le titre de Veteres glossæ verborum juris, et avec les Glossaires de Philoxène, etc. ; à Paris, 1679, in-fol. *Matth. Rœver* a joint à son édition des Fragmens dits d'Ulpien (voy. vol. V, p. 35) une bonne dissertation sur les Glosses nomiques, sous le titre de Specimen observationum et emendationum ad glossas veteres verborum juris.

Un anonyme rédigea un *Abrégé des Basiliques par ordre alphabétique*, Νόμικον *τὸ κατὰ ϛοιχεῖον*. L'ordre alphabétique ne commence qu'au second titre ; car le premier est intitulé *De la foi orthodoxe des chrétiens*. Au milieu de ce grand naufrage de livres de droit du moyen âge, l'abrégé des Basiliques a surnagé et s'est conservé.

[1] De occursat. tutor., l. I, §. 1.

Un médecin hongrois, *Jean Sambucus*, trouva à Tarente un manuscrit de cet Abrégé, d'après lequel *Jean Lœwenklau* le publia, en grec et en latin, sous le titre de : LX libror. Βασιλικῶν Ecloga s. synopsis, etc., Basil., 1575, in-fol. Plusieurs lacunes de cette édition ont été remplies, à l'aide des manuscrits de Paris, dans *Car. Labbæi* Observat. et emendat. in Synopsin Basilicorum, Paris., 1606, in-8°. Il faut observer que Lœwenklau n'a pas publié le texte comme il l'avoit trouvé dans son manuscrit, c'est-à-dire, par ordre alphabétique : il l'a arrangé d'après les Basiliques, en se contentant de donner séparément la table alphabétique des titres.

Un autre abrégé, également arrangé alphabétiquement, et intitulé Μικρὸν κατὰ ϛοιχεῖον, *le petit alphabétique*, est encore inédit : on n'en connoît pas l'auteur.

A l'exemple de Jean d'Antioche, le célèbre Photius publia en 883, et ainsi peu de temps avant l'achèvement des Basiliques, un *Syntagma canonum* et un *Nomocanon* qu'on nomme aussi Προκανὼν, parce qu'il fut mis en tête des canons. L'empereur Constantin VI fit faire par la suite une révision du dernier ouvrage, qui est bien préférable au Nomocanon de Jean d'Antioche, non seulement parce qu'il est plus moderne, mais aussi parce que Photius a suivi un meilleur ordre, en distribuant les matières en quatorze classes. Au reste, il s'est conformé à la méthode de son précurseur, en donnant les simples titres des lois de l'église, et le texte des lois civiles; celui des canons jusqu'en 880 se trouvant dans son Syntagma. Comme dans l'église d'Orient l'influence de l'autorité impériale s'accrut aux dépens de celle des conciles, et que ces princes

faisoient, des affaires ecclésiastiques, un des principaux objets de leur gouvernement, il en arriva que le Nomocanon de Photius devint d'un usage plus fréquent et plus nécessaire que son Syntagma. Beaucoup de commentateurs s'en occupèrent, tandis que le recueil des conciles fut négligé. Ainsi le Nomocanon est devenu la véritable base du droit ecclésiastique d'Orient.

Éditions du *Nomocanon*, Paris, 1615, in-4°, par *Chph. Justellus*, avec la traduction de *Henri Agylæus*, et le commentaire de *Théodore Balsamon*.

Avec la traduction de *Gentianus Hervet* dans le recueil des Canons, Paris, 1620, in-fol.

Les deux traductions sont fondues ensemble dans *Voelli* et *Justelli* Biblioth. jur. can. veteris, Paris., 1661, in-fol.

La *Collection des Canons* de Photius, avec les Commentaires de *Théodore Balsamon* et *Jean Zonarus*, se trouve dans *Guill. Beveregii* (Beveridge) Συνοδικὸν, s. Pandectæ canon. apostolorum et concilior. ab Ecclesia gr. receptorum, Oxford, 1672, 2 vol. in-fol.

MICHEL PSELLUS *le Jeune*, publia vers 1070, par ordre de Michel Ducas, un *Abrégé des lois*, Σύνοψις τῶν νόμων, en vers politiques.

Éditions: Paris, 1632, in-8°, par *Franç. Bosquet;* en gr. et en lat.

Dans *Gér. Meermanni* Thes. jur. civ. et can., vol. I, avec les observations de *Corn. à Sieben;* gr. lat.

Leipzig, 1788, in-8°, par *L.-H. Teucher*. Enfin, dans la Collection de *Künœl*.

C'est par ordre du même prince que MICHAEL ATTALIATA, proconsul (ἀνθύπατος) et juge à Constantinople, publia en 1073 son Ποίημα νομικὸν ἤτοι πραγματικὸν, *ouvrage de jurisprudence et de pratique*, en quatre-vingt-quinze titres.

Jean Lœwenklau, dans son Recueil.

Un certain Joannes, qui fut nomophylax, paroît avoir vécu vers l'an 1100, a laissé des *scho-lies* sur les Novelles de Justinien.

Imprimés séparément, Francfort, 1615.

Eustathius, patricien et antécesseur, a laissé un ouvrage *sur les Prescriptions*, intitulé : Περὶ τῶν χρονικῶν διαστημάτων, *des Intervalles du temps.*

Publié par *Cujas* dans le vol. I de ses Œuvres, Bâle, 1561, in-8°; en grec et en latin, par *Sim. Schard*, dans la Collection de *Lœwenklau*, vol. II; et à Leipzig, 1791, in-8°, par *L.-H. Teucher.*

Théodore *d'Hermopolis* a été un des plus fameux scholiastes des Basiliques. Il ne faut pas le confondre avec l'autre Théodore qui a vécu du temps de Justinien. Les bibliothèques de Vienne et de Paris possèdent son *Abrégé des Basiliques*, qui est inédit : comme il y parle d'une Novelle d'Alexis Comnène, il ne peut pas avoir écrit avant la fin du onzième siècle. Il est peut-être auteur d'une *Synopsis du Code, par demandes et par réponses*, qui se trouve à Vienne, et qu'on a quelquefois attribuée à l'autre Théodore.

Une scholie assez étendue de Théodore d'Hermopolis, sur le titre VI du livre XV des Basiliques a été trouvée à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, par M. *Ange Mai.*

Cette scholie a été publiée par M. *Mai*, à la suite de sc édition de la Lettre de Porphyre à Marcella, Milan, 181[illegible] in-8°.

Jean Zonaras, dont nous avons parlé comme d'un des historiens Byzantins du douzième siècle, a écrit une *Exégèse* des canons des apôtres, des synodes et des saints pères.

Ce Commentaire de Zonaras se trouve complet dans *Beverigii* Pandecta canonum, vol. I et II.

Doxopater Gregorius, Nomophylax sous Jean Comnène, vers 1150, a écrit un Nomocanon qui est perdu ou inédit.

Vers la même époque un jurisconsulte distingué, Alexius Aristenus, qui fut revêtu des dignités de Nomophylax, d'Orphanotrophe et de Protecdique ou chef des Ecdiques, Ἔκδικοι, c'est-à-dire, des syndics des communes, écrivit, comme Zonaras, des scholies sur la collection des canons. On lui a aussi attribué par erreur un *Extrait d'anciennes lois ecclésiastiques* qui n'est pas de lui.

Ses scholies se trouvent, à la suite de celles de Zonaras, dans la Collection de *Beveridge*. L'Extrait a été publié sous son nom dans *Voelli* et *Justelli* Bibl. jur. canon. vet., t. II.

Théodore Balsamon, qui porta le titre de patriarche d'Antioche, quoique cette ville fût depuis 1100 au pouvoir des Latins, étoit regardé comme le plus grand jurisconsulte de son siècle, en matières civiles et ecclésiastiques. Il écrivit, vers 1150, par ordre de Manuel Comnène, un *Commentaire* ou des *Scholies sur le Nomocanon de Photius*, et des *Scholies sur les canons des apôtres, des conciles et des pères de l'Eglise*, ainsi qu'une *Collection de constitutions* (impériales) *ecclé-*

siastiques, Τῶν ἐκκλησιαστικῶν διατάξεων συλλογή, en trois livres, qui a été publiée sous le titre de *Paratitli*. Il existe aussi de lui beaucoup de consultations, et nommément des *Réponses à soixante-quatre questions canoniques* (c'est-à-dire de droit ecclésiastique) *de Marc, patriarche d'Alexandrie*. Conformément aux principes de l'église Orientale, Balsamon se déclare contre la primauté des papes, et contre le célibat du clergé.

Les *Scholies sur le Nomocanon* de Photius se trouvent dans les éditions de cet ouvrage. Une traduction, faite par *Henri Agylæus* sur un manuscrit plus complet que celui qui avoit servi aux publications antérieures, parut, pour la première fois, à Bâle, en 1562, in-fol. L'édition la plus complète est celle de *Guill. Beveregus* (Beveridge), qui l'inséra dans son Synodicon, Oxford, 1672, in-fol.

Les *Paratitles*, traduits en latin, ont été publiés par *Lœwenklau*, Francfort, 1593, in-8°.

Cinq *Consultations*, Μελέται, se trouvent dans *Lœwenklau*.

Chumnus, qui vécut au treizième siècle, et fut Nomophylax avant d'être élevé sur le siége archiépiscopal de Thessalonique, a écrit un petit ouvrage *sur les Degrés de parenté*.

Publié dans *Leunclavii* Jur. gr. rom., vol. II.

Josephe Ténédius, individu entièrement inconnu, écrivit un Manuel des Basiliques, par ordre alphabétique; et un certain Tipucitus, un commentaire sur le Digeste, le Code et les Basiliques : ouvrages inédits.

L'Hiéromonachus MATHIEU BLASTARÈS[1] écrivit au commencement du quatorzième siècle, Σύνταγμα κατὰ στοιχεῖον, *Tableau alphabétique* de ce qu'on trouve dans les canons des conciles et dans les lois des empereurs. C'est une espèce de Nomocanon. Un dictionnaire de jurisprudence inédit, qui existe à la bibliothèque de Vienne, est attribué à ce savant.

Publié, en grec et en latin, dans *Beveregii* Synodicum, mais d'une manière peu correcte.

L'article Γάμος, *Mariage*, a été publié, comme ouvrage particulier, sous le titre de Ζητήματα καὶ ὑποθέσεις γαμικαὶ, *Questions et causes matrimoniales*, dans la Collection de *Lœwenklau*.

Enfin CONSTANTIN HARMENOPULUS, né en 1320, juge à Thessalonique, nommé en 1350 membre de la première cour de justice civile (*Judex dromi*) et conseiller de l'empereur Jean Cantacuzène, enfin Sebastos et Curopalate sous Jean Paléologue, publia en 1345 un *Manuel de jurisprudence*, Πρόχειρον τῶν νόμων, distribué en quatre-vingts titres ou six livres, qui complète celui de l'empereur Basile, en ce qu'il y a ajouté les constitutions des empereurs subséquens. C'est un ouvrage utile à ceux qui étudient le droit romain.

Constantin est aussi l'auteur d'un précis semblable du droit ecclésiastique, qui porte le titre d'Ἐπιτομὴ τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, *Abrégé des canons divins et sacrés*.

[1] C'est le même Mathieu dont il a été question parmi les poëtes, vol. VI, p. 130.

Éditions du *Manuel* : Paris, 1540, in-4°, par *Théod. Adamœus Suallemberg*, sans version ni notes.

Traduction latine de *Bernard à Rey*, Cologne, 1547, in-8°; une autre par *Jean Mercier*, Lyon, 1556, in-4°; et Lausanne, 1580, in-8°.

Genève, 1587, in-4°; édition grecque-latine de *Denys Godefroi*.

L'édition la plus complète et la meilleure est celle qui fut préparée par *Guill.-Otton Reitz*, achevée par son fils *Charles-Conrad*, et imprimée à La Haye, en 1780, comme partie de *J. de Meerman* Supplem. juris civ. et canon.; in-fol.

L'*Abrégé du Droit ecclésiastique* se trouve, en grec et en latin, dans la Collection de *Lœwenklau*.

Constantin Harmenopulus est le dernier jurisconsulte grec dont le nom se soit conservé. Avant la prise de Constantinople par les Turcs, le droit romain, ou ce qu'on appeloit encore ainsi, disparut du petit nombre de provinces qui dans les derniers temps formoient l'empire de Byzance, pour faire place à la législation du koran.

Nous avons achevé l'histoire du droit romain et des modifications qu'il éprouva dans l'empire d'Orient; mais il nous reste à parler d'un Code de lois, publié en grec, qui n'avoit rien de commun avec la jurisprudence de Justinien. Ce sont les *Constitutions de* Frédéric II, empereur d'Allemagne, données pour le royaume des Deux-Siciles, qui étoit son patrimoine. *Pierre Giannone*, dans son Histoire civile du royaume de Naples [1], dit qu'aucune partie de la législation de Naples n'a été

[1] Livre XVI, chap. 8.

traitée avec moins de clarté que celle qui regarde ce Code, et il attribue cette confusion à l'ignorance des jurisconsultes qui ont négligé l'histoire de leur patrie. *Fréd. Lindenbrog*[1], qui a donné une édition de ces lois, les dit rendues en 1221, et *Montfaucon* admet cette date dans sa Paléographie grecque; mais Giannone déclare qu'elle est fausse, et qu'il faut lire 1231. Il y a un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que la collection a été rédigée par le célèbre *Pierre de Vineis*, chancelier de Frédéric II. Ce prince, après s'être réconcilié avec le pape, et avoir procuré la paix à ses états héréditaires, pensa à les faire jouir d'une législation stable : il fit donc réunir en un corps de lois, les constitutions de son aïeul Roger, celles de son oncle Guillaume I, et de son cousin Guillaume II, à l'exclusion de celles de Tancrède et de Guillaume III, qu'il ne reconnoissoit pas comme souverains légitimes. Il y ajouta les lois qu'il avoit rendues lui-même, et ordonna que toutes les dispositions et coutumes contraires à leur contenu seroient abolies et annullées. Ce recueil, divisé en trois livres, fut promulgué au mois d'août 1231 à une assemblée des États, tenue à Melfi. Il est écrit en latin ; mais, comme un grand nombre des habitans de la Basse-Italie n'avoient pas perdu l'usage du grec, leur langue originaire, Frédéric II fit faire une traduction officielle des constitutions de Melfi, sous le titre de Βασιλικαὶ διατάξεις. Ce texte grec est moins une version qu'une révision du texte latin : celui-ci se compose de deux cents titres, y compris ceux

qui doivent leur origine aux prédécesseurs de Frédéric II. Le texte grec renferme deux cent vingt-deux titres de ce prince seul ; ce même texte s'écarte aussi du latin ; il est, tantôt plus concis, tantôt plus ample, et tantôt les dispositions du premier texte y sont modifiés. Le texte grec n'a pas été imprimé [1].

[1] Il existe plusieurs éditions des Constitutions de Frédéric II en latin : celle que *Fr. Lindenbrog* a publiée à Francfort, en 1615, leur donne, par une faute d'impression, la date de 1221. Il existe dans la bibliothèque du roi de France un manuscrit des Constitutions, en grec, d'après lequel le P. Montfaucon a donné les sommaires des deux cent vingt-deux titres dans sa Palæogr. gr., p. 416.

L'existence de ce code grec paroît être peu connue. Giannone n'en parle pas.

CHAPITRE XCVIII.

De l'École de Galien et des autres Médecins grecs.

La Médecine n'a fait aucun progrès dans cette longue période. Alexandrie continua à être le siége de la théorie de cet art, tandis que Rome et Constantinople fournissoient à ceux qui l'exerçoient une pratique étendue, et, avec les moyens de s'enrichir, ceux de faire des expériences multipliées. Mais la médecine ne peut exister sans une observation scrupuleuse de la nature, qui exige des esprits philosophiques, libres de la superstition qui exerçoit un empire absolu dans le moyen âge. Si, dans cette époque de ténèbres, un médecin s'élevoit au-dessus du vulgaire, au lieu d'étendre le cercle des connoissances humaines par de nouvelles expériences et par des découvertes, il se contentoit de commenter les ouvrages de Galien et des autres écrivains des temps antérieurs. Ces médecins forment ce qu'on appelle l'*École de Galien*. Les principes qu'ils suivoient étoient empruntés, en partie aux Dogmatistes, en partie aux Méthodiques et aux Empiriques; car, à l'imitation des philosophes, ils avoient la prétention d'être des Eclectiques. Nous allons nommer les plus remarquables d'entre eux,

et principalement ceux dont il reste des ouvrages.

ORIBASE *de Pergame* ou de *Sardes*, disciple d'un certain Zénobius de Chypre, jouissoit d'une grande considération par ses connoissances comme médecin, et sa sagesse comme homme. L'empereur Julien en faisoit beaucoup de cas; il lui devoit de la reconnoissance, si, comme le prétend Eunapius, Oribasius avoit contribué à lui procurer l'empire [1]. Après la mort de son protecteur, Oribase fut exilé; ou, comme dit son panégyriste, il fut envoyé chez les barbares, à l'instar des Athéniens qui pour cause de leurs vertus étoient anciennement expulsés par l'ostracisme. Il exerça son art parmi ces peuples, qui le révéroient comme un dieu. Bientôt la réputation de ce médecin engagea Valentinien à le rappeler et à lui rendre ses biens.

Ce fut par ordre de Julien qu'Oribase composa d'abord un abrégé des œuvres de Galien, sous le titre de Πραγματεία ἰατρική, *Traité de Médecine*, en quatre livres; compilation entièrement perdue. Il fit ensuite, à la demande du même prince, des extraits des ouvrages de médecine des temps antérieurs; il les classa dans un ordre méthodique, et les disposa en soixante-dix livres, comme l'indique le titre de cette compilation : Ἑβδομηκοντάβιβλος,

[1] Eunapius ne dit pas comment Julien dut l'empire à Oribasius, et l'histoire se taît sur cet événement. Cette circonstance a engagé le dernier éditeur d'Eunapius, M. *Boissonade*, à douter que le sens de la phrase de cet écrivain soit celui que nous lui avons prêté. Il demande si ces mots, Ὁ δὲ τοσοῦτον ἐπλεονέκτει ταῖς ἄλλαις ἀρεταῖς, ὥστε καὶ βασιλέα τὸν Ἰουλιανὸν ἀπέδειξε, ne peuvent pas signifier : « Oribasium, quibus excellebat, virtutes in Juliani pectus, exemplo et monitis, infudisse *ita ut vere regem illum efficeret.* »

Hebdomécontabiblos. Il nous en reste environ vingt-deux, dont huit ou neuf seulement en grec. Parmi ceux-ci, se trouvent les livres XLIII à XLVII, qui traitent de divers objets de chirurgie, pris dans les ouvrages de Galien, d'Héliodore, d'Archigène, d'Asclépiade, et dans les anciens médecins. Ces cinq livres se sont conservés, parce que Nicetas les a insérés tout au long dans sa compilation dont il va être question.

De ce grand corps de doctrine, Oribasius fit ensuite lui-même un *Abrégé*, Σύνοψις, en neuf livres.

Quoique ces deux ouvrages ne soient que des compilations, ils sont importans pour l'histoire de la médecine; d'ailleurs les paraphrases d'Oribasius expliquent quelquefois des passages originaux qui présentent quelque difficulté.

Enfin Oribasius composa un traité sur les *Médicamens faciles à procurer*, ou *sur les simples*, Εὐπόριστα, en quatre livres. Il existe aussi, mais en latin seulement, un *Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate*, faussement attribué à Oribasius : c'est l'ouvrage d'un chrétien qui, pour faire passer cette œuvre pour antique, a feint de l'avoir composée par ordre de Ptolémée Evergète.

Les premiers quinze livres du grand ouvrage d'Oribasius existent dans un manuscrit qui, après avoir servi à *Rasarius*, ainsi que nous le dirons, passa au mont Athos, d'où il fut envoyé à Moscou. Nous ignorons s'il a été sauvé à l'époque de la catastrophe de 1812.

l'exemple de quelques manuscrits les éditeurs ont distribués en quatre corps, chacun de quatre discours. Le travail d'Aétius ne se borne pas à une simple compilation : il ajoute souvent, à ce qu'il rapporte d'après les autres, son opinion personnelle et des expériences qui confirment la doctrine de Galien. Il est préférable à Oribasius, parce qu'il avoit plus de théorie que ce médecin. Quoiqu'en général il suive Galien, néanmoins comme il étoit plutôt Méthodique que de l'école de ce maître, il arrive qu'il s'écarte fréquemment de sa doctrine. Parmi les fragmens d'anciens médecins qu'Aétius nous a conservés, on fait surtout cas de ceux qui sont tirés du traité de Démosthène de Marseille sur les Ophthalmies [1].

Nous avons dit qu'Aétius étoit Méthodique; nous devons ajouter qu'élevé à Alexandrie il ne sut pas se préserver de la maladie de son siècle, et surtout des savans d'Égypte, qui étoit un penchant pour le Néo-Platonisme. Aussi décrit-il avec soin tous les prétendus spécifiques, charmes et amulettes qui étoient en vogue chez les Égyptiens.

Aétius ne néglige pas l'anatomie, et il donne des descriptions intéressantes de quelques parties du corps. Il est le créateur de la séméiotique physiologique; il s'occupe avec détail des différens viscères, et indique, d'après le système des Méthodiques, les signes que le froid, le chaud, l'humidité et la sécheresse produisent sur cette partie du corps. Il parle de plusieurs maladies que Galien

[1] Voy. vol. V, p. 337.

n'avoit pas encore connues; il décrit mieux que lui l'éléphantiasis; il traite avec beaucoup de détail et peut-être avec trop de subtilité des ophthalmies. C'est par son ouvrage qu'on a su ce que c'étoit que la lycanthropie dont les anciens parlent si souvent : c'est la rage avec accès périodiques.

Ses connoissances chirurgicales sont médiocres. Il ignore les lois que la nature suit à l'égard de l'inflammation. Il entre dans les détails de l'art cosmétique : c'étoit encore une manie des médecins de son temps de s'occuper des moyens de faire disparoître les taches et les rousseurs, de rendre la peau lisse, et de plusieurs autres secrets de la toilette, plus dignes de charlatans que de médecins [1].

Aétius a été quelquefois confondu avec un autre individu du même nom, qui étoit natif d'Antioche, et un des hérésiarques du quatrième siècle : ce dernier étoit en effet médecin, ou plutôt, après avoir été domestique d'une espèce de marchand d'orviétan, il se mit lui-même à pratiquer la médecine.

Dans les éditions de Galien on trouve un écrit intitulé : Traité de la Mélancolie par *Aétius le Sicilien* (Sicamius), extrait de Galien, de Rufus, de Posidonius et de Marcellus. Ce traité n'est autre chose que les chapitres 9 à 11 du deuxième discours du second Tétrabiblon d'Aétius d'Amida, et Aétius le Sicilien doit être relégué dans l'empire des néans.

Les manuscrits d'Aétius sont aussi copieux que ses édi–

[1] Voy. *Car. Weigel* Aetianarum exercitationum specimen, Lips., 1791, in-4°.

tions sont rares, ou plutôt il n'existe encore aucune édition complète du texte de cet écrivain.

Paul Manuce imprima, 1534, in-fol., les huit premiers livres sans traduction. Quelques fragmens du neuvième se trouvent, en grec et en latin, dans les Dissertations de *Joh.-Ern. Hebenstreit,* dont il va être question.

Janus Cornarius donna à Bâle, en 1535, in-fol., une traduction latine des livres VIII à XIII. Les dix autres livres furent traduits par *Jean Montanus,* et publiés à Bâle, en 1534, in-fol. Les deux traductions réunies furent réimprimées à Bâle, en 1549, in-fol., et quelquefois à Lyon et à Venise, ainsi que dans les Collections de *Henri Étienne* et de *Haller.*

Un savant professeur de Leipzig, *Jean-Ernest Hebenstreit,* mort en 1757, avoit fait espérer une nouvelle édition d'Aétius, dont on auguroit bien, d'après deux échantillons qu'il fit paroître peu de temps avant sa mort, l'un sous le titre d'Aetii Amidani 'Ανεκδότων libri IX cap. 27, exhibens tenuioris intestini morbum, quem Ileon et Chordapsum dicunt, una cum veterum super hac ægrotatione sententiis, Lips., 1757, in-4°; et l'autre sous le titre suivant: Tentamen philologicum medicum super Aetii Amidani synopsis medicorum veterum libris VIII; post illos octo quos Aldus Manutius Venetiis 1534 evulgavit, qui supersunt nondum editis e ms. Gunzii libri sistens seu sermonis noni aliquot capita, gr. et lat., Lips., 1757, in-4°.

Plus de trente années après, M. *Ch. Weigel* parut vouloir reprendre le projet de Hebenstreit; cependant il n'a publié jusqu'à présent que la Dissertation citée plus haut.

Alexandre *de Tralles* en Lydie, frère de l'architecte Anthémius, fleurit sous Justinien. Après avoir fait de grands voyages, il pratiqua la médecine à Rome. Il est le premier médecin de l'antiquité après Hippocrate et Galien, et on seroit obligé

le reconnoître qu'il s'est élevé au-dessus de son siècle, s'il ne prescrivoit quelquefois des remèdes superstitieux. Il ne s'attache pas servilement à Galien, mais suit une marche qui lui est propre, et n'appartient à aucune secte.

Son ouvrage sur la *Connoissance et la guérison des maladies*, Βιβλίον θεραπευτικὸν, ou sa *Thérapeutique*, est divisée en douze livres : elle fait connoître l'état de la clinique à cette époque. Cet ouvrage est rédigé dans un bon ordre, et rempli d'expériences.

Il reste du même médecin un petit traité en forme de lettre *sur les vers intestinaux*, Περὶ ἑλμίνθων.

Quelques critiques pensent qu'Alexandre est l'auteur d'un autre écrit qu'on trouve parmi ceux d'Alexandre d'Aphrodisie, et qui est intitulé Ἰατρικῶν καὶ φυσικῶν προβλήματα, *Problèmes de Médecine et de Physique*. Nous avons dit ailleurs [1] que c'est probablement à tort que ces mêmes critiques lui ont aussi attribué un autre ouvrage *sur les Fièvres*, récemment publié.

1. Éditions de la *Thérapeutique* : Lyon, 1504, in-4°, en latin seulement, dans une traduction probablement faite sur un original arabe.

Bâle, 1541, in-fol., paraphrase d'*Albanus Torinus*.

Première édition du texte, par *Jacq. Goupyl*, Paris, 1548, in-fol., chez Rob. Étienne, sans version.

Bâle, 1556, in-8° ; texte corrigé d'après des manuscrits, et traduit par *Jean Winter* [2].

[1] Voy. vol. V, p. 376.

[2] Une édition, publiée à Leipzig, 1777, in-8°, par M. *Franz*, que j'ai trouvée annoncée dans quelques catalogues, n'existe probable-

2. La *Lettre sur les Vers*, en grec et en latin, par *Jean Mercurialis*, dans ses Variæ Lectiones, Venet., 1570, in-4°, et 1644, in-fol.; et dans *Fabricii* Bibl. gr., vol. XII, p. 602 de l'ancienne édition.

3. Les *Problèmes*, dans les éditions d'Aristote données par *Alde* et *Sylburg*.

4. Les ouvrages d'Alexandre de Tralles, en général, se trouvent, mais en latin seulement, dans les Collections de *Henri Étienne* et de *Vicat* ou *Haller*.

Jean *d'Alexandrie* fut un célèbre médecin de la fin du sixième siècle. Il en existe un *Commentaire sur le sixième livre des Épidémiques d'Hippocrate*, mais seulement dans une traduction latine faite sur un texte arabe, par *Pontius Virunius*.

Cette traduction se trouve dans *Joannicii Arabis* Artis Cella s. in artem parvam Galeni, Venet., 1483, in-fol. Réimprimée, 1493, 1520; et à Strasbourg, 1535, in-8°. Joannicius étoit médecin arabe du dixième siècle.

Paul *d'Égine* fit une étude particulière des maladies des femmes, et fut le premier qui s'occupa de l'art de l'accouchement : il a écrit, dans le septième siècle, un *Abrégé de toute la Médecine* en sept livres, compilé des anciens médecins, avec ses propres observations. Le premier livre donne une hygiène; dans le second et le troisième, l'auteur traite des maladies intérieures; dans le quatrième et le cinquième, des poisons et des lésions. On estime le sixième livre, qui traite de la chirurgie.

ment pas : au moins je n'ai pu la trouver ni dans le commerce ni dans quelques grandes bibliothèques.

Le septième traite de la matière médicale, des simples, des médicamens composés, des antidotes, emplâtres, etc.

Éditions : par les *Alde*, 1528, in-fol.; et à Bâle, 1538, in-fol., par *Jér. Gémusæus*, qui, en 1539, a publié un volume d'observations sur cet auteur. Ces deux éditions sont sans traduction.

Dans la traduction d'*Alb. Torinus*, Bâle, 1532, in-4°, le sixième livre manque : il a été ajouté dans les réimpressions suivantes.

Seconde traduction, par *Jean Winter*, Paris, 1552, in-fol.

Troisième traduction, par *Janus Cornarius*, Bâle, 1556, in-fol., et dans la Collection de *Henri Étienne*. Nous passons sous silence les éditions des livres détachés.

Le septième siècle vit les derniers commentateurs d'Hippocrate : parmi eux se trouve Théophile Protospatharius, moine et médecin du commencement de ce siècle. Il a écrit sur la *Constitution du corps humain*, Περὶ κατασκευῆς ἀνθρωπίνου σώματος, en cinq livres, et *sur les Urines*, Περὶ οὔρων. Le premier ouvrage est un extrait bien fait de celui de Galien qui porte le titre de l'Usage des parties du corps humain.

C'est à ce Théophile qu'on attribue aussi un *Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate*, qui a été publié sous le nom de Philothée, lequel a la même signification que Théophile. Il y a aussi des manuscrits qui attribuent ce commentaire à Stéphanus d'Athènes.

Enfin il existe de Théophile un ouvrage *sur les Excrémens*, Περὶ διαχωρημάτων, et un traité *sur le*

Pouls, Περὶ σφυγμῶν· ce dernier aussi a été publié sous le nom de Philothée, ainsi que sous celui de PHILARÈTE.

1. Éditions de la *Constitution du corps humain* : Traduction de *Jun.-Paul. Crassus*, Venise, 1536, in-8°; ensuite réimprimée plusieurs fois ailleurs.

Texte : Paris, 1555, in-8°, par *Guill. Morel*, qui réimprima la traduction en un volume à part.

En grec et en latin, dans *Fabricii* Bibl. gr., vol. XII, p. 783 de l'ancienne édition.

2. Du *Traité de l'Urine* : Traduction de *Pontius Virunius*, à la suite de Joannicius (voy. p. 256), Venise, 1483. Une seconde, moins concise, par *Alb. Torinus*, Bâle, 1535, in-8°; et la même dans la Collection de *Henri Étienne*.

Du texte : Paris, 1608, in-12, par *Fréd. Morel*, avec une nouvelle traduction : ce texte et cette traduction, corrigés, dans le vol. VIII des Œuvres d'Hippocrate par *René Chartier*.

Meilleure édition : Leyde, 1703, in-8°, par *Thomas Guidot*; gr. lat.

3. Le texte grec du *Commentaire sur les Aphorismes* est inédit. Traduction de *Louis Corradus*, Venise, 1549, in-8°; Spire, 1581, in-8°.

4. *Traité sur les Excrémens*, dans l'édition de *Guidot*.

5. Le *Traité du Pouls* est inédit. Traduction d'*Albanus Torinus*, sous le titre de Philareti de pulsuum scientia commentariolus, Basil., 1533, in-8°; et dans la Collection de *Henri Étienne*.

STEPHANUS ou ÉTIENNE *d'Athènes*, disciple de Théophile, florissoit vers 640. Il a mis par écrit la doctrine de son maître sur la *différence des Fièvres*, Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν· aussi quelques manuscrits donnent-ils cet ouvrage inédit à Théophile

me. Stéphanus rédigea aussi un *Commentaire* *premier livre des Thérapeutiques de Ga-* ‹n en a encore la *Recette d'un collyre.* On ibue également des *Leçons* (πράξεις) *sur le* *art de la pierre philosophale*, dont nous parlé; mais comme les manuscrits nomment omme auteur de ce livre un Etienne d'Alexan- ›n peut absoudre le disciple de Théophile ›éché contre le bon sens.

›n du *Commentaire*, Venise, 1536, in-8°, par les raduction d'*Aug. Gadaldinus*, Venise, 1554, in-8°, rs.

LADE *d'Alexandrie*, distingué des autres ns du même nom, par l'épithète d'*Iatroso-*, a écrit, au commencement du septième un *Commentaire* sur l'ouvrage d'Hippocrate ıctures. Il a aussi laissé des *Scholies* sur le ; livre des Épidémiques; d'autres, inédites, raité du Régime à observer dans les maladies un précis *sur les Fièvres*. On lui attribue rage de chimie ou d'alchimie : probablement : de cet ouvrage a abusé du nom d'un mé- :élèbre.

itions du *Commentaire*, dans celles d'Hippocrate. s *Scholies sur les Épidémiques* n'ont été publiées tin, par *Jun.-Paul. Crassus*, Bâle, 1581, in-4°. *Traité des Fièvres*, par *Jean Chartier*, dans les ıgues, Paris, 1646, in-4°; et par *J.-Ét. Bernard*, 1745, in-8°, gr. lat.

›PHANE, surnommé NONNUS, c'est-à-dire, le l'*Irréprochable*, composa vers 930, par

ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogenète, un *Abrégé de la théorie médicale*, Ἐπιτομὴ τῶν ἰατρικῶν θεωρημάτων, extrait d'Oribase et d'autres écrivains anciens. C'est une des plus pitoyables compilations du moyen âge.

Éditions : par *Jér. Martius*, Strasbourg, 1568, in-8°. Édition critique et savante, par *J.-Et. Bernard*, Gotha, 1794, 2 vol. in-8°.

Aboubekr Mouhammed ben-Sacharia al-Rasi, c'est-à-dire de Raï, ville de Perse, connu en Occident sous le nom de Rhazès, étudia à Bagdad la philosophie d'Aristote et la médecine, pratiqua ensuite cet art, et acquit une si grande réputation, qu'al-Mansor, gouverneur du khalife à Cordoue, l'appela auprès de sa personne. Il mourut en 1010, dans un âge fort avancé. Ses nombreux ouvrages, écrits en arabe, ont été traduits en latin par *George Valla*, *Jean Winter* et *Nicolas Machelli*. Ce qui nous engage à parler de Rhazès dans un chapitre consacré aux médecins grecs, c'est qu'il existe une traduction grecque de son traité *des Maladies épidémiques ou de la Peste*, Περὶ λοιμικῆς, qu'on croit avoir été faite dans le onzième siècle, peut-être par *Jean Actuarius* : cette version a été rédigée sur une version syriaque.

Édition à la suite d'Alexandre de Tralles, Paris, 1548, in-fol.

Nicétas, médecin de Constantinople du onzième siècle, a rédigé une *Collection chirurgicale, tirée de beaucoup de médecins anciens*, Συλλογὴ

τῆς χειρουργικῆς τέχνης ἐκ πολλῶν παλαιῶν ἰατρῶν. Ce recueil contient divers ouvrages ou parties d'ouvrages d'*Hippocrate*, savoir : ses traités du Devoir du médecin, des Fractures, des Articulations, des Blessures de tête, des Lèvres, et de la Nature des Os [1]; les commentaires d'*Apollonius de Citium* sur l'ouvrage d'Hippocrate des Articulations [2]; les traités de *Soranus* des Bandages et des Fractures des os; deux ouvrages de *Rufus d'Éphèse*, savoir, des Noms des parties du corps humain, et des Os; divers morceaux de *Galien* : une partie de sa Méthode thérapeutique, son traité des Os, son Commentaire sur l'ouvrage d'Hippocrate des Articulations; les livres XLIII à XLVII de la collection d'*Oribase* [3]; une partie de l'ouvrage de *Paul d'Égine*, et le commentaire de *Pallade* sur l'ouvrage d'Hippocrate des Fractures.

Parmi ces morceaux, il y en a plusieurs que nous ne connoissons que par le recueil de Nicétas. On lui en sauroit gré, si l'on n'avoit des motifs de penser que c'est précisément l'existence de ce recueil qui a pu contribuer à la perte des ouvrages où il a puisé ses matériaux.

Une partie seulement de la collection de Nicétas a été publiée par *Cocchi* (dans le recueil dont nous avons donné le titre, Introd., p. LVII) sur un manuscrit de la fin du onzième ou du commencement du douzième siècle, que *Jean Lascaris* a apporté de Constantinople.

[1] Les deux derniers ouvrages manquent toutefois dans le manuscrit de Florence, dont quelques feuilles ont été arrachées.

[2] Le Commentaire est inédit.

[3] Voy. p. 248.

une carrière nouvelle et utile. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; mais comme ils sont écrits en latin, il suffit pour nous d'en indiquer les principaux, tels qu'un Système complet de la médecine théorique et pratique, en vingt livres ; un Viatique des voyageurs, traduit de l'arabe d'Abou-Djaffer-Achmed-ben-Ibrahim ; un traité de Thérapeutique ; des Lieux communs, en dix livres ; de la Nature de l'homme ; de l'Éléphantiasis ; des Remèdes que fournit le règne animal, etc.

Vers la fin du douzième siècle, un certain Synésius traduisit en grec l'ouvrage d'Abou-Djaffer, sur *les Fièvres*, ou plutôt le septième livre de ce même Viatique des voyageurs, qu'un siècle auparavant Constantin avoit traduit en latin.

Édition : Amsterdam, 1749, in-8°, par *Jean-Ét. Bernard*. Indépendamment d'une traduction latine, il y joignit le texte du septième livre du Viaticum de Constantin, afin que, par la comparaison, les lecteurs pussent se convaincre de l'identité des deux ouvrages.

Au commencement du treizième siècle, vivoit un certain Jean *de Damas*, surnommé Mesué, issu du sang des rois de Damas, et médecin arabe. Plusieurs de ses ouvrages furent traduits en grec, et du grec en latin : ils n'ont été publiés que dans cette dernière langue. De ce nombre, sont des *Aphorismes*, un traité *des Fièvres*, etc.

Jean, surnommé Actuarius, c'est-à-dire médecin du corps de l'empereur, vers 1290, rédigea, dans un style pur pour son siècle, un ouvrage sur *les Actions et les Affections de l'esprit animal*,

et sur sa nourriture, Περὶ ἐνεργειῶν καὶ παθῶν τοῦ ψυχικοῦ πνεύματος καὶ τῆς κατ' αὐτὸ διαίτης λόγοι β', extrait de Galien. Il a aussi laissé un traité *sur l'Urine*, Σύνταγμα περὶ οὔρων, en sept livres, et une *Thérapeutique*, Θεραπευτικὴ μέθοδος, en six. Il est peut-être le traducteur de l'ouvrage de Rhazès.

1. Le premier de ces ouvrages est le seul dont le texte ait été imprimé : c'est *Jacq. Goupyl* qui le publia, Paris, 1557, in-8°. Une traduction latine, faite par *Julius Alexandrinus* de Trente, avoit paru à Venise, 1547, in-8°.

J.-F.-F. Fischer donna, à Leipzig, 1774, in-8°, une édition corrigée du texte, sur lequel il existe des scholies dans *Joh.-Steph. Bernardi* Reliquiæ med. crit., ed. *Gruner*, Jenæ, 1795 et 1796, in-4°.

2. Le traité *des Urines*, Venise, 1519, in-4°, dans une traduction d'*Ambroise Leo*, souvent réimprimée, et insérée dans la Collection de *Henri Étienne*.

3. La *Thérapeutique* a été traduite par *Jean Ruel*, sous le titre De medicamentorum compositione, Paris., 1539, in-12, et plusieurs fois ensuite.

Par ordre de Michel VIII Paléologue, DÉMÉTRIUS PÉPAGOMENUS écrivit *sur la Goutte*, Περὶ ποδάγρας, d'après Galien et ses propres expériences. C'est le dernier écrivain supportable. Nous avons sous le nom du même médecin un traité sur l'*Éducation des Faucons*, Ἱερακοσόφιον ἢ περὶ τῆς τῶν ἱεράκων ἀνατροφῆς τε καὶ ἐπιμελείας. Il est peut-être également l'auteur d'un Κυνοσόφιον ou traité de l'*Éducation des chiens*, qui est anonyme [1].

[1] Il ne faut pas confondre le médecin Démétrius Papagomenus avec *Démétrius Pepanus*, Grec du dix-septième siècle, dont les ouvrages de théologie ont été publiés par *Bernard Stephanopulus*, Rome,

1. Éditions du *Traité de la Goutte :* en latin, par *Marc Musurus*, Rome, 1517.

Dans les deux langues, par *Guill. Morel*, Paris, 1558, in-8°. Cette traduction, qu'on croit d'*Adr. Tournebeuf*, est préférable à celle de Musurus.

Meilleure édition, par *J.-Ét. Bernard*, Arnheim, 1753, in-8°, en gr. lat.

2. Le Hieracosophium et le Cynosophium, dans la Collection de *Rigault*.

Pythagoras Archicestor, de la fin du treizième siècle, publia un *Pronostic des maladies par la science des nombres*, qui existe en manuscrit à la bibliothèque de Madrid.

Nicolaus Myrepsus (Μυρεψὸς, c'est-à-dire le Parfumeur ou le Pharmacien) *d'Alexandrie* donna, vers 1280, un *Recueil de recettes*, en quarante huit sections, ouvrage superstitieux qui n'a été imprimé que dans une traduction latine. Il en existe aussi un *Abrégé*, fait par un médecin qui porte le même nom : cet abrégé n'a aussi été publié qu'en latin.

Éditions : Traduction de l'Abrégé, par *Nic. Rheginus*, Ingolstadt, 1541, in-4°.

De l'ouvrage même, par *Léon. Fuchs*, Bâle, 1549, in-fol. ; et souvent depuis ; de même dans la Collection de *Henri Étienne*.

Le dernier médecin grec dont il reste un ouvrage est du quinzième siècle. Il fut, en 1450, consul à Rome. Comme les Grecs expriment ce titre par le

1781, 2 vol. in-4°. Feu *Harless* s'est trompé en plaçant cet écrivain au treizième siècle. Voy. Brevior not. litter. gr., p. 585.

mot de Hypatus, ce nom de dignité a été pris pour le nom propre de ce médecin. Son ouvrage est intitulé Ἑρμηνεία περὶ τῶν τοῦ σώματος μερῶν, *Explication des parties du corps*. Son vrai nom étoit George Sanginaticius.

Édition : dans *Steph. Le Moyne* Varia Sacra, Leyde, 1685, in-4°.

A la suite de Anonymi[1] introductio anatomica, ed. *J.-Ét. Bernard*, Leyde, 1744, in-8°.

Par ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogénète, un inconnu rassembla les observations publiées par les médecins vétérinaires des temps antérieurs : sa compilation est intitulée *Hippiatriques*, τῶν Ἱππιατρικῶν βιβλία β′. Parmi ces auteurs il y a un Himerius, médecin inconnu, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste de ce nom.

Éditions : Traduction latine de *Jean Ruel*, Paris, 1530, in-fol.

En grec et en latin, par *Sim. Grynæus*, Bâle, 1537, in-4°. Les deux éditions sous le titre de Veterinariæ medicinæ libri II; mais dans *Th. Hyde* Catalogus libr. impressor. Biblioth. Bodlejanæ, celle de 1537 est citée ainsi : *Himerius de re veterinaria*.

Enfin, nous terminons cette nomenclature par l'ouvrage sur *les Songes*, Ὀνειροκριτικά, d'un certain Achmet, fils de Seirin, Arabe, qui eut, vers 820, la charge d'interprète des songes auprès du khalife Al-Mamoum. On ne sait pas si cet ouvrage a été originairement écrit en arabe ou en grec : le khalife

[1] Pour ce qui concerne l'ouvrage de cet anonyme, voy. vol. III, p. 293.

pour lequel il fut composé savoit les deux langues.

Nous dirons à cette occasion que les Arabes ont donné l'exemple de ce mélange de la médecine avec l'astrologie. Dans le onzième siècle, l'école de Salerne, qui fit traduire beaucoup d'ouvrages arabes, l'introduisit en Europe, où il a été en vogue jusqu'au dix-septième ou dix-huitième siècle. On en trouve encore des traces dans nos almanachs, mais surtout dans ceux qui se fabriquent en Suisse, en Souabe et en Alsace.

J. Lœwenklau publia, en 1577, à Francfort, in-8°, une traduction latine d'Achmet, qu'il nomma APOMASAR. *Nic. Rigault* en donna le texte à la suite de son Artémidore, Paris, 1603, in-4°.

Ici s'arrête notre Histoire de la littérature grecque, que nous avons conduite, par toutes ses périodes de naissance, d'accroissement et de décadence, jusqu'au moment où elle cessa d'être celle d'une nation indépendante et d'une langue vivante. Dès-lors elle ne fut plus qu'un objet d'étude pour une classe de savans, nommés hellénistes. Ce fut l'Occident qui s'appropria cette branche d'érudition. Le livre suivant est consacré à l'histoire de cette transplantation.

LIVRE SEPTIÈME.

De la transplantation de la Littérature grecque en Occident[1].

CHAPITRE XCIX.

Des traces de Littérature grecque en Occident jusqu'au quatorzième siècle.

QUOIQUE l'Occident fût tombé dans la barbarie, pendant que quelques traces de la littérature ancienne s'étoient conservées à la cour de Byzance, cette partie de l'Europe ne fut pas tellement étrangère à la connoissance de la langue grecque et des livres qu'elle possédoit, que chaque siècle n'eût produit quelques hommes qui sont cités comme en ayant fait une étude particulière. Deux con-

[1] De Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum restauratoribus, eorum vitis, scriptis et elogiis libri II. È codd. potissimum mss. aliisque authenticis ejusdem ævi monumentis deprompsit *Humphr. Hodius*, Lond., 1742, in-8°. — *A.-H.-L. Heeren* Geschichte des Studiums der classischen Litteratur seit dem Wiederaufleben der Wissenschaften, Gœttingen, 1797, 2 vol. in-8°. — *Christoph Meiners* Lebensbeschreibungen berühmter Mænner aus den Zeiten der Wiederherstellung der Wissenchaften, Zürch, 1795, 3 vol. in-8°.

trées entretinrent, l'une sans interruption, mais avec peu d'éclat, l'autre pendant quelques siècles seulement, mais avec un succès assez marqué, le feu sacré des lumières. La première est la Basse-Italie, l'autre l'Angleterre avec l'Irlande.

La Pouille et la Calabre étoient restées plus long-temps sous la domination des empereurs grecs qu'aucune partie de l'Italie; cette domination ne cessa entièrement qu'au douzième siècle, et après que les Lombards, les Arabes, et finalement les Normands se furent successivement emparés de ces provinces. Le souvenir de la liaison qui subsistoit anciennement entre cette partie de l'Italie et l'Orient se maintint parmi les peuples, mais surtout dans les couvens. Une grande quantité de ces fondations, au lieu d'embrasser la règle de St Benoît, qui depuis le sixième siècle, devint prédominante en Occident, restèrent fidèles à celle de St Basile, qui étoit générale en Orient. Quoique soumis à l'église latine, ils continuèrent, après le schisme, de se regarder plutôt comme grecs que comme latins; ils suivoient la liturgie grecque, et lorsque, à l'époque de la querelle des Iconoclastes, beaucoup de religieux de Constantinople se refugièrent en Italie, ils choisirent de préférence ces maisons, et y trouvèrent un accueil plus favorable que partout ailleurs. Il est probable que la littérature grecque ne gagna rien à cette réunion d'hommes tenant à l'Orient, soit par leur naissance, soit par leurs habitudes; mais la conservation de la langue hellénique dans un coin de l'Italie n'en est pas moins un phénomène qui

ne pouvoit rester sans produire une influence marquante [1].

Les îles Britanniques avoient connu la littérature classique pendant la domination romaine; mais les dévastations causées par les Pictes, les Scots, les Angles et les Saxons, avoient détruit toute espèce de civilisation. Lorsqu'au commencement du septième siècle St Grégoire le Grand envoya des missions dans ces pays, il fallut y transporter d'Italie les livres qui y manquoient absolument. Le christianisme répandit de nouvelles lumières dans les états de l'heptarchie; Cantorbéry, où *St Augustin*, l'apôtre des Saxons, s'étoit fixé, en devint le foyer. *Théodore* qui, dans le même siècle fut élevé à la dignité d'archevêque, étoit de Tarse, et par conséquent Grec de naissance. Secondé par l'abbé Adrien, il fit venir des livres et des maîtres qui enseignèrent les langues classiques; et Béda le Vénérable, mort en 735 assure avoir connu des disciples de ces deux prélats qui parloient le grec et le latin aussi bien que leur propre langue.

Dans le huitième siècle les écoles de Cantorbéry et d'York étoient extrêmement florissantes, et ce fut d'Angleterre et d'Irlande que Charlemagne fit venir des maîtres pour instruire ses sujets, plongés dans la plus crasse barbarie. Le plus célèbre d'entre eux fut *Alcuin*, qui devoit à son éduca-

[1] Les diplômes grecs, publiés par *Montfaucon* dans sa Paleographie grecque, et les Constitutions de l'empereur Frédéric II de l'année 1231, dont nous avons parlé p. 244, prouvent que l'usage de la langue grecque s'étoit maintenu dans la Calabre jusqu'au treizième siècle.

tion à l'école d'York la connoissance du latin et du grec. Il établit une école semblable à l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Ce fut là que se forma un des plus grands savans du neuvième siècle, *Rabanus Maurus* de Mayence, mort en 856, recteur de sa ville natale. Il enseigna dans sa jeunesse le grec dans l'école de Fulde, fondée par Charlemagne, mais après sa retraite en 822, l'étude de cette langue paroît être tombée en Allemagne, et les efforts de Charlemagne pour l'y introduire furent vains. En Angleterre Egbert, frère d'Ebbert, roi de Northumberland, avoit fondé la bibliothèque d'York; et dans la description qu'Alcuin en fait, il dit qu'elle renfermoit aussi-bien des livres grecs que des latins.

Quidquid habet pro se Latio Romanus in orbe,
Græcia vel quidquid transmisit clara Latinis [1].

Les moines anglois ont bien mérité de la littérature classique par les copies qu'ils confectionnèrent, et dont on trouve de si précieux exemples dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne. Une grande partie des couvens, foyer de l'érudition, furent détruits pendant les invasions des Danois; mais les lettres se soutinrent en Irlande, et dans le neuvième siècle les mots de moine irlandois et de savant étoient synonymes.

Ce fut dans cette île que naquit ou étudia un des hommes les plus extraordinaires du neuvième siècle, le fondateur de la philosophie scholastique

[1] *Alcuini* Poema de Pontif. et Sanctis Eccles. Eborac. dans *Th. Gale* Hist. Brit. Script., tom. I.

Johannes Scotus Erigena[1]. Il possédoit si bien le grec et l'arabe, qu'on a supposé, sans autre motif, qu'il avoit passé une partie de sa vie en Grèce et en Orient. Il est l'auteur d'une traduction latine des œuvres de St Denys l'Aréopagite. Personne ne connoissoit aussi bien que lui la philosophie de Platon et d'Aristote. Charles le Chauve l'appela en France pour recréer les institutions littéraires, qui depuis la mort de Charlemagne étoient tombées en décadence. En 877, il alla en Angleterre pour professer à l'école d'Oxford, qu'Alfred le Grand venoit de fonder. Dans le dixième siècle, la connoissance de la langue grecque paroît s'être perdue dans les îles Britaniques.

Ce siècle, qu'un écrivain ecclésiastique a qualifié de « boni sterilitate ferreum, malique exundantis deformitate plumbeum, atque inopia scriptorum obscurum[2], » ne nous offre pas un seul individu dont on puisse dire avec certitude qu'il savoit le grec[3].

[1] Les mots Scotus et Erigena sont synonymes. L'Irlande s'appeloit Erin; ses habitans furent nommés Scots ou Émigrés jusqu'au dixième siècle. Voy. Tableau des Peuples de l'Europe, par *Fréd. Schœll*, Paris, 1812, in-8°, p. 25

[2] *Baron* Annal. ad a. 1000.

[3] Nous avons dit, *avec certitude*, parce qu'on peut opposer peut-être deux ou trois exceptions à notre assertion générale. Dans le dixième siècle vécut *Luitprand*, qui fut d'abord diacre à Pavie, ensuite évêque de Crémone, et finit ses jours en Allemagne, aux environs de Francfort. Deux fois il fut envoyé à Constantinople, d'abord en 946, par Bérenger, marggrave d'Ivrée, et ensuite, en 968, par l'empereur Otton I. Dans la relation curieuse qu'il a laissée de sa deuxième ambassade, il affecte d'employer beaucoup de mots grecs, qui indiquent sans doute quelque teinture de cette langue, mais rien ne prouve qu'il ait connu la littérature grecque, ou même qu'il ait été en état de lire le grec. Le premier chapitre du sixième livre de

L'ignorance et la barbarie avoient étendu leur sceptre de plomb sur l'Occident.

« Post annum Christi millesimum assurgere in Italia cœperunt literæ melioríque sideri frui, » dit *Muratori* [1]. Des peintres de Constantinople vinrent porter en Italie les premiers élémens d'un art qui devoit y parvenir à la perfection. Des caractères grecs, exprimant les noms des prophètes sculptés sur une porte de bronze, du onzième siècle, qu'on voyait naguère à Rome, indiquoient qu'elle étoit l'ouvrage d'artistes venus de Constantinople. Cette porte formoit l'entrée de cette basilique di San Paolo fuor di mura [2], si intéressante par son antiquité

son Histoire des Empereurs et Rois paroît même prouver qu'il ne savoit pas la langue, lorsque Bérenger l'envoya à Constantinople. *St Nil le Jeune* de Rossano en Calabre, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata, feroit la seconde exception, s'il étoit prouvé qu'il a poussé la connoissance du grec au-delà de l'art d'un copiste. Ce qu'il en savoit lui étoit resté de sa première éducation dans l'Italie méridionale. C'est ce saint abbé qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vint, en 998, de Rome se jeter aux pieds de l'empereur Otton III, pour implorer sa miséricorde en faveur du pape Jean XII, qui, nommé, en 997, par Crescentius, étoit tombé entre les mains de l'empereur. Jean XII avoit été auparavant évêque de Plaisance. Il s'appeloit originairement *Philagathus*. Né, comme St Nil, à Rossano en Calabre, il étoit venu de Constantinople en Occident avec l'impératrice Théophanie, lorsqu'elle avoit épousé Otton II. Voilà donc encore un personnage établi en Italie qui savoit probablement le grec; mais nous parlons d'une connoissance érudite, et non de celle que pouvoient se procurer plus d'un Vénitien, Pisan et Génois, allant à Constantinople pour affaires de commerce.

[1] Antiq. Ital., vol. III, p. 870.

[2] Cette église, un des édifices les plus remarquables de Rome sous le rapport de l'histoire de l'architecture, étoit située sur la route d'Ostie, à un quart de lieue de Rome. Avant la réformation elle appartenoit aux Anglois. Des Bénédictins la desservoient. Dans les derniers temps, en 1823, elle a été la proie des flammes. Je dois à la bonté de l'auteur la possession d'un ouvrage peu connu en-deçà des Alpes : Della

et par les colonnes du tombeau d'Adrien qui formoient sa nef. Ce fut depuis ce siècle qu'à côté de la liturgie latine on se servit dans l'église de St Pierre de la liturgie grecque et de la manière de psalmodier de l'église d'Orient. Dans ce siècle on trouve les premières traductions latines faites sur le grec, et le premier essai d'un dictionnaire. Il est d'un certain *Papia*, surnommé *le Lombard*, qui lui donna le titre d'Elementarium : c'est un vocabulaire latin ; mais l'auteur y a fait entrer comme exemples des vers et des passages grecs. [1] Nous ne parlons pas de quelques autres individus du onzième siècle qui sont cités pour avoir été versés dans les deux langues, parce que rien n'indique qu'ils fussent des gens de lettres [2]. Mais nous ne passerons pas sous silence un Allemand, mort en 1054, *Hermann*,

Basilica di San Paolo, Roma, 1815, in-fol. Cet auteur est le prélat *Nic.-Maria Nicolai*, qui, à mon second voyage en Italie, en 1821, étoit Prefetto delle strate. Sous Pie VI il dirigeoit les travaux des marais Pontins, dont il a donné l'histoire sous le titre de De' Bonificamenti della terra Pontina, libri IV, Opera storica, critica, legale, economica, idrostatica, Roma, 1800, in-fol. Je possède un troisième ouvrage très-intéressant de cet auteur, savoir, Memorie, leggi ed osservazioni sulla campagna et sull' annone di Roma, Roma, 1803, 3 vol. in-4°.

[1] La plupart des auteurs placent Papia au douzième siècle ; mais *Giangirolamo Gradenigo* (Ragionamento istorico-critico intorno alla letteratura greco-italiana, Brescia, 1759, in-8°, p. 37) a fait voir qu'il est du onzième. Son Vocabularium a été imprimé quatre fois avant 1500 ; savoir : Milan, chez Vespolate, 1476, in-fol. ; Venise, chez And. de Bonetis, 1485, in-fol. ; chez Théod. de Rhagazonibus, 1491, in-fol. ; et chez Ph. de Pincis, 1496, in-fol.

[2] Nous ne parlons pas non plus de Domenico Marengo, archevêque de Grado en 1059, parce qu'il étoit originaire de Chio, ni de Jean Italus, parce qu'il étoit établi à Constantinople. Nous avons eu occasion d'en dire quelques mots, p. 172 de ce volume.

Tel ne fut pas le cas du célèbre *Abélard* : ce grand philosophe et théologien possédoit très-bien le grec, et avoit lu au moins les écrits d'Aristote sur la logique, et le Timée de Platon.

Dans le treizième siècle, l'Italie fut déchirée par des factions qui ne permirent pas aux lettres de fleurir, à l'exception de la jurisprudence qui alors remplaça presque toutes les autres sciences[1]. Il n'y a que la partie méridionale de la presqu'île, et la Sicile, qui, pendant quelque temps, jouirent d'un peu de tranquillité, sous le sceptre des Hohenstaufen; et cette courte époque ne fut pas perdue pour les sciences. Nous avons parlé de l'entreprise de Frédéric II, de faire traduire en latin les œuvres d'Aristote, et des progrès que son fils Mainfroi a faits lui-même dans l'étude de la langue grecque[2]. Ce prince fit continuer l'entreprise commencée par son père, mais il fut assez heureux pour trouver un homme qui pût traduire Aristote de l'original grec, sans l'intermédiaire des versions arabes; ce fut *Bartolomeo de Messine*; sa traduction de l'Ethique existe manuscrite à la bibliothèque de Santa Croce à Florence. Les croisés avoient porté en France les ouvrages physiques et métaphysiques d'Aristote, qui jusqu'alors avoient été ignorés en Occi-

[1] Monsignor *Gradenigo*, dans l'ouvrage cité, a trouvé moyen de porter à trente-huit le nombre des Italiens qui dans les onzième, douzième et treizième siècles surent le grec; mais il lui suffit qu'un homme ait été assez versé dans cette langue pour servir de truchement dans une conférence entre les Latins et les Grecs, pour placer son nom dans cette liste.

[2] Voy. vol. III, p. 299.

dent, où l'on ne connoissoit que son Organon et sa Rhétorique : ces livres y firent une vive sensation. Comme on crut y trouver des thèses hérétiques, il fut défendu de les commenter. Au mois de juin 1205, le pape Innocent III écrivit aux évêques de France et à l'université de Paris, pour inviter les Latins à se livrer à l'étude des lettres grecques[1], et à la même époque Philippe-Auguste institua à Paris un collége Constantinopolitain, pour que les enfans des Grecs pussent y venir étudier la langue latine. Mais les esprits étoient trop occupés dans ce siècle de la philosophie scholastique pour qu'on eût le temps de se livrer à d'autres études.

L'Angleterre produisit un homme qui se seroit sous tous les rapports élevé au-dessus de son siècle, s'il avoit pu se défaire de la foi qu'il ajoutoit à l'astrologie : c'est *Roger Bacon*, né en 1214. Ses connoissances en physique et en mathématiques devancèrent même le siècle où il vécut, qui ne sut en tirer parti. Son nom n'est pas inscrit parmi les philologues : cependant son intimité avec les écrivains de l'antiquité classique est une chose remarquable, et il appartient aux hommes qui avoient étudié le grec. Un autre Anglois, *Michel Scot*, fut dans le nombre des savans que l'empereur Fréderic II appela à sa cour pour traduire les œuvres d'Aristote. *Mathieu Paris*, dans sa Chronique, à l'année 1252, parle de la mort d'un

[1] Diplomat. Chart. et Epist. Recueil de *Breguigny* et *Laporte du Theil*, vol. II, p. 712.

archidiacre de Leicester, nommé *Jean de Basingestoke* qui avoit étudié à Athènes, où la fille de l'archevêque lui avoit appris le grec [1] : il traduisit une grammaire de cette langue et la Concordance des Évangiles, et fit connoître en Angleterre les figures et les chiffres dont les grecs se servoient pour exprimer les nombres.

En jetant un coup d'œil sur l'état politique de l'Italie au quatorzième siècle, on s'attend à trouver ce pays plongé dans la barbarie. Les villes de la Lombardie, tombées sous la domination de plusieurs petits seigneurs qui se faisoient sans cesse une guerre à outrance ; Rome privée de ses pontifes et troublée par des factions ; les rois de Naples enveloppés dans des entreprises au dehors ; toutes ces circonstances ne paroissoient pas favorables au développement des sciences ; car les Muses désertent ordinairement le séjour des discordes politiques. Mais les inconvéniens que nous venons de signaler étoient plus que balancés par un amour extraordinaire pour les lettres qui s'étoit emparé des princes sous le gouvernement desquels se trouvoit ce beau pays. *Robert d'Anjou*, surnommé avec autant de raison le Bon que le Sage, qui régnoit à Naples depuis 1309 jusqu'à 1343, et dont l'influence s'étendoit sur une grande partie de l'Italie, qu'il auroit bien voulu réunir en une seule monarchie, étoit un grand protecteur des lettres : il aimoit jusqu'à l'enthousiasme, non seulement la belle littérature, mais

[1] Voy. *Schneider* ad Aristot. Hist. Nat., vol. I, p. CXLII, et *Fabricii* Bibl. med. et inf. lat., vol. IV, p. 150.

aussi les sciences et principalement la philosophie. Pétrarque et Boccace étoient ses amis, sa résidence un asile des lettres. « At ego, dit-il, dans une de ses lettres à Pétrarque, juro dulciores et multo cariores mihi litteras esse quam regnum, et si alterutro carendum sit, æquanimius me diademate cariturum quam litteris[1]. » Il envoya Paul de Perugia en Grèce, pour rechercher et acquérir des manuscrits. Cet amour des lettres, les familles qui régnoient dans le nord de l'Italie le partageoient; les Visconti à Milan, les della Scala à Vérone, les Carrara à Padoue, les Este à Ferrare, les Correggio à Parme, les Gonzague à Mantoue, les Malatesti à Pesaro et dans d'autres villes de la Marche; tels sont les noms illustres des familles souveraines qui régnèrent à cette époque en Lombardie. Depuis que le Dante avoit paru, la poésie italienne avoit remplacé dans le nord de l'Italie la poésie provençale, qui auparavant y étoit préférablement cultivée.

Le plus grand poëte que l'Italie ait produit, au quatorzième siècle, est plus remarquable encore comme restaurateur de l'étude de la littérature classique. *Pétrarque* fut le premier qui sentit et qui enseigna que ce n'étoit pas pour la langue seule que les chefs-d'œuvres de l'antiquité devoient être étudiés; qu'ils étoient l'unique source du bon goût, les modèles dont l'imitation forme le talent et provoque le génie. Pétrarque rassembla tout ce qu'il put trouver de manuscrits, et c'est à son zèle que nous devons probablement de n'avoir pas

[1] J'emprunte cette citation à M. *Heeren*.

à déplorer de plus grandes pertes. Lui-même, malgré toutes les peines qu'il se donna, ne put se procurer des copies de différens ouvrages classiques dont dans sa jeunesse il avoit encore vu des manuscrits, les derniers probablement qui en existassent. De ce nombre sont l'ouvrage de Cicéron sur la Gloire et les Libri rerum divinarum et humanarum de Varron. Il est intéressant de l'entendre raconter ce qu'il fit pour déterrer des manuscrits. « Si en prenant congé de moi, dit-il, mes amis me demandoient si je ne voulois pas les charger de quelque commission pour le pays où ils alloient. Cherchez-moi, leur répondois-je, des livres de Cicéron. Mes lettres et mes discours répétoient cette prière. Que de lettres n'ai-je pas écrites, combien d'argent n'ai-je pas envoyé pour trouver des manuscrits de Cicéron, non seulement en Italie où j'avois plus de connoissances, mais aussi en France, en Allemagne, même en Espagne et en Angleterre, et, ce qui vous surprendra, jusqu'en Grèce. J'espérois y trouver un Cicéron, on m'envoya un Homère ; il m'arriva grec ; par mes soins et mon argent il fut latinisé, et maintenant il ne refuse pas d'habiter avec moi en costume romain. Si dans mes voyages j'apercevois de loin quelque monastère, l'espoir d'y faire une trouvaille m'engageoit à le visiter. A l'âge de vingt-cinq ans j'arrivai à Liége ; on me dit qu'il s'y trouvoit des livres ; je suppliai mes compagnons de s'arrêter dans cette ville. Je m'y procurai des copies de deux oraisons de Cicéron ; j'en écrivis l'une moi-même ; un de mes amis eut la complaisance de se

charger de l'autre. Il nous falloit pour cela de l'encre. Vous rirez, mais je vous assure que dans cette bonne ville il fut bien difficile de m'en procurer, et celle qu'on me fournit à la fin fut plutôt du safran que de l'encre. » L'Homère dont il est question dans ce passage étoit un présent que Nicolas Sigeros, Grec qui occupoit une place honorable à la cour de Constantinople, avoit envoyé à Pétrarque. Pétrarque déterra en Italie le reste des oraisons de Cicéron, et ses Épîtres familières. Il eut de la peine à trouver dans ce pays un Quintilien complet, et, malgré toutes ses recherches, il ne put se procurer que la première, la troisième et la quatrième décade de Tite-Live.

De cette rareté de manuscrits latins, on peut inférer celle des livres grecs dont l'étude avoit presque entièrement cessé en Italie, dans le treizième siècle. Dans une lettre que Pétrarque écrivit en 1360 à Homère, en réponse à celle que Boccace lui avoit adressée au nom de ce poëte, il dit qu'en tout l'Italie ne renferme pas plus de dix hommes qui soient en état de lire le chantre de l'Iliade dans sa langue; et pour faire voir que ce n'est pas de sa part une manière de parler exagérée, il les compte: il y en avoit cinq à Florence, un à Bologne, surnommée la Mère des études, deux à Vérone. « Il y en auroit un, dit-il, à Mantoue, si le ciel ne l'avoit enlevé à la terre, et s'il n'eût abandonné les bannières d'Homère, pour suivre celles de Ptolémée. Pérouse en possédoit un, mais il a passé le Parnasse et les Alpes pour voyager en Espagne. A Rome,

il ne s'en trouve pas un seul : j'en ai connu quelques-uns en d'autres endroits, mais ils ne vivent plus[1]. »

Ce fut Barlaam, dont nous parlerons un peu plus bas, qui enseigna le grec à Pétrarque, probablement en 1339, c'est-à-dire, lorsque ce poëte fut parvenu à l'âge de trente-cinq ans. Ils lurent ensemble Platon, et l'enthousiasme que ce philosophe inspira au poëte, fut la première cause de la renaissance du platonisme en Italie. Il paroît que les manuscrits

[1] Cette lettre inédite a été publiée en partie par *l'Abbé de Sades*, dans ses Mémoires pour la Vie de François Pétrarque, ouvrage excellent, malgré la peine que *Tiraboschi* se donne pour le déprécier. L'éditeur a tâché de deviner les dix hommes que Pétrarque a eu en vue. Tiraboschi le contredit à l'égard de quelques-uns, mais sans en nommer d'autres à la place. Les cinq de Florence sont, outre Pétrarque lui-même (que Tiraboschi exclut, et, à notre avis, avec raison, puisque ce poëte ne pouvoit guère se compter parmi les Florentins), *Boccace ; Zenobi da Strada*, que l'empereur Charles IV couronna poëte à Pise, en 1355, à la demande du célèbre Nicolas Acciajuoli de Florence, grand sénéchal du royaume de Naples, et l'ami de Pétrarque ; *Francesco Nelli*, prieur des Saints-Apôtres, que Pétrarque appeloit ordinairement Simonide ; *Lino Coluccio Giaro Salutato*, chancelier de la république de Florence, possesseur d'une bibliothèque de plus de six cens manuscrits, ou bien *Francesco Bruni*, secrétaire d'Urbain V. *Pietro da Muglio*, célèbre professeur de grammaire, est le Bolonois dont parle Pétrarque. Les deux Véronois sont *Guglielmo da Pastrengo*, qui fut deux fois envoyé à Avignon par Scaliger, et visita Pétrarque dans son désert. Le poëte en parle dans ces vers :

Lusimus hic puris subter labentibus undis ;
Hic longo exilio sparsas revocare Camœnas,
Hic Graios Latiosque simul conferre poetas
Dulce fuit, veterumque sacros memorare labores.

Rinaldo da Villafranca est le second Véronois; il fut un des maî[tres]
du fils de Pétrarque. Le poëte *André de Mantoue* est le neuvi[ème]
helléniste, et *Muzio de Perugia* le dixième.

rassemblés par Pétrarque furent dispersés immédiatement après sa mort.

Un contemporain [1], un ami de Pétrarque, *Jean de Certaldo* ou *Boccace*, fit de plus grands progrès dans la langue grecque. Léonce Pilate fut son maître. Ce Calabrois fit pour son élève une traduction latine d'Homère, dont Boccace écrivit lui-même une copie pour Pétrarque; une autre, écrite de la main de Niccolò Niccoli, se trouve encore à la bibliothèque des Bénédictins à Florence [2]. Boccace rendit un plus grand service à l'étude de la littérature grecque, en obtenant la fondation d'une chaire, pour cette littérature, à l'université de Florence. Il légua sa collection de manuscrits au couvent de San-Spirito à Florence, où ils devinrent la proie d'un incendie.

A ces deux grands hommes nous en joignons un troisième qui, moins célèbre qu'eux, n'a pas moins contribué à la restauration de la littérature ancienne. C'est *Jean Malpaghino* de Ravenne, ordinairement appelé *Jean de Ravenne*, né en 1352. Il fut pendant quelques années le commensal de Pétrarque, qui s'en servit pour copier des manuscrits, et s'attacha à lui, comme s'il avoit été son fils. Jean se rendit ensuite en Calabre, pour y étudièr le grec. Après la mort de son bienfaiteur, il enseigna avec un succès brillant à Padoue, et de-

[1] On croit le Boccace né à Paris, en 1313. Sa naissance fut illégitime. Il mourut la même année que Pétrarque, en 1375.

[2] Voy. *Tiraboschi*, Stor. della Lett. ital. Fir., 1807, vol. V, p. 466.

puis 1397 à Florence, où *Léonard d'Arezzo, Robert Rossi, le Pogge, Guarinus, Victorinus, Annebonus*, et d'autres savans célèbres du siècle suivant, furent ses auditeurs, en même temps qu'ils fréquentoient l'école de Manuel Chrysoloras. On ne cite aucun ouvrage de Jean de Ravenne; mais tous les témoignages se réunissent pour le représenter comme l'homme qui travailla avec le plus de succès à répandre le goût de l'érudition grecque et romaine.

C'est ainsi que l'attention du public fut portée sur une étude, qui, depuis plusieurs siècles, avoit été presque entièrement négligée; car les exemples que nous avons rapportés d'hommes qui s'en étoient occupés, ne sont que de foibles exceptions. Les événemens politiques concoururent à encourager cette étude. Dépouillés de leurs provinces asiatiques par les infidèles, attaqués en Europe même, et menacés dans leur capitale, les empereurs de Constantinople s'adressèrent aux princes de l'Occident, pour en obtenir des secours; mais, dans ce siècle, il n'y avoit pas moyen de consolider une union politique sans rétablir auparavant l'union entre les deux Églises. Les Paléologues s'occupèrent depuis 1339 du projet de terminer le schisme; mais l'exécution de ce plan, dans laquelle ces princes étoient entravés par leur clergé et par la haine que leurs peuples portoient aux Latins, exigea une suite de négociations, et la convocation de conciles où cette matière pût être traitée. A plusieurs reprises des négociateurs furent envoyés en Italie. Le ton qui régnoit

à la cour de Constantinople avoit donné à ces hommes le goût de la littérature classique et de la philosophie grecque. Ils trouvèrent en Italie une génération préparée par le Dante, par Pétrarque, et par Boccace, à ce genre d'étude, et parvenue au degré d'instruction qui étoit nécessaire pour goûter la littérature classique.

Les lettres, nous l'avons déjà dit, eurent un grand protecteur pendant la première moitié du quatorzième siècle, dans *Robert*, roi de Naples. Ce prince, qui étoit en même temps comte de Provence, et dont la domination s'étendit pendant quelque temps sur une grande partie de la moyenne et haute Italie, savoit apprécier le mérite, et accueilloit favorablement les hommes de lettres, dont sa cour fut le rendez-vous. On n'avoit pas encore eu l'idée d'établir des bibliothèques publiques pour remédier à l'inconvénient de la rareté des livres; mais Robert est le premier roi de cette époque qui forma une bibliothèque à son usage. Il employa de fortes sommes pour se procurer des manuscrits latins et grecs, et se servit, pour les trouver, de Barlaam dont il va être question; Paul de Pérouse, l'ami de Boccace, fut son bibliothécaire.

La révolution qui s'opéra par suite de toutes ces causes appartient au quinzième siècle; mais avant d'y passer, nous devons nous arrêter encore à deux individus du quatorzième, dont nous avons déjà fait une légère mention. On ne sait pas trop si l'on doit compter ces deux hommes parmi les Grecs ou

parmi les Italiens. Ils n'avoient ni assez de génie ni assez de réputation pour préparer par eux-mêmes, comme ont fait Pétrarque et Boccace, la connoissance des lettres classiques; et néanmoins la Providence les a fait naître contemporains de ces deux grands écrivains pour leur servir d'instrument. C'est de Barlaam et de Léonce Pilate, que nous voulons parler.

Bernard Barlaam, né à Seminara en Calabre, entra fort jeune dans l'ordre de St Basile, et vécut dans un de ces couvens qui, ayant conservé la liturgie orientale, étoient regardés comme grecs plutôt que comme italiens. C'est dans la société de ces religieux que Barlaam conçut une grande prédilection pour la littérature hellénique. Pour satisfaire le goût qui le portoit vers cette étude, il se rendit d'abord en Étolie, ensuite à Thessalonique, et de là, en 1327, à Constantinople. Il se fit bientôt connoître en cette ville, comme philosophe, comme mathématicien, comme astronome, et gagna les bonnes grâces de l'empereur Andronic le Jeune, par la protection de Jean Cantacuzène, son favori. En 1331, l'empereur lui accorda l'abbaye du Saint-Esprit; mais le nouveau prélat, bouffi d'orgueil et de présomption, eut la maladresse de se brouiller avec Nicéphore Grégoras, qui passoit pour un grand savant, et, ce qui étoit beaucoup plus dangereux pour un étranger, avec les moines du Mont Athos, et avec leur chef George Palamas, qui enseignoit que la lumière du Mont Thabor avoit été la gloire increéée de l'Éternel. Barlaam contesta cette thèse.

En 1339, Andronic envoya Barlaam auprès de Robert, roi de Naples, et auprès du pape Benoît XII, qui résidoit à Avignon, pour solliciter des secours contre les infidèles. Ce fut dans ce voyage, ou en 1342[1], qu'il fit connoissance avec Pétrarque, et lui enseigna les élémens de la langue grecque. Revenu à Constantinople, il renouvela ses disputes avec les Palamites, et se fit généralement détester. Il quitta bientôt ce pays et chercha un asile à la cour du roi Robert, qui, en 1342, le nomma évêque de Girace, après qu'il eut solennellement renoncé au schisme des Grecs. Il mourut en 1348.

Barlaam a alternativement écrit pour et contre l'Église latine, et composé quelques ouvrages qui appartiennent à la littérature profane. Ce sont ces derniers seulement qui nous intéressent dans ce moment. Toutefois c'est beaucoup moins par ses productions littéraires, que ce prélat influa sur l'esprit de son siècle, que par l'enthousiasme avec lequel, pendant son double séjour en Occident, il prôna la littérature grecque, et surtout par l'avantage qu'il eut de rencontrer un disciple comme Pétrarque. Ces ouvrages sont une *Arithmétique*, Λογιστική, en six livres, et un traité de *Morale d'après les Stoïciens*, en deux livres.

Éditions : de l'Arithmétique, Strasbourg, 1572, en grec et en latin; et en grec seulement, par *Jean Chamber*, Paris, 1594, in-4°. En 1599 et 1600 on a réimprimé les frontispices seulement.

[1] La date de sa connoissance avec Pétrarque est un objet de litige; elle est indifférente pour nous.

De l'Éthique, en latin, dans *H. Canisii* Lect. Ant., Ingolst., 1604, in-4°; et dans la Bibliotheca Patrum, éd. de Lyon, vol. XXVI. Elle n'a pas été imprimée en grec.

Leontius Pilatus, disciple de Barlaam, étoit, comme celui-ci, né en Calabre; mais il étoit honteux de cette origine, et prétendoit être né en Thessalie : *Leo noster*, dit Pétrarque, *vere Calaber, sed, ut ipse vult, Thessalus, quasi nobilius sit Græcum esse quam Italum.* Il enseigna le grec à Pétrarque, mais surtout à Boccace, pour lequel il fit la version d'Homère. Son disciple fit ériger en sa faveur la première chaire de langue grecque à Florence : mais Léonce ne s'y maintint pas long-temps. Le ciel de l'Italie ne lui convenoit pas, et il retourna en Grèce, sa prétendue patrie. Mais son humeur tracassière et son caractère atrabilaire lui suscitèrent des désagrémens dans ce pays, et il s'embarqua, vers la fin de 1364, pour Venise. Arrivé dans la mer Adriatique, le vaisseau qui le portoit essuya un orage; Léontius, qui s'étoit imprudemment placé près du grand mât, fut frappé de la foudre. Nous ne trouvons pas que le premier professeur de littérature grecque en Occident ait laissé quelque ouvrage.

Après le départ de Pilate, la chaire de Florence resta vacante pendant trente ans, probablement parce qu'on manquoit d'un sujet propre à la remplir. Enfin elle fut confiée à Manuel ou Emanuel Chrysoloras. Ce savant, né vers 1350, appartenoit à une de ces anciennes familles dont on faisoit remonter l'origine aux Romains, qui, sous Constantin

le Grand, s'étoient fixés dans la nouvelle capitale de l'empire. Envoyé en 1391, par Jean Paléologue auprès de Richard II, roi d'Angleterre, et auprès d'autres princes Latins, il s'arrêta pendant quelque temps en Italie, et ce pays parut lui plaire singulièrement. Il y retourna aussitôt qu'il eut rendu compte à l'empereur du résultat de sa mission. Arrivé à Venise en 1395 ou 1396, il reçut du sénat de Florence une invitation de se rendre dans cette ville, et il l'accepta. Ainsi Chrysoloras fut le premier Grec qui enseigna publiquement sa langue maternelle en Italie : il le fit avec un succès extraordinaire, et excita parmi toute la jeunesse d'Italie un vif enthousiasme pour la littérature grecque. Il forma d'illustres disciples, parmi lesquels nous nommerons deux célèbres citoyens d'Arezzo, et qui, d'après l'usage du temps, étoient désignés par l'épithète d'*Aretino*, savoir : *Leonardo Bruni*[1] et *Carlo Marsuppini*; ensuite *Palla Strozzi*, le réformateur de l'université de Florence, *Ambrosio Traversari*, général des Carmaldules; à ces noms il faut ajouter *Guarino de Vérone*, *le Pogge*, *François Philelphe*, *Vittorino de Feltre*, *Pierre-Paul Vergerio*, *Ognibene de' Bonisoli* dit *da Lonigo*, un des plus célèbres hellénistes du quinzième siècle, *Grégoire da Tiferna*, et *Jean Aurispa*. En un mot, Chrysoloras doit être regardé comme celui qui acheva la révolution commencée par Boccace et Pétrarque, comme le vrai

[1] Il existe de Leonardo Aretino, qui est mort en 1445, un ouvrage grec sur l'État de Florence, Πολιτεία Φλωρεντίνων.

restaurateur de la littérature grecque en Occident.

Chrysoloras se familiarisa à un tel point avec la langue latine, qu'il occupe aussi une place distinguée parmi les hommes qui ont relevé la littérature romaine. Il ne resta à Florence que jusqu'en 1400. Son souverain, l'empereur Manuel, étant arrivé en Italie, il se rendit auprès de lui à Milan, et fut chargé par ce prince de quelques missions. Cependant, après le départ de l'empereur, il accepta la place de professeur de langue grecque à Pavie, à laquelle le duc de Milan l'avoit appelé. Vers 1408, il se rendit à Venise. Cette même année, il fut chargé par Manuel de porter en France un souvenir de la bonne réception que ce prince y avoit trouvée en 1400, et des liaisons familières qu'il avoit eues avec les Bénédictins de S[t] Denis. C'étoit un beau manuscrit des œuvres attribuées à S[t] Denis l'Aréopagite, avec des vignettes curieuses. Ce manuscrit s'est perdu quelque temps avant la révolution française [1]. Enfin le pape Jean XXIII l'envoya au concile de Constance : il mourut en cette ville, en 1415, et le Pogge lui fit poser cette épitaphe : « *Hic est Emanuel situs, sermonis decus Attici, qui, dum quærere opem patriæ afflictæ studeret, huc iit. Res bene cecidit tuis votis, Italia! Hic tibi linguæ restituit decus Atticæ ante reconditæ.*

[1] Il en est de même d'un autre manuscrit de quelques œuvres attribuées à S[t] Denis, que Michel le Bègue, empereur de Constantinople, avoit envoyé, en 827, à Louis le Débonnaire, et qui se trouvoit chez les mêmes religieux. Voyez, sur le premier de ces deux manuscrits, *Ducange*, Famil. Byzant., p. 243. *Ameilhon*, Continuation de l'Histoire du Bas-Empire par Le Beau, vol. XXVI, p. 387.

Res bene cecidit tuis votis, Emanuel! Solo consecutus in Italo æternum decus es, tibi quale Græcia non dedit, bello perdita Græcia.»

Chrysoloras a peu écrit; il publia une Grammaire grecque, sous le titre d'Ἐρωτήματα, *Questions*, que les ouvrages perfectionnés de ses successeurs ont fait tomber dans l'oubli; une *Comparaison de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, en forme d'une lettre adressée à l'empereur Jean Paléologue, et deux *Lettres à Jean et Démétrius Crysoloras*.

Il existe quatre éditions des Erotemata de Manuel, imprimées dans le quinzième siècle, sans date; deux toutes grecques, une in-4° et une in-8°, et deux grecques-latines.

La première qui ait une date, a été imprimée par *Pelegrini* (de Pasqualibus), à Venise, 1484, en gr. lat.; et réimprimée à Vicence, in-4°, en 1490, par Léonard (Achates) de Bâle.

Paris, 1507, in-4°, en grec, sous le titre de Grammatica, par *Gilles Gourmond*.

Venise, chez les Alde, 1512, 1517 et 1549, in-8°.

Florence, dans le Recueil de *Phil. Giunta* de 1514, in-8°; et chez *Bernard Giunta*, en 1516 et 1540, in-8°.

Strasbourg, 1516, in-4°, chez *Knoblauch*.

Vienne en Autriche, 1523, in-8°, par *G. Rithaymer*, en gr. lat.

Paris, 1534, in-8°, par *Sylvius*, chez Wechel, gr. lat.

Venise, 1540, in-8°, chez *Victor a Rabanis*.

Berlin, 1584, in-8°, par *Guill. Hilden*, gr. lat. Il paroît que c'est la dernière édition qui ait été faite de cette grammaire.

Les trois Lettres de Chrysoloras se trouvent à la suite du Codinus de *Lœwenklau*.

Manuel Chrysoloras nous a conduit au quinzième

siècle; mais avant de parler des hommes qui, à cette époque, achevèrent la transplantation de la littérature grecque de l'Orient en Occident, il est nécessaire que nous consignions ici une observation sur les changemens qu'éprouvèrent les manuscrits, dans les trois siècles qui précédèrent immédiatement cette grande révolution.

Auparavant, le soin de copier les manuscrits étoit confié à des moines qui depuis leur premier noviciat étoient instruits dans l'art d'écrire correctement et d'après les règles de la calligraphie, et les couvens mettoient leur honneur à posséder des copistes habiles et à produire de beaux manuscrits. L'invention du papier de coton ayant mis, entre les mains de tous ceux qui s'occupoient d'écriture, une matière moins chère et plus facile à manier que le parchemin, l'art des écrivains tomba au rang d'un vil métier pour lequel il ne falloit ni instruction ni attention. L'introduction du droit romain et l'établissement des universités augmentèrent le besoin qu'on avoit de livres; le nombre des écrivains s'accrut, mais leur ignorance corrompit tous les textes. Le mal parvint à son comble lorsque le papier de coton fut remplacé par le papier de chiffon, dont le prix étoit à la portée de tout le monde. Pétrarque se plaint de la négligence des copistes qui dans son temps étoit devenue extrême. « Quis scriptorum inscitiæ medebitur, dit-il quelque part, inertiæque corrumpenti omnia ac miscenti? Quisquis pingere aliquid in membranis, manuque calamum versare didicerit, scriptor habebitur, doctrinæ omnis ignarus, expers

:nii, artis egens. Non quæro jam aut queror orgraphiam, quæ jam dudum interiit; qualitercun-, utinam! scriberent quod jubentur. An, si red-Cicero aut Livius, ante omnes Plinius Secun-, sua scripta relegentes, intelligant? » Il est hors loute que la plus grande partie des corruptions nos manuscrits date de l'époque où les moi-cessèrent d'être les seuls copistes, mais princi-ment des trois siècles qui précédèrent immé-ement l'invention de l'imprimerie. Rien de s frappant que la différence qu'on remarque entre manuscrits d'un même ouvrage, confectionnés, au dixième, et l'autre au quatorzième siècle.

CHAPITRE C.

Renaissance de la Littérature grecque en Italie au quinzième siècle.

« L'Italie, dit un écrivain qui a été souvent notre guide [1], offre dans le quinzième siècle un aspect qui n'a pas de pendant dans l'histoire. Rarement cette presqu'île a-t-elle joui, dans son intérieur, d'une aussi longue tranquillité qu'à cette époque. Depuis Frédéric II, la suprématie des empereurs d'Allemagne n'existoit plus que de nom et pour la forme. Après l'extinction de la première maison d'Anjou, Naples eut des rois particuliers de celle d'Aragon, et ce ne fut que vers la fin du siècle que l'Italie devint de nouveau l'objet de la politique étrangère. Cet état de choses fut extrêmement favorable à la révolution qui avoit été préparée, et qui devoit se consommer dans ce siècle mémorable. L'esprit de la nation put se développer librement; l'Italie fut pendant cette époque un pays séparé du reste du continent, et son état politique favorisa aussi bien la civilisation que le progrès des lumières. Les états dont elle se composoit, présentoient des formes de gouvernement multipliées. Deux républiques, Venise et Florence, l'une offrant le mo-

[1] M. *Heeren*.

dèle d'une aristocratie parfaite, l'autre luttant contre l'influence aristocratique pour maintenir le principe démocratique; le royaume de Naples, nommé communément *il Regno*, le plus grand de tous ces états, mais non le plus puissant, et placé dans une certaine dépendance, par les rapports de féodalité qui l'attachoient à l'Etat ecclésiastique; ce dernier état lui-même, dont le souverain se voyoit impliqué dans toutes les affaires politiques; et le duché de Milan, où, en 1450, la maison de Visconti fut remplacée par celle des Sforzes: telles sont les cinq premières puissances qui dominèrent à cette époque dans la presqu'île. (Nous croyons pouvoir ajouter comme sixième, la maison de Savoie, qui, étrangère jusqu'alors à l'Italie, réunit, au commencement de ce siècle, la principauté de Piémont.) A côté de ces grands états, il y avoit une foule de petites souverainetés, la plupart composées d'une seule ville avec son territoire; quelques-unes de ces villes, telles que Gênes, Lucques, Siène, étoient encore républiques; les autres se trouvoient placées sous la domination de quelques familles puissantes [1]. Cette diversité de formes de gouvernement, en multipliant les rapports, dut, par cela même, avoir une influence favorable sur l'esprit de la nation; mais l'ambition de la plupart de ces souverains, et la résistance qu'il devenoit nécessaire de lui opposer, donnèrent naissance à une politique raffinée qui étoit encore

[1] Nous avons nommé presque la plupart de ces maisons. On peut y ajouter les Paléologues à Montferrat, les Pic à la Mirandole, les Malaspina à Massa et Carrara, les Montefeltri à Urbino.

inconnue au reste de l'Europe [1]. Il s'étoit établi entre les états d'Italie un système politique dont la base étoit le maintien d'un certain équilibre de puissance : il donna lieu à une série d'alliances conclues et rompues. Ainsi sous ce rapport, l'Italie offre dans le quinzième siècle, en petit, le même tableau que présenta l'Europe au dix-huitième. »

Cet état de choses fut surtout favorable aux progrès de la littérature classique, parce que tous ces états dont l'Italie se composoit, avoient besoin d'hommes distingués par leurs connoissances littéraires, tant pour les placer à la tête de l'administration, que pour s'en servir pour des ambassades, ou, comme on disoit fort bien, en qualité d'*Orateurs*. La langue latine fut alors celle de la politique, comme la langue françoise le devint depuis les temps de Louis XIV. Ce n'étoit pourtant pas seulement l'ambition d'avoir des places qui faisoit cultiver la littérature classique; un enthousiasme général s'empara des honnêtes classes de la société; cette étude devint une affaire de mode, mais une mode que ne pouvoit suivre que ceux auxquels leur fortune permettoit de consacrer de fortes sommes à l'acquisition des livres. La possession d'une bibliothèque appartenoit aux prérogatives des grandes familles, et contribuoit à leur lustre. Ces collections se multiplièrent et étoient toutes formées, lorsque l'imprimerie découverte en Allemagne, ayant passé les Alpes dans les quarante dernières années du

[1] Tableau des Révolutions de l'Europe, par M. *Koch*. Nouvelle édition de 1823, vol. I, p. 315. (Paris, chez Gide fils.)

quinzième siècle, fournit à toutes les classes de la société un moyen de se procurer une jouissance jusqu'alors réservée aux riches. Cet enchaînement des événemens n'offre-t-il pas de nouveaux motifs pour admirer la marche de la providence!

Tout ce que nous venons de dire prouve suffisamment que, si la destruction de l'empire de Byzance fut favorable aux progrès de la littérature grecque en Occident, elle ne fut pas la cause de la renaissance de cette littérature. Une circonstance qui y contribua puissamment est la fondation de chaires grecques dans les universités. Nous avons vu le premier exemple d'un pareil établissement à Florence ; dans le quinzième siècle ces chaires se multiplièrent et devinrent un objet d'émulation et de jalousie entre les villes et les gouvernemens. On n'avoit pas l'habitude dans ces temps de nommer des professeurs à vie, attachés pour jamais à certaines chaires; chaque gouvernement traitoit avec un homme célèbre pour un certain nombre d'années, pendant lesquelles il expliquoit un ou plusieurs auteurs anciens. A l'expiration du terme, les états voisins s'efforçoient, par des offres splendides, à faire passer à leur service ceux de ces professeurs qui avoient eu le plus grand succès, et fait refluer les jeunes gens dans les villes où ils professoient. Cet arrangement eut plusieurs avantages. En stimulant le zèle des professeurs, il fournit à un plus grand nombre de jeunes gens le moyen de tirer parti de leurs talens, sans quitter les foyers paternels, ou entreprendre des voyages. Aussi ce n'étoit pas

seulement à des universités que ces professeurs étoient appelés ; on en vit à Milan et à Venise, quoique les universités de ces états se trouvassent à Pavie et à Padoue.

On ne peut parler de la renaissance de la littérature classique, sans nommer la *maison des Médicis* à Florence, et aucun ami des sciences ne peut prononcer ce nom sans un sentiment de respect et de reconnoissance. Les voyageurs que ces négocians envoyoient pour leur commerce dans toutes les contrées du monde connu, avoient ordre de ne laisser échapper aucune occasion pour acquérir des manuscrits. Ils en faisoient surtout chercher en Grèce, et c'est à ce noble emploi de leur richesse que la postérité doit la conservation de tant de trésors qui sont réunis dans la bibliothèque Laurentienne.

Le palais de Cosme de Médicis, de ses fils et petits-fils, a été l'asile, le rendez-vous de tout ce qui étoit digne par ses talens ou ses connoissances d'entrer dans ce temple des sciences et des arts. Il seroit aussi inutile d'entrer ici dans le détail de ce que cette famille illustre a fait pour les lettres, qu'il seroit impossible de parler de tout ce qui s'est fait de grand et de beau dans le quinzième siècle en Italie, sans y mêler sans cesse le nom des Médicis, et surtout du plus célèbre de tous, Laurent le Magnifique [1].

Le premier qui eut l'idée de renouveler l'exemple donné par Lucullus et par Auguste, en fondant

[1] Voy. *Roscoe's* Life of Lorenzo the Magnific. M. *Sismondi* traite les Médicis avec une grande défaveur, dans son Histoire des républiques italiennes du moyen âge.

une bibliothèque publique, fut *Niccolò Niccoli*, autre Florentin de la classe des négocians auquel le Boccace avoit légué ses livres. Non seulement il employa ses richesses à se procurer des manuscrits, mais aussi son temps et ses soins à en copier lui-même. Ayant ainsi réuni huit cens volumes, il en légua l'usage au public; mais comme ses créanciers ne voulurent pas les laisser sortir de la succession, Cosme de Médicis paya les dettes que Niccoli avoit laissées, et dépensa trente-six mille ducats pour placer convenablement cette bibliothèque au couvent de St Marc des Frères Prêcheurs; il l'augmenta par un grand nombre de livres qu'il acheta. Cette bibliothèque a été long-temps connue sous le nom de bibliothèque de Médicis.

Laurent de Médicis, petit-fils de Cosme, établit une seconde bibliothèque dans sa maison. Jean Lascaris, qu'il envoya deux fois en Grèce, lui apporta d'un seul voyage deux cens manuscrits grecs, parmi lesquels il y en avoit quatre-vingts de livres qu'on ne connoissoit pas encore. Cette bibliothèque souffrit un grand dégât, lors de l'expulsion des Médicis en 1494. Ce qui en resta fut réuni à la bibliothèque de St Marc. Les moines étant devenus propriétaires de ces livres par une avance qu'ils avoient faite à la république, ils les vendirent en 1508. Léon X les acheta, et les fit transporter à Rome, d'où Clément VII les renvoya à Florence en 1527. Il fit construire par Michel-Ange Buonarotti, près de l'église de San Lorenzo, un bâtiment pour la recevoir. Cette bibliothèque, augmentée par Cosme I, grand-duc de

Toscane, et par ses successeurs, est célèbre sous le nom de bibliothèque Laurentine.

Parmi les protecteurs des sciences dans le quinzième siècle, nous devons nommer un des plus grands pontifes qui aient occupé le siége de S[t] Pierre. Dans la première moitié de ce siècle, les embarras que le schisme d'Occident causoit aux papes, les mirent dans le cas de défendre même leur existence, et le moyen qu'on imagina pour y mettre fin, en convoquant les conciles de Constance, de Pise et de Bâle, faillit devenir plus dangereux encore à leur autorité. Ce n'est pas dans ce temps de tribulation qu'ils purent prendre un intérêt bien vif au progrès des lettres; mais *Nicolas V*, élu en 1447 successeur de Eugène IV, vit la fin de ces troubles, et quoique le règne de ce pontife n'ait été que de huit ans, ce temps lui suffit pour rendre Rome le centre de la bonne littérature. Comme chef de l'Église et comme souverain, Nicolas V fut un grand homme; mais nous n'avons à considérer en lui que le protecteur de la littérature classique, et nous pouvons dire que personne, dans le siècle où il a vécu, n'a fait davantage pour les lettres grecques en particulier [1]. Comme les Médicis aimoient surtout la philosophie de Platon; Nicolas V se déclara le protecteur de celle d'Aristote, et favorisa les savans qui partageoient son goût. Outre *Poggio Bracciolini*,

[1] Voy. *Dom. Georgi* Vita Nicolai V, P. M. ad fidem veterum monumentorum conscripta, Romæ, 1742, in-4°; et surtout le Mémoire de *Vespasiano* de Florence, savant libraire du temps, dans *Muratori* Script. rar. Ital., vol. XXV, p. 270. Ce morceau est fort intéressant. « Divino aveva l' ingegno, dit Vespasiano, divina la memoria. »

dit le Pogge, et *George de Trébisonde*[1], que ses prédécesseurs avoient appelés à Rome, il y fit venir une foule de savans et de gens à talens, parmi lesquels nous nommerons *Biondo Flavio*, *Francesco Filelfo*, *Theodore Gaza*, *Laurent Valla*, *Jean Aurispa*, *Nicolas Perotti*, *Candido Decembrio*, *Gregorio da Tiferna*, et l'orientaliste *Giannozzo Manetti*. Il leur donna des places, des canonicats et de l'occupation. Son projet étoit de faire rédiger de bonnes traductions, d'abord des historiens grecs, qu'il paroît avoir surtout affectionnés, ensuite des poëtes et des autres écrivains. Il payoit ces traductions avec une munificence vraiment royale[2]. C'est à lui que nous devons quelques-unes de ces versions dont nous avons eu occasion de parler, et que nous indiquerons ici d'après leurs auteurs. Le Pogge traduisit les cinq premiers livres de Diodore de Sicile, et la Cyropédie de Xénophon[3]; Perotti Polybe; Thucydide fut traduit et Hérodote commencé par Laurent Valla; Gregorio da Tiferna et Guarino de Vérone se chargèrent de Strabon. Les livres de Platon des Lois, l'Almageste de Ptolémée, et la Préparation évangélique d'Eusèbe, échurent à George de Trébisonde. La traduction d'Homère par Philelphe ne fut pas

[1] *Leonardo Bruni* dit l'Aretin, qu'Innocent VII avoit nommé son secrétaire, étoit mort peu d'années avant l'exaltation de Nicolas V.

[2] Il donna, par exemple, à Laurent Valla, pour sa traduction de Thucydide, et à Perotti, pour son Polybe, à chacun 500 florins d'or; et à Guarino, pour son Strabon, 1500 écus romains, qui, d'après la valeur actuelle du marc d'argent, faisoient plus de 10,000 francs.

[3] Cette traduction n'a pas été imprimée.

achevée, parce que Nicolas V mourut à l'âge de cinquante-six ans.

Nous n'avons encore rapporté qu'une foible partie de ce que ce souverain pontife a fait pour les lettres. On voit par une lettre d'Ambrogio Traversari, écrite en 1432[1], qu'à cette époque il n'y avoit presque pas de bibliothèque à Rome, et que celles du Latran et de St Pierre étoient insignifiantes. Nicolas V fonda la célèbre bibliothèque du Vatican qui, d'après son plan, devoit renfermer tout ce qui restoit d'ouvrages grecs et latins. Il achetoit à grand prix les livres qu'il pouvoit se procurer ainsi, et envoya partout des écrivains pour copier les manuscrits qu'on ne vouloit pas vendre. Après la prise de Constantinople par les Turcs, qui eut lieu sous son règne, il fit parcourir toutes les provinces de l'empire grec, en Europe et en Asie, à des agens chargés d'acquérir des manuscrits. Il employa un grand nombre de copistes pour copier les manuscrits dont il ne pouvoit pas faire l'acquisition. Il réunit ainsi la quantité prodigieuse de cinq mille volumes[2]. *Giovani Tortelli* d'Arezzo, de qui nous avons quelques traductions d'auteurs grecs, fut le premier gardien de cette bibliothèque. Les successeurs de Nicolas V eurent soin de l'agrandir; Calixte III y employa 40,000 scudi; mais c'est Sixte IV qu'on regarde comme le véritable fondateur

[1] Epist. VIII, 42.

[2] On peut estimer la valeur de cinq mille manuscrits à cette époque à la somme de 50,000 ducats d'or, valant au prix actuel du marc d'or 1,000,000 francs. Voy. *Tiraboschi* Storia della Litt. ital. (Florence, 1807), vol. I, p. 142, note.

de la bibliothèque du Vatican; il la fit transporter dans le local qu'elle occupe, la rendit publique, et lui assigna un fonds stable. En 1475, il en confia la garde à *Jean André de' Bussi*, évêque d'Aléria, et en 1475 à *Barthélemy Platina*[1], auteur de la Vie des Papes. Les successeurs de ce savant furent, en 1481, *Barthélemy Manfredi*; en 1485, *Christophe Persona*, et en 1487 *Jean Laurent*, de Venise. Alexandre VI nomma à ce poste, en 1493, *Jérome Catalan*; en 1495, *Jean Fonsalida*; enfin, en 1498, *Julien de Volterra*, archevêque de Raguse.

Alphonse d'Aragon, roi de Naples depuis 1435, appartient aussi aux protecteurs des lettres dans le quinzième siècle; il aimoit tant les livres que pour devise il prit un livre ouvert. Une partie des manuscrits qu'il rassembla à grands frais furent portés à Paris, après la prise de Naples par Charles VIII; on les reconnoît encore par les armes de Naples qu'ils portent, ou par celles des barons napolitains, auxquels ils avoient appartenu avant de passer en la possession du roi. On peut pardonner au siècle de Charles VIII une spoliation de ce genre, dont on n'auroit pas dû renouveler l'exemple.

Nous allons maintenant parler des Grecs qui, postérieurement à Manuel Chrysoloras, mais avant la prise de Constantinople, vinrent se fixer en Italie, en commençant toutefois par deux qui n'y firent qu'un séjour momentané.

[1] Il s'appeloit proprement *de' Sacchi*, et prit le nom de Platina, parce qu'il étoit natif de Piadena, terre située près de Crémone.

Jean Chrysoloras, neveu de Manuel, professa la littérature grecque dans ce pays; mais il retourna à Constantinople où il mourut en 1425.

Démétrius Chrysoloras, surnommé *Gudélès*, ὁ Γουδέλης, ce qui veut peut-être dire possesseur de Gudela, étoit un des conseillers de l'empereur Manuel Paléologue. Il a écrit des ouvrages polémiques relatifs à la querelle des deux églises; on trouve, dans les bibliothèques, des *Lettres* adressées à l'empereur son maître, et un *Eloge de la puce* [1].

Après la retraite du premier Chrysoloras, il se passa un temps considérable avant qu'un Grec distingué par ses talens et ses connoissances vînt s'établir en Italie. Les élèves que Manuel avoit formés se chargèrent d'entretenir et de répandre de plus en plus le goût de la littérature grecque, et de propager les connoissances qu'ils avoient acquises sous ce maître. Enfin, Théodore de Gaza, le même que nous avons nommé parmi les historiens du Bas-Empire, vint, jeune encore, après la prise de Thessalonique, sa patrie, par les infidèles, en 1430, chercher un asile en Italie. Il apprit le latin de *Vittorino de Feltre*, le plus élégant latiniste de cette époque, qui professoit alors à Mantoue. Théodore fit tant de progrès dans cette langue, que les Italiens mêmes le comptèrent parmi les écrivains les plus éloquens; comme auteur grec, soit en prose, soit en vers, on le mettoit à côté de ce que l'antiquité avoit produit de plus accompli. Ce savant homme gagna d'abord sa vie à copier des livres, et

[1] Voy. *Iriarte* Catal. codd. mss. Bibl. Matrit., vol. I, p. 158.

l'on recherchoit beaucoup les manuscrits tracés de sa main. Enfin, en 1440, il obtint une chaire de professeur à Ferrare; en 1451, le pape Nicolas V l'appela à Rome pour y prendre part à la traduction des classiques grecs. Il y devint l'ami et le commensal du cardinal Bessarion. Il vécut ensuite alternativement à Rome, à Naples, où il fut bien accueilli par le roi Alphonse, et à Ferrare, où Agricola fut parmi ses auditeurs; vers 1478 il mourut en Calabre, où le cardinal, son protecteur, lui avoit procuré un bénéfice [1].

Théodore est auteur d'une *Grammaire grecque* en quatre livres, Γραμματικὴ εἰσαγωγή, dont la dernière partie est très-difficile et destinée aux savans seuls: l'auteur y a principalement suivi Apollonius Dyscolus. L'autographe de cette grammaire, c'est-à-dire le manuscrit original tracé de la main de Gaza, se trouve à Nuremberg. Théodore a aussi laissé un traité sur *les Mois attiques*, et fait des métaphrases ou paraphrases, en prose, de l'Iliade et de la Batrachomyomachie d'Homère. Ces paraphrases ont été imprimées, comme nous l'avons dit ailleurs [2], et les originaux écrits de la main de Théodore se trouvent à Florence. Il y a cependant des personnes qui pensent que, quoique ces manuscrits aient été confectionnés par Théodore, les paraphrases mêmes sont plus anciennes.

Théodore de Gaza a traduit en grec le traité de

[1] D'après quelques écrivains contemporains il mourut à Rome; mais il est certain qu'il a été enterré en Calabre.

[2] Voy. vol. I, p. 152.

Cicéron *de la Vieillesse*, et son *Songe de Scipion*, et en latin les *Problèmes* d'Aristote, et son *Histoire des animaux*, ainsi que celle *des Plantes* par Théophraste. La traduction de l'Histoire des animaux devint, dit-on, la cause de sa mort. Il ne l'acheva que sous Sixte IV, auquel il la présenta. N'ayant reçu, à la place d'une rémunération telle que Nicolas V avoit coutume de la donner, que le montant de ses déboursés, Gaza jeta cet argent dans le Tibre; mais le ressentiment qu'il en éprouva lui attira la maladie dont il mourut.

Éditions de la *Grammaire* de Théodore Gaza :

Venise, 1495, in-fol., dans la Collection *Aldine*.

Florence, 1514 et 1517, dans la Collection de *Philippe Giunta*.

Paris, 1516, in-4°, chez *Gourmont*.

Venise, 1525, dans la Collection *Aldine*.

Florence, 1526, dans celle de *Bernard Giunta*.

Paris, 1529, in-8°, chez *Chr. Wechel*, avec une traduction latine. Les éditions dans les deux langues se multiplièrent ensuite jusqu'au milieu du seizième siècle, où la vogue de cette grammaire cessa.

Un moine du Mont Athos, *Neophytus*, a publié, en 1768, in-4°, à Bucharest, un commentaire savant, en grec moderne, du quatrième livre de la Grammaire de Théodore de Gaza. Un autre commentaire, par *Daniel Cérameus*, moine du couvent de Patmos, a été imprimé à Venise, 1780, in-8°. Dans cette même ville on a imprimé, en 1803, in-8°, la Grammaire de Théodore, et, en 1804, dans le même format, le Commentaire de Daniel sur le quatrième livre. Il paroît d'après cela qu'elle a repris faveur parmi les Hellènes modernes.

Le *Traité sur les Mois attiques* se trouve dans les éditions de la Grammaire de 1495, 1514, 1517, 1525. Il a été publié

séparément, avec une traduction, Bâle, 1536, in-8°. On le trouve aussi dans l'Uranologium de *Petau*.

Nous avons parlé, Vol. I, p. 152, des éditions des paraphrases d'Homère.

Les traductions des deux ouvrages de Cicéron se trouvent dans différentes éditions des OEuvres de cet orateur. Le livre de la Vieillesse a aussi été imprimé séparément à Ingolstadt, 1596, in-8°, et à Paris, 1628, in-8°; celui du Songe de Scipion à Bâle, 1528, in-4°.

GEORGE *de Trébisonde*, ou plutôt de l'île de Crète (sa famille étoit originaire de Trébisonde), vint en Italie quelque temps avant Théodore de Gaza. Il professa la littérature grecque à Vicence en 1426; à Venise en 1430; et à Rome en 1440. Nicolas V, auquel il se recommanda par sa prédilection pour Aristote, le nomma son secrétaire, mais se vit forcé, quelques années après, de le chasser à cause de son humeur tracassière[1]. Rappelé à Rome, il y publia en latin une *Comparaison entre Aristote et Platon*, pour laquelle il se brouilla avec Gemistus Pletho, le cardinal Bessarion, et les adhérens du fondateur de l'Académie, qui, à cette époque, étoient nombreux en Italie. Après diverses aventures, il perdit la mémoire, et mourut vers 1485, à Rome, dans un âge fort avancé. George enseignoit sa langue d'une manière plus savante que tous ses contemporains : il a traduit en latin un grand nombre d'auteurs classiques de sa nation, plusieurs ouvrages de Platon et d'Aristote, l'Almageste de Ptolémée, que son fils, nommé ANDRÉ, publia après sa

[1] On trouve des détails sur ces querelles dans l'article *Bessarion* de la Biographie universelle. Cet article intéressant est de M. *Boissonade*.

mort, et la Préparation évangélique d'Eusèbe. Ses versions sont aujourd'hui peu estimées, parce qu'après l'impression des textes on s'est aperçu qu'elles sont faites avec une grande négligence.

George de Trébisonde est aussi auteur d'une *Rhétorique*, principalement tirée de celle d'Hermogène; elle est écrite en latin: George employoit dans ses ouvrages tantôt une langue tantôt l'autre.

Éditions de la Rhétorique : Venise, chez *Vindelin de Spire*, sans date (vers 1472), in-fol.
Milan, chez *Pachelius*, 1483, in-fol.
Dans la Collection *Aldine* des Rhéteurs grecs.
Bâle, 1520, in-4°; Paris, 1538, in-4°; et encore plusieurs fois dans le seizième siècle.

Parmi les savans grecs qui se rendirent en Italie avant la prise de Constantinople, il faut encore compter JEAN ARGYROPULUS, dont l'arrivée en Occident est fixée, par quelques biographes, après cette catastrophe [1]. Il étoit natif de Constantinople, et y enseigna d'abord la littérature. Entre les années 1434 et 1444, on le trouve alternativement en Italie et en Grèce; mais en 1456 il se fixa à Florence où les Médicis l'avoient appelé. De là il fit le voyage de Paris, pour implorer l'assistance du roi de France, afin d'être mis en état de racheter sa famille qui étoit tombée entre les mains des Turcs. Il professa ensuite à Florence, pendant quinze ans, la littérature grec-

[1] *Tiraboschi*, Storia della Lett. ital., vol. VI, p. 343 (éd. de 1807), a prouvé que ces auteurs se sont trompés, et qu'Argyropulus étoit à Padoue en 1434. En 1441 il se trouvoit à Constantinople; mais en 1442 il étoit de retour à Padoue.

que, et vécut dans l'intimité de Cosme, de son fils, et de ses petits-fils. De là, il se rendit à Rome, où il mourut en 1480. Ce fut pendant son séjour en cette ville que le célèbre Reuchlin assista à une de ses leçons où il expliquoit Thucydide. Le vieillard ayant invité le voyageur transalpin à interpréter quelques passages de cet historien, fut si étonné de la facilité avec laquelle Reuchlin s'acquitta de cette tâche, que, dans un mouvement de dépit, il s'écria: Quoi donc! la Grèce exilée a-t-elle passé les Alpes?

Argyropule étoit partisan zélé de la philosophie péripatéticienne, et les versions qu'il fit de quelques ouvrages d'Aristote, tels que l'Organon, la Physique, le traité de l'Ame, l'Ethique à Nicomaque, les Analytiques postérieurs, sont encore estimées à cause de leur fidélité plutôt que de leur élégance; car, sous ce dernier rapport, les versions de Théodore de Gaza leur sont bien préférables. On dit que celui-ci, pour ne pas faire tort à la réputation naissante d'Argyropulus, brûla quelques-unes de ses propres traductions.

Jean Argyropule *le Jeune*, probablement fils de celui dont nous venons de parler, traduisit le traité d'Aristote de l'Interprétation.

George Gemistus Pletho, peut-être originaire du Péloponèse, accompagna l'empereur Jean paléologue au concile de Ferrare, tenu en 1433 pour la réunion des églises d'Orient et d'Occident. C'étoit un des littérateurs les plus distingués de son temps, et un partisan zélé de la philosophie de Platon, qu'il exposoit avec une éloquence entraînante. Pen-

dant son séjour à Florence, il ouvrit une école qui fut fréquentée par la jeunesse la plus brillante de l'Italie. Quoique Pétrarque eût mis en vogue le nom de Platon, cependant sa philosophie n'étoit encore guère connue en Italie; et si les premiers professeurs de la langue grecque expliquèrent ses ouvrages, ce fut en grammairiens et non en philosophes.

La philosophie aristotelico-scolastique n'avoit cessé de régner dans toutes les écoles. *Cosme de Médicis,* qui étoit alors revêtu des premières dignités de la république de Florence, charmé des entretiens de Pléthon, l'engagea à professer publiquement dans cette ville le système de Platon. Il le fit avec un grand succès : le nom de Platon et sa philosophie excitèrent un enthousiasme général, et Pléthon eut des auditeurs, non seulement parmi les jeunes gens, mais aussi parmi les hommes de tout âge et de tous les rangs. Cosme de Médicis fonda l'*Académie Platonique*, institution destinée à répandre le goût de cette philosophie en faisant mieux connoître les écrits des philophes grecs [1]. Ce protecteur des sciences fit élever chez lui *Marsiglio Ficino*, qu'il destina à devenir l'apôtre de la philosophie de Platon. Ficino le père, qui étoit médecin, lui ayant un jour présenté son fils, Cosme crut voir en ce jeune Florentin celui que la Providence avoit destiné pour relever la

[1] Les Lettres de Ficinus, les Préfaces de ses traductions de Platon et Plotin, et surtout ses Commentaires sur le Banquet du premier, sont les sources où nous puisons tout ce que nous savons de cette Académie, sur laquelle on peut consulter l'Histoire de Laurent de Médicis par *Roscoë*, et *Carl Sievekings* Geschichte der Platonischen Akademie zu Florenz, Gœttingen, 1812, in-8o.

gloire de l'Académie. « Le ciel t'a accordé, dit-il au père, la grâce de guérir les corps ; mais certainement cet enfant est né pour guérir les ames. » C'est à Ficino que nous devons la traduction des œuvres de Platon et de Plotin. C'est ainsi que Gemistus devint l'occasion d'une révolution heureuse par laquelle fut successivement bannie la philosophie scolastique qui passoit pour celle d'Aristote : l'histoire de cette révolution sort de notre cadre. Gemistus ne se fixa pourtant pas en Italie ; en 1441, il retourna dans le Péloponèse, et y mourut en 1451, sans avoir vu le bouleversement de sa patrie, dans un âge fort avancé, au milieu de ses fils et de ses amis, laissant la réputation d'un homme de bien et d'un beau génie.

Il existe de Gemistus un ouvrage historique sur les *Événemens qui se sont passés en Grèce, après la bataille de Mantinée*, Περὶ τῶν μετὰ τὴν ἐν Μαντινείᾳ μάχην ἐν κεφαλαίοις διάληψις· deux *Harangues* sur les affaires du Péloponèse, adressées, l'une à l'empereur Manuel Paléologue, l'autre au despote Théodore ; et une correction *de quelques passages de Strabon*, Διόρθωσις ἐνίων τῶν οὐκ ὀρθῶς ὑπὸ Στράβωνος λεγομένων.

Ces écrits sont d'une bien moindre importance que les ouvrages philosophiques de Pléthon, dont nous allons donner la liste.

Sous le titre de Ζωροαστρείων τε καὶ Πλατωνικῶν δογμάτων συγκεφαλαίωσις, *Abrégé des dogmes de Zoroastre et de Platon*, il nous reste un fragment d'un plus grand ouvrage, peut-être de celui de la Législation dont il va être question plus bas.

Pléthon y fait une tentative pour combiner avec la philosophie de Platon certaines idées mythologiques et astrologiques. Les véritables thèses du système de Zoroastre y ont été altérées.

Ce système se connoît mieux par les Sentences ou Oracles de Zoroastre sur lesquels Gemistus Pletho, aussi-bien que Psellus, a fait des *Scholies*.

Le traité περὶ Ἀρετῶν, *des Vertus*, ou des Quatre Vertus, renferme une description, et, pour ainsi dire, une table généalogique des vertus, dont Pletho en admet quatre cardinales : la Prudence, φρόνησις· la Justice, δικαιοσύνη· la Bravoure, ἀνδρεία· et la Modération, σωφροσύνη. Chacune d'elles se compose de trois vertus subordonnées, de manière qu'il y en a en tout douze, savoir: 1° la Piété, θεοσέβεια· la Prudence naturelle, φυσική· la facilité de bien conseiller, εὐβουλία· 2° la Sainteté, ὁσιότης· la Prudence civile, πολιτεία· la Bonté, χρηστότης· 3° la Complaisance, εὐψυχία· la Générosité, γενναιότης· la Douceur, πρᾳότης· 4° la Modération, μετριότης· la Libéralité, ἐλευθεριότης· la Décence, κοσμιότης.

Une *Oraison funèbre* qui traite de l'immortalité de l'ame.

Un opuscule sur *le Destin*, περὶ Εἱμαρμένης.

Un ouvrage de Pléthon qui lui fit beaucoup d'ennemis, ou prêta infiniment à la calomnie, est celui qu'il intitula Περὶ νομοθεσίας, ἢ περὶ νόμων, *de la Législation ou des Lois*, en trois livres. Il renfermoit une théologie et une morale d'après les principes de Zoroastre et de Platon, suivies d'un tableau de la constitution de Lacédémone, présentée comme

modèle, de manière cependant que ce que l'éducation des enfans avoit de trop sévère étoit tempéré, et qu'en général beaucoup d'idées platoniques y étoient reçues. Le tout étoit terminé par des notices sur les antiquités grecques, et par des règles diététiques. Dès que l'existence de cet ouvrage transpira, George de Trébisonde et George Scholarius, qui haïssoient Pletho à cause d'un autre ouvrage dont nous parlerons tout-à-l'heure, l'accusèrent d'apostasie, et lui prêtèrent le projet de rétablir le paganisme. Pletho eut la prudence de ne pas porter cet ouvrage devant le grand public : après sa mort, Démétrius Paléologue, despote du Péloponèse, le remit à George Scholarius qui en 1454 fut nommé patriarche de Constantinople, sous le nom de Gennadius. Celui-ci le condamna au feu, et ainsi l'ouvrage fut détruit. Mais on prétend que Démétrius trouva moyen d'en sauver différentes parties des flammes; et il en existe des fragmens considérables dans les bibliothèques; l'Abrégé des dogmes de Zoroastre et de Platon, ainsi que le traité du Destin, que nous avons cités plus haut, en sont, dit-on, des parties; enfin, on trouve dans un manuscrit de Munich plusieurs chapitres du premier et du troisième livre.

Nous avons remis à la fin à parler de l'ouvrage de Pléthon qui fit le plus de sensation, celui par lequel il donna le signal de la guerre entre le platonisme et la philosophie d'Aristote; guerre qui, si elle n'a pas eu pour résultat le triomphe du premier, a préparé cependant la chute de ce qu'on appeloit philosophie d'Aristote. Nous voulons parler de l'é-

crit qu'il intitula *Différence entre la doctrine de Platon et celle d'Aristote*, Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται. Prenant une marche entièrement opposée à celle de plusieurs écrivains anciens qui s'étoient efforcés de concilier les systèmes de ces deux philosophes, Pléthon soutient qu'ils sont incompatibles, et dans cette démonstration il place Platon bien au-dessus du philosophe de Stagire. Il s'oublia même jusqu'à méconnoître le mérite de ce grand écrivain, l'éternel législateur du bon goût et des saines doctrines. *George Scholarius*, s'éleva contre ce livre, et Gémiste lui répondit avec aigreur. Sa réponse intitulée Πρὸς τὰς Σχολαρίου ὑπὲρ Ἀριστοτέλους ἀντιλήψεις, *sur les Observations de Scholarius relativement à Aristote*, n'a pas été imprimée; *Théodore de Gaza*, *George de Trébisonde*, *Michaël Apostolius*, et le cardinal *Bessarion*, prirent parti dans cette querelle; le dernier étoit grand admirateur de Platon, les deux grammairiens soutenoient Aristote. Théodore, qui étoit un homme doux et modeste, se retira de la lice, lorsqu'il s'aperçut que les esprits étoient échauffés; mais George et le cardinal continuèrent à échanger des écrits polémiques. Les Italiens restèrent d'abord simples spectateurs de la lutte; mais bientôt l'Académie fondée par Cosme de Médicis, et consolidée par son petit-fils Laurent, se déclara toute entière contre les détracteurs du divin Platon, qui eut pour lui la supériorité des talens. Les principaux champions du platonisme furent *Marsiglio Ficino*, et le célèbre *Jean Pic de la Mirandole*, comte de Con-

cordia; ensuite *Ange Politien* et *Christophe Landino*[1].

Nous avons indiqué les ouvrages de Gemistus qui ont été publiés par voie d'impression : dans les bibliothèques il en existe plusieurs autres qui sont restés inédits. Tels sont un *Recueil d'extraits* d'Appien, Strabon, Théophraste, Aristote, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Xénophon, Prodicus, qui se trouve à Munich[2]; un *Abrégé de la Rhétorique d'Hermogène*, une *Topographie de la Thessalie*.

1. L'ouvrage de Gemistus sur les *Événemens de la Grèce* se trouve dans l'édition Aldine de Xénophon, Venise, 1503, in-fol.; et détaché de cette édition avec un titre particulier. On le trouve également dans l'édition d'Hérodote de Camerarius, Bâle, 1540 et 1557, in-fol. Il en a paru dans le seizième siècle deux traductions; l'une, très-mauvaise, par *Marc-Antoine Antimaco*, Bâle, 1540, in-4°; l'autre de *Zacharie Orthus*, Rostock, 1575, in-8°. Cet ouvrage fut publié séparément sous le titre d'*Helléniques*, par *Henri-God. Reichard*, Leipzig, 1770, in-8°. Ce seroit une bien bonne édition, si le livre étoit plus correctement imprimé.

2. Les *deux Harangues* sur les affaires du Péloponèse ont paru à Anvers, 1575, in-fol.

3. Le morceau *sur Strabon*, copié sur un manuscrit de Venise, se trouve dans les Anecdota gr. de *Siebenkees* et *Gœtz*. Il est susceptible d'être corrigé d'après plusieurs

[1] On peut y joindre *Jean Cavalcanti*, *Peregrin* et *Antoine Aglio*, *Barthélemy* et *Philippe Valori*, *Bernard Nuzzi*, *Baccio Ugolini*, *Bernard Michelotti*, *Laurent Lippi*, *Chérubin Quarquaglio*.

[2] Voy. *Ign. Hardt* Electoralis Bibl. Monacens. codd. gr. mss. dans *J.-Chph. v. Aretins* Beytr. zur Gesch. und Litt., vol. I, n° VI, p. 12 et 16. Voy. aussi plus haut vol. II, p. 331, note 4.

manuscrits que feu *Bredow* a collationnés à Paris, travail dont il rend compte dans ses Epistolæ Parisienses.

4. Le fragment *sur les doctrines de Zoroastre et Platon* a été publié en grec par *Val.-Herm. Tryllitzsch*, Wittenberg, 1719, in-4°; et, avec une traduction latine, par *Fabricius* dans sa Bibl. gr., vol. XIV, p. 137.

5. Les *Scholies sur les Oracles de Zoroastre* se trouvent dans le Recueil d'*Obsopœus* et dans les Oracula Sibyllina de *Serv. Galle.*

6. Le traité *des Vertus* a été publié, en grec et en latin, par *Adolphe Occo*, Bâle, 1552, in-8°, et dans l'édition ci-dessus relatée des deux Harangues de 1575. Ensuite, en grec et en latin, dans la Collection de *Jérome Wolf*, et séparément, avec la traduction de ce savant, Jéna, 1590, in-8°; finalement, à la suite de l'ouvrage d'Aristote des Vertus et des Vices, dans l'édition d'*Éd. Fawconer*, Oxf., 1752, in-8°. M. *Ange Mai* l'a publiée par erreur comme un ouvrage inédit de Philo, à Milan, 1816, in-8°.

7. L'*Oraison funèbre*, d'après un manuscrit de Breslau, par *G.-G. Fülleborn*, Leipzig, 1795, in-8°. Le manuscrit de Breslau est moins correct que ceux qui se trouvent à Paris.

8. L'ouvrage *sur le Destin* a été publié par *Herm.-Sam. Reimarus*, en grec et en latin, Leyde, 1722, in-8°. Il se trouve aussi dans *Aretins* Beytræge zur Geschichte und Litteratur, vol. VIII, p. 580.

9. La partie du traité *sur les Lois* que renferme le manuscrit de Munich a été publiée par *Ign. Hardt* dans *Aretins* Beytr. zur Gesch. und Litt., vol. VI, p. 225, et vol. VIII, p. 589; et réimprimée dans le vol. III du Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Munich, qui fait la première partie du Catalogue des manuscrits de cette bibliothèque en général, que M. *d'Aretin* a fait imprimer en 1806, après l'avoir successivement publiée dans le journal cité.

10. Le traité sur la *Différence entre Aristote et Platon* [p]arut à Venise, 1532 et 1540, in-8°; et Paris, 1540, in-12[1].

Jean Bessarion, né à Trébisonde en 1395 ou [1]399, passa sa jeunesse dans un couvent du Pélo[p]onèse où Gemistus Pléthon fut son maître en litté[r]ature et en philosophie. Nommé archevêque de Ni[c]ée, il se rendit en 1438, au concile de Florence [o]ù il brilla par son éloquence. Il s'y prononça pour [l]a réunion des deux Églises, ce qui le brouilla avec [s]on collègue Marcus Eugénicus, métropolite d'É[p]hèse. Le Pape le créa cardinal en 1439. Après la [d]issolution du concile, il retourna d'abord à Con[s]tantinople; mais il n'y fit qu'un court séjour et [v]int se fixer pour jamais en Italie. Ses qualités per[s]onnelles le firent généralement considérer, et lui [m]éritèrent la confiance des souverains pontifes. [D]eux fois il fut sur le point d'être élu pape; quatre [f]ois il fut revêtu de la dignité de légat. En 1458 il [f]ut envoyé en cette qualité à Bologne, pour com[p]rimer le parti de Santi Bentivoglio; de là il se [r]endit auprès de l'empereur pour l'exciter à la [g]uerre contre les Turcs; quelques années après, [P]ie II l'envoya à Venise; en 1463, ce même pape [l]ui conféra le patriarchat de Constantinople, qui n'étoit qu'un simple titre. Enfin en 1472, Sixte IV le choisit pour apaiser les troubles de France, et pour engager Louis XI à tourner ses armes contre

[1] Dans *Eberts* Bibliogr. Lexic., p. 663, je vois que M. *Moustoxydès* a publié dans le troisième fascicule de sa Collection un ouvrage de Pletho, sous ce titre : Μονοδία ἐπὶ τῇ ἀοιδίμῳ δεσπ. ὑπομονῇ. N'ayant pu me procurer cette Collection, je ne puis donner aucun renseignement sur cette monodie.

les ennemis de la chrétienté. Le mauvais accueil qu'il éprouva en France, accéléra sa mort [1]. Il expira à Ravenne, vers la fin de l'année 1472; son corps fut porté à Rome, et le pape assista à ses funérailles, honneur dont il n'y avoit pas eu d'exemple.

Le cardinal Bessarion a été un des grands promoteurs de la littérature grecque et de la philosophie de Platon. Dans quelque ville qu'il demeurât, son palais étoit le rendez-vous de tous ceux qui aimoient et cultivoient les sciences et les arts. Parmi les villes d'Italie il paroît avoir préféré Venise où il avoit trouvé un accueil distingué. En 1468, il donna au sénat de cette république la riche bi-

[1] On lit dans *Brantome :* « Le pape ayant envoyé vers le roi un grand, suffisant et docte personnage du pays de Grèce, et archevêque de Nicée, nommé Bessarion, pour son légat; à moyenner la paix entre lui et le duc de Bourgogne Charles, ce bon docteur n'étoit si bon courtisan comme bon philosophe; et ne sachant discerner la grandeur de l'un et de l'autre, et du seigneur au vassal, il s'en va premièrement vers le duc, duquel ayant eu sa dépêche, s'en alla après fort nesciemment trouver le roi, qui trouva fort étrange la façon de ce pauvre philosophe, d'avoir abordé premier le vassal que le seigneur; cuidant que ce fut par quelque mépris : nonobstant il ouït sa harangue philosophale tellement quellement; et en après, d'un visage moitié courroucé, moitié ridicule et de mépris, et lui ayant mis la main doucement sur la barbe révérenciale, il lui dit: M. le Révérend,

Barbara græca genus retinent quod habere solebant;

et sans lui faire autre réponse, le planta là tout ébahi. » Ce vers est tiré du Doctrinal d'Alexandre, ouvrage de grammaire destiné à l'instruction de la jeunesse. Au reste je ne puis vérifier le passage de Brantome d'après la dernière édition des œuvres de cet écrivain, publiée à Paris en 1823, en 8 vol. in-8°, parce que par suite d'une négligence impardonnable de l'éditeur, elle est dépourvue d'une table alphabétique des matières.

bliothèque qu'il avoit recueillie à grands frais. Elle fut placée d'abord au monastère de St George Majeur, dans le local que Cosme de Médicis avoit fait construire à ses frais, lorsque, exilé de Florence, il eut trouvé l'hospitalité à Venise. Plus tard on transporta cette collection dans les bâtimens attenant à l'église de St Marc. Elle forma le noyau de la célébre bibliothèque de St Marc, et c'est sur les manuscrits qu'elle renferme que les Alde publièrent tant d'éditions premières.

Les ouvrages du cardinal Bessarion sont nombreux; mais ceux qu'il a écrits en langue grecque sont étrangers à la littérature profane, et ses écrits latins le sont également au plan de cette histoire. Cependant nous citerons parmi ces derniers sa diatribe *Contra calumniatorem Platonis*, en quatre livres, dirigée contre George de Trébisonde. Bessarion s'efforçoit de concilier Aristote et Platon, ce qui devoit lui paroître d'autant plus facile que ce n'étoit pas la doctrine pure du fondateur de l'Académie qu'il professoit, mais le platonisme Alexandrin. Son écrit contre George de Trébisonde est très-utile pour connoître ce qu'à cette époque on nommoit philosophie de Platon : il est rédigé avec la modération qui convenoit au sujet de la discussion. Bessarion approuvoit si peu la véhémence avec laquelle Pletho et Apostolius avoient attaqué le prince des philosophes, qu'il écrivit contre le premier un traité pour justifier l'idée d'Aristote de la substance (περὶ οὐσίας). Il a aussi rédigé quelques traductions d'ouvrages grecs, par exemple, des

Choses mémorables de Socrate par Xénophon ; de la Métaphysique d'Aristote, et de celle de Théophraste. Il écrivit aussi *Correctorium interpretationis librorum Platonis de Legibus a Georgio Trapezuntio compositæ.*

La première édition de l'ouvrage de Bessarion contre George de Trébisonde fut imprimée vers 1469 par Sweynheim et Pannartz, à Rome.

Nicolaus, surnommé Saguntinus, Secundinus, ou Euboicus, né en Grèce d'une famille originaire d'Espagne, servit d'interprète au concile de Florence. La facilité avec laquelle il traduisit sur-le-champ en grec les discours prononcés à ce concile par les pères latins, et en latin ceux des pères grecs, faisoit l'admiration générale. On n'a guère plus de détails sur sa vie : on trouve que vers le milieu du quinzième siècle il vivoit à la cour d'Alphonse, roi de Naples; il a été pendant quelque temps secrétaire de la république de Venise. Outre plusieurs écrits inédits, on a de ce savant un ouvrage adressé à Æneas Sylvius, sous ce titre : *De origine et rebus gestis Turcarum* [1].

Tels sont les plus illustres des Grecs qui, avant la chute de l'empire d'Orient, portèrent en Italie la littérature de leur pays. Le nombre de ces émigrés augmenta considérablement après la catastrophe qui fit tomber Constantinople entre les mains des Turcs. Dans les lettres de Philelphe [2], on trouve

[1] Imprimé à Bâle, en 1556.
[2] Livre XII.

leau de la misère de ces malheureux, dont la
t non-seulement arrivoient en Italie dénués
te ressource, mais encore pleuroient le sort
rs parens et de leurs amis réduits en esclavage.
ignement de leur langue maternelle étoit pour
nique moyen de subsistance; et cette branche
strie n'étoit plus lucrative, depuis que le
e de ceux qui l'embrassoient avoit considé-
ient augmenté. Aussi ces nouveaux arrivés,
ie savans qu'ils fussent, ne produisirent plus
ie la même sensation que leurs devanciers.
illons indiquer les principaux de ces réfugiés.
STANTIN LASCARIS, d'une maison qui, dans
ième siècle, avoit fourni des empereurs au
le Nicée, se réfugia à la cour de François
, duc de Milan, qui se servit de lui pour l'ins-
n de sa fille Hippolyte. Ce fut pour cette
sse que Constantin composa une *Grammaire*
ie, qui porte aussi le titre de Ἐρωτήματα, *Ques-*
Hippolyte Sforze ayant épousé en 1465 Al-
, roi de Naples, Lascaris enseigna le grec en
ites villes d'Italie; enfin il se fixa à Messine,
iourut vers 1493. Il légua sa bibliothèque à
de Messine, qui lui avoit accordé le droit
. Cette collection, transportée par la suite
agne, fait partie de la bibliothèque de l'Es-
Elle renferme beaucoup d'ouvrages inédits
caris qui roulent pricipalement sur la gram-
et la rhétorique, ainsi que des *Lettres*.

rammaire de Constantin Lascaris est le premier
ec qui ait été imprimé; elle le fut par *Denis Para-*

visin, à Milan, 1476, in-4°. *Démétrius de Crète* soigna l'édition.

Elle fut imprimée une seconde fois dans la même ville, en 1480, in-4°, avec une traduction de *J. Crastone* ou *Crestone*.

Troisième édition également grecque-latine, Vincentiæ ap. Leon. de Basilea, 1489, in-4°, sans traduction, avec un procemium de Lascaris, *τοῦ περὶ ὀνόματος καὶ ῥήματος τρίτου βιβλίου*. On prétend qu'il n'existe que deux exemplaires de ce supplément, qui est sans date. Lord Spencer et M. Renouard les possèdent.

L'édition de 1489 a été réimprimée en 1491, probablement sans le supplément susdit.

Pierre Bembo et *Ange Gabriel*, qui avoient été à Messine les disciples de Lascaris, ayant prêté à Alde l'Ancien un exemplaire de l'édition de 1476, corrigé de la main du maître, cet imprimeur publia sa collection grammaticale de 1495, en tête de laquelle se trouvent les Erotemata. Il la réimprima quelques années après, et une troisième fois en 1512. Voy. sur ces trois éditions, notre Introduction, p. XLIV et suiv.

Ferrare, 1510, in-4°, par *J. Maciochi*, grec-latin, sous le titre d'Institutiones universæ.

Phil. Giunta, à Florence, et son fils *Bernard*, imprimèrent cet ouvrage dans leur collection de 1515.

Venise, 1521, in-4°, chez *Mich. Sessa*, édition estimée.

Louvain, chez *Théod. Martin*, in-4°, grec-latin, sans date. Édition plus rare qu'estimable.

Venise, 1540, chez *Nicolini de Sabio*, in-8°, grec-latin.

Venise, 1557, in-8°, chez *Paul Manuce*, grec-latin.

Venise, 1711, in-8°, par *Jean Pathusa*.

Constantinople, 1800, in-8°, sous le titre suivant : *Γραμματικὴ Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντ. νεωστὶ μετατυπωθεῖσα καὶ πλουτισθεῖσα. Προσετέθησαν καὶ σχόλια. Ἐν τῷ τοῦ πατριαρχείου τῆς Κωνσταντινουπόλεως τυπογραφείῳ.*

Quinze *Lettres* de Constantin Lascaris, adressées à Jean idus, à Théodore Gaza, au cardinal Bessarion, et à utres hommes célèbres, ont été publiées par *Iriarte*, talogus codd. mss. græc. bibl. Matrit. Vol. I, p. 184 290.

André Jean ou Janus Lascaris, parent du ćcédent. La noblesse de son origine et les heuises dispositions qu'il tenoit de la nature, lui prorèrent un accueil favorable du cardinal Bessan, lorsque jeune encore il vint avec son père, mmé Théodore, chercher un asyle auprès de ce otecteur des Grecs fugitifs. Après avoir achevé études à l'université de Padoue, il se rendit à orence auprès de Laurent de Médicis. Celui-ci nvoya en Grèce pour y recueillir des manuscrits. jazeth II, qui depuis 1481 régnoit à Byzance, aioit les lettres; il eut connoissance de la commisn dont Lascaris étoit chargé, et facilita ses reerches. L'illustre citoyen de Florence mourut ant de voir les trésors que Jean lui apportoit. Il s remit à ses fils, Pierre, Jean qui fut ensuite pape us le nom de Léon X, et Julien. Après la révolution ui en 1494 expulsa les Médicis de Florence, Lascas accepta l'invitation de Charles VIII, de le suivre n France. Dans ce pays l'aménité de ses mœurs ui concilia tous les esprits, et il fut distingué à la our galante du jeune roi, et à celle de Louis XII, on successeur. Ce fut pendant son séjour à Paris, qu'il fit imprimer à Florence la première édition de l'Anthologie; édition qui n'a pas été surpassée. Ce fut à la même époque que *Guillaume Budée* le

connut et profita de ses conseils pour l'exécution des travaux philologiques qu'il avoit entrepris. Louis XII l'envoya deux fois ambassadeur à Venise, en 1503 et en 1505. Il paroît qu'il y resta jusqu'en 1513, et qu'après s'être dépouillé de son caractère diplomatique il y enseigna la littérature grecque. Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de l'exaltation de Léon X au trône pontifical, il se rendit auprès de ce souverain, avec lequel il s'étoit lié d'amitié dans la maison paternelle. Le pape fonda à Rome un collége pour l'instruction des jeunes Grecs, et plaça Lascaris à la tête de cet établissement. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il publia, en 1517, les Scholies anciennes de l'Iliade, et en 1518, celles de Sophocle, ainsi que les Questions Homériques de Porphyre.

Dans l'intervalle, savoir en 1515, Lascaris fit un voyage en France. Dans la collection des lettres de Bembo, on trouve celle qu'à cette occasion Léon X adressa à François Ier. On en lira avec plaisir le passage suivant : « Venit ad te, dit le souverain pontife, Joannes Lascaris Constantinopolitanus, observantissimus et studiosissimus Tui vir, et genere apud Græcos admodum illustris, et doctrina optimarum artium ac literarum præstantia, et agendis rebus experientia, et morum probitate omnisque vitæ comitate plane insignis. Eum his tantisque de causis et amavi omni tempore et in pontificatu prope quotidie ita ejus virtute sum usus, ut nemo illo mihi carior sit, nemo jucundior. Neque solum nos, sed universa domus nostra atque inpri-

mis Laurentius, pater meus, quotidiano probe ex convictu illum habuit, hominisque familiaritate et consuetudine mirifice est delectatus. »

L'absence de Lascaris ne fut pas longue; mais en 1518 il retourna en France, pour répondre à l'invitation du roi d'établir la bibliothèque de Fontainebleau. Il partagea ce soin avec Budée. En 1520 François Ier l'envoya avec une mission politique à Venise. Il retourna pour peu de temps à Rome, sous le pontificat de Clément VII, fils naturel de Julien de Médicis; mais il ne s'y fixa de nouveau que sous Paul III, en 1534; il y mourut, à ce qu'il paroît, en 1535, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il appartient à deux siècles.

A l'exception d'un traité *sur les Formes des lettres grecques* et d'un grand nombre d'*épigrammes* grecques et latines, parmi lesquelles il y en avoit une contre Virgile qui lui fit beaucoup d'ennemis, Lascaris n'a guère laissé de productions littéraires. Il paroît que ses nombreux voyages et les occupations dont il fut chargé ne lui laissoient pas beaucoup de temps pour des compositions littéraires. Il a surveillé l'impression des cinq fameuses éditions premières, exécutées par François d'Alopa, en 1494 et les années suivantes, en lettres majuscules : ce sont l'Anthologie de Planude, Apollonius Rhodius, Euripide, Callimaque, et les Sententiæ monostichæ avec Musée.

Le traité sur la forme des lettres grecques a été imprimé à Paris, 1536, in-8°.

Démétrius Chalcondylas *d'Athènes,* disciple

connut et profita de ses conseils pour l'exécution travaux philologiques qu'il avoit entrepris. L XII l'envoya deux fois ambassadeur à Venise 1503 et en 1505. Il paroît qu'il y resta jusq 1513, et qu'après s'être dépouillé de son cara diplomatique il y enseigna la littérature grec Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de l'exaltati Léon X au trône pontifical, il se rendit aup ce souverain, avec lequel il s'étoit lié d'amitié la maison paternelle. Le pape fonda à Rom collége pour l'instruction des jeunes Grecs, et Lascaris à la tête de cet établissement. Ce fut dant son séjour à Rome qu'il publia, en 151 Scholies anciennes de l'Iliade, et en 1518, de Sophocle, ainsi que les Questions Homé de Porphyre.

Dans l'intervalle, savoir en 1515, Lasca un voyage en France. Dans la collection des l de Bembo, on trouve celle qu'à cette occ Léon X adressa à François Ier. On en lira avec sir le passage suivant : « Venit ad te, dit le s rain pontife, Joannes Lascaris Constantinop nus, observantissimus et studiosissimus Tui genere apud Græcos admodum illustris, et do optimarum artium ac literarum præstantia, et dis rebus experientia, et morum probitate o que vitæ comitate plane insignis. Eum his t que de causis et amavi omni tempore et in p catu prope quotidie ita ejus virtute sum us nemo illo mihi carior sit, nemo jucundior. I solum nos, sed universa domus nostra atque

nis Laurentius, pater meus, quotidiano probe ex convictu illum habuit, hominisque familiaritate et consuetudine mirifice est delectatus. »

L'absence de Lascaris ne fut pas longue; mais en 1518 il retourna en France, pour répondre à l'invitation du roi d'établir la bibliothèque de Fontainebleau. Il partagea ce soin avec Budée. En 1520 François Ier l'envoya avec une mission politique à Venise. Il retourna pour peu de temps à Rome, sous le pontificat de Clément VII, fils naturel de Julien de Médicis; mais il ne s'y fixa de nouveau que sous Paul III, en 1534; il y mourut, à ce qu'il paroît, en 1535, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il appartient à deux siècles.

A l'exception d'un traité *sur les Formes des lettres grecques* et d'un grand nombre d'*épigrammes* grecques et latines, parmi lesquelles il y en avoit une contre Virgile qui lui fit beaucoup d'ennemis, Lascaris n'a guère laissé de productions littéraires. Il paroît que ses nombreux voyages et les occupations dont il fut chargé ne lui laissoient pas beaucoup de temps pour des compositions littéraires. Il a surveillé l'impression des cinq fameuses éditions premières, exécutées par François d'Alopa, en 1494 et les années suivantes, en lettres majuscules : ce sont l'Anthologie de Planude, Apollonius Rhodius, Euripide, Callimaque, et les Sententiæ monostichæ avec Musée.

Le traité sur la forme des lettres grecques a été imprimé à Paris, 1536, in-8°.

Démétrius Chalcondylas *d'Athènes,* disciple

de Théodore de Gaza, vint en Italie à l'époque de la chute de Constantinople, ou plutôt peu de temps avant cet événement qu'il prévoyoit. En 1450 on le trouve enseignant le grec à Pérouse. Par la suite Laurent de Médicis le fit nommer professeur de langue grecque à Florence : on pense que ce fût en 1471, après la retraite de Jean Argyropulus; Roscoë fixe cette époque à 1479, sans toutefois en alléguer de preuve [1]. Démétrius professa à Florence avec le plus grand succès pendant plus de vingt ans, quoique Ange Politien, qui y occupoit aussi une chaire, l'éclipsât par la facilité et l'élégance avec lesquelles il parloit latin, tandis que son collègue d'Athènes n'avoit pû se défaire d'un accent qui déplaisoit aux oreilles délicates des Italiens, et qu'en général ses leçons n'offrissent peut-être pas l'agrément que la jeunesse trouvoit dans celles de Politien. C'est une circonstance qu'on peut croire; mais quand l'historien Paul Giovio ajoute que Politien, naturellement jaloux et tracassier, abusa de ses avantages pour engager les jeunes gens à déserter l'école de son confrère, et lui causa des désagrémens qui l'engagèrent à quitter Florence lorsqu'en 1492 Louis le More l'appela à Milan, on ne doit ajouter foi qu'à la dernière circonstance, car aucun écrivain du temps ne fournit le moindre indice des désagrémens que Démétrius doit avoir éprouvés par Politien; et Giovio, qui n'aimoit pas ce savant, paroît l'avoir calomnié. Il fut cru d'autant plus facilement qu'en effet Politien n'étoit pas d'un carac-

[1] *Roscoë* Life of Lorenzo de' Medici. Vol. II, p. 83.

tère conciliant. L'historien anglois de Laurent de Médicis a lavé Politien de l'accusation portée contre lui par Giovio[1]. Démétrius mourut en 1510, âgé de quatre-vingt-sept ans, regretté aussi-bien pour la douceur de ses mœurs, que pour son érudition. Ce savant n'a pas beaucoup écrit, et on ne connoît de lui qu'une grammaire sous le titre d'*Erotemata*, mais il se rendit utile en surveillant plusieurs éditions premières; c'est lui qui publia Homère à Milan, en 1488; Isocrate, en 1493, et Suidas, en 1499.

Les Erotemata de Chalcondylas ont été imprimés petit in-fol., sans date ni lieu d'impression, mais probablement à Milan en 1493; car les caractères de cette édition sont ceux de son Isocrate, de cette année. Il y joignit Moschopulus de la Prosodie; et Grégoire de Corinthe.

Les Erotemata ont été réimprimés par *Gormont*, Paris, 1525, in-4°; et à Bâle, 1546, in-8°.

MICHEL APOSTOLIUS *de Constantinople* trouva d'abord un asyle dans la maison du cardinal Bessarion. Pour complaire à ce protecteur il écrivit contre Théodore de Gaza; mais en défendant Platon, il injuria Aristote. Le cardinal désapprouva hautement un ouvrage qui faisoit tort à la cause qu'il soutenoit. Plus tard Michel se rendit en Crète où il gagna sa vie à copier des livres.

Nous avons parlé ailleurs de son recueil de Proverbes. Une espèce d'anthologie qu'il a laissée sous le titre d'Ἰωνιά, *Jardin de violettes*, est inédite. Sa diatribe contre Aristote n'a pas été publiée; mais

[1] Voy. *Pauli Jovii* Elog. XXIX, et *Roscoë*, l. c.

on a imprimé un discours funèbre qu'il a prononcé sur l'*Immortalité de l'ame*.

Fülleborn l'a publié à la suite de celui de Gemistus Pletho, Leipzig, 1793, in-8°.

Michel Apostolius a laissé deux fils qui acquirent de la réputation comme littérateurs. L'un, ARSENIUS qui fut évêque de Monembasie ou Napoli di Malvasia, a recueilli et publié les *Scholies* grecques sur Euripide; l'autre, ARISTOBULUS APOSTOLIUS, a fait connoître la Galéomachie de Théodore Prodrome.

JEAN ANDRONIC CALLISTUS ou CALLISTI (filius) étoit né à Thessalonique. On ne sait pas précisément dans quelle année il vint en Italie. En 1464 il professa à Bologne; en 1469 on le trouve à Rome parmi la suite du cardinal Bessarion. Dans la fameuse querelle entre les Platoniciens et les Péripatéticiens, il prit le parti d'Aristote, en répondant à la diatribe de Michel Apostolius. Il le fit avec décence et modération : aussi dédia-t-il son écrit au cardinal, qui permettoit la discussion et étoit tolérant envers des opinions qu'il ne partageoit pas, ou plutôt qui aimoit Platon, sans mépriser Aristote. Il témoigna sa satisfaction à Andronic. De Rome ce Grec se rendit à Florence où Ange Politien, George Valla, et ce savant Hongrois qui est connu sous le nom de Janus Pannonius [1], furent ses disciples. Enfin il se fixa à Paris, et l'on dit qu'il y mourut;

[1] *Jean Cesinge*, nommé aussi, d'après son oncle, *Jean Vitez* le Jeune, évêque de Cinq-Eglises en 1459.

mais il paroît plutôt qu'en 1476 il retourna en Grèce. Il a laissé un traité *des Passions*, Περὶ τῶν τῆς ψυχῆς παθῶν, qui a été faussement attribué à Andronic de Rhodes : il est peut-être aussi l'auteur de la *Paraphrase des Éthiques de Nicomaque*, qui porte également le nom de ce dernier. Sa Défense d'Aristote n'a pas été imprimée.

Pour les éditions, voyez vol. III, p. 277 et vol. V, p. 154.

MARC MUSURUS, natif de Candie, vint, jeune encore, en Italie, et étudia sous Jean Lascaris. De 1503 à 1509, il fut professeur de langue grecque à Padoue. C'est là que le connut Erasme de Rotterdam, qui dans une de ses lettres l'appelle *latinæ linguæ usque ad miraculum doctus*. Lorsque les événemens de la guerre forcèrent l'université de Padoue à se dissoudre, il alla à Venise, où il continua ses leçons, et assista Alde l'Ancien dans la publication de ses belles éditions, comme il avoit déjà fait avant et pendant son séjour à Padoue. Car dès 1498 il avoit dirigé la publication de la première édition d'Aristophane ; en 1499, celle de l'Etymologicum magnum, entreprise par Calliergus ; en 1508, celle des Orateurs grecs. Il publia en 1513, Platon ; en 1514, Athénée et le Lexique d'Hesychius ; et en 1516, Pausanias. Cette même année Léon X l'appela à Rome, et le nomma archevêque de Malvasie. Il mourut en 1517.

Les savans grecs qui se réfugièrent en Italie n'étoient pas tous philologues. Dans le nombre il y

avoit aussi un docteur en droit, un patricien de Constantinople, THOMAS DIPLOVATATIUS, qui écrivit en langue latine un *Système du droit grec,* ouvrage savant dans lequel il étoit remonté aux premiers temps de l'histoire de son pays, et une *Histoire des Jurisconsultes,* en douze livres. Ces deux ouvrages sont perdus ou n'ont pas été imprimés. On n'a publié de cet écrivain qu'une *Vie du célèbre Barthole.*

Elle a été publiée par *Fabricius,* Bibliogr. gr. vol. XII, p. 555 (anc. éd.).

Il suffira de nommer les autres savans grecs qui vinrent se fixer en Italie, sans nous y arrêter.

ANGE *de Calabre,* un de ces individus, moitié Grecs, moitié Italiens, comme Barlaam, peut-être surnommé de Calabre, parce qu'il fut élevé en 1463 à l'évêché de Martorana dans la Calabre citérieure. Il mourut en 1485.

NICOLAS SOPHIANUS *de Corcyre,* qui enseigna le grec à Rome et à Venise, et dressa une carte géographique de la Grèce, que Jean Oporinus imprima à Bâle, en 1544.

MICHEL SOPHIANUS, peut-être fils du précédent; il fut professeur à Padoue et traduisit le traité d'Aristote de l'Ame.

GEORGE ALEXANDER, d'abord professeur à Rome, ensuite évêque de Crète.

JEAN MOSCHUS *de Lacédémone* resta en Grèce après le bouleversement de l'empire; car Marco-Antonio Antimaco, un des célèbres professeurs de

langue grecque à Ferrare dans le seizième siècle, et qui étoit né vingt ans après la prise de Byzance, raconte dans la préface de sa traduction des Oraisons de Gemistus, que dans sa première jeunesse il fréquenta pendant cinq ans l'école de Jean Moschus à Lacédémone, et que ce vieillard mourut pendant qu'Antimaco étoit encore en Grèce [1]. George, fils aîné de Jean, fut médecin à Corcyre; mais le cadet, Démétrius Moschus, alla en Italie, et professa la littérature grecque à Ferrare, à Mantoue et à Mirandole; c'est lui qui est l'auteur de l'Argument du poëme sur les Pierres attribué à Orphée. Il composa aussi un poëme héroïque grec, le *Rapt d'Hélène*, des *Épigrammes*, dont vingt se trouvent à la bibliothèque de Pérouse, et un poëme dramatique.

Avant 1823, le poëme du Rapt d'Hélène n'avoit été imprimé qu'une seule fois, savoir, par Dionysius (Bertochus), à Reggio (Rhegii Lingobardiæ), in-4°, sans date, avec une traduction de *Pontico Virunio*. L'édition est de l'année 1500 environ, et si rare que M. *Renouard* croit qu'il n'en existe que deux exemplaires complets, savoir : le sien, et celui de la bibliothèque de Brera à Milan [2]. Un exemplaire qui se trouve à la bibliothèque du roi de France n'a pas la traduction. M. *Imm. Bekker* a fait réimprimer ce poëme, d'après un manuscrit de la bibliothèque Angélique à Rome dans *J^n.-Fr. Friedemann* et *J.-D. God. Seebode* Miscellanea in maximam partem critica, vol. II, p. 477; mais c'est par erreur que la table des matières donne ce morceau pour inédit.

[1] Il ne faut pas confondre ce grammairien de Sparte avec un autre Jean Moschus, écrivain ecclésiastique du septième siècle, cité dans le Myriobiblon de Photius.

[2] Catalogue de la Biblioth. d'un amateur, vol. II, p. 193.

Emanuel Adramyttenus, un des maîtres de Jean Pic de la Mirandole.

Zacharie Calliergus, Crétois, homme savant qui établit une imprimerie à Venise, et y publia en 1499 l'Etymologicum magnum et le Commentaire de Simplicius sur les Catégories d'Aristote. En 1515, 1516 et 1523, il publia à Rome, Pindare, Théocrite, et le Lexique grec de Varinus Phavorinus.

Nicolaus Blastus, également Crétois, qui assista les Aldes dans leurs publications.

Demetrius Ducas, autre Crétois, et Nicetas Phaustus, que le cardinal Ximenès appela en 1508 en Espagne pour coopérer à l'édition Polyglotte de la Bible qu'il faisoit imprimer à Alcala.

Tels sont les Grecs qui, dans le quinzième siècle se fixèrent en Italie; quelques autres se rendirent en France et en Allemagne : nous aurons occasion d'en parler. Dans la foule de Grecs que nous venons de nommer, il y avoit sans doute quelques hommes de mérite; mais beaucoup d'entre eux n'avoient d'autres connoissances, que celle de leur langue qu'ils avoient su conserver dans une certaine pureté. Ils n'ont apporté en Occident aucune science, ils n'ont écrit aucun ouvrage classique. Beaucoup d'entr'eux ne se formèrent qu'après quelque séjour en Italie.

Trois Italiens qui, ainsi que Barlaam et Léontius Pilatus se rendirent dans la première moitié du quinzième siècle à Constantinople, pour y étudier à la source la littérature hellénique, partagent avec les Grecs, l'honneur de l'avoir répandue dans l'Occident de l'Europe. Ce sont Francesco Filelfo, Guarino de Vérone, et Jean Aurispa.

François Philelphe naquit en 1398, à Tolentino. A l'âge de vingt ans il fut nommé professeur à Venise, mais son désir d'étudier la langue grecque à sa source l'engagea à se rendre en 1420 à Constantinople, où il obtint d'être nommé secrétaire du bail ou ambassadeur de la république. Il y épousa la fille de Jean Chrysoloras, et acquit une telle considération, que l'empereur Jean Paléologue l'envoya, en 1423, comme ambassadeur auprès du sultan Achmet et de l'empereur Sigismond. En 1427, il retourna à Venise; en 1428, il accepta une chaire à Bologne, à laquelle il préféra, la même année, celle de Florence, où il fut appelé. Cosme de Médicis devint son bienfaiteur, mais Philelphe, qui étoit d'un caractère méfiant et atrabilaire, et dont la vanité ne connoissoit pas de bornes, le paya d'ingratitude, et prit part à la conspiration contre les Médicis. Lors du triomphe qu'obtint cette illustre famille en 1434, il quitta Florence, et se rendit d'abord à Sienne, et pour quelques mois à Bologne. Philippe-Marie Visconti l'appela à Milan; il s'y rendit en 1439, et enseigna dans cette ville et à Pavie jusqu'en 1453. Son humeur inconstante lui fit souvent changer de lieu de résidence; enfin en 1481, il fut de nouveau placé à Florence par Laurent de Médicis; mais il y mourut la même année.

Philelphe jouit, pendant toute sa vie, d'une grande réputation; et partout où il se fit entendre, il recueillit les plus vifs applaudissemens. Il est un des hommes qui ont le plus contribué à répandre la littérature classique. Les traductions latines de la

Rhétorique d'Aristote, de la Cyropédie, et de quelques ouvrages de Lysias et de Plutarque, sont de ce littérateur; mais la traduction de l'Odyssée qui a été publiée sous son nom, Venise, 1516, est probablement l'ouvrage de son fils Mario. François Philelphe entretenoit une correspondance épistolaire très-étendue; et le recueil de ses lettres, écrites en latin, est un document précieux pour l'histoire du temps [1].

Guarino Guarini naquit en 1370 à Vérone. A l'âge de vingt ans il alla étudier la langue grecque sous Emanuel Chrysoloras à Constantinople. Depuis 1400 environ, il enseigna publiquement en différentes villes de l'Italie, à Florence, Padoue, Bologne, Venise, et enfin à Ferrare, où il fut le précepteur de Lionel d'Este. Il y termina ses jours en 1460. Guarini a formé un grand nombre d'hommes célèbres, tels que *Léonard Giustiniani, Francesco Barbaro, Marco Lippomani,* et son propre fils, *Gian-Batista Guarini,* qui fut son successeur à Ferrare [2]. Parmi les ouvrages du père, les plus importans sont des traductions du grec, notamment celles de Strabon, et des *Erotemata,* qui sont un extrait de ceux de Chrysoloras.

[1] Voy. Mémoire pour la vie de François Philelphe, par *Lancelot,* dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. X, p. 69. Il faut conférer *Tiraboschi,* l. c., vol. VI, p. 1002. La première édition des Lettres de Philelphe a été imprimée par Vindelin de Spire, 1472, in-fol. Les éditions de Venise, de 1500 et 1502, in-fol., sont plus complètes. Il ne faut pas confondre ces lettres avec l'*Epistolare* de Mario Philephe.

[2] Il ne faut pas le confondre avec son petit-fils du même nom, l'auteur du *Pastor fido*.

Les Erotemata de Guarini ont été imprimés à Reggio, 1501, in-4°; et, avec le commentaire de *Pontico Virunio*, Ferrare, 1529, 2 vol. in-8°. *J. Mar. Tricaelius* a soigné cette édition.

Jean Aurispa, né en Sicile en 1369, étudia la littérature grecque à Constantinople, d'où il revint en 1423. Il porta le premier en Italie les ouvrages complets de Platon, ceux de Plotin, de Proclus, de Lucien, de Xénophon, de Dion Cassius, d'Arrien, de Diodore de Sicile, de Strabon, de Procope, de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, et les poésies attribuées à Orphée. Tous ces ouvrages étoient encore inconnus en Italie, ou, si on les connoissoit, on n'en possédoit que des copies très-imparfaites. Depuis son retour, Aurispa professa la littérature grecque à Bologne, à Florence, et à Ferrare où il termina ses jours en 1459. Les ouvrages qu'il a laissés sont de peu d'importance; mais, comme professeur, il eut de grands succès.

L'Italie produisit, dans le quinzième siècle, d'autres littérateurs, qui, sans aller chercher à Constantinople la connoissance des lettres grecques, les ont étudiées avec fruit, et répandues dans la presqu'île et dans le reste de l'Occident. C'est à ces hommes que nous devons une grande partie des éditions premières des auteurs classiques, ainsi que des traductions des ouvrages grecs. Nous avons eu occasion de les nommer dans le cours de notre histoire, comme éditeurs ou comme traducteurs; nous allons les réunir ici en groupe, sans toutefois nous arrêter long-temps à cette nomenclature.

Ambrosio Traversari ou Ambrosio degli Agnoli, né en 1386 d'une famille noble de la Romagne, se fit religieux à l'âge de quatorze ans, au couvent des Camaldules des Saints Anges à Florence [1], où il étudia pendant seize ans, particulièrement le grec; car le couvent des Saints Anges renfermoit plusieurs amateurs de littérature ancienne, et dans le nombre quelques Grecs. Cosme et Laurent de Médicis auxquels Niccolò Niccoli avoit recommandé le jeune moine, le soutinrent d'une manière généreuse. Plus tard, le pape Eugène IV, son ami, le nomma, en 1431, général de son ordre, et l'employa à diverses affaires publiques. Il fut, en 1435, légat du pape au concile de Bâle, et joua un rôle brillant à celui de Ferrare. C'est à lui qu'on dut principalement l'union momentanée des deux Églises. Il mourut en 1439. Ambrosio n'a pas professé les sciences ou les lettres; il travailloit dans son cabinet. Il traduisit plusieurs pères de l'église, St Jean Chrysostome, St Basile, St Athanase, et les Vies des philosophes par Diogène de Laerte. Son *Hodoeporicon* est un ouvrage intéressant pour la connoissance de l'état de divers pays à cette époque [2].

Laurent Valla, né vers 1406, à Rome ou à Plaisance, fut non seulement un des plus grands savans de ce siècle, mais aussi un des premiers ou le premier qui osa porter le flambeau de la critique dans la philologie et dans l'histoire. Il jouit de la faveur

[1] C'est pour cela qu'il est souvent nommé Ambrosio dei Santi Angeli ou Agnoli.

[2] Imprimé très-incorrectement à Lucques, 1681.

d'Alphonse V, et professa à Naples. Appelé à Rome par le pape Nicolas V, il traduisit Thucydide. Il commença aussi la traduction d'Hérodote, mais la mort le surprit en 1457, avant de l'avoir achevée. Laurent Valla joue un rôle plus grand encore dans l'histoire de la littérature latine : ses Elegantiæ latini sermonis sont un ouvrage célèbre. Il fut un des adversaires d'Aristote et écrivit un ouvrage *De donatione Constantini*, dans lequel il prouva que la fameuse donation du premier empereur chrétien est une fable : ouvrage d'une hardiesse extrême pour l'époque où il fut publié. Il attaqua aussi la traduction vulgate de la Bible, et dévoila plusieurs fautes qu'elle renferme.

On sait peu de circonstances de la vie d'un helléniste du quinzième siècle, nommé GEORGE VALLA. Il étoit de Plaisance, et probablement cousin de Laurent. On trouve qu'en 1471 il enseigna à Pavie, et en 1486 à Venise, la littérature classique. Ce fut là qu'à la demande de Louis le More, duc de Milan, qui l'accusoit d'avoir mal parlé de lui, il fut arrêté et mis en prison : son innocence ayant été reconnue, il recouvra sa liberté; mais la même année, c'est-à-dire en 1499, il mourut d'un coup d'apoplexie foudroyante. Valla est un des hommes qui ont fait le plus de traductions du grec : leur nombre passe vingt [1].

POGGIO BRACCIOLINI, communément appelé *le Pogge*, né à Arezzo en 1380, est un des écri-

[1] Elles ont été réunies dans la collection dont nous avons donné le titre dans l'introduction.

vains latins les plus spirituels du quinzième siècle, et un de ceux qui ont sauvé le plus de manuscrits de la poussière ou de l'humidité qui les couvroient. C'est lui qui, dans une cave du monastère de St Gal, trouva Quintilien, les trois premiers livres de Valerius Flaccus, et le commentaire d'Asconius Pedianus sur les discours de Cicéron. C'est à lui encore qu'on doit la découverte de Columelle et d'une partie de Lucrèce. Le Pogge n'a pas enseigné la littérature; il a été depuis 1402 jusqu'en 1452 au service de la chancellerie papale : à l'âge de soixante-douze ans il quitta Rome pour se charger des fonctions de greffier d'état de la république de Florence; il mourut sept ans après. De tous les écrivains grecs, Lucien étoit son favori : il a traduit son Lucius; c'est la seule version du grec qu'il ait laissée. Ses principaux ouvrages sont une Histoire de la république de Florence, depuis 1353 jusqu'en 1455, en huit livres, écrite en latin, et des dialogues littéraires qu'il a intitulés *Convivia*. On ne peut louer le ton trop libre qui règne dans d'autres productions de cet écrivain, ni les injures qu'il avoit l'habitude de vomir contre ses adversaires.

Les deux hommes qui remplirent, immédiatement avant le Pogge, la place de greffier de la république de Florence, appartiennent aussi aux promoteurs de la littérature classique en Italie.

Le premier est Leonardo Bruni, dit *Aretino*, né à Arezzo en 1370, disciple de Manuel Chrysoloras. Depuis 1405 il fut collègue de son ami Poggio à la chancellerie apostolique à Rome : plus tard

et jusqu'à sa mort, arrivée en 1444, il fut greffier de la république de Florence. Son principal ouvrage est une Histoire de Florence en douze livres, suivie de Mémoires historiques de son temps, en latin. Il a fait beaucoup de traductions du grec, entre autres, de la Politique, de l'Ethique et de l'Œconomique d'Aristote; de plusieurs biographies de Plutarque, et de quelques discours de Démosthène et d'Eschine.

Son successeur, depuis 1444 jusqu'en 1452, fut Charles Marsuppini, communément nommé *Carlo Aretino*, né à Arezzo en 1399. Dans sa jeunesse il avoit été professeur de littérature classique à Florence, où il eut un rival dans Filelfo; mais il força celui-ci, par ses tracasseries, à lui laisser le champ libre. Plus tard il fut au service du pape, jusqu'à ce que, par suite de la mort de Léonard Bruni, il obtint la charge de greffier d'état à Florence. Marsuppini a peu écrit : nous avons sa traduction métrique de la Batrachomyomachie.

Un des hommes les plus estimables pour ses vertus, et qui, sans laisser des ouvrages, a rendu les plus grands services à la littérature ancienne, et à celle de la Grèce en particulier, Victorin Rambaldoni, plus connu sous le nom de *Vittorino da Feltre*, né en 1379, fut placé en 1425 à la tête de la grande institution que Jean-François Gonzaga, margrave de Mantoue, fonda dans sa capitale, pour l'instruction de la jeunesse. Cette maison fut la plus célèbre qui ait existé dans le quinzième siècle, et les élèves y affluèrent, non seulement d'Italie, mais

aussi de France, d'Allemagne et de Grèce. Une foule d'hommes distingués dans toutes les branches se formèrent dans cette école, qu'on nommoit la *Casa giocosa*. Vittorino la dirigea jusqu'à sa mort, qui arriva en 1447 [1].

Les deux littératures classiques, la grecque et la latine, se trouvent entre elles dans un rapport si intime, que, pour faire connoître les progrès qu'on a fait faire à l'une, nous sommes quelquefois obligés de nommer des savans qui se sont principalement occupés de l'autre. Tel a été le cas de CHRISTOPHE LANDINO, un des premiers latinistes et un des plus habiles professeurs de la seconde moitié du quinzième siècle. Né à Florence en 1424, il obtint à l'âge de quinze ans le grade de docteur. Cosme de Médicis le prit chez lui, et lui confia l'éducation de son fils, et plus tard aussi celle de ses petits-fils. A côté des occupations que lui donna cette place, il fut en 1457 nommé professeur de rhétorique et de poésie à Florence. Pendant une longue suite d'années, son auditoire fut fréquenté par des jeunes gens de tous les pays, et peu de personnes ont exercé une influence plus marquée sur l'esprit de leur siècle que Landino. Ne vivant que pour la poésie, il resta étranger aux querelles littéraires qui font la honte de cette époque. Dans un âge avancé, il fut nommé secrétaire du gouvernement; mais en 1491 il se retira à la campagne, où il vécut encore jusqu'en

[1] Un de ses écoliers, *Prendilaqua*, a fait sa biographie, que *Morelli* a fait réimprimer à Padoue, en 1774. Elle est intitulée: Vita Victorini Feltrensis.

1504. Il a laissé des poésies latines, des commentaires sur Virgile et Horace, et un ouvrage philosophique très-célèbre, les *Quæstiones Camaldulenses*, composition dans le genre des Tusculanes de Cicéron. Si Landino n'a pas professé la littérature grecque, il en a inspiré le goût à ses élèves. D'ailleurs, toute la littérature latine n'est qu'une branche entée sur cet arbre antique.

Le plus beau génie parmi tous les savans Italiens du quinzième siècle, le professeur qui a formé le plus d'élèves, l'écrivain en prose et en vers le plus célèbre, le restaurateur de l'épopée et du poëme dramatique en langue vulgaire, est Ange Ambrogini, né en 1454, à Montepulciano, qui changea lui-même son nom en celui d'*Ange Politien*, sous lequel la postérité le connoît. Il fut l'ami et le commensal de Laurent le Magnifique, et depuis 1483 professeur à Florence. C'étoit l'époque où l'enthousiasme, répandu en Europe par la renaissance des lettres, étoit à son comble. La jeunesse de tous les pays quittoit les foyers paternels pour aller voir de près les miracles qui s'étoient opérés en Italie. Ce concours de jeunes gens mit Politien à même d'exercer une influence salutaire sur une génération entière. Des hommes de lettres, formés à son école, couvroient tous les pays. Politien écrivoit le grec avec autant de facilité que le latin : il a traduit en latin Épictète, Alexandre d'Aphrodisie, les Vies de Plutarque. Sa traduction d'Hérodien a été regardée dans le temps comme un chef-d'œuvre d'élégance : elle est moins fidèle. Au

reste, Politien n'en étoit pas le véritable auteur. Elle avoit été faite vers l'an 1430 par *Ognibene Lonigo* de Vicence, et Politien s'étoit contenté de la retoucher : néanmoins il s'en fit honneur. Un tel plagiat étoit possible avant que l'imprimerie eût multiplié les livres. La production la plus fameuse de Politien est l'ouvrage intitulé *Miscellaneorum centuria*.

Politien mourut en 1494, âgé de quarante ans seulement, et néanmoins il avoit assez vécu pour son bonheur. Laurent de Médicis étoit mort dans ses bras ; mais Politien ne vit pas la ruine de la puissance des Médicis, et le pillage du palais où tant d'objets d'art avoient été accumulés. Ces désastres furent la conséquence de l'expédition de Charles VIII en Italie. Pierre, l'héritier de Laurent, fut obligé de s'expatrier, et, sous le nom de liberté, Florence fut livrée au despotisme populaire.

Outre Marsiglio Ficino, dont nous avons parlé, Nicolas Perotti appartient encore au siècle de Laurent de Médicis : il étoit né à Sassoferrato en 1430. Sous Nicolas V il entra au service de la cour de Rome ; à l'âge de vingt-huit ans il fut nommé archevêque de Siponto, et mourut en 1480. Il fut un des savans qui travaillèrent pour Nicolas V ; on regardoit sa traduction de Polybe comme une des meilleures qui furent faites à cette époque. Son plus célèbre ouvrage est son *Corucopia sive commentarii de lingua latina*.

Hermolaus Barbaro, né à Venise en 1454 d'une famille noble, professa la littérature classique

dans plusieurs villes d'Italie. Il fut exilé de Venise pour avoir accepté, sans la permission de la république, le patriarchat d'Aquilée qu'Innocent VIII lui avoit conféré en 1490. Il mourut en 1493 à Rome de la peste : il a traduit Dioscoride et la Rhétorique d'Aristote. Son principal ouvrage est une révision du texte de Pline, qu'il publia sous le titre de *Castigationes Plinianæ*.

Nous terminerons la liste des hellénistes italiens du quinzième siècle par les savans qui ont rédigé les premiers lexiques grecs et les premières grammaires grecques écrites en latin, et par celui à qui l'on doit le premier recueil d'inscriptions.

JEAN CRESTONE ou CRASTONE, de Plaisance, religieux de l'ordre des Carmes, sentit le besoin d'une grammaire latine pour l'usage de ceux qui vouloient étudier le grec. Il traduisit en 1480 celle que Jean Lascaris avoit publiée en 1476, et rédigea lui-même un dictionnaire grec-latin : ce dernier n'est guère plus qu'un vocabulaire, sans citation d'autorité; mais un premier travail de ce genre, à une époque où il n'existoit que peu de livres grecs imprimés, présentoit de grandes difficultés. Henri Étienne a jugé Crestone avec beaucoup d'injustice; il a surtout montré peu d'urbanité en qualifiant ce religieux de *sus Bæotica* [1]. Les contemporains de Crestone n'en jugèrent pas ainsi : ils accueillirent son ouvrage avec reconnoissance, et lui prodiguèrent de justes éloges. *Buonaccorso*, qui le publia, en rédigea un abrégé plus riche en mots que l'ouvrage même.

[1] Epist. de typogr. suæ statu.

Bonus Accursius ou *Buonaccorso* soigna la première édition; elle parut à Milan, vers 1480, in-fol., et fut réimprimée par Denys Bertochus, à Vicence, en 1483, in-fol., et une seconde fois par le même, à Modène, en 1499.

L'abrégé de *Buonaccorso* parut deux fois à Milan, in-4°, sans date. Denys Bertochus et Marc-Antoine de Bacileriis le contrefirent à Reggio, 1497, in-4°.

Alde l'Ancien réimprima ce Dictionaire en 1497, in-fol., avec quelques augmentations (Voy. vol. I, Introd. p. XLVI), sans en nommer l'auteur, de manière qu'il est aussi connu sous le nom de Dictionnaire d'Alde. Nous remarquons les éditions suivantes de ce Dictionnaire.

Ferrare, 1510, in-fol. imprimé par *Jean Maciochi*, sous le titre de Dictionum græcarum Thesaurus.

Paris, 1512, in-fol., par *Gilles Gourmont*: édition revue par *Jérome Aléandre*.

Bâle, 1519, in-fol., et 1522, in-fol.

Paris, 1521, in-fol, édition soignée par *Nic. Bérauld*, qui fut le précepteur de l'amiral de Coligni.

Venise, 1524, in-fol., par les Aldes (Voy. vol. I, Introd. p. XLVII).

Bâle, 1524, in-fol., édition soignée par *Jacques Tryng*, plus connu sous le nom de *Ceratinus*, qu'il prit d'après sa ville natale, Hoorn en Hollande, sous le titre de Dictionarius græcus. Erasme de Rotterdam y a ajouté une préface.

Bâle, 1561, in-fol., édition soignée par *Cœlius Secundus Curio*; réimprimée en 1576.

GUARINO *de Favera*, château situé près de Camerino, qui prit les noms de VARINUS PHAVORINUS CAMERS, sous lesquels il est plus connu, étudia à Florence sous Ange Politien et Jean Lascaris. Laurent de Médicis le donna pour précepteur à son fils

Jean, qui fut ensuite pape sous le nom de Léon X, et lui confia la direction de sa bibliothèque. Il entra ensuite dans la congrégation de S[t] Silvestre, de l'ordre de S[t] Benoît, et employa le loisir d'une vie retirée à composer divers ouvrages. Il fut nommé en 1514 à l'évêché de Nocera, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1537. Le premier ouvrage qu'il publia est un choix de mots, tiré des Commentaires d'Eustathe, qui étoient alors inédits, et d'autres grammairiens; les mots y sont rangés par ordre alphabétique. Les grammairiens qui ont servi à Varino sont nommés en tête de l'ouvrage; ils sont au nombre de trente-deux, parmi lesquels il y en a qui n'ont pas été publiés encore. Le principal usage auquel cet ouvrage peut être employé de nos jours, est la correction du texte des grammairiens publiés. Il fit ensuite en langue latine un recueil de sentences, tirées de Jean Stobée, sous le titre d'Apophthegmata ex variis auctoribus per Joannem Stobæum collecta. Son troisième ouvrage et le plus important, est son Lexique grec, intitulé : Magnum ac perutile Dictionarium. L'auteur l'a compulsé d'Hesychius, Suidas, Phrynichus, Harpocration, Eustathius, de l'Etymologicum magnum, du Lexique de Philémon, qui s'y trouve presque en entier, de divers ouvrages de grammairiens et de scholiastes. Ce dictionnaire, sans traduction latine, étoit certainement un livre fort utile à l'époque où il a paru; mais aujourd'hui il n'a d'autre mérite que les variantes et corrections des auteurs cités qu'il nous fournit, et les extraits de grammairiens inédits qu'il renferme.

1° Les *Extraits* de Varino parurent pour la première fois dans le Thesaurus Cornucopiæ et Horti Adonidis, Venise, 1496, in-fol. Ils n'ont été réimprimés depuis, que par Mr *Gu. Dindorf*, dans son recueil (Voy. vol. II, p. IV).

2° Les *Apophthegmata* ont été publiés à Rome, 1517, in-8°. La compilation de Stobée étoit alors inédite.

3° La première édition du *Lexique* a été imprimée à Rome par Zacharie Calliergus, en 1523, in-fol. *Joach. Camerarius* en donna une seconde, augmentée et pourvue de tables qui en facilitent l'usage, Bâle, chez Rob. Chimerinus (Winter), 1538, in-fol. *Antonio Bortoli*, imprimeur à Venise, en donna en 1712, in-fol., une édition fortement augmentée; mais comme il a abrégé outre mesure la première table de l'édition de 1538, celle-ci n'est pas devenue superflue.

URBANO VALERIANO BOLZANI, de Bellune, né vers 1443, entra jeune dans l'ordre des Minimes, et fit de longs voyages à pied en Égypte, Arabie, Syrie, et à Constantinople. Il passa une grande partie de sa vie à Venise, occupé de l'instruction publique. Il fut aussi pendant quelque temps le maître de Jean de Médicis, qui fut pape sous le nom de Léon X. On n'avoit de son temps d'autre grammaire grecque que celle de Lascaris, écrite en grec, et peu commode pour un Occidental qui vouloit apprendre cette langue. Valeriano fut le premier qui en rédigea une en latin, sous le titre d'Institutiones græcæ grammaticæ [1].

[1] Il faut distinguer ce religieux, de son neveu, Giampierio Valeriano de Bellune, maître d'Hippolyte et Alexandre de Médicis, neveux de Léon X, auteur du livre De impietate litteratorum, et des Antiquitates Bellunenses.

La première édition de la grammaire de Valeriano parut en 1497, à Venise, chez Alde l'Ancien, in-4°, et dans la même ville, 1512, in-4°, corrigée et revue par *Jean de Tridino*, dit *Tacuinus*.

Dans la première moitié du quinzième siècle a vécu un Italien que nous pouvons à peine compter parmi les savans, et qui néanmoins a rendu de grands services à la littérature grecque : c'est Cyriaque Pizzicolli, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancône*, négociant de cette ville, né vers 1391. Un penchant irrésistible pour les voyages lui fit parcourir, à différentes reprises, l'Italie, l'Égypte, une partie de l'Asie, et la Grèce. C'est dans ces voyages qu'il apprit le grec, et copia les inscriptions qu'il vit sur les monumens. Il en fit un recueil qui ne vit le jour que deux siècles après sa mort. On y trouve une foule d'erreurs, ainsi que devoit en commettre un homme illétré; elles ont donné lieu à des disputes sur l'authenticité des inscriptions qu'il a rassemblées. Il y en a certainement de fausses, mais il seroit injuste d'accuser Cyriaque de supercherie; il est plus probable qu'il a été la dupe de son ignorance et de sa crédulité. Toujours ce négociant d'Ancône est-il le premier qui se soit avisé qu'il pourroit être utile de conserver les inscriptions publiques. Parmi ces inscriptions il y en a plus de latines que de grecques. Cyriacus en avoit formé deux volumes; l'un, qui contient les inscriptions en prose, a été imprimé; l'autre, où se trouvoient beaucoup d'inscriptions poétiques, a appartenu à *Pierre Burman*, qui y a puisé les morceaux de son Anthologie latine.

Charles Moroni, bibliothécaire du cardinal Barberini, a fait imprimer à Rome, les inscriptions en prose, recueillies par Cyriacus. Ce recueil porte le titre de Epigrammata reperta per Illyriam a Cyriaco Anconitano; in-fol. Il est sans date.

Il n'entre pas dans notre plan de conduire l'histoire de la littérature grecque, au-delà de l'époque où elle prit racine en Occident; mais, après avoir passé en revue les savans qui la fixèrent en Italie, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se fit, sous ce rapport, au quinzième siècle, dans quelques autres pays de l'Europe.

CHAPITRE CI.

Transplantation de la Littérature grecque en France, en Allemagne, et en Hongrie, au quinzième siècle.

Il paroît que la lettre que le pape Innocent III avoit adressée à l'université et au clergé de France, pour encourager l'étude de la langue grecque, n'eut pas de résultat; car cette langue n'étoit pas enseignée lorsqu'en 1458 Grégoire Tifernas, c'est-à-dire, de Citta di Castello, arriva à Paris. Ce disciple d'Emanuel Chrysoloras tint vers 1450 école à Naples; il vécut ensuite à la cour du pape Nicolas V. Après la mort de ce pontife il alla en France: le recteur de l'université de Paris lui accorda sur-le-champ une chaire de littérature grecque, avec des appointemens analogues [1]; mais il déserta la place

[1] On raconte qu'arrivé à Paris Grégoire se présenta devant le recteur de l'université, déclara son intention de professer la littérature grecque, et réclama les émolumens que les décrets du concile de Vienne lui assuroient. Si cette historiette est véritable, on auroit pu opposer au professeur, que, dans la constitution Clémentine qu'il faisoit valoir en sa faveur, il n'est pas question de langues parlées par des chrétiens schismatiques; qu'il s'y agit uniquement des langues des Infidèles, savoir, des Juifs et des Musulmans. Comme quelques-uns de nos lecteurs n'ont peut-être pas un corps de droit canon sous la main, nous croyons devoir placer ici le passage curieux des décrets du concile de Vienne, de 1311, dont il s'agit:

au bout de quelques mois. Ce court espace de temps lui avoit suffi pour former quelques élèves, ou plutôt pour éveiller en eux le goût de sa langue, dont ils continuèrent seuls l'étude, et s'y perfectionnèrent assez pour pouvoir eux-mêmes l'enseigner. De ce nombre furent le célèbre *Robert Gaguin*, et un Allemand, *Jean Stein*, qui se faisoit appeler à Paris *Lapierre*, et traduisit son nom en *Lapidanus*; l'un et l'autre devinrent les maîtres de Reuchlin.

« Ideoque illius, cujus vicem in terris, licet immerito, gerimus, dit Clément V, imitantes exemplum, qui ituros per universum mundum ad evangelizandum apostolos, in omni linguarum genere esse voluit eruditos, viris catholicis notitiam linguarum habentibus, quibus utuntur infideles præcipue, abundare sanctam affectamus Ecclesiam, qui infideles ipsos sciant et valeant sacris institutis instruere, Christicolarumque collegio per doctrinam christianæ fidei ac susceptionem sacri baptismatis aggregare. Ut igitur peritia linguarum hujusmodi possit habiliter per instructionis efficaciam obtineri, hoc sacro approbante concilio, scholas in subscriptarum linguarum generibus, ubicunque Romanam curiam residere contigerit, nec non in Parisien., et Oxonien., Bononien. et Salamantino studiis, providimus erigendas; statuentes ut in quolibet locorum ipsorum teneantur viri catholici sufficientem habentes hebraicæ, arabicæ et chaldææ linguarum notitiam : duo videlicet unius cujuscumque linguæ periti, qui scholas regant inibi, et libros de linguis ipsis in latinum fideliter transferentes, alios linguas ipsas sollicite doceant earumque peritiam studiosa in illos instructione transfundant, ut instructi et edocti sufficienter in linguis hujusmodi fructum speratum possint (Deo auctore) producere, fidem propagaturi salubriter in ipsos populos infideles. Quibus equidem in Romana curia legentibus per sedem Apostolicam; in studiis vero, Parisiensi per regem Franciæ; in Oxoniensi Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ ac Walliæ; in Bononiensi per Italiæ, in Salamnatino per Hispaniæ prælatos, monasteria, capitula, conventus, collegia exempta et non exempta, et ecclesiarum rectores in stipendiis competentibus et sumptibus volumus provideri; contributionis onere singulis juxta facultatum exigentiam imponendo, privilegiis et exemptionibus contrariis nequaquam obstantibus, quibus tamen nolumus quoad alia præjudicium generari. » Clementinar. Lib. V, tit. I. de magistris, cap. I.

Après lui, un Grec, GEORGE HERMONYME CHARITONYME CHRISTONYME, communément appelé HERMONYMUS *de Sparte*, revenant de Londres, où Sixte IV l'avoit envoyé pour négocier la délivrance de l'archevêque d'Yorck, s'arrêta, en 1476, à Paris, expliqua publiquement Homère et Isocrate, et gagna de l'argent par les belles copies qu'il fit de manuscrits grecs.

Le troisième savant qui professa le grec à Paris, fut ANDRONIC CALLISTE, dont il a été question dans cet ouvrage. Selon quelques auteurs, il mourut à Paris; d'autres le font retourner en Italie.

Après lui, PHILIPPE BEROALDO *l'aîné*, de Bologne, qui a commenté un grand nombre d'auteurs grecs et latins, après avoir professé avec succès à Parme et à Milan, fut appelé à Paris. Ce furent les leçons qu'il donna dans cette capitale, qui inspirèrent principalement à la nation françoise ce goût pour la littérature ancienne, qui, dans le siècle suivant, se déploya si heureusement, et qui prépara la naissance d'une troisième littérature classique en Europe. Beroaldo ne resta pourtant pas long-temps à Paris; appelé à Bologne sous des conditions très-honorables, il ne put résister à la voix de sa patrie.

En 1489, on nomma trois Italiens professeurs de littérature classique à Paris. L'un fut PUBLIO FAUSTO ANDRELINI de Forli, qui y resta trente ans, et obtint des pensions de Charles VIII, de Louis XII, et de François Ier, ainsi que d'Anne de Bretagne, épouse des deux premiers, ce qui l'engagea à prendre le titre de *Poeta Regius et Regineus*. Le second

fut GEROLAMO BALBI de Venise. Ce professeur d'un caractère turbulent, eut des disputes avec Andrelini et Gaguin. Ces deux adversaires lui ayant reproché des vices honteux, il se vit obligé de quitter la France en 1496. Il fut par la suite évêque de Gurck, et assista en 1530 au couronnement de Charles-Quint à Bologne. Le troisième fut CORNELIO VITELLI de Cortona.

Un quatrième Italien qui professa à Paris, quoique né dans le quinzième siècle, appartient plutôt au seizième : c'est JÉROME ALÉANDRE de Motta, terre du Trévisan. Cet homme, né en 1480, fut un des plus savans de son temps. Louis XII l'appela en France en 1508, et le nomma professeur d'éloquence et de littérature grecque à l'université de Paris, avec des appointemens de 500 écus d'or. Il y expliqua la grammaire de Théodore de Gaza, Platon et d'autres livres grecs, et dirigea Gilles Gourmont dans les impressions qu'il exécuta. La peste l'ayant chassé de Paris, il continua pendant quelque temps ses leçons à Orléans. En 1517, Léon X le nomma garde de la bibliothèque du Vatican. Il fut envoyé nonce en Allemagne pour l'extirpation de l'hérésie de Luther. En 1524, Clément VII lui conféra l'archevêché de Brindes, et l'envoya comme nonce auprès de François Ier, qui se trouvoit à la tête de son armée en Italie. Avec ce souverain il assista à la bataille de Pavie.

L'Allemagne est le pays où la révolution que la renaissance des lettres avoit opérée en Italie, pénétra avant tous les autres. La mauvaise réputation

que les pères assemblés aux conciles de Constance et de Bâle avoient faite au climat de l'Allemagne, ne put engager les réfugiés grecs à passer les Alpes, pour se fixer sous ce ciel septentrional, et nous ne trouvons qu'un seul exemple que quelqu'un d'entre eux s'y soit arrêté. C'est ANDRONIC CONTABLACUS qui, vers 1474, ouvrit une école à Bâle [1]. La nouvelle de ce qui s'étoit passé au-delà des Alpes avoit été portée en Allemagne, comme en France et en Angleterre. Mais le degré de perfection auquel l'instruction publique étoit déjà parvenue dans une partie de l'Allemagne, principalement en Westphalie et dans les Pays-Bas, fut cause qu'elle y produisit une bien plus grande sensation. Depuis la fin du quatorzième siècle, l'éducation littéraire y avoit éprouvé un perfectionnement notable, qui est principalement dû à un citoyen de Déventer, nommé *Gérard van Grote* ou *Magnus* [2]. Cet homme vraiment religieux, qui avoit fait ses études à Paris, fonda dans sa ville natale une confrérie uniquement consacrée à l'instruction de la jeunesse et à l'étude des saints pères : il mourut en 1384. *Florentius de Leerdam*, qui lui succéda dans la direction de cette maison, ou plutôt qui acheva l'ouvrage commencé par son maître, instruisit les frères dans la calligraphie, et les habitua à s'occuper de la con-

[1] L'université de cette ville avoit été fondée en 1460. L'historiographe de Bâle, *Pierre Ochs*, ne parle pas du séjour que Contablacus y fit.

[2] On peut voir, sur les détails qui vont suivre, *Ruhkopf* Gesch. des Schulwesens in Deutschland, Bremen, 1793, in-8°, et les ouvrages cités de *Chph. Meiners*.

fection de manuscrits. Un de ses élèves, *Gérard Zerbolt*, communément nommé *Gérard de Zutphen*, fut nommé directeur de la bibliothèque attachée à la maison de Déventer, qui étoit considérable pour le temps. L'établissement de Déventer fut imité en plusieurs villes des Pays-Bas, de la Saxe et de la Westphalie; beaucoup de personnes riches s'empressèrent de le doter par leurs dispositions testamentaires. Ce fut là, et sous Florentius même, que fut élevé un homme destiné par la Providence à exercer une influence salutaire sur la génération avec laquelle il vivoit. C'est le célèbre Thomas à Kempis (proprement Thomas Hæmmerlein ou Malleolus), né en 1380. Sorti de la maison de Déventer, il entra comme membre dans celle de Saint-Agnès, près Zwoll, qui en dépendoit; il en fut ensuite le directeur: c'est là qu'il passa toute sa vie, et qu'il mourut en 1471. Comme instituteur, il y forma un grand nombre d'élèves qui appartiennent aux hommes les plus distingués du quinzième siècle. Parmi eux, nous nommerons *Maurice comte de Spiegelberg*, *Rodolphe de Lange*, *Alexandre Hegius*, *Louis Dringenberg*, *Antoine Liber*, tous les cinq de la Westphalie, et le célèbre Frison *Rodolphe Agricola*. Dans les maisons dépendantes de celles de Déventer, on avoit introduit une méthode d'enseignement préférable à tout ce qu'on connoissoit à cette époque en deçà des Alpes, ou peut-être dans tout le reste de l'Europe. On s'en convaincra facilement en comparant le latin de Thomas à Kempis à celui des écrivains antérieurs.

Thomas à Kempis, qui avoit entendu parler de la nouvelle littérature apportée en Italie par les Grecs, et de la protection que Nicolas V et la famille de Médicis lui accordoient, stimula ses élèves à la transplanter en Allemagne. Par suite de ses conseils, le comte de Spiegelberg et Rodolphe de Lange allèrent en Italie : plus tard, Agricola les y suivit. Les deux premiers furent, entre les années 1460 et 1470, les disciples de George de Trébisonde, de Théodore de Gaza, de François Philelphe, de Laurent Valla, etc. Ils achetèrent tout ce qu'ils purent se procurer en manuscrits grecs et latins, et ils revinrent dans leur patrie, enrichis de toutes les connoissances qu'ils avoient pu acquérir dans la société de ces maîtres, et pleins d'enthousiasme pour répandre dans leur patrie la nouvelle lumière venue de l'Orient. Les hautes dignités ecclésiastiques auxquelles ces deux hommes furent promus à Emmerich et à Münster, leur en facilitèrent les moyens, et ils se servirent de cet ordre ou de cette congrégation, par laquelle ils avoient reçu eux-mêmes leur première instruction, pour établir, dans les provinces sur lesquelles ils purent avoir de l'influence, des écoles et d'autres établissemens littéraires. Leur ancien camarade Hegius fut nommé recteur de l'école de Déventer : Erasme de Rotterdam, Hermann von dem Busche, l'ami de Laurent de Médicis [1], le pape Adrien VI, Nicolas

[1] Nos lecteurs qui ne connoissent pas Hermannus Buschius, trouveront des renseignemens sur ce littérateur dans *Fr. Sweertii* Athenæ Belgicæ, p. 341 ; dans *Jac. Revii* Daventria illustrata, Lib. II,

Cleonardus, Alardus d'Amsterdam, Cornélius Crapus, et le célèbre chef des *Cicéroniens* du seizième siècle, Christophe Longolius, furent ses disciples. Rodolphe de Lange, grand-prévôt du chapitre de Münster, fonda dans cette ville une école destinée à devenir une pépinière d'instituteurs. Il y appela six professeurs, les plus habiles qu'il put se procurer [1]; entre autres, *Tiedmann Camerer* et *Bernard Gwering*, et plus tard, *Jean Murmelius*, et *Jean Cæsarius*, lequel y enseigna le grec. Pendant cinquante ans il est sorti de cet établissement une foule de savans et de gens de lettres. Le comte de Spiegelberg réforma l'école déjà existante à Emmerich; et Antoine Liber introduisit les bonnes études à Kempen, à Alomar et à Amsterdam, où il enseigna successivement. Par les conseils d'Agricola, Louis Dringenberg établit cette fameuse école de Séléstadt en Alsace, d'où sortirent Conrad Celtès, Jacques Wimpheling, Beatus Rhenanus, Henri Bebelius, Bilibald Pirckheimer, et beaucoup d'autres savans.

Pendant que Spiegelberg et Lange opérèrent en Westphalie la révolution salutaire dont nous venons de parler, trois autres hommes célèbres tra-

p. 135; dans *Baillet*, Jugemens, etc. vol. II, p. 143; dans la Bibl. cur., hist. et crit. de dom *Clément*, vol. V, p. 452.

[1] Voy. *Herm. Hamelmanni* Opera, p. 265. L'université de Cologne protesta contre l'abolition des anciens livres élémentaires, tels qu'Alexandri Grammatici doctrinale, le Mammæ tractus, la Gemma gemmarum, etc. Mais le prudent prévôt qui l'avoit ordonnée, engagea les professeurs à s'en remettre à la décision de quelques-uns des plus célèbres professeurs d'Italie. On pense bien que Lange gagna ce procès.

vaillèrent vers le même but dans l'Allemagne méridionale : ce furent Agricola, Reuchlin et Celtès.

Rodolphe Agricola [1], qui proprement s'appeloit Haussmann, naquit vers 1441 dans un village près de Groningue. Il reçut son instruction littéraire à Zwoll, sous Thomas à Kempis, et y contracta avec les hommes dont nous venons de parler une amitié qu'il entretint toute sa vie, et qui faisoit ses délices à une époque où il avoit pris du dégoût pour bien des jouissances de sa jeunesse. Il acheva ses études à Louvain, et quoiqu'il dût se conformer à la marche accoutumée aux universités de ce temps, la lecture assidue de Cicéron et Quintilien forma son goût. Son desir d'acquérir de nouvelles connoissances, et de se perfectionner dans le grec, l'engagea à se rendre d'abord à Paris, où il suivit les cours d'Hermonyme de Sparte, et ensuite en Italie. Il passa plusieurs années à Ferrare, où le duc Hercule d'Este fut son protecteur, et Théodore de Gaza son maître : celui-ci expliquoit alors les écrits d'Aristote. Dans la société des savans Italiens il fit aussi des progrès en latin; la délicatesse de sa prononciation et l'élégance de sa diction furent d'autant plus admirées, qu'on ne s'attendoit pas à les trouver dans la bouche d'un ultramontain. Ce fut en Italie qu'Agricola contracta une amitié qui devint décisive pour sa vie, savoir, avec le jeune Dalberg [2].

[1] La Biographie universelle renferme un article assez sec sur Agricola; nous en sommes d'autant plus surpris, que l'auteur étoit très-certainement en état d'en donner un intéressant. Le nôtre est une traduction libre de celui de M. Heeren.

[2] Connu des gens de lettres sous le nom de *Johannes Camera-*

Vers 1481, il retourna dans sa patrie. La réputation de son érudition l'y avoit précédé; on lui offrit plusieurs chaires; mais son goût pour le travail de cabinet et pour l'indépendance lui fit refuser ces propositions; il se décida même à rester célibataire. Néanmoins il accepta une mission momentanée auprès de l'empereur Maximilien, dont la ville de Groningue le chargea. Il entretenoit une correspondance suivie avec les amis de sa jeunesse, et seconda leurs plans de tous ses efforts.

Agricola étoit revenu de ses voyages, plein d'enthousiasme pour la littérature ancienne; l'étonnement qu'avoit causé en Italie un homme du Nord, capable de lutter, sous le rapport de l'éloquence et de l'érudition, avec les plus savans indigènes et Grecs, avoit probablement fait naître en lui le desir d'enlever à la presqu'île une gloire dont avec raison elle étoit fière. Ses lettres en font preuve. « Unum hoc tibi affirmo, c'est dans ces termes qu'il écrivit à Lange, ingentem de te concipio fiduciam, summamque in spem adducor, fore aliquando ut priscam insolenti Italiæ et propemodum occupatam bene dicendi gloriam extorqueamus, vindicemusque nos, et ab ignavia qua barbaros indoctosque et elingues, et si quid est his incultius, esse nos jactitant, exsolvamus, futuramque tam doctam et litteratam Germaniam nostram ut non latinius

rius Dalburgius, car c'est ainsi qu'il se nommoit en latin, au lieu de Dalbergius. Le nom de Camerarius n'est pas un nom propre; il désigne une qualité. L'illustre maison de Dalberg possédoit à titre héréditaire la charge de Camérier de l'évêché de Worms, et tous ses membres s'appelèrent *Kæmerer von Dalberg*.

vel ipsum sit Latium. [1] » Et dans une lettre à Reuchlin : « Gaudeo, dit-il, vicem tuam, et quum animæ naturæque tuæ felicitati, tum vero imprimis fortunis Germaniæ nostræ gratulor, quam, si unquam, nunc aliquando expergefieri oportet, et ab hac barbaria, qua tot jam sæculis velut stupido sopore oppressa tenetur, excitari. [2] » C'est dans cette vue qu'il encourageoit les travaux de ses amis, et s'efforçoit d'attirer de tous les pays des écoliers à leurs institutions. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie que, son ami Dalberg, chancelier de l'électeur Palatin, dont il regardoit la maison comme la sienne, et dont la société lui étoit devenue un besoin, ayant été élu prince-évêque de Worms, il se laissa engager à se fixer alternativement dans cette ville et à Heidelberg, et à y professer la littérature ancienne. Il étoit regardé par les savans comme un oracle, tant à cause de son érudition que pour les livres rares qu'il possédoit; car dans sa bibliothèque étoient l'Histoire naturelle de Pline, et les ouvrages d'Aristote et de Théophraste sur cette science, qui étoient encore inconnus dans le reste de l'Allemagne. Il avoit ramassé plus de mille volumes. Malgré les honneurs dont il fut comblé dans sa nouvelle position, il s'y déplut : en général le séjour de l'Italie resta un objet continuel de ses regrets ; il ne pouvoit plus s'accoutumer au ciel septentrional, et à l'ignorance de ses compatriotes ; et le petit nombre d'amis avec lesquels il

[1] Voy. *Agricolæ* Opera, vol. II, p. 178.

[2] Ibid., p. 179.

entretenoit une correspondance suivie ne put le dédommager de tout ce qui lui manquoit. Bientôt après son retour d'Italie il prétendit, dans une lettre à Hégius, sentir baisser ses facultés. « Jam labi, dit-il, memoria auctorum, jam historiæ excidere, jam verborum proprietas, copia, decor, defluere incipiunt. Si quid soluta oratione tento scribere, oratio ipsa horrida. Versus rarissimum facio. » On peut douter que, s'il avoit vécu, il eût continué à montrer son ancienne énergie, d'autant plus, que dans les derniers temps, l'étude de l'hébreu absorba tous ses loisirs. Il eut cependant le bonheur de revoir encore une fois sa chère Italie; il y accompagna en 1484 son ami Dalberg, envoyé pour complimenter Innocent VIII. Il mourut peu de temps après son retour en Allemagne, en 1485. Les bibliothèques d'Agricola et de Dalberg, et celle d'un couvent de Ladenbourg, devinrent le fonds de la célèbre bibliothèque de Heidelberg.

Parmi les disciples d'Agricola à Heidelberg, se trouvoit CONRAD CELTÈS, proprement MEISSEL, né en 1459 à Wipfelt près Würzbourg. Son père l'ayant destiné à l'économie rurale, il déserta la maison paternelle pour aller étudier à Cologne : on dit qu'il fréquenta aussi le gymnase de Séléstadt sous Dringenberg. Vers l'année 1482, il se rendit à Heidelberg, où Agricola fut son maître pour les deux littératures anciennes, et où il gagna l'amitié de Dalberg. Il professa ensuite en différentes universités, à Leipzig, Erfurt, et Rostock, probablement dans la vue de ramasser une somme d'argent pour

aller visiter la métropole de la littérature classique. Il exécuta vers 1486 ce projet, et entendit les plus fameux professeurs de Venise, de Bologne, Ferrare, Florence et Rome. L'empereur Frédéric III, qui admiroit ses poésies latines, lui décerna une couronne, qu'il reçut d'une manière solennelle à Nuremberg, le 1er mai 1491; premier exemple en Allemagne d'un *poeta Cæsareus laureatus*. Des prérogatives honorifiques étoient attachées à la possession de ce laurier. Pendant plusieurs années, Celtès n'eut pas de domicile fixe; il parcourut différentes parties de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Pologne, et sa célébrité lui procura partout une foule d'auditeurs. Son grand protecteur, l'empereur Maximilien I, l'appela en 1501 à Vienne, où il introduisit, le premier, l'étude de la littérature grecque. Il y mourut en 1508.

Celtès a beaucoup contribué, par ses courses, à répandre le goût de la littérature classique dans la partie méridionale de l'Allemagne. L'Académie platonique, qu'il avoit connue en Italie, lui donna l'idée d'une semblable association pour l'Allemagne; mais il voulut lui donner une plus grande extension. Sept sociétés devoient réunir les hommes les plus savans en littérature ancienne, en poésie, histoire et astronomie. Une de ces sociétés, nommée *Societas Rhenana litteraria*, qui siégeoit à Heidelberg, et dont Jean de Dalberg fut le premier président, parvint à une certaine splendeur: Jean Trithémius, Hermann von dem Busche, le comte Hermann de Nuenar, et Wilibald Pirkheimer, en furent membres. Une

seconde société fut établie en Hongrie ; une troisième portoit le titre de *Societas Danubiana*. Il fonda aussi un *Collegium poetarum*, dont le fameux cardinal Matthieu Lang fut le protecteur en titre. Ces sociétés devoient aussi faciliter à Celtès la recherche de documens historiques ; car il travailloit à un vaste ouvrage, sous le titre de Germania illustrata, qui n'a pas paru, quoiqu'il en ait fini une grande partie. Les livres de Celtès devinrent le noyau de la bibliothèque de Vienne.

Le plus célèbre des trois restaurateurs de la littérature dans le quinzième siècle, en Allemagne, fut JEAN REUCHLIN, dit CAPNIO. Né à Pforzheim, dans le pays de Bade, en 1455, il reçut dans cette petite ville la première instruction littéraire. A l'âge de dix-sept ans, sa belle voix le fit admettre dans la chapelle du marggrave, son souverain, et les talens qu'il montra engagèrent ce prince à l'associer aux études de son troisième fils Frédéric, qui fut par la suite évêque d'Utrecht : il fut envoyé avec ce prince à l'université de Paris. Ce fut là qu'en 1473 les disciples de Gregorio de Tiferna, Jean Lapierre et Robert Gaguin, lui enseignèrent les premiers élémens du grec. Quelques années après, il continua cette étude sous Hermonyme de Sparte, qui lui donna aussi des leçons de calligraphie. Sous ce maître, il étudia Aristote dans la langue originale, et se préserva ainsi des subtilités scolastiques. Jean Wessel, qui professoit à Paris la langue hébraïque, l'instruisit dans un idiome qui devoit faire le tourment de sa vieillesse. De Paris, Reuchlin se rendit à Bâle,

où il se perfectionna dans le grec, sous la direction d'Andronicus Contoblacus : il y trouva une collection de manuscrits, dont le cardinal de Raguse avoit fait présent aux Dominicains. Les frères Amerbach le chargèrent de composer un dictionnaire latin, qu'il rédigea à l'âge de vingt ans. Ce livre parut sous le titre de Breviloquium. Andronicus l'engagea à professer lui-même la langue grecque : il le fit pendant quatre ans, et fut ainsi le premier Allemand qui ait enseigné cette langue.

Cependant Reuchlin ne voulut pas se vouer à cet état : il se rendit à Orléans et Poitiers pour y étudier le droit. Dans la seconde ville il enseigna encore une fois le grec, et écrivit une grammaire grecque sous le titre de Μικροπαιδεία, ouvrage oublié aujourd'hui, aussi bien que le Breviloquium. De retour en Allemagne, il prit en 1479, à Tubingue, le grade de docteur en droit, et se consacra au barreau. L'ordre des Dominicains le nomma son avocat en Allemagne. Ebérard le Barbu, premier duc de Wirtemberg, ayant entrepris en 1482 un voyage à Rome, le choisit pour compagnon, à cause de la délicatesse avec laquelle il parloit le latin. Ce prince l'envoya encore une fois en Italie en 1489. Reuchlin se lia d'amitié avec Politien, Ficino, Landino, Jean Pic de la Mirandole et d'autres hommes célèbres. Ficino et Pic de la Mirandole l'instruisirent dans la philosophie platonicienne ; Hermolaus Barbaro lui donna le nom de Capnio, qui exprime son nom *barbare* de Reuchlin. En 1492, il accompagna son souverain à Linz auprès de l'empereur Frédéric III. Celui-

ci l'anoblit, et le revêtit de la dignité de comte du palais impérial, avec faculté de créer dix docteurs en droit. Un juif, Jacques Jehiel Loans, médecin de l'empereur, lui apprit l'hébreu.

Après la mort d'Ebérard I, et sous le règne turbulent de son successeur, Reuchlin se retira à la cour Palatine, où l'électeur et Dalberg l'accueillirent très-bien. L'électeur l'envoya en 1498 à Rome, et ce fut pendant ce troisième voyage qu'il connut Jean Argyropulus, et qu'il se perfectionna dans l'hébreu, sous le juif Abdias. Sous le règne du duc Ulric, il retourna dans le pays de Wirtemberg, où pendant quelque temps il se voua uniquement aux occupations littéraires, et publia en 1506 à Pforzheim ses Rudimenta linguæ hebraicæ. La Ligue de Souabe le nomma un de ses trois juges, et il remplit ces fonctions pendant onze ans. La guerre entre les confédérés et le duc Ulric lui causa toute sorte de désagrémens, et il se retira à Ingolstadt. Le duc Guillaume de Bavière le nomma en 1520 professeur de grec et d'hébreu à cette université; mais il préféra Tubingue, où il fut également appelé : il y mourut en 1522.

Reuchlin étoit à la fois philologue, théologien, jurisconsulte, et un savant distingué dans les trois parties. Ce n'est pas seulement de la langue grecque qu'il fut un des principaux restaurateurs; c'est lui qui le premier montra la nécessité de se familiariser avec l'hébreu, et composa des ouvrages élémentaires pour cette étude. Il ne fut pas libre des foiblesses de son siècle; il étoit partisan de la

Cabbala. Rien de plus fameux dans l'histoire des vingt années qui précédèrent la réformation de Luther, que la querelle qu'il eut à soutenir avec les théologiens de Cologne, avec un juif baptisé, nommé Jean Pfefferkorn, et avec Jacques de Hochstraten, prieur des Dominicains, qui sollicitoient à la cour impériale un ordre de brûler tous les livres des juifs. La querelle de Reuchlin avec ces fanatiques fut celle des lumières contre les ténèbres; elle fut conduite avec toute la chaleur d'une affaire de parti. L'Allemagne entière et une partie de l'Europe prirent part pour Reuchlin, qui, dans un ouvrage plein d'érudition, mais surtout fort de raison, s'opposa au vandalisme des prêtres de Cologne. Il est probable que, sans la prudence de Léon X, qui étouffa cette affaire, le feu de la réformation qui couvoit sous la cendre, et qu'une autre imprudence des Dominicains devoit changer bientôt en un incendie funeste, auroit éclaté quelques années plus tôt. Ce qui est sûr, c'est que la révolution commencée par un moine de Wittenberg n'eut pas de plus zélés partisans que les mêmes champions qui s'étoient déclarés pour Reuchlin; mais il faut rendre à celui-ci le témoignage que, s'il traita rudement ses adversaires, il n'attaqua ni le dogme ni l'autorité de l'église ou du pape. Aussi les Dominicains, effrayés par l'orage qui s'éleva en 1517, prirent-ils, en 1520, sagement le parti d'étouffer cette affaire d'une manière honorable pour Reuchlin.

Le plus célèbre parmi les élèves de Reuchlin fut *Philippe Schwarzed*, son parent, dont il chan-

gea le nom en *Melanchthon.* Ce savant, *Érasme de Rotterdam*, *Michel Néander*, *Laurent Rhodoman*, *David Chytræus*, et *Martin Crusius*, achevèrent dans le seizième siècle la révolution littéraire qui étoit née sur le sol de l'Italie.

La plupart des hellénistes d'Italie et d'Allemagne, dans le quinzième siècle, que nous avons nommés jusqu'à présent, n'avoient étudié les modèles de l'antiquité que par un de ces deux motifs : ou parce que la perfection qui brille dans les ouvrages d'imagination des anciens les avoit remplis d'admiration, ou parce qu'ils vouloient former leur style sur la diction de ces écrivains. On lisoit de préférence les poëtes, les orateurs et les historiens ; on faisoit un peu moins de cas des philosophes, et très-peu des mathématiciens, des médecins et des jurisconsultes. A la fin du quinzième siècle, l'Italie avoit beaucoup d'érudits ; mais les sciences naturelles et exactes avoient fait peu de progrès. La première science sur laquelle l'étude de la littérature grecque eut une influence marquée, est l'astronomie, et c'est aux Allemands que fut réservé l'honneur de la restaurer. Un jeune professeur de Vienne, nommé *George Peurbach*, d'après la ville où il est né en 1423, car son vrai nom n'est pas connu, enseignoit cette science, pour l'étude de laquelle il n'avoit que de mauvaises traductions de Ptolémée et de quelques auteurs arabes, ainsi que la Sphère de Jean Halifax, communément nommé de Sacro Bosco, Anglois du treizième siècle, mort à Paris. Avec des secours si foibles, il fit beaucoup de découvertes

importantes, et en auroit probablement fait d'autres, si la mort ne l'avoit enlevé à l'âge de trente-huit ans. Il forma un élève célèbre, *Jean Müller*, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, parce qu'il étoit né en 1436 dans un village près de Kœnigsberg en Franconie. Depuis l'âge de seize ans, Müller s'attacha à Peurbach, dont il fut l'élève et le collaborateur. Après la mort de son maître, il suivit en Italie le cardinal Bessarion, qui avoit eu une mission à Vienne. Dans ce pays il apprit le grec, sous George de Trébisonde et Théodore Gaza. Il reconnut alors que les traductions de Ptolémée et de Théon étoient remplies d'erreurs. Dès ce moment il se proposa de répandre dans sa patrie la connoissance des mathématiciens grecs, dont il s'étoit procuré des copies. Il choisit en 1471 la ville de Nuremberg pour sa résidence, et y érigea une imprimerie, où il publia un commentaire sur la Cosmographie de Ptolémée; une défense de Théon contre George de Trébisonde; un commentaire sur les livres d'Archimède, dont Eutocius ne s'est pas occupé; un abrégé de l'Almageste; et plusieurs ouvrages de sa composition, qui lui ont mérité d'être regardé comme le restaurateur de l'astronomie. Le pape Sixte IV, voulant réformer le calendrier, attira Müller auprès de lui; ce savant n'avoit pas été à Rome depuis une année, qu'il y mourut le 6 juillet 1476, âgé de quarante ans : il fut enterré au Panthéon.

Après avoir parlé des Médicis de Florence et du pape Nicolas V, il seroit injuste de quitter l'his-

toire du quinzième siècle sans consacrer quelques lignes au plus illustre de leurs rivaux, Mathias Corvin, qui régna depuis 1458 jusqu'en 1490 en Hongrie. Ce prince réunissoit au plus haut degré l'amour des lettres à celui du luxe et de la magnificence. Jean Vitez l'Aîné, qui fut ensuite archevêque de Strigonie; et son neveu, connu aux gens de lettres sous le nom de Janus Pannonius, évêque de Cinq-Églises; avoient été ses instituteurs. L'un et l'autre s'étoient formés en Italie, et lui inspirèrent le desir de transplanter la civilisation et la littérature de ce pays sous le ciel de la Hongrie. Il fonda ou recréa avec une grande dépense l'université de Bude, où sa magnificence attira Jean Müller dit Regiomontanus, Simon Grynæus, Vitez, Wensheim, et plusieurs savans d'Italie, tels que Francesco Bandini et Filippo Valori. Ses rapports avec ce pays se multiplièrent depuis son mariage avec Béatrix, fille de Ferdinand I, roi de Naples, qui fut suivie en Hongrie d'un grand nombre de ses compatriotes. Mathias fonda la bibliothèque la plus nombreuse, la plus riche, la plus magnifique qui ait existé dans le quinzième siècle. On prétend qu'elle renfermoit cinquante mille manuscrits, nombre qui excède toute croyance. Ce qui est certain, c'est qu'il y employoit annuellement trente mille ducats; et que trente copistes à Bude, et quatre à Florence, travailloient sans cesse pour lui. Non seulement toutes les copies qu'il fit faire étoient écrites sur parchemin, et avec la plus grande netteté et correction; le prince témoignoit encore le prix qu'il y mettoit en

faisant couvrir leurs reliures d'or et de pierres précieuses. Les copistes de Bude étoient dirigés par *Félix de Raguse*, homme profondément versé dans les littératures grecque et orientale. Le premier conservateur de la bibliothèque de Bude fut *Thaddé Ugoletti* de Parme : celui-ci ayant été envoyé à Florence pour diriger les copies et les achats, *Barthélemy Fondi* lui succéda : après sa mort, *Galeotti Martius* de Narni, et finalement *Félix de Raguse*, remplirent cette place.

Les efforts de Mathias pour tirer sa nation de la barbarie furent infructueux. Après lui, la Hongrie fut le théâtre de la guerre et de la désolation. Les livres réunis à grands frais par ce prince furent volés à cause de la richesse de leur reliure, ou vendus par des gardiens infidèles, ou dispersés, lorsqu'en 1526 les Turcs s'emparèrent de Bude. Une grande partie de ces trésors passèrent successivement dans la bibliothèque impériale de Vienne. Elle en doit plusieurs à Busbeck, qui les racheta en Turquie; d'autres à Jean Sambucus de Tyrnau, historiographe de Maximilien II, et à Jean Faber, évêque de Vienne. Quelques-uns de ces manuscrits passèrent dans la bibliothèque de Wolfenbuttel [1].

[1] Indépendamment des historiens d'Hongrie on peut consulter, sur Corvinus, comme restaurateur de la littérature : *Paul. Wallaszky* tentamen histor. litterar. sub rege Mathia Corvino in Hungaria. Lips. 1769, in-4°; — *F. X. Schier*, Dissert. de regiæ biblioth. Budensis Mathiæ Corvini ortu, lapsu, interitu, et reliquiis, Vindob. 1799, in-8°; — *P. Fabri* de Budensi bibliotheca commentatio, Lips. 1756.

CHAPITRE CII.

De l'influence de l'Imprimerie sur les progrès de la Littérature grecque, dans le quinzième siècle [1].

Nous avons parlé des individus auxquels l'Europe doit la renaissance des lettres, et particulièrement la transplantation de la littérature grecque dans les pays occidentaux. Cette révolution fut consolidée par l'invention de la typographie, c'est-à-dire de l'art d'imprimer des livres ou de multiplier les copies par le moyen de caractères *mobiles* et *fondus ;* car l'art ne fut complet que lorsqu'on connut ce double

[1] *G.-Wolfg. Panzer* Annales typographici ab artis inventæ origine ad a. 1536. Nuremb., 1795 sqq., 11 vol. in-4°.—*J.-B. Audriffredi* Catalogus hist. crit. Romanar. editionum seculi XV; Romæ, 1783, in-4°. — *Gu.-Fr. Debure*, Bibliographie instructive ou Traité de la connoissance des livres rares et singuliers, Paris, 1763, suiv. 7 vol. in-8°. Malgré les critiques sévères de Mercier de Saint-Léger, publiées dans les Mémoires de Trévoux, et séparément en sept brochures in-8°, c'est un livre fort utile : on y joint le Catalogue des livres du cabinet de L.-J. Gaignat, par le même auteur, Paris, 1769, in-8°, et une Table destinée à faciliter la recherche des livres anonymes, par *Née de la Rochelle*, Paris, 1782, in-8°. — *Jaq.-Charl. Brunet*, Manuel du libraire et de l'amateur de livres, troisième édition, Paris, 1821, 4 vol. in-8°. Je possède la seconde édition (1814) de ce livre d'un mérite généralement connu. — *De la Serna Santander*, Dictionnaire bibliographique choisi, du quinzième siècle, Bruxelles, 1805, 3 vol. in-8°. — Les ouvrages de MM. *Dibdin, Ebert, Renouard*, etc., cités dans le cours de cette histoire.

procédé, et l'impression xylographique, qui se faisoit par des planches gravées en bois, si elle a donné l'idée d'employer des types, n'étoit au moins que le précurseur de la véritable typographie. L'impression des livres avec des caractères mobiles, et l'art de fondre ces caractères en métal, sont dus à des Allemands; c'est donc avec raison que cette nation réclame pour elle l'honneur d'une si belle invention. Il est possible qu'avant Guttenberg, Laurent Coster ait imprimé à Harlem avec des planches gravées; il se pourroit aussi que ces planches eussent donné au premier l'idée de graver des lettres isolées, quoique ni l'un ni l'autre fait ne soit appuyé sur une preuve historique qu'une saine critique puisse admettre. Il est certain, au contraire, qu'avant 1436 Guttenberg avoit à Strasbourg une presse et des caractères mobiles sculptés à la main, soit en bois, soit en plomb, ou peut-être même fondus à l'aide de moules ou matrices sans poinçons. Il est vrai toutefois qu'on ne peut produire aucun ouvrage imprimé à Strasbourg à cette époque, où Guttenberg, faisant un secret de son invention, vendoit ses impressions pour des manuscrits. Il se retira ensuite à Mayence, où en 1450 il s'associa, pour exploiter son secret, avec un riche orfévre, nommé Jean Fust. Les deux associés imprimèrent, entre les années 1450 et 1455, la première édition de la Bible latine (vulgate), connue sous le nom de Bible Mazarine. En 1455, Guttenberg se vit forcé d'abandonner l'établisement à Fust. Celui-ci s'associa un jeune homme nommé

Pierre Schœffer de Germnshein [1], qui compléta la découverte de Guttenberg, en inventant, soit l'art de fondre les caractères au poinçon seulement, soit de frapper des matrices par lesquelles on obtint des types égaux et uniformes. Cependant Guttenberg trouva moyen de monter un second atelier; car il est prouvé aujourd'hui que la première édition de Jean Balbi de Gênes (de Janua), connue sous le titre de Catholicon, laquelle fut imprimée à Mayence en 1460, sortit, non des presses de Fust et Schœffer, mais de celles de Guttenberg; car ce sont les mêmes types que ceux avec lesquels Nicolas Bechtermünze, à Eltvil [2], imprima en 1469 la seconde édition du Vocabularius latino-teutonicus, connu sous le nom de Vocabulaire *ex quo* [3]. Or Guttenberg, qui avoit fermé son atelier en 1465, parce qu'il fut nommé gentilhomme de la cour de l'électeur de Mayence, étant mort le 20 février 1468, cet atelier échut à Conrad Humery, syndic de Mayence; et celui-ci vendit les ustensiles à Nicolas Bechtermünze.

Jusqu'en 1462, la ville de Mayence fut presque exclusivement le siége de l'imprimerie, et il n'exis-

[1] Opilio, qu'on trouve sur quelques livres du quinzième siècle, est la traduction de Schœffer ou plutôt de Schæfer.

[2] Eltvil, aujourd'hui Elfeld, sur le Rhin.

[3] La première est de 1467. On n'en connoît qu'un seul exemplaire. Il appartient au roi de France. Cette édition avoit été imprimée à Eltvil (Altavilla) près Mayence, parce que l'électeur avoit défendu de vendre le vocabulaire dans la ville archiépiscopale. Elle fut commencée par Henri Bechtermünze, et achevée par Nicolas, son frère. Il paroît donc que, dès la retraite de Guttenberg, Bechtermünze exploita l'atelier, soit pour son compte, soit pour celui des créanciers.

toit que peu d'ateliers hors de ses murs; dans Mayence même il n'y avoit que les deux de Fust et Schœffer, et de Guttenberg; mais, vers la fin de ladite année, Mayence, qui jusqu'alors avoit joui de son indépendance, fut surprise par l'électeur Adolphe de la maison de Nassau, et pillée par ses troupes. Les imprimeurs nombreux qui avoient travaillé chez Fust et Schœffer, se dispersèrent alors, et formèrent des établissemens ailleurs. Peu d'années après cette castastrophe, nous trouvons des imprimeurs établis à Bamberg, Cologne, Strasbourg, Augsbourg, Nuremberg, Essling, Lubeck, Ulm, Utrecht, Delft, Gand, Louvain, Bâle, et dans d'autres villes d'Allemagne et des pays qui y appartenoient alors. Avant la fin du quinzième siècle, on imprima dans toutes ces villes beaucoup de bons livres latins, et dans le nombre même quelques éditions premières d'auteurs classiques, mais un seul ouvrage grec, probablement parce qu'on manquoit de manuscrits; car Fust et Schœffer avoient des caractères grecs dès l'année 1465. Indiquons quelques-unes des impressions les plus importantes du quinzième siècle.

Fust et *Schœffer* imprimèrent en 1457 leur fameuse édition du Psautier en latin, premier ouvrage portant une date, dont il n'existe plus que cinq ou six exemplaires connus, dans les bibliothèques de Paris, de Dresde, de Vienne (ci-devant à Ambras), de Windsor, et dans celle de lord Spencer (ci-devant au couvent de Roth, près Memmingen); un sixième peut-être dans la bibliothèque de Zaluski, à Pétersbourg. Deux ont disparu dans

la révolution françoise, celui de la bibliothèque électorale d'Aschaffenbourg, et celui de la bibliothèque de l'université de Mayence, que le général Custine se fit livrer. Fust et Schœffer, qui jusqu'alors avoient vendu leurs exemplaires pour des copies faites à la main, ne pouvant plus cacher leur industrie, annoncèrent que ce livre étoit *adinventione artificiosa imprimendi ac caracterizandi absque calami ulla exaratione sic effigiatus.* Ils le réimprimèrent en 1459. Cette édition est aussi fort rare, et l'on n'en connoît que neuf exemplaires, dont deux à Paris, un à Mayence, et six en Angleterre. De la même année 1459, est la première édition de Durandi Rationale divinorum officiorum, le premier livre exécuté avec le petit caractère fondu par Schœffer, et une des grandes curiosités typographiques. En 1460, ils imprimèrent la première édition des Constitutions de Clément V; en 1462, la seconde Bible latine, en même temps qu'Alb. Pfister imprima la sienne à Bamberg : celle de Mayence est la première qui ait une date. En 1465, ils exécutèrent une édition des Offices et Paradoxes de Cicéron, qui est remarquable, parce qu'elle est la première de toutes, et parce que les passages grecs y sont imprimés en caractères grecs : eux-mêmes réimprimèrent cette édition en 1466. En 1465, ils imprimèrent pour la première fois, le liber VI Decretalium Bonifacii VIII, et publièrent leur Grammaticæ methodus rhythmica, dont on ne connoît que deux exemplaires, aux bibliothèques du roi de France et de lord Spencer. Schœffer, qui

depuis 1467, époque de la mort de son beau-père Fust, dirigeoit seul l'établissement, réimprima cette grammaire en 1468, comme il avoit réimprimé en 1467, les Constitutions de Clément V. En 1468, il publia l'édition première des Institutes de Justinien, et en 1475 celle du Codex Justinianeus. Le Valère Maxime de 1471, la seconde édition de cet historien, que quelques bibliographes attribuent à Wendelin de Spire, est probablement de Schœffer. En 1471, il imprima encore une fois Constitutiones Clementis V; en 1473, Corpus juris canonici; Decretum Gratiani cum glossis; en 1473, Nova compilatio decretalium Gregorii IX : le tout in-fol. Ces trois parties, avec les Décrétales de Boniface VIII, imprimées en 1465, formeroient un corps complet de droit canon, si les Extravagantes n'y manquoient. *Pierre Schœffer* mourut en 1502 ou 1503, laissant son imprimerie à Jean son fils.

Bamberg eut une imprimerie dès 1461. Cette année *Albert Pfister* y imprima ses Fables d'Esope, en allemand, et en 1462, sa Bible latine, qui est la seconde ou troisième qui ait été exécutée, et quelques parties de la Bible (les histoires de Joseph, Daniel, Judith et Esther) en allemand : ouvrages rares dont on ne connoît que deux exemplaires, aux bibliothèques du roi de France et de lord Spencer.

Cologne fut un des principaux siéges de l'imprimerie après le sac de Mayence. *Ulric Zell* de Hanau, homme très-industrieux, s'y fixa. En 1466, il réimprima les Offices et les Paradoxes de Cicéron

qui avoient paru à Mayence, et sa réimpression est aussi rare que l'édition primitive. Il imprima ensuite différens ouvrages de S[t] Jean Chrysostome, de S[t] Augustin, de Cicéron, et donna la première édition d'Isidori Etymologiarum libri XX. C'est probablement aussi à Ulric Zell que sont dues les éditions premières de Dares Phrygius et de Dictys Cretensis, qui n'ont ni date ni indication du lieu d'impression. *Arnold Therhœrnen* imprima vers 1473 ou 1474, à Cologne, une édition de Florus que M. Dibdin regarde comme la troisième. *Jean Kœlhof* de Lubeck fut un imprimeur distingué de Cologne à cette époque.

Strasbourg eut un des plus célèbres imprimeurs du quinzième siècle; c'est *Jean Mentelin*. On croit qu'il a appris l'art de Guttenberg même, avant la retraite de celui-ci à Mayence. Il y a même des écrivains qui ont voulu le faire passer pour son inventeur. On regarde comme antérieure à l'année 1466, son édition première de Augustini Ars prædicandi. C'est cette année qu'il imprima une Bible allemande, la seconde que l'on connoisse. Ce fut vers 1468, qu'il donna l'édition première de Térence, et, vers 1470, celles de Valère Maxime et du commentaire de Donatus sur Térence: au moins ces éditions lui sont attribuées, car il ne s'y est pas nommé. Enfin quelques bibliographes lui attribuent une édition des Vies de Plutarque, en latin, qui est contemporaine ou antérieure à celle d'Ulric Han, regardée comme la première. Il imprima aussi une des premières éditions de Virgile. Un autre imprimeur

le Strasbourg, *Eggestayn,* publia en 1466 la première édition de la Bible allemande; ses Clementis V Constitutiones de 1471, son Gratiani Decretum, de la même année, sont les premiers livres avec date, imprimés à Strasbourg; en 1472 il réimprima Ciceronis Officia et Paradoxa. *Martin Flach* publia, vers 1472 ou 1473, des éditions de Salluste et de Perse. Vers 1475, *George Hussner* eut un établissement en cette ville. En 1496, *Jean Reinhard* dit *Grüninger* y imprima un Térence, et en 1498, un Horace, qui sont remarquables à cause du grand nombre de belles figures en bois qu'ils renferment.

Günther Zainer de Reutlingen, établi vers 1468, à Augsbourg, imprima en 1471 une édition d'Ovide de arte amandi et remedio amoris; le 7 décembre 1472, l'édition première d'Isidori Hisp. liber de responsione mundi, etc.; et le 19 mars, une secundaria princeps des Étymologies du même. Ce sont les deux premiers livres imprimés en Allemagne en caractère *romain.* Probablement ce fut la même année qu'il publia l'édition première de l'Imitation de Jésus-Christ, par Thomas à Kempis. En 1473 et 1477, il imprima des Bibles allemandes, les cinquième et sixième connues. Dans la même ville, *Jean Schüssler* imprima, en 1470 et 1471, les éditions premières de la traduction des Antiquités judaïques de Joseph par Rufin, et d'Orosius. *Antoine Sorg,* imprima, en 1475, l'édition première des Distiques de Caton, et en 1477 et 1480 la septième et huitième édition de la Bible

allemande. On compte onze éditions de ce livre exécutées avant 1500 : ce grand nombre d'exemplaires dans la langue du peuple, prépara la révolution religieuse du seizième siècle. *Jean Keller* n'a imprimé qu'un seul livre qu'on connoisse : c'est le Vocabularius rerum latino-teutonicus, par Wenceslas Brack : il parut en 1478.

A Nuremberg, *Jean Sensenschmidt* d'Egra, et *André Frissner*, imprimèrent en 1470 la quatrième, et en 1485, *Antoine Koburger*, la neuvième Bible allemande; c'est à ce dernier qu'on doit la première édition de la Consolation de la philosophie, par Boëce, imprimée en 1473, et réimprimée en 1476. En 1472 ou 1473, le célèbre astronome *Jean Müller*, dit *Regiomontanus*, y exécuta la première, ou, selon d'autres, la seconde édition de Manilius. Depuis 1472, *Frédéric Creussner* exerça aussi l'imprimerie à Nuremberg, sa patrie.

Depuis 1473, il y avoit à Essling un habile imprimeur, *Conrad Fyner* de Gerhausen, qui imprima divers auteurs classiques latins.

En 1482, *Léonard Holl*, imprima à Ulm, la troisième édition de la traduction de la Cosmographie de Ptolémée, soignée par Nicolas Dona; et vers 1487, *Jean Zeiner* y exécuta une édition latine des Fables d'Ésope avec la traduction allemande de Henri Steinhœwel, accompagnée de figures en taille douce.

Ketelær et *La Lempt* imprimèrent à Utrecht, en 1473, la première édition du poëme de Clau-

dien, de raptu Proserpinæ; en 1474, la première de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, en latin. Leur édition de Cornelius Gallus, qu'ils nommèrent Maximianus, est probablement la première de ce poëte : enfin on leur doit les premières éditions de Sedulius, de Vegèce, et de Sidonius Apollinaris, toutes sans date.

La ville d'Allemagne qui dans les derniers siècles a été le principal siége de la littérature classique, et l'entrepôt de tout le commerce littéraire, Leipzig, est celle qui a vu imprimer dans ses murs le seul livre grec qui, dans le quinzième siècle ait paru en-deçà des Alpes. C'est l'édition de la Métaphysique d'Aristote, soignée par Prylick. *Martin Landspergk* de Würzbourg l'imprima en 1499. L'art y avoit été porté en 1481, par *Marcus Brand* ou *Brandiss*.

Berthold Rodt de Hanau, l'un des associés de Guttenberg, est supposé avoir porté l'imprimerie à *Bâle*, avant 1470; mais le premier qui y exécuta un ouvrage avec date, en 1474, est *Bernard Richel*. Depuis 1481, le célèbre *Jean de Amerbach*, et depuis 1491, *Jean Froben* de Hamelburg, y ont eu des imprimeries [1].

[1] Les autres villes d'Allemagne, de Suisse et des Pays-Bas où il y eut des imprimeries avant 1481, sont :

Spire, en 1471, *Pierre Drack*.

Munster en Ergau, dans l'évêché de Bâle, non, comme dit de Serna Santander, en Argovie, 1473, *Helyas Helye* de Lauffon, village de la vallée de Munster ou de la Birse.

Laugingen, en 1473, un imprimeur inconnu.

Mersebourg, en 1473, *Lucas Brandis*.

Louvain, en 1474, *Jean de Westphalie*.

Lubeck, en 1475, *Lucas Brandis*.

Les premiers livres grecs furent imprimés en Italie. L'art de la typographie y fut porté par des Allemands, à la suite du désastre de Mayence. Les Italiens n'accueillirent pas ces étrangers avec la faveur avec laquelle ils avoient reçu les réfugiés grecs. Ils dédaignèrent leur industrie, comme un art mécanique inventé par des barbares; la vanité des riches qui possédoient des bibliothèques qu'ils estimoient comme leurs plus précieux trésors, étoit choquée de ce qu'on travaillât à les faire tomber de prix, et à les mettre entre les mains des classes les moins fortunées; et les savans éprouvoient de la jalousie en voyant que dorénavant tout le monde auroit accès à ce qui avoit fait jusqu'alors leur domaine exclusif. Mais ces petites passions ne purent pas long-temps lutter contre l'évidence : aussitôt qu'on se fut fait une idée juste de l'importance de cet art nouveau, on prévit les heu-

Burgdorff entre Zelle et Hanovre, ou dans le canton de Berne, 1475, un imprimeur inconnu.

Blaubeuern en Souabe, en 1475, *Conrad Mancz.*

Anvers, en 1476, *Théodoric Martens* d'Alost.

Bruges, en 1476, *Colard Mansion.*

Rostock, en 1476, une confrérie religieuse.

Delft, en 1477, *Jacques Jacobs* et *Maurice Yemarts.*

Deventer, en 1477, *Richard Paffræt.*

Gouda, en 1477, *Gérard Leen.*

Genève, en 1478, *Adam Steinschauer* de Schweinfort.

Prague, en 1478, imprimeur inconnu.

Eichstett, en 1478, *Michel Reyser.*

Wurzbourg, en 1479, *Etienne Dold*, *George Ryser* et *Jean Bekenhub.*

Zwoll, en 1479, *Jean de Vollchœ.*

Nimègue, en 1479, imprimeur inconnu.

Audenarde, en 1480, *Arnold Cæsaris.*

Hasselt, en 1480, imprimeur inconnu.

reux résultats qu'il devoit produire. Les princes et les villes s'empressèrent alors à l'envi de faciliter aux étrangers leurs établissemens, et les gens de lettres à leur fournir des manuscrits et à en diriger la publication. Avant la fin du quinzième siècle, il parut en Italie une foule d'éditions d'auteurs classiques latins, et plusieurs éditions très-estimables d'auteurs grecs.

Comme en indiquant les éditions, surtout premières, des auteurs grecs, nous avons souvent été dans le cas de nommer les imprimeurs qui les ont exécutées, il sera à propos de les passer ici en revue.

De toutes les villes d'Italie, Rome fut la première qui reçut l'imprimerie dans ses murs [1]. Deux Allemands, *Conrad Sweynheim* et *Arnold Pannartz* établirent d'abord une presse dans un couvent habité par des moines allemands, à Subiaco, bourg situé à quelques milles de Rome, et y imprimèrent, en 1465, Lactance adversus gentes et de ira Dei, et, sans date, Cicéron de oratore; et en 1467, Augustinus de civitate Dei. Cette même année, ils transférèrent leur établissement à Rome même [2], dans le palais de Massimi (de Maximis), où ils exécutèrent beaucoup d'éditions *principes;* savoir: en 1467, des Lettres familières de Cicéron, premier livre imprimé à Rome; en 1468, des œuvres complètes de Lactance; la même année ils imprimèrent le Speculum vitæ humanæ par Rode-

[1] Si l'on regarde Subiaco comme une dépendance de Rome, cette ville fut la troisième en Europe, qui eut une imprimerie.

[2] A la même époque il y eut des imprimeurs à Elfeld et Bamberg.

ricus Sanctus, que Fust et Schœffer avoient imprimé auparavant; en 1469, ils donnèrent des éditions premières d'Apulée, d'Aulugelle, de Lucain, de Jules César, auxquelles il faut probablement ajouter les suivantes qui n'ont pas de date: Virgile, Tite-Live, et la traduction latine de Strabon; en 1470, les Lettres de Cicéron à Brutus, à Atticus et à son frère; une nouvelle édition d'Augustinus de civitate Dei, d'après un autre manuscrit que celui qui leur avoit servi en 1467; et des éditions de Quintilien et de Suétone, qui ne sont peut-être que les secondes de ces auteurs, ainsi que l'est certainement le Pline l'ancien qu'ils imprimèrent cette année; en 1421, des éditions principes de Silius Italicus, de Calpurnius, des harangues de Cicéron, de ses œuvres philosophiques, et la seconde d'Ovide; en 1472, une princeps du commentaire de Donatus sur Térence; en 1473, de la traduction de Polybe, et en même temps, et jusqu'en 1475, où leur établissement ou au moins leur association cessa, beaucoup d'autres livres latins, mais pas un seul grec, quoiqu'ils eussent les types nécessaires pour une telle impression, comme on le voit par les passages grecs qui se trouvent dans Lactance et dans d'autres livres sortis de leur presse. Il paroît toutefois qu'ils avoient l'habitude de ne pas imprimer ces passages avec le texte latin, mais de les ajouter après coup à la main, puisqu'il se trouve dans celui-ci des lacunes qu'on a négligé de remplir. Dans quelques ouvrages, ces imprimeurs excusent la barbarie de leurs noms tudesques par les quatrains suivans :

Aspicis, illustris lector quicumque, libellos;
Si cupis artificum nomina nosse, lege.
Aspera ridebis cognomina Teutona: forsan
Mitiget ars Musis inscia verba virûm.
*Conradus Suueynheim, Arnoldus Pannartz*que Magistri
Romæ impresserunt talia multa simul.
Petrus cum fratre Francisco Maximus ambo
Huic operi optatam contribuere domum.

Immédiatement après ces deux imprimeurs, un autre Allemand s'établit à Rome : c'est *Ulric Hahn* ou *Han* de Vienne, ou plutôt d'Ingolstadt, qui traduisit son nom en Gallus. Le premier jour de 1467, il acheva l'impression des Méditationes de Turrecremata; en 1468, il imprima Cicero de Oratore; l'année suivante, il donna la première édition des Questions Tusculanes, et à la même époque, quoique sans date, plusieurs éditions peut-être premières, peut-être secondes seulement, d'auteurs latins, ainsi que la traduction latine des Vies parallèles de Plutarque, qui n'a pas de date. On y lit les vers suivans :

Anser, Tarpeii custos Jovis, inde quod alis
Constreperes, Gallus decidit. Ultor adest
Ulricus Gallus. Ne quem poscantur in usum,
Edocuit pennis nil opus esse tuis.
Imprimit ille die quantum non scribitur anno.
Ingenio, haud noceas, omnia vincit homo.

On lui fait honneur de l'édition princeps de Quintilien de 1470, que d'autres attribuent à Philippe de Lignamine. En 1473, il imprima un Vir-

gile conjointement avec *Simon de Lucques*. Le dernier ouvrage sorti de ses presses, porte la date de 1477. Dans tout ce qu'il publia il n'y a pas un seul auteur grec.

Il faut dire la même chose des autres imprimeurs que nous trouvons à Rome dans le quinzième siècle, tels que *Lupus Hahn*, frère d'Ulric; *Philippe de Lignamine*, qu'Audiffredi regarde comme l'auteur de l'édition princeps de Quintilien de 1470, et auquel Fea attribue la princeps d'Horace, qui est sans date [1]; en 1470, il publia pour la première fois Suétone; *Lauer*, qui donna en 1470 le premier Quinte-Curce et le premier Nonius Marcellus; en 1471, une édition secundaria princeps de Silius Italicus, et une primaria princeps d'Eutrope; on lui attribue aussi la première de Varro de lingua latina, qui est sans date [2]; *Adam de Ambergau*; *Wendelin de Weil* (Uuendelinus de Uuila); *Sachsel* et *Golsch*, qui, en 1474 firent paroître l'édition princeps d'Ammien Marcellin; *George Herolt* de Bamberg; *Barthélemy Guldinbeck* qui a imprimé vers 1475 la première édition des Odes et de l'Art poétique d'Horace qui soit accompagnée des Commentaires d'Acron et Porphyrion; *Eucharius Silber*, qui traduisit son nom en Argyrion: il

[1] Elle est in-4°, de 124 feuillets: la plupart des bibliographes la croient postérieure à une autre, in-4°, également sans date, qui est de 147 feuillets.

[2] Lauer et Schurener ont cru, comme beaucoup de leurs confrères postérieurs, surtout en Allemagne, que la beauté du papier, la netteté de l'exécution, et l'égalité de l'impression, étoient des choses indifférentes.

imprima en 1487 le première édition des Scriptores rei militaris; *Étienne Planck*; *Gensberg*; *Schurener* de Bopard, qui imprima, en 1475, la première édition de Quintiliani Declamationes III, et, sans date ni nom d'imprimeur, un Modestus, qui est probablement la plus ancienne édition de cet auteur. On lui doit la publication des Lettres d'Æneas Sylvius : c'est la plus belle édition sortie des presses de cet Allemand, peu soigneux d'élégance. On compte en général environ trente-six imprimeurs à Rome, dans le quinzième siècle.

Le nombre des livres imprimés en Italie, dans le quinzième siècle, que Panzer a connus, se monte à 4900; *Venise* seule en a fourni 2835. En 1469, *Jean de Spire* obtint du sénat le privilége exclusif, pour cinq ans, d'imprimer des livres sur le territoire de la république. Une réimpression des Lettres familières de Cicéron qui venoient de paroître à Rome, fut sa première entreprise. Ce livre, qui est de 1469, porte cet épilogue :

Primus in Adriaca formis impressit aenis
Urbe libros *Spira* genitus de stirpe *Johannes*.
In reliquis sit quanta, vides, spes, lector, habenda,
Quum labor hic primus calami superaverit artem.

Jean de Spire donna la même année une édition première de Pline l'Aîné : l'opinion commune lui attribue aussi la première édition qui a paru de Tacite, et qui est sans date. Il mourut la même année 1469, et *Wendelin de Spire*, son frère, se mit à la tête de son établissement. Le premier livre qui sortit

de ses presses [1], est, d'après M. Dibdin, le Tacite dont nous venons de parler, et dans lequel manquent les six premiers livres des Annales qu'on n'avoit pas encore trouvés. En 1470, il imprima Salluste, qui n'avoit pas encore été publié; en même temps que les trois Allemands dont nous parlerons, travailloient à Paris à la même publication, de manière que les deux éditions se disputent la priorité. En 1470, il imprima aussi une édition de Tite-Live, et la première édition *datée* de Virgile; il est probablement aussi l'auteur de la première de Juvenal qui porte la date de 1470; l'une et l'autre appartiennent à la classe des éditions qu'on nomme *secundariæ principes* [2]; ainsi que son édition de Valere Maxime, de 1471. L'année suivante, il imprima, pour la première fois, la traduction latine d'Appien, et donna des éditions *primariæ principes* des trois poëtes élégiaques romains, des Silves de Stace, de Priscien, et une édition *secundaria princeps* de Martial. La pre-

[1] Sans compter St Augustin De civitate Dei, laissé imparfait par son frère, qu'il publia en 1470, avec cette souscription :

Qui docuit Venetos exscribi posse *Johannes*
Mensa fere trino centena volumina Plini,
Et totidem magni Ciceronis *Spira* libellos,
Ceperat Aureli. Subita sed morte peremptus
Non potuit ceptum Venetis finire volumen.
Vindelinus adest, ejusdem frater, et arte
Non minor,..... Adriacaque morabitur urbe.

[2] On appelle primaria princeps, une édition imprimée avant toutes les autres sur manuscrit; secundaria princeps, celle qui, quoique postérieure de date, a également l'avantage d'être imprimée sur manuscrit. Il peut exister plusieurs secundariæ principes du même auteur.

mière édition de Juvenal, qui est de 1470, et la seconde de Quinte-Curce, qui n'a pas de date, sont aussi sorties des presses de cet imprimeur, et il a eu part à l'édition première de Plaute, qu'il imprima en 1472, en commun avec Jean de Cologne.

Depuis l'année 1470, Windelin eut des concurrens. Les imprimeurs suivans, qui tous ont une réputation connue, ayant publié des éditions d'auteurs classiques, étoient établis à Venise avant 1480.

Nicolas Jenson, François, et le premier que nous trouvons depuis 1470 jusqu'en 1478, imprima beaucoup d'éditions d'auteurs latins, et surpassa Windelin par la netteté de ses caractères. En 1470, il donna des éditions premières de la traduction de la Préparation évangélique d'Eusèbe, de la Rhetorica vetus de Cicéron, et de Justin, ainsi qu'une secundaria princeps des Lettres de Cicéron à Atticus; en 1471, la première édition de Cornelius Nepos, ou, comme il l'appelle, Æmilius Probus; et des secundariæ principes de Jules César, Suétone, des Institutions de Quintilien, et des Lettres familières de Cicéron; en 1472, des éditions premières des Scriptores rei rusticæ, et de Macrobe, et des éditions très-estimées de Pline l'Aîné, des Tusculanes de Cicéron et d'Aulugelle; en 1473, une première de Solinus. En 1475, il donna la première édition, au moins avec date, de la traduction latine de Diogène de Laerte, et une édition recherchée de Virgile.

Christophe Waldarffer de Ratisbonne. Le premier livre qu'il imprima est un Cicero de Oratore, de 1470. En 1471, il donna les éditions premières

des Lettres de Pline le Jeune, et du Commentaire de Servius sur Virgile, ainsi qu'une secundaria princeps des Discours de Cicéron. Il alla ensuite se fixer à Milan.

Jean de Cologne. Il a imprimé en 1471 le premier Térence qui ait une date. On lui doit l'édition première de Plaute, qu'il a imprimée en 1472 avec Windelin de Spire, et celle d'Asconius Pedianus, qu'il a exécutée en 1477, avec *Manthen de Gerretzheim*, et des secundariæ principes de Ciceron de Finibus, 1471; des Oraisons Philippiques, 1474; de Catulle, Tibulle et Properce, 1475.

Léonard Achates de Bâle; *François Renner* de Heilbronn, auquel on doit peut-être la première édition d'Horace, qui est sans date et se compose de 147 feuillets; *Albert de Stendal; Echard Ratdolt* d'Augsbourg, et ses associés *Pictor* et *Loslein*; *Léonard Wild* de Ratisbonne; *Nicolas de Francfort; Florentius de Argentina*. Ce dernier donna, vers 1472, le premier Tibulle séparé, et un Rufus Sextus. On n'est pas sûr s'il fut établi à Venise ou à Brescia; car ces deux éditions n'ont ni date ni lieu d'impression. A ces Allemands il faut ajouter quelques Italiens, *Barthélemi de Crémone, Nicolas Girardengus, J. L. de Fivizano, André de Paltasichis, Boninus de Boninis, Jacobus Rubeus*, qui, en 1474 imprima la première édition de la traduction d'Hérodote; *Lucas Venetus*, qui, en 1481, imprima l'édition première de dix-neuf Déclamations de Quintilien. Le nombre des imprimeurs augmenta prodigieuse-

ment à Venise. Panzer a recueilli les noms de deux cens qui y travaillèrent avant 1500. Beaucoup d'entre eux formèrent dans cette ville des établissemens permanens; quelques-uns n'y firent qu'un séjour momentané. Il paroît que les imprimeurs qui n'avoient pas alors des ateliers montés, assortis de caractères de plusieurs corps, et renfermant plusieurs presses, comme ceux de nos jours, pouvoient facilement transporter leurs ustensiles et leur presse unique, d'une ville à l'autre, et qu'ils travailloient dans chacune aussi long-temps qu'ils y trouvoient quelqu'un qui voulût faire les frais des entreprises; car les noms des mêmes imprimeurs se lisent sur des livres imprimés en différentes villes, dans des années différentes.

Dans cette foule d'imprimeurs établis à Venise, dans le quinzième siècle, il n'y en avoit que cinq ou six qui, depuis 1484, exécutèrent quelques livres grecs, quoiqu'on remarque que, depuis 1472, plusieurs d'entre eux avoient aussi des caractères grecs. C'est ainsi que dans la Rhétorique de Grégorius de Trébisonde, imprimée par Windelin de Spire, les passages grecs sont imprimés en lettres de cette langue.

Le premier est *Peregrinus de Pasqualibus* de Bologne, qui imprima en 1484, la seconde édition de Chrysoloras.

Le second est *Leonicus de Crète,* à qui l'on doit la fameuse édition première de la Batrachomyomachie, imprimée en 1486, en caractères rouges et noirs. C'est le seul ouvrage sur lequel on lise le nom de cet imprimeur.

Le troisième est *Alexandre de Crète*, qui exécuta en 1486 la seconde édition existante du Psautier grec. De ce moment son nom ne reparoît également plus.

Le quatrième qui imprima des livres grecs à Venise, fut *Alde Manuce*, dont nous parlerons plus amplement.

Nous nommerions comme cinquième *Zacharie Calliergus*, qui, en 1499, imprima l'Etymologicum Magnum, ainsi que le commentaire de Simplicius sur les Catégories d'Aristote, et en 1500 les Thérapeutiques de Galien, et l'Ammonius in quinque voces; si nous étions suffisamment autorisés à lui attribuer deux publications très-importantes qui ont eu lieu à Venise en 1498, et dont les entrepreneurs seulement se sont nommés, sans faire connoître l'imprimeur. Ces deux livres sont les premières éditions des Fables d'Ésope, et des Lettres de Phalaris, Apollonius et Brutus. Ces deux volumes portent cette souscription: Ex ædibus Bartholomæi Justinopolitani, Gabrielis Brasichellensis, Joannis Bissoli, et Benedicti Mangii Carpensium. Peut-être faut-il faire honneur à Calliergus de la première édition de Lucien, qui porte la date de Florence, et le millésime de 1496[1].

Dans la foule des imprimeurs de Venise, nous aurions distingué *Luc-Antoine Giunta*, si nous ne nous étions réservés d'en parler, lorsque nous en serons venus aux établissemens typographiques de

[1] Voy. vol. IV, p. 279.

Florence, ville d'où il étoit originaire et où sa famille possédoit aussi une imprimerie.

Le plus célèbre imprimeur de Venise est *Aldo* (c'est-à-dire Théobald) *Manuzio* [1]. C'étoit un de ces hommes rares, qui, pleins d'enthousiasme pour un projet dont l'utilité les a frappés, y consacrent leur vie et leur fortune; les obstacles qu'ils rencontrent ne servent qu'à augmenter leur énergie. Né en 1447 à Bassiano près Veletri, Alde reçut à Rome et à Ferrare une éducation savante, dont l'étude du grec faisoit partie. A Ferrare il devint l'instituteur du jeune Alberto Pio, prince de Carpi, en l'honneur duquel il prit le surnom de Pio. Il s'appela dès-lors *Aldus Pius Manutius Romanus*. On croit que ce furent son ancien élève, et l'oncle de celui-ci, le célèbre Jean Pic de la Mirandole, qui l'engagèrent à établir une imprimerie, dans la vue de tirer parti de l'art des Guttenberg et des Fust, pour la publication de livres plus importans que ceux qu'on voyoit paroître, et surtout pour donner une suite correcte d'éditions d'auteurs grecs et latins. Alde choisit Venise pour l'exécution de ce projet. Il s'y rendit dès 1488, et y enseigna pendant quelques années la littérature grecque et latine; il commença à imprimer en 1494. En 1505, il épousa la fille d'André Torresano d'Asola, qui possédoit aussi une imprimerie à Venise. Il mourut en 1515.

[1] Voy. *Manni* Vita de Aldo Pio Manutio, etc., Venezia, 1743, et *Renouard*, Annales de l'imprimerie des Aldes, Paris, 1803, 2 vol. in-8° et supplément.

étranges aujourd'hui parce que notre œil n'y est plus accoutumé [1].

Alde a plusieurs fois changé de caractères; son édition de Petri Bembo de Ætna liber est imprimée avec un caractère nouveau, et bien perfectionné. Il fit ensuite graver par François de Bologne un caractère italique, qu'on a long-temps appelé *Aldin*. Son Virgile de 1501 est le premier livre où il l'ait employé.

Alde laissa en mourant trois fils en bas âge : *Manuzio de' Manuzi*, qui entra dans les ordres; *Antoine*, qui exerça le commerce de librairie à Bologne; et *Paul*, dont nous parlerons incessamment.

André d'Asola, beau-père d'Alde, et son associé depuis 1513, se chargea de la tutelle de ses enfans; il continua l'imprimerie d'Alde jusqu'en 1529, assisté de ses deux fils. Depuis qu'André fut l'associé de son gendre et pendant les quatorze ans qu'il administra pour ses pupiles, les éditions Aldines portent cette souscription : In ædibus Aldi et Andreæ Asolani soceri. Pendant ce temps, les Aldes imprimèrent les éditions premières suivantes d'auteurs grecs : en 1516, Pausanias et Strabon; en 1518, Eschyle, les Septuaginta (si toutefois l'édition d'Al-

[1] On regarde comme une des plus belles productions des presses d'Alde l'Ancien, la première édition de l'ouvrage singulier qui porte le titre de Hypnerotomachia Poliphili : il l'a imprimée en 1499. Ce vol. in-fol. est orné de très-belles gravures en bois, exécutées par Gentile Bellino, ou, selon d'autres, par Buonconsigli, sur les dessins d'André Montegno. La pureté du trait et le goût de la composition ne laissent rien à desirer.

cala n'est pas antérieure), et Artémidore; en 1526, Hippocrate; en 1528, Paul d'Égine. André d'Asola mourut en 1529, et les démêlés qui survinrent entre ses fils et les enfans d'Alde, occasionnèrent la fermeture de l'imprimerie, dont tous les travaux furent suspendus pendant quatre années entières. Enfin, par suite d'un arrangement de famille, *Paul Manuce*, le plus jeune fils d'Alde, âgé seulement de vingt et un ans, prit la direction de l'imprimerie pour le compte des héritiers d'Alde et de ceux d'André. La souscription de ces livres porte : In ædibus hæredum Aldi Manutii Romani et Andreæ Asulani soceri. Paul Manuce n'imprima que peu d'éditions connues d'auteurs grecs : en 1534, de Themistius et d'Aétius; en 1536, d'un Discours de St Grégoire de Nazianze, avec un ouvrage de St Grégoire de Nyssa. L'édition du Pline de 1540, en 2 vol. in-8°, est la dernière sur laquelle soit indiquée l'association des héritiers d'Alde et d'André. Les démêlés entre les associés paroissent avoir recommencé en 1537, à en juger par l'inactivité de l'imprimerie, dont on ne connoît, de 1537, 1538 et 1539, que l'Index qui fut imprimé en 1538, pour servir de quatrième volume au Pline de 1535 et 1536. La société doit avoir été rompue en 1540; car depuis cette année, la souscription ne porte plus que ces mots : Apud Aldi filios. Et il existe une Grammaire de Lascaris, que les oncles de Paul et ses anciens associés, Frédéric et François Torresano, ont fait imprimer, en 1540, chez J.-Ant. de Nicolinis. Cependant Frédéric, mécontent sans

doute des imprimeurs qu'il employa depuis ce temps, se rapprocha de ses neveux, et fit exécuter, partie à ses frais, partie en société avec eux, plusieurs excellentes éditions grecques, dont l'Etymologicum magnum de 1549 est la première. De ce nombre sont encore l'Aristote de 1551 et années suivantes, en 6 vol. in-8°; l'Olympiodore de 1551 en 2 vol. in-8°; le Dion Chrysostome, de la même année, in-8°; le Paul d'Égine, in-8°, de 1553. Depuis 1553, on trouve des livres sur lesquels il n'est fait mention que de Paul Manuce, et non de ses cohéritiers : la société entre les fils d'Alde paroît avoir entièrement cessé depuis 1559.

On trouve quelques ouvrages de peu d'étendue, imprimés en 1556 et 1557, et portant pour souscription : Bononiæ, apud Antonium Manutium, Aldi filium. On en a conclu que ce second fils d'Alde, qui depuis 1555 avoit une librairie à Bologne, y possédoit aussi une presse; mais M. Renouard pense que ces ouvrages ont été imprimés par Paul Manuce, pour compte de son frère. En 1558, il se forma à Venise, sous la direction du sénateur Badoaro, une société de savans qui s'occupoit de travaux littéraires, et se proposa, entre autres, de donner une suite d'éditions des meilleurs ouvrages existans et surtout d'ouvrages inédits. Paul Manuce, outre la chaire d'éloquence, eut la direction de l'imprimerie, qui pendant les années 1558 et 1559, publia une quinzaine de volumes peu importans, mais parfaitement exécutés. Dans ce nombre, est la traduction du commentaire de Syrianus sur

trois livres de la Métaphysique d'Aristote. Ces livres se distinguent par une petite gravure en taille-douce qu'ils ont sur le titre; elle représente une Renommée : à la place du nom de l'imprimeur, on y lit ces mots : In Academia Venetia. Cette société est aussi connue sous le nom d'*Accademia della Fama*. L'ancre, marque des éditions Aldines, se voit sur quelque livres que pendant ces mêmes années, 1558 et 1559, Frédéric Torresano, apparemment brouillé de nouveau avec son neveu, a fait exécuter chez d'autres imprimeurs de Venise.

Sur l'invitation de Pie IV, Paul Manuce, dont la fortune n'étoit rien moins que brillante, et auquel on promit des appointemens fixes, transporta, en 1561, une partie de son imprimerie à Rome : elle fut placée au Capitole, et les livres qui y ont été exécutés, portent pour souscription : In ædibus populi Romani. Mais Manuce n'ayant pas trouvé à Rome les encouragemens qu'il avoit espérés, il quitta cette ville en 1570, et après quelque séjour à Gênes, Reggio et Milan, retourna en 1572, à Venise. Ayant fait, la même année, un second voyage à Rome pour affaires de famille, le pape Grégoire XIII l'y retint, et lui accorda une pension, non pour diriger une imprimerie, mais pour se livrer à ses travaux littéraires, et particulièrement à l'achèvement de son commentaire sur les Oraisons de Cicéron. Il y vécut d'une manière conforme à ses goûts, jusqu'à sa mort arrivée en 1577.

Après le départ d'Alde pour Rome, son imprimerie de Venise continua de travailler. En 1565,

son fils *Alde*, surnommé *le Jeune*, savant précoce, qui, né en 1547, étoit entré dès 1558, dans la carrières des lettres, prit la direction de l'imprimerie, qu'il conduisit seul, après la mort de son père. Peu d'années après il fut nommé professeur de belles-lettres et lecteur dans les écoles de la chancellerie, où s'instruisoient les jeunes gens qui aspiroient aux fonctions de secrétaire de la république. Lui-même fut promu à cet emploi en 1584. Ayant été nommé en 1585, professeur d'éloquence à Bologne, il confia la régie de son imprimerie à *Nicolas Manassi*, qui peut-être en devint le propriétaire. Cet établissement travailla alors fort peu, mais Manassi conserva la maison d'Alde le Jeune jusqu'à la mort de ce savant. Celui-ci n'étoit resté à Bologne que pendant deux ans : en 1587, il accepta la chaire de Pise ; celle de Rome qui étoit devenue vacante par la mort de Marc-Antoine Muret, lui fut offerte en même temps : sur son refus de l'accepter, elle resta vacante jusqu'à ce que Sixte-Quint disposa Alde à l'accepter, ce qui eut lieu en 1588. Deux ans après Clément VIII le chargea de la direction de l'imprimerie du Vatican que Pie IV et Sixte IV avoient établie. Il mourut à Rome en 1597 : avec lui s'éteignit la famille des Manuce, plus connue sous le nom d'Alde.

Depuis 1569, on trouve des livres imprim[és à] Venise, avec ces mots : Ex Bibliotheca Al[dina]. Nous devons expliquer cette souscription. Fr[ançois] Torresano mourut peu après l'année 156[illegible] trois fils, An

nés établirent une imprimerie, et prirent la souscription indiquée. Ils rivalisèrent pendant quelque temps avec les Manuce, tant que leur caractère étoit neuf. Bernard, le troisième frère, s'étoit d'abord établi à Paris; mais il revint à Venise, vers 1571, et s'associa avec Jérome, André étant mort ou sorti de la société.

L'imprimerie pénétra à *Milan* vers la même époque qu'à Venise. *Antonio Zarotto* et *Philippe Lavagna* s'y établirent en 1469. Ce fut probablement Zarotto qui imprima en 1471 la première édition de Sextus Pompejus Festus. En 1474, il exécuta la première d'Horace qui eût une date. Lavagna donna en 1475, la première des Historiæ Augustæ Scriptores, et, vers le même temps, de la Chronique d'Eusèbe. En 1476, il réimprima l'Horace de 1474. En 1471, fut imprimée à Milan, on ne sait par qui, l'édition princeps de Pomponius Mela. En 1474, *Christophe Waldafer* ayant quitté Venise, vint s'établir à Milan, où il imprima, cette année, Ambrosii officia, et un Térence. En 1476, *Denys Paravicini* fit paroître le premier livre grec qui ait été imprimé : c'est la Grammaire de Constantin Lascaris. Vers la même époque, il paroît avoir exécuté la première édition des Fables d'Ésope, en grec, qui n'a pas de date. Deux Allemands, *Pechel* et *Ulric Scinczenzeller*, formèrent un établissement à Milan, avant 1480. A cette époque il parut à Milan divers livres grecs dont les imprimeurs ne sont pas connus, et dont l'un est aussi sans date : Jean Crestone fut l'éditeur de tous les trois. Ce sont :

1° la première édition du Dictionnaire grec-latin de ce moine, qui n'a pas de date; 2° son édition grecque-latine de la Grammaire de Lascaris, de 1480; 3° l'édition première du Psautier grec. En 1482, il y parut aussi l'édition princeps des *Panegyrici* et celle de Pétrone, en un seul volume. *Henri Germanus*, qui, à en juger d'après l'écusson dont il se servoit, n'étoit autre que Scinczenzeller, qui, à côté de son nom d'Ulric, est aussi appelé quelque part Henri, et *Sébastien de Pontrémoli*, imprimèrent en 1493 la première édition d'Isocrate : si l'on peut s'en rapporter à la ressemblance des caractères, ils exécutèrent aussi les éditions premières de Théocrite et du poëme d'Hésiode des Œuvres et des Journées, qui portent la date de Milan, 1493. En 1497, Scinczenzeller exécuta l'édition princeps de Terentianus Maurus, et la secundaria princeps de Sidoine Apollinaire. La première édition des œuvres complètes de Cicéron, exécutée par les frères *Alexandre* et *Guillaume Minucianus*, parut en 1498; elle ne contient néanmoins rien qui n'eût été publié auparavant dans des éditions détachées. La même année, *Guillaume Signerre* donna l'édition princeps d'Apicius, extrêmement rare et peu connue. Démétrius Chalcondylas fit imprimer en 1499, par les presses de *Jean Bissolus* et *Benoît Mangius* de Carpi, la première édition de Suidas; quoique très-bien exécutée et fort rare, elle est peu estimable. En général, si Milan a eu sur Venise la priorité des impressions grecques, rien de ce qui a paru dans la capitale de la Lombardie ne peut être

comparé, sous le rapport de la correction, aux éditions Aldines.

Dès l'année 1471, deux Allemands imprimèrent *à Naples* : ce sont *Sixte Reisinger* de Strasbourg, et *Jean Hoensteyn*. Reisinger débuta par les éditions premières d'Aurelius Victor et de Sextus Rufus, qui n'ont pas de date. Il existe un livre daté de 1471, exécuté par cet imprimeur : c'est une édition des Lettres familières de Cicéron. Elles furent aussi imprimées en 1474, par *Arnauld de Bruxelles*, qui, en 1477, donna pour la première fois Macer. Sénèque le Philosophe fut publié pour la première fois en 1475, par *Matthieu de la Moravie*. Aucun livre grec n'a été imprimé à Naples dans le quinzième siècle, mais dès 1485 on y imprima de l'hébreu.

Les Allemands qui passèrent les Alpes ne se fixèrent pas seulement à Rome, Naples, Milan et Venise; *Florence* est une des villes les plus fameuses pour l'imprimerie. Ce ne sont pourtant pas les Allemands qui l'y firent connoître. *Bernard Cennini*, orfèvre et graveur en caractères, et son fils *Dominique*, l'y introduisirent : ils y imprimèrent en 1472 une édition du commentaire de Servius sur Virgile, mais il paroît qu'ils renoncèrent bientôt après à l'état d'imprimeurs. En 1476, deux religieux de l'ordre de St Dominique, *Dominique de Pistoia* et *Pierre de Pisa*, établirent dans cette ville une imprimerie où ils exécutèrent des éditions de Salluste, Pline le jeune, Suétone, etc., des traductions italiennes d'auteurs classiques, et des livres

d'instruction et de piété. Leurs impressions portent cette souscription : *Apud Sanctum Jacobum de Ripoli*, nom du couvent où leurs presses étoient placées.

Nicolas, Allemand, dit *della Magna,* fils de Laurent, et originaire de Breslau, imprima en 1478 l'édition première de Celsus.

En 1482, *Antoine Misomini* imprima avec beaucoup d'élégance un Horace avec le commentaire de Landino, et en 1492 une première et belle édition de la traduction latine des œuvres de Plotin, par Marsiglio Ficino.

Démétrius de Crète imprima à Florence, en 1488, in-fol., le premier Homère grec; Démétrius Chalcondylas en étoit l'éditeur. On a remarqué que les caractères de cette édition sont les mêmes avec lesquels a été imprimé le Psautier de Milan en 1481.

Depuis 1494, *Laurent d'Alopa* exécuta les célèbres cinq éditions premières grecques en lettres capitales, soignées par Jean Lascaris, savoir : l'Anthologie de Maximus Planudes, Apollonius de Rhodes, Euripide, Callimaque et les Sentences monostiques avec Musée.

La plus célèbre imprimerie de Florence est celle des Giunta.

Les *Giunta*, en latin *Junta*, étoient originaires de Florence : dans le dialecte vénitien, leur nom est quelquefois écrit *Zonta. Luca Antonio Giunta,* après avoir exercé, pendant quelque temps,

le commerce de librairie dans sa ville natale, s'établit vers 1482 à Venise, et y continua le même négoce. Le premier ouvrage imprimé à ses frais, qui soit connu, est intitulé : Dialogo de la Vergine Santa Catharina da Siena de la divina Providentia. Giunta le fit imprimer à Venise, 1482, in-4°, par Mathieu di Codeca de Parme. Outre cet imprimeur, il occupa, dans les années suivantes, Mathieu Capcasa de Parme, Jean Ragazo, Jean Rigutius de Monteferrato, Jean di Codeca de Parme, Zovane de Verceil, Jean Rosso de Verceil, Jean de Spire, Christophe di Pensa, Barthélemy di Zanis. En 1510 Luc-Antoine établit lui-même une imprimerie; les Scholies sur Euripide fûrent le premier ouvrage qui sortit de ses presses : elles formoient un vol. in-8°, qui parut en 1534. Luc-Antoine mourut en 1537 ou 1538; son imprimerie fut continuée sous la raison des Héritiers de Luc-Antoine Giunta, par ses fils *Thomas* et *Jean-Marie*. Un autre *Thomas*, petit-fils de Jean-Marie, laissa deux filles qui, richement dotées, épousèrent des nobles des premières familles de Venise; comme il n'avoit pas de fils, l'imprimerie de Venise passa, probablement par suite d'une disposition testamentaire, à *Modeste Giunta*, un des descendans de Philippe Giunta, frère cadet de Luc-Antoine.

Ce *Philippe Giunta*, né en 1450, établit une imprimerie à Florence, vers 1497, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1517. Les proverbes grecs de Zénobius et de Didymus, de 1497,

in-4°, sont le premier ouvrage qu'il imprima; car nous avons dit qu'il est reconnu aujourd'hui que le Lucien de 1496 est d'un autre imprimeur.

On lui doit quelques éditions *premières* d'auteurs grecs, comme, celles d'Orphée de 1500; d'Oppien de 1515; de Xénophon de 1516; d'un Aristide plus complet, de 1517, et des Vies parallèles de Plutarque, de 1517, ainsi que des éditions très-estimées de Théocrite, d'Hésiode, d'Aphthonius et d'Hermogène, d'Aristophane, dont il a le premier publié deux comédies, et de Philostrate: mais on lui doit surtout une belle suite d'auteurs classiques latins.

Bernard, fils de Philippe, qui, en sa qualité d'homme de lettres, avoit dirigé quelques entreprises de son père, se chargea, après sa mort, de l'imprimerie; il l'exploita pendant quelque temps sous le nom des Héritiers de Philippe Giunta, et finalement sous son propre nom. Il n'a pas publié d'édition *première* depuis la mort de son père; il s'attacha surtout à réimprimer les éditions publiées par les Aldes.

Il paroît qu'environ l'année 1539 il se sépara de son frère aîné, *Benoît Giunta,* car depuis cette époque nous trouvons que celui-ci avoit une imprimerie particulière.

Bernard mourut en 1551: son fils aîné, *Philippe,* se chargea, après lui, de la direction de l'imprimerie de Florence: elle fut continuée, après la mort de celui-ci, sous la raison des Héritiers de Philippe le jeune. Un de ses fils étoit ce Modeste, qui, après

la mort de Thomas Giunta, son parent, hérita de l'imprimerie de Venise.

Outre les établissemens de Venise et de Florence, les Giunta en avoient un troisième à Lyon. Il a été fondé vers 1520, par *Jacques Giunta*. On ne sait pas comment il étoit parent des Giunta de Florence. On a même, depuis 1561, des livres imprimés à Lyon, par *Jean*, fils de Jacques, ou par les Héritiers de *Jacques Giunta*. Cette imprimerie existoit encore en 1592 [1].

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les imprimeurs établis dans les villes d'Italie du second et du troisième rang.

Dès 1472, *Frédéric de Vérone* imprima à *Jesi*, une des premières et la plus rare des éditions du Dante.

La petite ville de *Foligno*, anciennement connue de tous les voyageurs, par un des chefs-d'œuvre de Raphaël qu'elle possédoit, a produit l'édition première du Dante, qui a paru au mois d'août 1472 chez *Jean Niemeister*, Allemand : il avoit imprimé en 1470 la première de l'ouvrage de Leonardo Bruni, dit Aretino, De bello italico.

A *Bologne*, *Balthasar Azoguidi* imprima en 1471, l'édition première des œuvres d'Ovide. On ne connoît pas un seul exemplaire complet de cette édition, et cinq seulement qui n'ont que de légères imperfections. En 1474, *Rugerius* et *Bertochus* publièrent la première de Valère Flaccus. *Benoît*

[1] Voy. *Ang. Mar. Bandinius* de Florentina Juntarum typographia, etc. Lucæ, 1791, 2 vol. in-8°.

Hector imprima en 1494 une édition des Scriptores rei rusticæ, et en 1497 la première de Censorinus. C'est à Bologne que *Dominico de Lapis* imprima la fameuse édition de la Cosmographie de Ptolémée en latin, qui, par une inadvertance du compositeur, porte faussement la date de 1461.

Le premier Martial a été imprimé en 1471, à *Ferrare :* on le croit d'*André Gallus*, auquel est due la première édition des tragédies de Sénèque, publiée en 1484. Dans la même ville *Augustin Carnerius* imprima en 1474 la première édition d'Hygin.

Parme eut une imprimerie avant 1473, car vers cette époque *Corallus* y imprima, entre autres, un Florus, et en 1477 les œuvres d'Ovide. En 1494, *Angelus Ugoletti* y exécuta un Quintilien renfermant cent trente-sept Déclamations. A *Plaisance*, on trouve, en 1475, *Jean-Pierre de Ferratis* de Crémone, qui imprima cette année une Bible latine. A *Reggio*, *Odoardus* et *Albert Mazali* imprimèrent, en 1481, les trois poëtes élégiaques latins : c'est la troisième édition de ces poëtes. *Mazali* y imprima, en 1482, un Virgile très-rare, que Heyne ne connoissoit pas. La même année, *Barth. Bruschius* ou *Bottonus* imprima la deuxième édition des Scriptores rei rusticæ, et en 1497, *Denys Bertochus*, les Fabulæ Æsopi selectæ.

A *Mantoue*, parut, en 1472, la seconde édition du Dante, chez *George* et *Paul* dits les *Allemands*, et *Columbinus* de Vérone. La même année, un autre imprimeur, nommé *Pierre Adam de Michae-*

libus, y étoit établi, ainsi que *Jean Wurster* de Kempten.

A *Modène*, *Jean Wurster* de Kempten exécuta, en 1475, un Virgile; et *Denys Bertochus* y fit, en 1499, une nouvelle édition du Dictionnaire de Crestone, qu'il avoit déjà imprimé en 1483, quand il étoit établi à Vicence.

La première édition de Hermès Trismegistus fut imprimée, en 1471, par *Gérard de Lisa*, à *Trévise*.

En 1473, *Ferandus* imprima à *Brescia* la première édition de Lucrèce : elle est si rare, qu'on n'en connoît que trois exemplaires, dont aucun n'est en France. Le même imprimeur a exécuté des éditions de Juvénal, de Lettres de Phalaris (en latin), et des Bucoliques de Virgile.

A *Padoue*, on trouve, dès 1472, l'imprimeur *Martin de Septem Arboribus*. *Barthélemy de Valdezoch* imprima, en 1474, la première édition latine du commentaire de Hiéroclès sur les Vers dorés de Pythagore.

A *Vicence*, il y eut de bonne heure des imprimeurs distingués. En 1475, *Hermann Levilapis* ou *Lichtenstein* imprima l'édition première de la Cosmographie de Ptolémée, en latin; en 1477, un joli Térence, avec les commentaires de Donatus et Calphurnius; une édition sans date, secundaria princeps, d'Orosius; et en 1480, un Ovide estimé. *Denys Bertochus* y contrefit, en 1483, le Dictionnaire de Crestone. En 1486, parut dans cette ville la première édition de Claudien, chez *Jacob Dusensis*; en 1489, une édition grecque-latine

de la Grammaire de Lascaris; et, en 1490, les Erotemata de Chrysoloras, chez *Léonard de Bâle*.

Jean de Vérone imprima le premier livre à *Vérone*. Il l'acheva le 15 janvier 1470. C'est une traduction italienne de la Batrachomyomachie, en terze rime, par George Sommariva. En 1486, *Paul Fridenberger* de Passau y exécuta un Lucrèce, édition secundaria princeps[1].

[1] Nous placerons en note, les noms des autres villes d'Italie où il y avoit des imprimeurs avant 1481.

A *Savigliano*, en 1470, *Christophe Beyamus*.

A *Pavie*, en 1471, un inconnu.

A *Trevi*, en 1470, *Jean Reynard*.

A *Mondovi*, en 1472, *Antoine d'Anvers* et *Balth. Cordier*.

A *Fivizano*, en 1472, *Jacobus Baptista Sacerdos* et *Alexander*. Ils y imprimèrent cette année un Virgile infiniment rare.

A *Messine*, en 1473, *Henri Alding* (Maestro Rigo di Alamania).

A *Turin*, en 1474, *Jean Fabri* de Langres, et *Jean de Pierre*.

A *Como*, en 1474, *Ambroise de Orcho*, et *Denys de Paravisino*.

A *Gênes*, en 1474, *Mathias de Moravie* et *Michel de Monacho*.

A *Savone*, en 1474, *Johannes Bonus*.

A *Casolla*, proche *Turin*, en 1475, *Jean Fabri*.

A *Trente*, en 1475, *Albert Kün*.

A *Cagli* dans le duché d'Urbin, en 1476, *Robert de Fano* et *Bernard de Bergamo*.

A *Udine*, en 1476, *Gabriel Petri*.

A *Palerme*, en 1477, *André de Wormacie*.

A *Pérouse*, en 1475, *Henri Clayn* d'Ulm.

A *Bergamo*, en 1477, un inconnu.

A *Cosenza*, en 1478, *Ottaviano Salamonio*.

A *Pieve del Sacco* dans les environs de Padoue, en 1478, une imprimerie juive.

A *Tusculano* sur le lac de Garda, en 1478, *Gabriel Petri*.

A *Colle* en Toscane, en 1478, *Jean Allemand* de Medemblick.

A *Pignerol*, en 1479, *Jacob de Rubeis*.

A *Novi*, en 1479, *Nic. Ghirardengo*.

A *Nonantola*, en 1480, *Fratres de Mischinis*.

C'est en Italie qu'ont été imprimés les premiers livres en langue hébraïque. On croit que le premier est le Commentaire sur Job, du rabbin Levi ben Gerson, qui probablement a été imprimé à Pesaro en 1477.

C'est à *Guillaume Fichet*, docteur de la Sorbonne, et à un Allemand son ami, *Stein*, ou *Lapierre* ou *Lapidanus*, prieur de cette maison, que la France doit la première imprimerie. Ces savans engagèrent Louis XI à appeler, en 1469, à Paris [1] *Ulrich Gering* de Constance, *Martin Crantz* et *Michel Friburger* de Colmar, qui, établis à la Sorbonne, y publièrent, probablement en 1470, une des premières éditions de Salluste, et, vers la même époque, la première de Florus et un Perse. Leurs noms ne se trouvent pas sur ces livres, et il y a quatre ou cinq Florus qui se disputent la priorité. Ils imprimèrent aussi, en 1470, la première édition des Lettres de Phalaris en latin, et un peu plus tard une Bible latine. Leur premier ouvrage avec date est Jacobi de Voragine historia Longobardice, connue sous le titre de *Légende dorée*. Il est de 1475. En 1477, Crantz et Friburger se retirèrent; Gering s'associa d'abord *Guill. Maynyal*, et s'établit rue Saint-Jacques, au *Soleil d'or*, et en 1483, à la même enseigne, rue de Sorbonne. Cette année, il prit pour associé *Bertholdt Rambolt*, Alsacien, et exerça son art jusqu'en 1508. Depuis 1474, il y eut deux autres imprimeurs à

[1] *André Chevillier*. L'origine de l'imprimerie de Paris. Paris, 1694, in-4°.

Paris, *Pierre Cæsaris* et *Jean Stoll*, et plusieurs autres dans les années suivantes. Vers 1484, deux élèves de Gering, *Jean Higmann* et *Wolfgang Hopyl*, s'y établirent. Ils ont imprimé une édition des tragédies de Sénèque, sans date. Le nombre des imprimeurs augmenta alors considérablement dans cette ville : Panzer[1] et de la Serna-Santander en ont compté près de soixante-dix avant 1500, et trente ou quarante à Lyon. Mais aucun de ces typographes n'exécuta un seul livre grec; il n'y a même que quatre villes de France où il fut imprimé dans ce siècle des livres classiques latins, savoir, Paris, Lyon, Caen et Angers, et pas d'autres éditions premières que celles que nous avons indiquées.

Barthélemy Buyer de Lyon exerça le premier l'imprimerie dans sa patrie, en 1473. On y trouve ensuite *Guill. Le Roy*, en 1477; et vers le même temps, plusieurs Allemands : *Nicolas Philippi* de Bensheim, et *Marc Reinhart* de Strasbourg, associés; *Martin Huss* de Botvarts, et *Jean Fabri*, aussi associés. Parmi les imprimeurs de cette ville, nous nommerons encore un Allemand, *Jean Trechsel*, et son gendre, le célèbre *Josse Bade* d'Asc (en Brabant), surnommé *Ascensius*, qui, après avoir exécuté, entre autres, le beau Térence de 1493, avec des vignettes à chaque scène, entreprise pour laquelle son beau-père fut son associé, se transporta, en 1499 ou 1500, à Paris, pour y enseigner le grec et y établir en même temps une imprimerie, qu'il dirigea jusqu'à sa

mort, arrivée vers 1535. *Conrad Bade*, son fils, transféra, en 1565, l'imprimerie à Vienne. Le père et les fils furent des hommes savans. Josse eut pour gendres trois célèbres imprimeurs: Robert Etienne, Jean Roigny et Michel de Vascosan.

Gilles Gourmont est celui qui, encouragé et soutenu par *François Tissard*, docteur en droit et savant très-distingué, et par *Jérome Aléandre*, dont nous avons parlé, imprima, depuis 1507, les premiers livres grecs à Paris : ce furent la Collection gnomique (Voyez vol. I. Introd. p. LXX), la Batrachomyomachie, la Grammaire de Manuel Chrysoloras, et les Œuvres et les Journées d'Hésiode. En 1509, il imprima quelques-uns des ouvrages moraux de Plutarque; il donna, en 1512, une réimpression du Dictionnaire de Crestone ou Alde, revu par Aléandre; en 1516, il publia une édition de la Grammaire de Théodore de Gaza, et réimprima celle de Manuel Chrysoloras. On cite aussi son édition des Idylles de Théocrite, in-8°, sans date.

La France a possédé une famille d'imprimeurs que, sous le rapport de l'érudition, elle peut placer à côté ou au-dessus de ce que l'Italie a produit de plus illustre. C'est celle des *Etienne*[1]. Le chef de cette maison, *Henri I*, né en 1470, exerça l'imprimerie à Paris, depuis 1503 environ jusqu'en 1520. Le premier ouvrage sorti de ses presses est l'Epitome compendiosaque introductio in libros

[1] Voy. (*Mich. Maittaire*) Stephanorum historia, vitas ipsorum ac libros complectens. Lond. 1709, in-8°.

arithmeticos Divi Severini Boetii. Il a eu pendant quelque temps pour associés *Guill. Rubeus* et *Wolfgang Hopyl*. Henri laissa trois fils, et une veuve qui épousa son ancien élève, *Simon de Colines*. *François I*, fils aîné de Henri I, exerça l'imprimerie en société avec Colines, et mourut sans avoir été marié. *Robert I*, second fils de Henri I, et le plus célèbre typographe de cette famille, étoit né en 1503. Après la mort de son père, il fut également en société avec Simon de Colines jusqu'en 1526, qu'il établit une imprimerie pour son compte. En 1539, il fut nommé imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu. Zélé calviniste, il eut plusieurs démêlés avec la Sorbonne, contre laquelle la faveur de François Ier le soutint; mais après la mort de ce prince, il se retira à Genève où il mourut en 1559. On lui doit une Bible hébraïque, en 4 vol. in-4°; une Bible latine, in-fol., et un Nouveau Testament grec, qu'on a long-temps regardé comme le plus beau livre grec qui ait été imprimé : cette édition in-16, imprimée en 1549, est connue sous le nom d'*O Mirificam!* On lui doit aussi les éditions *premières* des historiens ecclésiastiques grecs, de Denys d'Halicarnasse et de Dion Cassius. Son Thesaurus linguæ latinæ, qui parut pour la première fois à Paris, en 1563, en 2 vol. in-fol., est un ouvrage célèbre. Robert Etienne est l'auteur du plus ancien Dictionnaire latin-françois. Les livres sortis de son imprimerie portent pour marque un olivier avec la devise : Noli altum sapere. Les ouvrages qu'il a soignés en qualité d'imprimeur du roi sont marqués

d'une lance autour de laquelle sont entrelacés un serpent et une branche d'olivier. Ceux qu'il a publiés à Genève ne portent pas le nom de cette ville : on y voit un olivier avec ces mots au bas : Oliva Roberti Stephani.

Charles, troisième fils de Henri I, étoit médecin. Ce ne fut qu'en 1551 qu'il commença à exercer l'imprimerie ; il donna cette année la première édition d'Appien. Peu de temps après il fut nommé imprimeur du roi. Il est l'auteur d'un Dictionnaire latin-grec. Des entreprises peu heureuses auxquelles il se livra le ruinèrent. Il mourut, en 1564, au Châtelet, où il avoit été mis pour dettes. Sa fille Nicole, épouse de Jean Liébaut, médecin, fut fameuse par son esprit et ses connoissances.

Robert I avoit laissé de son épouse, Perrette, fille de Josse Bade, trois fils : Henri II, Robert II et François II. *Henri II*, né en 1528, fut un grand helléniste et un des hommes les plus savans du seizième siècle. En 1554, il établit une imprimerie à Paris ; mais elle ne marcha qu'au moyen des secours que lui accordoit Ulric Fugger. Par reconnoissance, il prit le titre d'imprimeur de Fugger, qu'il conserva tant que vécut son protecteur. Il publia un Lexicon Ciceronianum græco-latinum ; un Dictionarium medicum ; plusieurs recueils d'auteurs grecs dont nous avons parlé dans notre Introduction. Son principal ouvrage est le Thesaurus græcæ linguæ, Paris, 1572, 4 vol. in-fol., commencé par son père, et auquel Henri avoit employé douze années. Après une vie que des mala-

dies et des chagrins avoient empoisonnée, il mourut à Lyon, en 1598. Il laissa un fils, nommé Paul, et une fille, nommée Florence, l'épouse d'Isaac Casaubon.

Robert II, second fils de Robert I, étoit né en 1530. Il resta attaché à la religion catholique, et refusa de suivre son père à Genève : aussi celui-ci le déshérita-t-il. Robert établit une imprimerie à Paris, où il mourut jeune, en 1571, laissant deux fils, Robert III et Henri III. Sa veuve épousa *Mamert Patisson*, typographe célèbre, qui, en 1577, fut nommé imprimeur du roi.

François II, troisième fils de Robert I, exerça le même état à Genève, depuis 1562 jusqu'en 1582, en société avec François Perrin.

Robert III, fils aîné de Robert II, dirigea l'imprimerie laissée par son père jusqu'en 1629, qu'il mourut sans postérité.

Paul, fils de Henri II, né en 1566, fut un homme très-savant. Il établit, en 1599, une imprimerie à Genève. Les éditions d'auteurs classiques grecs et latins qu'il publia n'approchent pas, pour l'exécution, de ce qu'a fait son père; mais elles sont recommandables par leur correction, et à cause des notes qui les accompagnent. Il laissa deux fils.

Henri III, second fils de Robert II, fut trésorier des bâtimens du roi, et posséda peut-être une imprimerie. Il laissa deux fils, *Henri IV*, sieur des Fossés, interprète des langues grecque et latine, et auteur du Traité de faire les devises, Paris, 1645,

in-8°; et *Robert IV*, avocat au parlement, bailli de Saint-Marcel, et, jusqu'en 1640, propriétaire d'une imprimerie.

Antoine, fils aîné de Paul, né en 1594, rentra au giron de l'église, et fut nommé, en 1614, imprimeur du roi et du clergé. Il mourut en 1674, infirme et aveugle.

Joseph, second fils de Paul, fut imprimeur du roi à la Rochelle, où il mourut en 1629.

Avec Antoine Etienne cessa la série des imprimeurs célèbres de ce nom, qui tous furent des hommes de lettres ou des savans distingués.

Nous ajoutons aux Etienne les noms de quelques autres imprimeurs françois du seizième siècle [1].

Michel de Vascosan, né à Amiens, gendre de Josse Bade et imprimeur du roi, se distingua par la beauté et la correction des éditions sorties de ses presses. Il imprima, depuis 1532 jusqu'en 1576, et publia plusieurs éditions d'auteurs grecs.

Guillaume Morel [2], né au Tilleul, dans le comté de Mortain en Normandie, homme savant, exerça l'imprimerie depuis 1549 jusqu'en 1564. Il est un des typographes françois qui ont publié le plus de livres grecs, soit seul, soit avec Adrien Tournebeuf, dont il fut pendant environ quatre ans l'associé. Ce dernier ayant été nommé professeur, Morel lui succéda comme imprimeur du roi. Sa veuve con-

[1] Voy. (*Mich. Maittaire*) Historia typographorum aliquot Paris. vitas et libros complectens. Lond. 1717, in-8°.

[2] En latin *Morelius*.

tinua l'établissement jusqu'en 1566. Etienne Prévôt (Prævostæus) épousa sa fille.

Adrien Tournebeuf ou *Turnebus*, né en 1512, à Andely-sur-la-Seine, est un des hellénistes les plus célèbres du seizième siècle. Il n'exerça l'imprimerie que depuis 1552 jusqu'en 1555, où il fut nommé professeur.

Jean Bienné, dont on ne connoît ni la patrie ni l'époque précise de la naissance, imprima avec soin beaucoup de livres grecs, depuis 1566 jusqu'en 1584.

Après les Etienne, les *Morel* furent une célèbre famille d'imprimeurs. Pour les distinguer de Guillaume Morel, qui leur étoit étranger, on les appelle en latin Morellus. Le premier d'entre eux, *Frédéric*, né en 1523, en Champagne, fut gendre de Michel Vascosan, exerça l'imprimerie depuis 1557 jusqu'en 1581, et mourut en 1583. Il obtint, en 1571, le brevet d'imprimeur du roi. On lui doit lusie urs éditions d'auteurs grecs. Il laissa deux fils, *Frédéric II* et *Claude*. Le premier ouvrage imprimé par Frédéric II est le poëme d'Hésiode des Journées et des Travaux, 1581, in-4°; le dernier, deux traités d'Hippocrate et de Galien, en 1617. Il fut imprimeur du roi, lecteur des langues grecque et latine, et doyen des professeurs. Il est l'auteur de plusieurs traductions latines de livres grecs, ainsi que de savans commentaires. Il mourut en 1630. Claude, son frère, ne commença à imprimer, à ce qu'il paroît, qu'en 1599. On lui doit des éditions de Dion Chrysostome, de St Grégoire de Nazianze

et de S[t] Jean Chrysostome. Il mourut en 1614, laissant trois fils : *Charles*, *Claude*, et *Gilles*, qui, tous les trois, exercèrent la typographie dans le dix-septième siècle.

CHAPITRE CIII.

Des Dictionnaires grecs.

Un des moyens dont les restaurateurs de la littérature grecque se sont servis avec le plus grand succès, a été de rédiger des dictionnaires ; nous croyons, par cette raison, qu'un aperçu des principaux lexiques grecs sera bien placé à la fin de notre histoire.

Nous n'entendons pas ici ces glossaires anciens, dans lesquels les mots grecs sont expliqués par d'autres mots du même idiome, plus ou moins synonymes, ou par des phrases et des exemples tirés des auteurs. Nous voulons parler de ces dictionnaires modernes, où les mots grecs sont principalement expliqués par des mots latins, ou par ceux de quelque langue vulgaire. Un excellent critique a remarqué [1], que, grâce aux travaux des savans qui ont vécu avant nous, auxquels nous devons d'être entourés de livres élémentaires et de manuels de toute espèce tendant à faciliter l'étude des langues anciennes, nous ne pouvons pas nous faire une idée des difficultés qu'éprouve celui qui, le premier, entreprend de rédiger un vocabulaire pour

[1] Dans le Quarterly Review, N° XLIV, March. 1820, p. 311.

une langue morte. Il faut admirer la vaste érudition et la persévérance des hommes du quinzième siècle, qui, destitués de tous les secours que nous trouvons dans les grammaires, les lexiques, les traités sur la métrique, sur les dialectes, etc., ont osé s'ériger en restaurateurs de la littérature grecque, et ne pas être surpris s'il leur est échappé quelques erreurs. « Aujourd'hui, dit Scaliger, il est bien aisé d'estre bon grec et hébreu, car tout est trouvé; mais pour savoir la naïfveté, le génie, il faut bien estudier, et peu de gens l'entendent. »

Nous avons parlé des premières tentatives pour rédiger des dictionnaires grecs, faites par *Jean Crastone*, *Guarino de Favera* et *Alde*. Ces dictionnaires sont aujourd'hui plutôt des livres de curiosité que des ouvrages qu'on puisse consulter avec l'espoir d'y trouver des secours pour l'intelligence des auteurs grecs.

Ils ont été infiniment surpassés par les *Commentarii græcæ linguæ*, de *Guillaume Budé*, un des hommes les plus savans du seizième siècle, celui qui propagea avec le plus de succès la littérature grecque en France, et celui qui, peut-être, la connoissoit mieux à l'époque qui a produit Erasme et Melanchthon. Ses commentaires parurent à Paris, 1529, in-fol.; ils ont été contrefaits trois fois en 1530, à Cologne, à Bâle et à Venise, par Luc-Antoine Giunta, réimprimés avec des augmentations considérables, à Paris, 1548, par *Robert Etienne*, et dans le vol. IVe des œuvres de Budé, Bâle, 1556, in-fol. C'est un vaste trésor d'érudi-

tion, le magasin où ont puisé tous les lexicographes des temps suivans; mais ce n'est pas proprement un lexique par ordre alphabétique, c'est un recueil d'observations sur la signification des mots de la langue grecque, jetées sur le papier, sans ordre et sans méthode. Un index alphabétique remédie très-imparfaitement à cette confusion. Les observations mêmes, écrites dans un latin fort élégant, sont principalement tirées des prosateurs grecs; les poëtes paroissent avoir eu moins d'attrait pour le savant jurisconsulte, qui aimoit surtout à expliquer les termes des lois et du barreau, et à les comparer à ceux du droit romain.

Un ouvrage semblable à celui de Budé fut publié à Bâle, 1551, in-fol., par *Joachim Camerarius*, sous le titre de *Commentarii utriusque linguæ*, chez Hervag.

Un médecin de Caen, *Robert Constantin*, composa un dictionnaire grec-latin estimable, qui parut à Genève en 1562, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage correct et savant peut encore être consulté avec avantage; on en a aussi fait un abrégé. Il en existe une prétendue seconde édition de 1592, mais nous verrons plus bas que cette seconde édition est un ouvrage entièrement différent.

Henri Etienne avoit hérité de son père un travail très-vaste, mais ébauché seulement, pour un lexique grec. Pendant qu'il s'occupoit à le mettre en ordre, il donna au public un échantillon de ce qu'on avoit à attendre de lui, en imprimant, en 1563, in-8°, un *Dictionarium medicum græco-latinum*, pour

lequel il avoit extrait tous les mots tenant à l'art de guérir, qui se trouvent dans les anciens médecins. Il y joignit le Glossaire d'Érotien, qui étoit inédit, et celui de Galien, avec des corrections. C'est un livre fort rare et très-recherché.

Henri Etienne acheva le grand dictionnaire, commencé par son père, et le publia en 1572, en 5 vol. in-fol., sous le titre de *Thesaurus linguæ græcæ*, titre qu'il mérite bien, parce qu'il est vraiment un trésor d'érudition hellénique. Un volume particulier, qui est regardé comme le sixième, renferme des ouvrages d'anciens lexicographes et grammairiens. L'impression du tout avoit exigé onze ans. Une seconde édition, absolument pareille à la première, parut en 1580. *Frédéric Sylburg* a eu beaucoup de part au travail d'Etienne. « Quant au mérite du Thesaurus, il faut faire trois observations, dit le critique anglois que nous avons cité ci-dessus. D'abord, les exemples ont été choisis, les uns dans des éditions imprimées d'auteurs grecs, les autres dans des manuscrits; quelques-unes de ces citations sont faites de mémoire; souvent les leçons sont corrigées par conjectures. Ensuite il a été publié, depuis les temps de Henri Etienne, plusieurs auteurs grecs, et nommément des grammairiens qui renfermoient beaucoup de mots dont on ne connoissoit pas alors l'existence. Enfin, la science de l'étymologie que Henri Etienne prit pour guide dans l'arrangement de son lexique, étoit dans l'enfance; et, pour être vrai, le génie de la langue étoit méconnu. Ces considérations font connoître la nature des défauts qu'on

remarque dans cet ouvrage, et leur cause; ces défauts sont des citations inexactes ou altérées, l'absence de plusieurs milliers de mots, et d'une classification, tant des mots primitifs que des dérivés. »

Quelques années après la publication du Thesaurus d'Etienne, c'est-à-dire en 1579, un certain *Jean Scapula* en publia un extrait en un vol. in-fol. On prétend que Scapula fut employé par Etienne en qualité de prote, et qu'il usa de moyens peu délicats pour confectionner cet abrégé : il est vrai que Henri Etienne se plaignit du tort que cet ouvrage faisoit à son entreprise; mais la circonstance même que Scapula ne publia son travail que sept années après que le Thesaurus eut été mis au jour, le justifie de tout reproche d'infidélité. Quoi qu'il en soit, le dictionnaire de Scapula a été plusieurs fois réimprimé : les meilleures éditions sont celles des Elzevirs de 1652, et celle que *J. Bailey* et *J.-R. Major* publièrent à Londres en 1822, in-4°.

Nous devons encore faire mention ici de deux lexiques grecs-latins, du seizième siècle, qui parurent à Bâle. Le premier, connu sous le nom de Lexicon septemvirorum, avoit été originairement rédigé par *Pierre Gyllius*, et imprimé en 1532, in-fol. *Jean Hartung* en donna, en 1537, une seconde édition, dans laquelle il reçut les observations lexicales de Guill. Budé, Jacques Tusanus, Conrad Gesner, Adrien Junius, Robert Constantin, Marc Hopper et Nicolas Hœninger, d'après lesquels cet ouvrage fut nommé le lexique septemviral. On le réimprima sans changement en 1560,

1568, 1572, 1577. Mais, dans une réimpression de 1584, on ajouta encore les observations de Guill. Xylander et Jacq. Cellarius. Depuis ce moment, cette compilation fut connue sous le nom de Lexicon novemvirale. C'est ce lexique de 1584 qui fut réimprimé à Genève en 1592, sous le nom de *Robert Constantin*, et comme seconde édition de son dictionnaire de 1562. Seulement Fr. Portus ajouta quelques observations [1].

Le premier dictionnaire d'un format portatif fut rédigé par *Corn. Schrevelius*, publié à Leide, en 1654, in-8°, et réimprimé une trentaine de fois. C'est le premier dictionnaire alphabétique dans lequel les dérivations, les cas des noms et les variétés des dialectes fussent marqués. Parmi les réimpressions, celle de Londres, 1663, in-8°, soignée par *Jos. Hill*, a reçu des augmentations; mais il y en a beaucoup plus dans celle de *Guill. Robertson*, 1676, qui est in-4°, et porte le titre de Thesaurus græcæ linguæ in epitomen redactus.

Ce lexique manuel fut surpassé par celui de *Benoît Hédérich*, qui parut à Leipzig, 1722, in-8°, et fut réimprimé en 1742. Il est grec-latin.

Trois années plus tard, un philologue anglois, *Daniel Scott*, publia à Londres, en 2 vol. in-fol., un recueil de mots manquant dans tous les dictionnaires qu'on eût alors. Il lui donna le titre d'*Appendix ad Thesaurum Henrici Stephani*.

En 1750, parut l'édition de Dion Cassius par *Reimarus*, où se trouve un Index græcitatis Dionis

[1] Voy. *Eberts* Allg. bibliogr. Lexicon, vol. I, p. 396.

Cassii. En se conformant à cet exemple, plusieurs autres éditeurs publièrent des tables, indiquant des mots oubliés par Henri Etienne, ou qui ne pouvoient pas lui être connus. *Jean-Aug. Ernesti* mit à profit tous ces travaux pour revoir le lexique de Hédérich. Il en publia de nouvelles éditions en 1754 et 1766. La dernière étoit augmentée, par *J.-J. Reiske*, de dix mille mots. Ce dictionnaire éprouva de nouvelles augmentations et corrections par *Ch.-Chr. Wendler*, qui en soigna deux éditions, l'une en 1788, et l'autre en 1796. On le réimprime dans ce moment (1825).

Quelque imparfait que fût, après toutes ces améliorations, le lexique de *Hédérich-Ernesti*, on le préféra avec raison à ceux de Scapula et de Schrevelius. Il eut un grand succès dans tous les pays de l'Europe où l'on s'occupe de littérature grecque, mais surtout en Angleterre. Dans les réimpressions soignées par *Samuel Patrick*, Londres, 1739, in-8°; par *Guill. Young*, Londres, 1755, in-4°; par *Th. Morell*, Londres, 1762, 1766, 1778, 1790 et 1815, in-4°, et par *Rich. Taylor*, Londres, 1808, 1810 et 1816, in-4°; les éditeurs firent chaque fois de nouvelles additions et corrections, qui, à leur tour, entrèrent successivement dans les éditions publiées en Allemagne. Dans l'édition angloise de 1816, se trouvent beaucoup d'augmentations tirées des papiers de *Larcher*. On blâme l'édition de 1815, qui a reçu beaucoup d'augmentations inutiles ou erronées par le nouvel éditeur *Ed. Maltby*. Elle a été imprimée à Cambridge.

Cependant les progrès rapides que l'étude des langues anciennes et la critique grammaticale avoient faits en Allemagne, depuis les temps d'Ernesti et de Reiske, avoient rendu de jour en jour plus sensibles les nombreuses imperfections du dictionnaire de Hédérich-Ernesti. On desiroit que quelque savant s'occupât d'en rédiger un nouveau, et qu'à la place de la langue latine, qui ne paroissoit pas tout-à-fait propre à exprimer toutes les finesses de la langue grecque, si riche en compositions et en dérivations, il employât la langue allemande, qui se prête aux mêmes variations, et se rapproche plus que toute autre, de l'idiome d'Homère et de Thucydide.

Fréd.-Guill.-Jonathan Dillenius, Jean-Chph. Vollbeding, et *Jean-Godefroi Haas*, répondirent à ce vœu, en publiant, l'un en 1784, l'autre en 1790, le troisième en 1796 et 1801, des dictionnaires manuels, grecs-allemands, plus ou moins volumineux, dont le dernier surtout, fut jugé très-favorablement. Il ne peut cependant soutenir la comparaison avec le dictionnaire de *J.-G. Schneider*, célèbre professeur à l'université de Francfort sur l'Oder (depuis à Breslau), qui parut pour la première fois en 1797, en 2 vol. in-8°, formant ensemble deux mille pages.

Ce dictionnaire se distingue de tous ceux qui l'ont précédé, par la méthode que son auteur a suivie, par une excellente critique, et par une grande richesse de mots. Schneider se borna aux écrivains profanes, à l'exclusion des livres sa-

crés et des pères de l'église; il rejeta aussi tous les noms de personnes, de pays et de villes qui, d'après lui, ne doivent pas trouver place dans un dictionnaire de langue. Il fit rentrer dans l'ordre alphabétique les mots dont il ne s'est conservé que quelques cas ou quelques temps, ou même qui ne sont plus connus que par leurs dérivés, mais dont le rétablissement sert à éclaircir une partie difficile et obscure de la grammaire. A chaque mot, Schneider donne d'abord l'étymologie, tant qu'elle est claire, et sans entrer dans des hypothèses oiseuses; il établit ensuite le sens premier et précis, suivi dans un ordre naturel des significations figurées. Chaque explication qui n'est pas conforme à celle de Henri Etienne, est prouvée par un passage d'un auteur ancien. Beaucoup de fausses leçons d'auteurs classiques, que la critique a rejetées depuis le temps de ce lexicographe, ont été supprimées et remplacées par un plus grand nombre de mots et de formes, tirés des auteurs et monumens qui ont été publiés depuis Henri Etienne. Un mérite particulier de ce dictionnaire est l'explication des mots et phrases techniques, ainsi que des termes de physique et d'histoire naturelle qui, avant lui, ne se trouvoient dans aucun lexique, ou y étoient mal donnés. Dans cette partie, le genre d'étude de Schneider lui a été d'une grande utilité. Au reste, ce dictionnaire n'a pas de partie allemande-grecque, que Schneider jugea tout-à-fait inutile.

Cet ouvrage fut parfaitement accueilli par tous

s hellénistes d'Allemagne; s'il est moins connu ɔrs de ce pays, cela provient de l'idiome dans quel il est rédigé. La première édition en ayant é rapidement épuisée, Schneider en fit faire, par I. *F.-G. Riemer*, un extrait qui parut en 1802, n 2 vol. in-8°, de près de quinze cents pages. En ête du premier volume se trouve une introduction, ans laquelle l'auteur développe quelques idées nouelles sur la grammaire grecque et l'étude de cette angue : en général, l'on ne peut pas regarder son lictionnaire comme un simple abrégé; fort souvent l modifie les explications de son original, plus d'une ois il les rejette même. En 1805, parut la seconde, t en 1819, la troisième édition du dictionnaire le Schneider, le meilleur qui existe dans aucune angue : la dernière est in-4°. En 1821, il publia un volume supplémentaire, pour lequel MM. *Jacobs*, *Weigel*, *Struve*, *Buttmann*, *Lobeck* et *Coray* lui avoient fourni des matériaux.

L'abrégé de ce dictionnaire par M. *Riemer* a eu un si grand succès, qu'il a fallu le réimprimer en 1815, 1819, 1824: il renferme tant d'explications et de recherches nouvelles, qu'il faut le regarder comme un ouvrage tout-à-fait nouveau. Un autre abrégé, infiniment recommandable, du grand dictionnaire de Schneider a été publié par M. *Franç. Passow*, Leipzig, 1822, 2 vol. petit in-4°.

En France, il a été publié, dans ces derniers temps, deux Dictionnaires grecs-françois, rédigés, l'un par M. *Quénon*, l'autre par M. *Planche*. Le premier, imprimé en 1800, est une simple traduc-

tion du Lexique de Schrevelius. Le travail de M. *Planche*, qui parut pour la première fois en 1809, en un vol. in-8°, et a été réimprimé plusieurs fois depuis, répond parfaitement au but que le savant auteur s'étoit proposé; c'est un excellent manuel pour ceux qui se livrent à l'étude du grec. On peut regarder comme un second volume de cet ouvrage le dictionnaire françois-grec que le même professeur, conjointement avec MM. *Alexandre* et *Defauconpret*, vient de publier.

En 1815, le docteur *A.-J. Valpy*, à Londres, commença à publier une nouvelle édition du Thesaurus de Henri Etienne, conjointement avec MM. *E.-H. Barker* et *Dibdin*. Ces hellénistes ont associé à leur travail un très-grand nombre de savans d'Angleterre et du continent. Ils ont tiré parti des riches matériaux qui sont répandus dans les éditions d'auteurs grecs publiées depuis une centaine d'années. Leur entreprise, annoncée avec pompe, a été accueillie par des souscriptions nombreuses; mais déjà on se plaint beaucoup de l'exécution. Ils ont répandu dans leur édition une telle profusion d'érudition, qu'on peut prévoir que ce dictionnaire, qui paroît par livraisons, aura une trentaine de volumes in-folio, si jamais il est achevé. En effet, les huit premières livraisons qui ont paru dans l'espace de six ans, ne renfermoient que la lettre A [1].

[1] Une critique savante, judicieuse et sévère des quatre premières livraisons, se trouve dans le Quarterly Review, 1820, March., N. XLIV, p. 302.

NOUVELLES ADDITIONS.

Vol. I, pag. XLII, l. 11, ajoutez :

Le second volume de cet excellent ouvrage a paru en 1823.

Vol. I, pag. LV, l. 13, ajoutez:

Vol. IV — VII. HOMÈRE (Iliade, Odyssée, Batrachomyomachie, Hymnes, Épigrammes, Fragmens) d'après le texte vulgaire, M. Boissonade rejetant la fameuse hypothèse de Wolf, et les changemens que ce savant s'est permis de faire dans le texte. — *Vol. VIII.* CALLIMAQUE, CLÉANTHE, et les Hymnes de PROCLUS.

Vol. I, pag. LXXXVIII, l. 2, au lieu de : *Sylburg* (*Fréd.*). Ses trois collections, lisez :

Sylburg (*Fréd.*). Ses quatre collections.

Vol. I, pag. LXXXVIII, l. 23, ajoutez :

4. *Collection relative à l'islamisme.*

Saracenicas. Moamethica : in quibus Ismaeliticæ s. Moamethicæ sectæ præcipuorum dogmatum elenchus; ex EUTHYMII ZIGABENI Panoplia dogmatica; de Saracenorum principe et pseudo-propheta Moamethe historia incerti auctoris; Saracenorum ad christianam ecclesiam sese aggregantium catechesis et sarazenismi anathematizatio; ex THEOPHANIS et ANASTASII ecclesiastica historia de Moamethicæ sectæ primordiis narratio. Gr. et lat. nunc primum edita, etc. Ex typis H. Commelini, 1595, petit in-8°.

Vol. I, pag. XCIV, l. 7 et 8 d'en bas, lisez :

Wolf (*Jean-Christophe*). Sa collection de morceaux inédits.

Vol. I, pag. xcv, l. 1, lisez :

Wolf (*Jean-Christian*). Sa collection de femmes auteurs.

Vol. I, pag. 46, changez ainsi le dernier alinéa de la notice bibliographique.

Le poëme des *Tremblemens de terre*, attribué à Orphée, a été publié séparément par *Fréd. Morel*, avec la traduction de *J.-A. Baif*, Paris, 1586, in-4°, et dans les Miscellanea de *Maittaire*, ainsi que dans le vol. III des Analecta de *Brunck*. Un médecin de Nuremberg, *Jean-Sam. Schodar*, le fit imprimer à Nuremberg, en 1691, in-4°. L'éditeur est désigné par les lettres *C. C. F.*, initiales de *Cneus Cincius Fluminius*, c'est-à-dire *André-Christ. Eschenbach*. Schodar fit honneur de cette publication à Eschenbach, parce que c'étoit à celui-ci que le célèbre Magliabechi avoit envoyé le manuscrit de Florence qui servit à l'édition.

Divers fragmens des chants Orphiques, les uns dans leur forme originairement métrique, les autres résolus en prose, et répandus dans le commentaire de Proclus sur le Cratyle de Platon, ont été recueillis dans les manuscrits de Munich par Franç.-Xav. Werfer, jeune savant mort en 1815, à l'âge de vingt-quatre ans, et insérés dans les Acta philologorum Monacensium de M. *Fréd. Thiersch*, vol. II, p. 113.

Vol. I, pag. 112, l. 13, après les mots, *mises par écrit*, ajoutez cette note :

Pour donner une idée du travail qui fut fait par ordre des Pisistratides, M. *Guillaume Müller*, dans un ouvrage récemment publié, dont il sera question plus bas, suppose deux exemples. En admettant que le désordre causé dans la maison d'Ulysse par les jeunes gens qui prétendent à la main de Pénélope, le voyage entrepris par Télémaque et le retour de ce prince dans la maison paternelle, aient formé originairement un poëme particulier, qu'il s'agissoit ensuite de faire entrer dans le plan de l'Odyssée, il a fallu le couper en deux parties, afin d'y intercaler le voyage d'Ulysse depuis son départ

de l'île de Calypso, jusqu'à son arrivée à Ithaque : ainsi le retour de Télémaque, qui devoit finir le 4e chant de l'Odyssée, a été renvoyé au 15e. C'est le premier exemple. En admettant également l'existence d'une *Patroclée* comme poëme particulier, lorsqu'on voulut le faire entrer dans le plan de l'Iliade on en plaça la première partie aux chants 16 et 17; mais, entre le récit de la mort du héros et ses funérailles, on fit entrer une partie d'un autre poëme qui, avec le commencement de l'Iliade, formoit une *Achilléide ;* ainsi ces funérailles forment le 23e chant. Le même auteur trouve une preuve de la pluralité des poëmes dont se composent l'Iliade et l'Odyssée, dans l'usage qui a prévalu jusqu'aux temps d'Aristote (regardé par cet écrivain comme l'inventeur de la *chimère* de l'unité de ces poëmes) de désigner chacun de ces grands poëmes ou de ces poëmes composés, par le pluriel ἔπη, tandis que les divers morceaux dont ils étoient formés, étoient nommés chacun ἔπος au singulier. « Aristote, dit-il, créa par sa poétique, un genre de poësie qu'il nomma épopée. Ainsi le même homme qui a forgé les fers sous lesquels les beaux arts ont été si long-temps accablés, et qui en partie les écrasent encore, fut aussi l'auteur des fausses idées qui ont été si long-temps en vogue relativement à la nature des chants homériques. C'est à notre patrie qu'il étoit réservé d'en délivrer la théorie des beaux arts aussi-bien que la science des antiquités ! »

Vol, I, p. 114, changez ainsi la note 1 :

Indiquons ici quelques-unes de ces défectuosités. Les vers 356 — 368 du 18e livre de l'Iliade sont un hors-d'œuvre ; ils ont, dit-on, pour objet de former la transition de la *Patroclée* à l'*Hoplopée*, fragment de l'Achilléide. De même les vers 620 — 624 du 4e chant de l'Odyssée nous transportent subitement du colloque de Ménélas et de Télémaque à Sparte, aux orgies des prétendans à Ithaque, et cette brusque transition est certainement un défaut du poëme. D'après les partisans du système de M. Wolf, l'épos des voyages de Télémaque est interrompu au vers 619 pour ne recommencer qu'au chant 15e. Une scholie de Porphyre attribue le 12e vers du 18e chant de l'Iliade à la maladresse des diascevastes. Au vers 578 du 8e livre du même poëme, Pylémène, chef des Paphlagoniens, est tué ; néanmoins au chant 13, v. 658, il accompagne le corps de son fils. Les vers 3 à 43 du 5e chant de l'Odyssée sont une répétition oiseuse des vers 26 à 96 du chant 1er.

Vol. I, pag. 124, avant la l. 7 d'en bas, mettez :

Le système de M. Wolf vient de trouver un

défenseur extrêmement habile dans la personne de M. *Guill. Müller*, bibliothécaire à Dessau, qui, dans un ouvrage publié en 1824 [1], a employé infiniment d'érudition et d'esprit à relever tout ce qu'il renferme de plausible, à l'appuyer par l'histoire et par une critique judicieuse, et à écarter les objections qui ont été faites par les antagonistes. On peut dire que ce savant a *popularisé* l'hypothèse de son maître. M. Wolf n'a peut-être pas eu la satisfaction de voir l'ouvrage de M. Müller, puisqu'il est mort le 8 août 1824 à Marseille, où il avoit cherché un climat plus convenable à sa santé que celui du Nord. Au reste nous souhaitons que cet ouvrage, le meilleur qui ait été écrit sur cette matière, n'échappe pas au savant françois qui s'occupe d'une réfutation du système de M. Wolf, ainsi que nous le voyons par la préface que M. Boissonade a mise en tête de son Homère.

[1] Homerische Vorschule. Eine Einleitung in das Studium der Ilias und Odyssee. Von *Wilh. Müller*. Leipzig, 1824, in-8°.

Vol. I, pag. 168, ligne dernière du texte, au lieu du mot Augias de Trézène, lisez :

Augias *de Trezène*, comme on lit dans l'édition de la Chrestomathie de Proclus, ou Hagius *de Trezène*, comme il paroît qu'il faut lire [1].

[1] D'après M. *Thiersch*, Acta philol. Monac., vol. II, p. 583.

Vol. I, p. 169, ajoutez au dernier alinéa :

C'est à Eumèle que Pausanias attribua par conjecture les hexamètres qu'on lisoit sur le fameux

coffre de Cypselus placé au temple de Junon à Olympie[1], un des plus anciens et des plus célèbres monumens de l'art des Grecs.

[1] Descr. de la Grèce, lib. V, ch. 19.

Vol. II, p. 78, à la fin du chap. XI.

Fabricius et *Harless* nomment, parmi les auteurs de tragédies perdues, ASCLÉPIADE *de Tragile*, ville de la Thrace, dont *Plutarque*, *Photius* et *Etienne* de Byzance citent les *Tragodoumènes*, Τραγῳδούμενα, en six livres. Il étoit disciple d'Isocrate, et doit par conséquent avoir fleuri vers l'an 365 avant J. C. Il paroît que c'est à tort que les auteurs ci-dessus nommés, ainsi que le savant *Heyne*, lui ont assigné un rang parmi les poëtes : le dernier se fonde sur ce que les scholiastes citent quelques vers des Tragodoumènes d'Asclépiade; mais ces vers peuvent très-bien s'être trouvés dans un ouvrage d'ailleurs écrit en prose et qui paroît avoir traité des fables qui ont fourni des sujets de tragédies. Les expressions de Photius, « Asclépiade qui a *écrit* (συνεγράψατο) les Tragodoumènes », paroissent indiquer un auteur en prose. Les scholiastes se servent de termes semblables : Asclépiade écrit, Asclépiade raconte, φησὶ, ἱστορεῖ. Si cela est ainsi, Asclépiade appartient à une classe d'écrivains qui n'a proprement commencé à fleurir que dans la période suivante, où les sciences philologiques ont été cultivées.

Les fragmens d'Asclépiade, ou plutôt les passages où il

est cité, ont été recueillis par feu *Franç.-Xav. Werfer*, et publiés par M. *Thiersch*, Acta philolog. Monac., vol. II, p. 489.

Vol. II, p. 175, à la fin de la l. 7, placez cette note:

[1] L'auteur de l'ouvrage *des Fleuves*, faussement attribué à Plutarque, cite la *Perséide* d'un écrivain inconnu qu'il nomme Ctésias *d'Ephèse*. Cette Perséide paroît avoir été un poëme épique dont Persée, fils de Jupiter et de Danaé, étoit le héros.

Vol. II, pag. 175, l. 10, ajoutez:

; ainsi qu'une *Périégèse* ou un voyage, et des ouvrages *sur les Tributs payés par l'Asie*, *sur les Monts* et *sur les Fleuves*. Chacun de ces quatre ouvrages se composoit de plusieurs livres.

Vol. II, pag. 176, l. 18, après ces mots : et d'autres fables, rayez tout le reste de l'alinéa, et remplacez-le par ce qui suit :

de ce genre, que Ctésias rapporte comme des choses sur lesquelles il ne doute pas. M. *Heeren*[1] le justifie en disant que Ctésias ne fait que rapporter les *mythes* sur l'Inde qui se colportoient en Perse. M. *Cuvier* a observé que Ctésias n'a pas imaginé les animaux fantastiques dont il parle; mais qu'il est tombé dans une erreur, en attribuant une existence à des figures hiéroglyphiques qu'on remarque dans les ruines de Persépolis. On y trouve nommément le *martichora* ou l'animal fabuleux, symbole ou hiéroglyphe de la puissance royale. Beaucoup d'autres fables s'expliquent par l'ignorance des lois de la nature, qui étoit si grande par-

mi les anciens. Ainsi l'eau qui durcit dans les vases est de l'asphalte. Le comte de *Veltheim* a expliqué quelques-unes de ces fables dans des traités qui ont été insérés dans la collection de ses opuscules [2].

[1] Ideen, etc. Vol. I, p. 323.
[2] *A.-F. Graf v. Veltheim*, Sammlung einiger Aufsætze historisch-antiquarisch-mineralogischen Inhalts. Helmstædt, 1820, 2 vol. in-8°.

Vol. II, pag. 177, l. 2, au lieu de ces mots : M. *Alb. Léon* en a publié une édition particulière, Gœttingue, 1823, in-8°, lisez :

M. *Alb. Lion* en a publié une édition particulière, Gœttingue 1823, in-8°; mais la meilleure édition est celle de M. *Jean-Christ.-Félix Bæhr,* professeur de Heidelberg, qui a paru à Francfort, 1824, in-8°. Cet éditeur n'a pas seulement donné, à l'aide des manuscrits, un texte critique et corrigé, mais dans son commentaire il explique aussi le texte sous le rapport de l'histoire, de la géographie, et de l'histoire naturelle, et justifie Ctésias contre la plupart des reproches qui lui sont ordinairement faits.

Vol. II, pag. 258, l. 1, à la place de ces mots : Cette dernière fut plusieurs fois réimprimée et copiée, mettez :

A ces deux éditions *premières,* on pourroit en ajouter une troisième qui parut à Haguenau, 1533, in-8°; parce qu'imprimée sur l'édition de Milan, corrigée d'après celle de Venise, elle a quelques leçons originales. Celle de Venise fut plusieurs fois réimprimée et copiée, nommément à Bâle, 1546, in-8°.

Vol. II, pag. 262, l. 19, lisez :

Les cinq premiers volumes qui en ont paru, renferment : I. Antiphon, Andocide, Lysias; II. Isocrate; III. Isée,

Dinarchus, Eschine, Démade; IV et V, le commencement de Démosthène.

Vol. II, pag. 264, avant la dernière ligne, ajoutez:

En 1821, il a paru à la fois trois éditions critiques du Discours de *Lycurgue* contre Léocrate : la première portant le titre de Lycurgi quæ extant, gr. cum notis var., par M. *A-G. Becker*, Magdebourg, in-8°; la seconde, sous le titre de Lycurgi Oratio c. L., par M. *Fr. Osann*, Jena, in-8°; la troisième, sous le même titre, par M. *C.-F. Heinrich*, Bonne, in-8°. On attend un commentaire critique pour cette dernière. Enfin il vient de paroître à Leipzig une quatrième édition de ce discours, accompagnée d'une traduction allemande, et d'un commentaire également écrit en allemand. L'éditeur est M. *Gustave Pinzger*.

Vol. II, pag. 265, avant la l. 6 d'en bas, ajoutez:

M. *J.-H. Bremi* a donné en 1823 à Zurich, le premier volume d'une édition in-8°, des œuvres d'*Eschine*, sans version, mais avec un bon commentaire interprétatif.

Vol. II, p. 281, l. 16, ajoutez:

Elles sont adressées à Philippe, roi de Macédoine; à Alexandre, son fils, étant encore prince royal; aux fils du tyran Jason; à Timothée, fils de Cléarque, et prince d'Héraclée; aux Mitylénéens, pour leur recommander un de leurs compatriotes exilés, Agénor, qui avoit enseigné la musique aux petits-fils d'Isocrate; à Denys de Syracuse, probablement le jeune; à Archidamus, fils d'Agésilas, roi de Lacédémone.

Vol. II, p. 283, avant le dernier alinéa, mettez :

Elle est la seule qui renferme la lettre à Archidamus ; *Schott* l'avoit trouvée en Italie, et *Hœschel* l'avoit jointe à son édition du Myriobiblon de Photius. *J.-D. Kœler* en avoit publié une édition particulière, Wittenberg, 1706, in-4°. La lettre se trouve dans un manuscrit de Helmstædt, et M. *Matthæi* s'est servi d'une collation de ce manuscrit par *Reiske*.

Vol. III, p. 3, l. 9, ajoutez :

Vitruve nous apprend[1] que, lorsqu'Éschyle fit jouer ses tragédies, AGATHARCHUS *de Samos* fit les décorations de son théâtre, et que ce fut la première peinture en perspective qu'on vit à Athènes. Agatharchus écrivit aussi un traité sur la science de la Perspective, traité qui fixa l'attention du philosophe ANAXAGORAS, et l'engagea à écrire sur le même sujet, comme fit ensuite DÉMOCRITE, cet homme d'un vaste génie. Ces deux écrivains enseignèrent, dit Vitruve, comment toutes les lignes, partant de l'objet que le peintre fixe, doivent se réunir dans un point central, et que les objets peints sur une surface doivent paroître, les uns s'avançant vers le spectateur, les autres fuyant en arrière. Quoique cette notice soit tout ce qui nous reste des ouvrages dont Vitruve parle, elle nous a paru assez importante pour être consignée ici, parce qu'elle prouve jusqu'à l'évidence un fait que quelques critiques ont nié, savoir, que les anciens connoissoient la perspective[2], et la mettoient en pratique dans la peinture, quoique les sculpteurs, reconnoissant les bornes que la nature a mises à leur art, et s'y soumettant

sagement, se soient constamment imposé la loi de placer les figures de bas-reliefs sur une même ligne, en n'indiquant le fond de la scène que par quelques emblèmes, tel qu'un arbre, une partie de maison, le contour d'une montagne.

Dans le même passage Vitruve parle de quelques écrivains qui ont publié des ouvrages d'architecture, savoir, des descriptions des bâtimens existans de leur temps, ou des traités sur les proportions, ainsi que d'autres qui ont écrit sur les machines. Tous ces ouvrages sont perdus, et les noms mêmes de leurs auteurs sont en partie inconnus. Il y a cependant parmi ceux que Vitruve cite quatre noms qui doivent trouver une place ici, parce qu'ils se rattachent à des époques intéressantes de l'histoire des arts.

Théodore *de Samos*, l'un de ces auteurs, a écrit sur le fameux temple de Junon à Samos, que Polycrate avoit fait construire, et qui devoit à Théodore même sa solidité, puisque ce fut d'après son conseil que l'architecte, qui étoit son propre père, remplit les fondations de charbons pour absorber l'humidité du terrain [3]. Pausanias nous apprend [4] que ce Théodore et son père Rhœcus inventèrent l'art de couler des statues en bronze. Il n'y a pas de motif de douter de ce fait; mais les écrivains cités par Pline [5], qui racontent que ces deux hommes inventèrent l'art plastique, c'est-à-dire, l'art de faire toute sorte de figures en argile, et qu'ils l'inventèrent long-temps avant l'expulsion des Bacchiades de Corinthe et le voyage de Démarate en Italie, se trompoient certainement et sur le fait et sur le temps. L'art plasti-

que existe, d'une manière grossière, chez tous les peuples dans leur première enfance, et on ne peut lui donner d'autres inventeurs que l'instinct naturel des hommes [6]. Il s'est écoulé environ cent trente ans entre le voyage de Démaratus en Italie, et le règne de Polycrate, qui employa Rhœcus et Théodore. Nous observons encore que, si Théodore avoit décrit *en prose* le temple de Junon (ce que Vitruve ne dit pas expressément), il appartiendroit aux plus anciens prosateurs grecs.

Le second auteur cité par Vitruve que nous nommerons ici, quoiqu'il soit un peu postérieur, est ICTINUS, qui a écrit sur le Parthénon d'Athènes, dont il fut lui-même l'architecte : il a aussi construit ce temple d'Apollon Épicurien à Phigales, qui a acquis une nouvelle célébrité de nos jours, parce que des Anglois (nous balançons de les qualifier d'amateurs ou de Vandales) l'ont dépouillé de bas-reliefs du plus beau style.

Enfin, CTÉSIPHON, ou CHERSIPHRON, ou CHIROCRATE *de Cnossus* (car les auteurs ou les manuscrits ne s'accordent pas sur ce nom), et son fils MÉTAGÈNE, après avoir bâti le fameux temple de Diane à Éphèse, en publièrent la description [7].

[1] VITRUV., lib. VII, præf. PLUTARQUE, dans les Vies d'Alcibiade et de Periclès, suppose Agatharchus contemporain de ces deux démagogues : il n'est pas impossible qu'il ait prolongé sa vie jusqu'à cette époque.

[2] On pourroit dire que dans le passage rapporté par Vitruve il n'est question que de perspective *linéaire;* mais celle-ci n'auroit pas suffi pour les peintures exécutées par Agatharchus. D'ailleurs un passage du Sophiste de Platon, où il est dit que le peintre observe les proportions des objets en hauteur, profondeur et largeur, et donne à chaque

partie la *couleur convenable*, doit nécessairement être entendu des deux perspectives, *linéaire* et *aérienne*.

[3] DIOG. LAERT., II, 103.

[4] PAUSAN., VIII, 14; X, 38.

[5] H. N., XXXV, c. 12, p. 43.

[6] Si quelqu'un peut être nommé l'inventeur de l'art plastique chez les Grecs, c'est plutôt Dibutade, ce potier de Sicyone qui, le premier, s'avisa de faire un portrait en terre cuite. PLINE rapporte la chose, H. N., XXXV, 43.

[7] Vitruve appelle le père de Métagène, Ctésiphon; Pline (H. N., XXXVI, 14, 21), Chersiphron; et Strabon (XIV, 641, éd. *Tzschuck*, vol. V, p. 537), Chirocrate.

Vol. III, p. 10, ajoutez à la fin du chap. XXIV, ce qui suit:

A la fin du chapitre qui traite des mathématiciens, nous dirons un mot de quelques artistes qui ont écrit sur les proportions du corps humain. Rien de plus célèbre dans l'antiquité que le *Canon* de POLYCLÈTE *de Sicyone*, architecte et sculpteur du temps de Périclès. Il fit la statue d'un jeune homme nu, et tenant une lance à la main, dans laquelle il observa les belles proportions du corps humain avec une telle précision, que les artistes les regardèrent dès lors comme irrévocablement fixées, et la statue de Polyclète comme le modèle dont il n'étoit pas permis de s'écarter. Ainsi Polyclète devint le législateur des arts, et y maintint son autorité jusqu'à leur décadence entière. La statue dont nous venons de parler fut connue sous le nom du Doryphorus (porteur de lance) et du Canon[1]; mais nous voyons, par un passage de Galien, que Polyclète écrivit aussi un ouvrage sous ce titre, qui formoit le texte ou le commentaire de sa statue[2]. Après lui, EUPHRANOR *de Sicyone*, aussi célèbre sculpteur en marbre et en

bronze que peintre distingué, qui fleurit vers 360 ans avant J. C. écrivit plusieurs ouvrages sur les proportions et sur les couleurs.

[1] PLINE (H.N., XXXIV, 8, 2) paroît distinguer entre le Doryphore et le Canon, et les regarder comme deux statues, tandis que tous les autres écrivains disent que c'étoient deux noms d'une seule et même statue. La contradiction disparoît, si l'on fait un léger changement, non dans le texte de Pline, mais dans la ponctuation. Nos éditions portent : « Idem et Doryphorum viriliter puerum. Fecit et quem canona artifices vocant. » A la place de ces mots, M. *Hirt*, dont nous nous proposons de faire connoître, par un autre ouvrage, les travaux sur l'histoire des arts chez les Grecs, propose de lire : « Idem et Doryphorum viriliter puerum fecit, et quem canona artifices vocant.

[2] GALEN., de placit. Hippocr. et Plat., vol. I, p. 288, éd. Basil. (Éd. *Kühn*, vol. V, p. 449.) Il dit : « ..... ainsi que cela est *écrit* dans le Canon de Polyclète. Car cet artiste, après nous avoir enseigné dans son livre toutes les proportions du corps, confirma ses paroles par le fait, en exécutant une statue d'après les règles qu'il avoit établies ; il donna à cette statue le même nom qu'à son livre, c'est-à-dire, *Règle*.

Vol. III, pag. 50, l. 4, au lieu de : le poëte didactique, lisez :

le poëte épigrammatique.

Vol. III, pag. 96, après la ligne 8, ajoutez :

Vers cette époque vivoit à Alexandrie un poëte nommé DENYS, et surnommé *Iambus* ou l'Iambographe, c'est-à-dire le Satirique. Il fut le maître du grammairien Aristophane. Nous en parlons dans ce chapitre, consacré à la poësie lyrique, parce qu'on le croit l'auteur de deux *Hymnes* adressés à Apollon et à la Muse Calliope, qui se sont conservés.

Ces deux petits poëmes, qu'on a trouvés dans un manus-

crit qui est en Angleterre, ont été publiés par *Jean Fell*, à la suite de son Aratus, Oxford, 1672, in-8°.

Le poëte élégiaque PHANOCLÈS vivoit après Démosthène. C'est tout ce que nous en savons; mais l'élégance du morceau unique qui nous en reste, nous autorise à le placer au moins au commencement de cette période. Le recueil de ses élégies étoit intitulé Ἔρως ἢ Καλοί. C'est Stobée qui nous en a conservé une; la passion d'Orphée pour Calaïs y est célébrée : c'est un des poëmes érotiques les plus gracieux que l'antiquité nous ait transmis.

Ruhnken a placé cette élégie dans sa seconde épître critique, et *Brunck* dans ses Analecta.

Vol. III, p. 113, ajoutez à la notice bibliographique, ce qui suit :

La dernière édition de Callimaque est celle de M. Boissonade, qui forme le vol. VIII de sa collection. Ce savant a recueilli une ample moisson de fragmens de ce poëte.

Vol. III, pag. 141, après le 7e alinéa, ajoutez :

La dernière édition est de M. *Voss*. Elle a paru à Heidelberg en 1824, in-8°. Cette édition a un texte critique, accompagné d'une version métrique allemande, et un excellent commentaire interprétatif.

Vol. III, pag. 180, l. 6 d'en bas, ajoutez :

et des parodies pour lesquelles il est quelquefois désigné par le surnom de φλύαξ et φλυακόγραφος, *le bouffon*.

Vol. III, pag. 181, à la fin, ajoutez :

Parmi les auteurs de parodies, MATRON *de Pitane* mérite une mention particulière à cause d'un morceau de cent vingt vers qu'Athénée nous a conservé; morceau très-élégant, dans lequel un gourmand d'Athènes raconte, en vers parodiés d'Homère, un repas somptueux et composé principalement de poissons de mer, que Xénoclès, l'orateur, avoit donné à ses amis. La variété des plats qu'on sert, le mouvement des cuisiniers qui les apportent et des esclaves qui servent les convives, le ton d'emphase du poëte affamé, forment un tableau fort plaisant. Déjà le gourmand rassassié de ces belles choses est retombé sur sa couche, lorsque pour le dessert on apporte un magnifique gâteau. Comment un connoisseur y résisteroit-il? Cela ne se pourroit pas, quand même il auroit dix mains, quand la nature l'auroit favorisé de dix gosiers, et d'un estomac qui ne pourroit jamais crever, quand même son cœur seroit de bronze. C'est la parodie des vers 489 et suivans du second chant de l'Iliade.

H. Etienne a ajouté ce petit poëme à son édition du *Certamen Homeri et Hesiodi*, 1573, in-8°, et *Brunck* la placé dans ses Analecta.

Vol. III, pag. 182, au sommaire du chap. XXXV, ajoutez cette note.

Voy. *Chr. Koch*, Commentatio de rei criticæ, imprimis Alexandrinæ, epochis. Marburgi, 1822, 2 parties, in-4°.

Vol. III, pag. 266, après la notice bibliographique, ajoutez :

Une édition grecque-latine des *Categories* seules, a été publiée par M. *E.-A. Lewald*, Heidelberg, 1823, in-8°.

Vol. III, pag. 312, après la notice bibliographique, ajoutez :

M. *Fréd. Thiersch*, à Munich, a placé dans les Acta philologorum Monacensium, tome III, fasc. 3, qui a paru en 1822 : Theophrasti characteres V priores cum procemio et XVI sequentium partibus, nunc primum genuina forma publicati. Un jeune savant, M. *Chr. Wurm*, les avoit trouvés dans un manuscrit du 15e siècle, qui étoit anciennement à Augsbourg, et se trouve maintenant à Munich : mais ce manuscrit ne renferme que les vingt et un premiers caractères. Ce texte diffère beaucoup du texte vulgaire ; il est beaucoup plus concis et plus attique ; plusieurs phrases qui paroissent dans le texte vulgate des intercalations, y manquent absolument ; de manière que l'éditeur soupçonne que ce dernier n'est autre chose qu'une espèce de paraphrase du texte originaire, faite par Maximus Planudes.

Vol. III, pag. 337, l. 8, ajoutez :

M. *Boissonade* a ajouté l'hymne de Cléanthe au huitième volume de sa collection, renfermant Callimaque.

Vol. III, pag. 337, l. 22, ajoutez cette note.

Voy. *Fr.-Nic.-Gisl. Baguet* de Chrysippi vità, doctrina et reliquiis commentatio, Lovanii 1822, in-4°. Je ne connois cette dissertation que par des citations.

Vol. III, p. 363, après la ligne 2e, ajoutez :

Parmi les ouvrages auxquels le nom d'Archimède est attaché se trouve aussi *la Syracusie*, ou ce grand

et magnifique vaisseau que le roi Hiéron II fit bâtir par ARCHIAS *de Corinthe*, architecte, qu'il ne faut pas confondre avec l'Héraclide du même nom et de la même ville, qui construisit la ville de Syracuse. Archimède présida au travail, et fit transporter la carcasse du vaisseau à la mer par le moyen de la machine (ἕλιξ) qu'il avoit inventée. Ce vaisseau renfermoit trente salles à manger, chacune à douze personnes (à quatre lits, τετράκλινοι), et un appartement pour le maître ou patron du vaisseau, composé d'une salle à manger pour quarante-cinq personnes (à quinze lits), et de trois chambres à coucher, chacune pour trois personnes. Les planchers de toutes ces pièces avoient des parquets en mosaïque (ἐν ἀβακίσκοις), du genre que Vitruve et Pline appellent pavimenta tessellata, et qu'ils distinguent aussi-bien des scalpturata que des lithostrota [1]; ces mosaïques représentoient toute la fable de l'Iliade. C'est ici la plus ancienne mention de l'art de la mosaïque chez les Grecs, en supposant toutefois que Sosus, qui, au dire de Pline [2], construisit un plancher en mosaïque à Pergame, ait vécu sous Eumène II ou Attale II. On voyoit encore sur le vaisseau du roi Hiéron une chapelle dédiée à Vénus, dont le plancher étoit composé d'achates et d'autres pierres de Sicile; un scholastarium ou cabinet de lecture, ayant une bibliothèque et une horloge, une promenade ornée d'un jardin, etc. Ces détails et d'autres nous sont connus par l'ouvrage d'un certain MOSCHION, dont Athénée nous a laissé un extrait. Cet écrivain est d'ailleurs parfaitement inconnu; mais il doit avoir

été contemporain d'Archimède, puisqu'il a rédigé une description du vaisseau de la Syracusie, qui prouve qu'il l'a vu, soit en Sicile, où il fut construit, soit à Alexandrie, où il fut envoyé[3].

[1] Les scalpturata paroissent avoir été dans le genre de l'antique plan de Rome qu'on a trouvé au temple de Romulus et Remus, et qui est incrusté aujourd'hui sur les murs du grand escalier qui conduit au premier étage du musée du Capitole de Rome : les simples contours de monumens d'architecture qui y sont représentés sont gravés sur des planches de marbre blanc, et remplis d'un mastic rouge. Les tessellata étoient faits à l'aide de petits cubes de marbre terminés en coins, par le moyen desquels on les imprimoit dans une couche de mastic. Les lithostrata étoient un perfectionnement des tessellata : on y employoit, non des cubes de pierre d'une seule couleur, mais des verres de diverses couleurs. C'étoit la mosaïque proprement dite. Voy. *Hirt*, über die verschiedenen Mosaikarten bey den Alten, dans Sammlung der deutschen Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Berlin, 1801 und 1802.

[2] H. N., l. XXXVI, c. 25. Sosus a fait des lithostrata ou de véritables mosaïques en cubes de terre cuite colorée.

[3] Voy. ATHEN. Deipnos., V, 206. (Ed. *Schweigh.*, vol. II, p. 295.) En faisant au moins mention de Moschion, j'ai voulu éviter le reproche que M. Schweighæuser adresse à Vossius : « Moschion ille, quamquam parum notus scriptor, tamen silentio prorsus præteriri non debuerat. » Animadv. in Athen., tom. III, p. 152.

Vol. III, p. 385, après la l. 8, placez ce qui suit :

Sous Ptolémée IV Philopator vivoit CALLIXÈNE *de Rhodes*, qui a laissé une *Description de la ville d'Alexandrie*, en quatre livres au moins. Athénée a extrait du premier livre la description de deux vaisseaux que ce prince fit construire, et dont l'un avoit six cent vingt pieds de longueur et cinquante-sept de largeur : tous les deux renfermoient des appartemens somptueux, ornés de colonnes, de sculptures et de dorures. Un autre morceau, tiré du

quatrième livre de la Description d'Alexandrie, nous fait connoître une magnifique salle à manger, en forme de tente, que le second Ptolémée avoit fait bâtir, et nous donne tout le programme d'une *pompe* ou procession qu'il fit célébrer en l'honneur de tous les dieux de la mythologie grecque, mais surtout de Bacchus, dont toute l'histoire étoit représentée par des statues et des ouvrages de sculpture, dont plusieurs en or massif[1].

[1] La description des deux vaisseaux se trouve dans ATHÉNÉE, V, 204 (ed. *Schweigh.*, vol. II, p. 285); celle de la pompe, V, 196 (vol. II, p. 255). On peut consulter sur la dernière les observations de LEBEAU, dans Hist. de l'Acad. de l'Inscr., vol. XXXI, p. 99.

Vol. IV, pag. 237, à la note, ajoutez ce qui suit :

et *Berg. Thorlacii* disquisitiuncula de somniis Serapicis, præcipue ex Aristidis ἱεροῖς λόγοις delineata. Havniæ, 1813, in-4°. Je n'ai pu me procurer cette dissertation.

Vol. IV, pag. 320, l. 12, après ces mots : *Sylburg* publia, ajoutez :

ou plutôt il parut après la mort de ce savant.

Vol. VI, pag. 85, l. 8.

Il faut corriger ce que nous avons dit du nombre des Hymnes de Proclus ; outre les six dont nous parlons, il y en a un septième adressé aux dieux en général.

Après la notice bibliographique, ajoutez :

Les sept Hymnes de Proclus se trouvent dans le huitième volume de la collection de M. Boissonade.

Vol. VII, pag. 40, à la notice bibliographique, ajoutez :

Un morceau de la Topographie chrétienne, traitant des animaux et des plantes de l'Inde, et donnant la description de l'île de Taprobane, a été publié en grec, d'après un manuscrit de Florence, et accompagné d'une traduction françoise par *Melch. Thévenot*, dans le vol. I de ses Relations de divers voyages curieux.

Vol. VII, pag. 111, l. 20, ajoutez :

Dans la préface que M. *Boissonade* a placée en tête du vol. VIII de sa collection, il dit que la Chrestomathie n'est pas de Proclus de Lycie, mais d'un autre écrivain plus ancien. Nous ignorons si M. Boissonade a, indépendamment de la nature de l'ouvrage qui ne paroît pas analogue aux autres productions de Proclus, des motifs particuliers pour le renier comme auteur de la Chrestomathie. Il est vrai que Photius nomme cet auteur simplement Proclus, sans ajouter de patrie.

En tête du vol. VIII on trouve des corrections pour les vol. II à VI.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

Histoire de la littérature grecque, depuis Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306 — 1453 *après J. C.* — DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

LIVRE SEPTIÈME.

De la transplantation de la littérature grecque en Occident.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

